

cette inquiète période, désolé qu'il fut tour à tour par la peste, la famine et la guerre.

Les Confédérés, dont le renom militaire était alors à son apogée, n'étaient pas encore au bout de leurs conquêtes dans le midi. Excités par la voix du fameux évêque Schinner de Sitten, ils marchèrent, en 1512, comme défenseurs de l'église catholique et du saint pontife Jules II, contre le mortel ennemi de ce dernier, le roi de France, et réintégrèrent Maximilien Sforza dans le duché de Milan, après en avoir chassé les Français. Mais, peu de temps après, ils réclamèrent impérieusement leur solde et s'emparèrent, dans le cours de la même année, des vallées au delà du Monte-Cenere, avec Lugano, Locarno et le val de la Maggia. La paix éternelle qu'ils conclurent quatre ans plus tard avec la France, leur assura en outre la possession de Brissago et Mendrisia. Il se trouvaient de cette façon avoir conquis tout le canton actuel du Tessin, et continuèrent dès ce moment à le gouverner au moyen de leurs „baillis tout-puissants.“

La souveraineté des douze cantons devait durer environ trois siècles. Le pays vécut, dans le cours de cette période, des jours plus tranquilles. La guerre cessa de sévir sur les rives des deux grands lacs et celles du Tessin; d'autres fléaux même, la famine et l'épidémie, firent des apparitions plus rares. Le bien-être du pays ne s'en augmenta pas considérablement. Il y manquait le souffle de la liberté. Les baillis du Nord étaient sans pitié pour le Tessin, pays étranger pour eux, et de langue, de moeurs et d'habitudes; ils gouvernèrent avec la sévérité la plus dure, entassèrent ordonnances sur ordonnances, mesurèrent la justice sur leurs intérêts privés et, par des décrets inopportuns et tyranniques, paralysèrent tout commerce et toute industrie. Ils empêchèrent la réforme religieuse de se répandre et leur intolérance chassa du pays les habitants les plus industrieux. Cependant, le peuple du Tessin, rompu de longue date à la soumission et à la patience, n'essaya même pas de résister. Une seule fois, en l'an 1755, la Levantine, pour un motif en soi de peu d'importance, osa tenter un soulèvement; mais, soumise bientôt après, elle se livra sans conditions à Uri et vit périr de mort violente onze des chefs de l'émeute.

Le jour de la délivrance brilla enfin. La Révolution française, qui devait bouleverser l'Europe entière, éclata, et quand, en 1796, l'armée française conquiert la Lombardie à l'ombre des drapeaux de la République, les libéraux du Tessin résolurent de reprendre à tout prix l'indépendance de leur coin de terre.

De sanglants conflits s'ensuivirent. Tandis que les uns voulaient rester fidèles à la Confédération, les autres ne désiraient pas avec moins d'ardeur leur annexion aux provinces cisalpines. La guerre civile renouvela ses tristes scènes; et des troupes étrangères, françaises, autrichiennes et russes, sillonnèrent le pays. La République helvétique, une et indivisible, fut enfin constituée sur le patron de la République française, et il lui fut annexé la Suisse italienne, divisée en deux départements, Bellinzona et Lugano. Mais la République helvétique ayant rendu le dernier soupir en 1803, Napoléon, par l'Acte de médiation, ajouta, comme dix-huitième canton, le Tessin à la Confédération suisse. Libre dès ce moment, le Tessin travailla activement à se réorganiser. Il vit, il est vrai, l'indépendance de son territoire mise maintes fois encore en péril, et peu s'en fallut, en 1814, que le joug des cantons ne s'appesantît de nouveau sur lui. Mais ces dangers, conséquence du bouleversement subi par le monde à cette époque, s'évanouirent heureusement, et il sut rester membre indépendant de la vieille Fédération suisse. Même avant la Révolution française de 1830, il entreprit la réforme de sa Constitution vicieuse; des hommes distingués parurent alors aux affaires, et quand, en 1847, le Sonderbund opposa une résistance ouverte aux décisions fédérales, le Tessin se rangea résolûment du côté de la majorité libérale et constitutionnelle des cantons. L'idée suisse a, depuis lors, fait tous les jours de nouvelles conquêtes dans le pays, et stériles demeureront tous les efforts tentés pour détacher le canton de la Confédération suisse et l'annexer au nouveau royaume d'Italie, dont, personne ne le conteste, il est d'ailleurs parent par l'origine et par la langue.

Le canton du Tessin, ainsi nommé du cours d'eau qui l'arrose, est, comme superficie, le cinquième canton de la Suisse et se développe sur une étendue d'environ 50 milles carrés. Sa limite extrême au nord est l'hospice du St. Gotthard; au sud, le village de Chiasso, non loin de Côme. On peut le diviser en quatre parties, séparées l'une de l'autre par une limite naturelle de montagnes: la vallée du Tessin, celle de la Verzasca le val de la Maggia et les districts situés au delà du Monte-Cenere. La zone nord, plus vaste, est sillonnée de nombreuses chaînes d'imposantes montagnes donnant naissance à des vallons étranglés; la partie sud a des éminences moins considérables et jouit d'une température plus clémente. On y trouve peu de glaciers; grâce, en effet, à l'exposition méridionale des montagnes, la limite des neiges est reculée jusqu'à un niveau plus élevé que du côté nord, et les torrents de l'hiver y exercent de moindres ravages. Le plus important parmi les cours d'eau est sans contredit le Tessin,

qui a sa source au St. Gotthard et, après un parcours d'environ 13 milles d'Allemagne, va se jeter dans le lac Majeur. Navigable, dans la partie plus basse de son cours, pour les flottages de bois, et rarement indigné, il inonde çà et là ses bords et se creuse parfois un lit nouveau. Quelques-uns de ses affluents, l'impétueux Brenno ou Blegno, par exemple, et la Moesa, sortie de la vallée fédérale de Misox, ne sont pas sans importance. A l'ouest du Tessin, entre des précipices aux effrayantes profondeurs, roulent les eaux tumultueuses de la Verzasca, et dans la vallée de la Maggia, celles du courant de ce nom, considérables par leur masse et l'étendue de leur parcours. De bien moindre importance sont le Bedeggio, appelé aussi l'Agno, soumis à des débordements fréquents, et la Tresa, qui porte au lac Majeur l'excès des eaux du lac de Lugano. Indépendamment des bassins principaux que nous venons de mentionner et qui appartiennent, du moins en partie, au canton, ce dernier compte encore nombre de petits lacs, dont quelques-uns, situés dans les hautes régions de la montagne, entourés d'alpes et de rochers, restent, il est vrai, emprisonnés durant plus de neuf mois de l'année sous une couche épaisse de glace, mais n'en nourrissent pas moins force poissons et notamment des truites à chair délicate.

Le climat varie dans chaque district du canton en conséquence de la situation et de la hauteur au-dessus du niveau de la mer. Tandis que dans les parties élevées de la Levantine, dans les vals de Berzasca et de Maggia, par exemple, les dernières neiges ne disparaissent qu'au milieu de l'été, on trouve au sud du canton, croissant en plein air, comme Franchini le fait justement observer dans sa description de la Suisse, des plantes qui ne peuvent résister aux froids de l'hiver, même dans les localités les plus fertiles de la Lombardie, qu'au prix d'efforts incessants et scrupuleux. Outre les végétaux des Alpes, analogues en tout ou partie à ceux de la Suède et de la Laponie, le canton produit encore du vin, des pêches, des châtaignes, des olives et des fruits du midi, même en espaliers, ce qui a permis de le diviser en cinq régions: des neiges éternelles, des pâturages, des sapins, des châtaigniers et des deux récoltes annuelles. En général, la température est plus chaude et plus favorable à la végétation que dans le reste de la Suisse, quoiqu'on y puisse trouver de grandes différences dans les vallées étroites ou sinueuses, différences provenant de ce que le vent peut y pénétrer ou de ce que les rayons du soleil en sont écartés par des pics ou des versants élevés. On ne remarque guère de brouillards que dans les basses terres, près des deux grands lacs. La gelée, si elle arrive tard, nuit souvent beaucoup à la pousse

des arbres et des arbustes: les orages fréquents sont souvent violents et dangereux. Il n'est point rare que la neige tombe en telle quantité sur les plus hautes Alpes qu'elle atteigne plus de dix pieds, quelquefois même jusqu'à vingt pieds de hauteur et, qu'au printemps, sur les pentes nombreuses qui ne sont point protégées par des forêts inviolables et sacrées, elle ne forme des avalanches qui se précipitent dans les vallées. Le vent dominant est le Foehn (vent du midi humide) qui, en hiver et au printemps, produit souvent des désastres, et, tout en répandant une énervante et accablante chaleur, fait fondre rapidement la neige et pousser les végétaux.

Les habitants du canton du Tessin parlent un dialecte italien, semblable à celui des Milanais, mais mêlé de beaucoup de mots venant de l'Allemagne ou de la Suisse romane; les traits de leur visage portent presque partout, mais principalement dans la partie méridionale, l'empreinte italienne. Les Tessinois ne sont généralement ni grands ni forts. De beaux enfants qu'ils sont, un travail incessant et une vie de privations en fait des hommes plutôt laids que beaux. Les Tessinoises paraissent se conserver beaucoup mieux. On trouve les plus jolies d'entre elles à Lugano, à Mendrisio, dans la vallée septentrionale du Tessin, à Onsernone et dans le val Maggia, mais chez elles aussi, les travaux auxquels elles doivent se soumettre journallement paraissent laisser des traces partielles. La santé générale n'est, en somme, point mauvaise; pourtant les fièvres sont nombreuses, et il ne manque pas dans le pays de ces malheureux que les Tessinois désignent par le nom allemand de „Narr“ et qui ne sont autre chose que nos „crétins“ ainsi que d'individus avec d'énormes goîtres, quoique, là comme ailleurs, ces deux classes d'infirmes paraissent disparaître depuis un demi-siècle, par suite de l'amélioration de la nourriture et de l'extension de la propreté. Le caractère des Tessinois, bien que toujours italien au fond, diffère d'après les districts. En général les habitants ne possèdent pas la persévérance, la tenacité, l'amour du travail et la bonhomie de leurs voisins allemands. Vifs, aimant l'oisiveté, la conversation et le jeu, processifs, ennemis de tout changement dans la manière de vivre ou de travailler, peu instruits, et, en fait de choses religieuses, tenant beaucoup à la tradition et à la forme, presque toute tendance élevée leur est restée jusqu'à présent inconnue. Pourtant les trente dernières années ont beaucoup apporté d'améliorations dans ce sens et, si le gouvernement marche vigoureusement et sans hésitation dans la voie qu'il a choisie, les Tessinois, qui ne manquent certainement pas de bon-

nes qualités, pourront marcher de pair avec leurs concitoyens des autres cantons dans un temps relativement court.

La manière de vivre du paysan est en général, dans le Tessin, très-simple et presque nécessiteuse. Il fait habituellement de trois à quatre repas: le déjeuner, (colazione) le dîner, (pranzo) le goûter, (merenda) et le souper (cena). La principale nourriture est la polenta de farine de maïs, cuite tout simplement à l'eau, rarement préparée au lait ou au fromage ou sautée au beurre. Il mange en outre des pommes de terre au sel, du fromage et de la bouillie de seigle et boit de l'eau, du lait, et, par exception, du vin. La viande n'apparaît pas souvent sur la table et elle est alors plutôt salée que fraîche. Le montagnard se nourrit comme le pâtre de la Suisse allemande, si ce n'est qu'il se prépare quelquefois du riz au lait. La nourriture des citadins est meilleure car elle se rapproche de celle des districts voisins de la Lombardie, et, l'emploi à peu près général de l'huile au lieu du beurre pour la préparation de plusieurs mets en est une preuve. Ce n'est que depuis une dizaine d'années que la bière a été importée des Grisons dans le Tessin: aussi boit-on beaucoup de vin et le proverbe favori: „l'eau mine toutes les assises „est connu même des enfants qui ont à coeur sa vérité. Dans beaucoup de districts l'eau-de-vie même a, malheureusement, d'assez nombreux partisans.

Depuis le commencement du siècle, dans le Tessin comme ailleurs, les anciens et pittoresques costumes populaires sont très-délaissés, quoiqu'à un moindre degré dans les vallées écartées et peu accessibles à la circulation qui partent du lac Majeur. On peut remarquer encore dans la Riviera, cette partie de la vallée du Tessin qui se trouve au-dessus de Bellinzona, près de Biasca, les larges franges qui garnissent les jupons et celles plus larges encore qui garnissent les jupes des femmes, et, dans la vallée de la Maggia, les tabliers de la longueur des vêtements qui remplacent le corsage, ainsi que cette pièce de toile blanche ornée de dentelles et de rubans que les femmes placent sur leur tête à la façon des religieuses et qu'elles portent les jours de fête pour aller à la messe. Autrefois, dans le canton du Tessin comme partout, les couleurs simples et éclatantes étaient en vogue: ainsi les femmes de la partie méridionale de la Levantine se font encore des robes de soie vertes et jaunes; celles de la vallée du Blegno se vêtent d'étoffes demi-laine de couleur verte et les hommes de la vallée du Tessin portent des gilets écarlates. Actuellement les couleurs mêlées ou indécises sont de plus en plus en faveur et la population féminine des villes, en particulier, accepte les modes étrangères tout en imitant pourtant Côme et Milan plutôt que Paris.

La coiffure est restée la même: le provoquant voile noir fixé sur la tête. La basse classe ne paraît pas avoir beaucoup de répugnance pour les haillons et frappe les étrangers par ses vêtements déguenillés et malpropres. Les ornements et les bijoux ne sont pas moins aimés des Tessinoises que des femmes des autres pays, et, outre les croix, les bagues et les boucles d'oreilles en argent, quelquefois en or, on voit encore sur l'une ou l'autre d'elles des épingles à cheveux en métal et des colliers de grenat.

Tout voyageur pénétrant dans le Tessin en venant de la Suisse allemande remarque dès ses premiers pas le misérable extérieur des maisons d'habitation de tous les villages, de ces maisons dont, il y a soixante ans, Bonstetten croyait pouvoir dire que, sur la rive droite du Tessin, entre Bellinzona et Locarno, elles ressemblaient aux étables à porcs des cantons de Schwitz et d'Uri. Depuis lors, il est vrai, bien des choses se sont améliorées et les fenêtres, notamment, sont maintenant presque partout garnies de vitres qui ont remplacé le papier ou les chiffons. Pourtant beaucoup de maisons sont encore petites et noircies par la suie: elles sont de plus construites sans mortier, de pierres mal taillées; enfin les chambres qu'elles contiennent sont obscures, étroites, basses et ceintes de murs noircis tandis que les cuisines qui ne possèdent point de cheminée et sont éclairées par des fragments de sapin sont encore plus laides. Les rues boueuses des villages sont non seulement étroites mais encore tortueuses ou anguleuses. Chacun bâtit tout-à-fait comme il lui plaît sans s'occuper des dispositions des autres. Dans quelques endroits, les maisons sont couvertes de bardeaux: dans d'autres, de mauvaise ardoise mal taillée ou de briques. Les villes mêmes, en général, ne sont pas belles; bien qu'on y puisse voir quelques grands beaux et remarquables édifices, pour la plupart, il est vrai, de construction récente. Les poêles sont relativement rares, la plupart des chambres étant, comme en Italie, garnies de cheminées et ayant pour plancher des dalles carrées, ce qui est à la vérité très-agréable en été, mais ne contribue pas à augmenter, en hiver, le confort et les agréments de la vie.

Nous voici de nouveau au haut de la passe du Saint Gothard. Nous en partons en nous dirigeant cette fois vers le sud, et, après avoir suivi la rive gauche du Tessin, nous arrivons à un défilé très-dangereux à l'époque des avalanches, celui de Calanker, qui doit son nom aux habitants de la vallée de Calanker, dans les Grisons, qui y ont trouvé la mort il y a des années. La route passe ici, au moyen d'un pont, sur la rive droite de la rivière encore peu importante. Immédiatement après nous entrons dans le val Tremola ou Tremiora, célèbre par ses avalanches et ses orages de neige (tormenti). Sur le côté se trouve la chapelle des morts. Autrefois, à ce qu'il paraît, la vallée supérieure du Saint Gothard, circulaire et rocheuse, était entièrement fermée et occupée par un lac: on y voit encore en effet, comme Ebel l'a démontré, au nord, près du pont de „Rodunt“, les rochers que ont dû la fermer, tandis qu'au sud, les masses rocheuses resserrent tellement la route et le fleuve qu'on ne peut méconnaître là une brèche ouverte tout-à-coup par l'énergique action des eaux élevées. Déserte et escarpée, la vallée de Tremola descend vers le midi et se termine par un vrai défilé facile à fermer. C'est là que, le 25 septembre 1799, le général russe Souwarow, que de sanglants et continuels combats avaient forcé de remonter jusque là à partir d'Airolo, attaqua courageusement, mais sans succès, les Français sous les ordres de Gudin qui avaient solidement occupé le défilé. Déjà ses grenadiers avaient subi de grandes pertes et il ne lui restait presque d'autre perspective que de renoncer à traverser les Alpes comme il l'avait projeté, et de tenter un retour offensif et dangereux dans la vallée du Tessin, quand, résolu aux dernières extrémités, il ordonna de creuser une tombe pour se faire ensevelir à l'endroit où ses enfants voulaient reculer. L'ordre fut réellement exécuté, et poussés ainsi aux derniers efforts, les Russes attaquèrent encore une fois l'ennemi qui, heureusement pour eux, pris, simultanément en flanc par un autre corps russe qui avait passé par la vallée de Sorescia, se retirèrent à la hâte, en abandonnant une position presque imprenable. Cette retraite ouvrait le chemin aux Russes vers la vallée de la Reuss et la Suisse septentrionale. Sur un rocher nommé la pierre de Souwarow, est gravée en commémoration de cet événement, l'inscription: Souwarow Victor. A partir du défilé de la vallée de Tremola, la route du Saint-Gothard, qui, du côté du Tessin, a été construite par l'éminent architecte Franz Meschini d'Alabardia, descend dans le canton dont nous parlons par non moins de 46 détours et courbes à pic, qui se succèdent souvent immédiatement. Malheureusement il n'a pas été possible de la mettre partout à l'abri des avalanches: il eût fallu pour cela

la faire passer presque en entier sous de solides galeries. Actuellement il n'en existe que quatre. Cependant les accidents sont relativement très-rares, et, particulièrement en été, quand a lieu le principal trafic, les craintes ne sont pas justifiées. Au troisième pont sur le Tessin se trouve un petit hospice, qui en hiver sert de lieu de refuge aux surveillants de la route, et d'où l'on jouit d'un point de vue remarquable sur la vallée supérieure du Tessin, sur sa branche latérale, le val Bedretto, et sur tous les pics élevés environnants. Au fond de la vallée se trouve Airolo, et, répandues çà et là, les localités qui en dépendent. Les piétons peuvent à partie du petit hospice prendre la route de traverse, vieille et escarpée, mais plus courte d'une demi-lieue: toutes les voitures doivent ne pas s'écarter de la nouvelle qui se dirige sur Airolo, d'abord en faisant un grand détour, puis, presque en droite ligne.

Si l'on excepte quelques villages de la vallée du Blegno, Airolo, en allemand: „Eriels“ est le lieu le plus septentrional dans lequel la langue italienne soit encore la langue native. Quoiqu'assez important, et quoique, brûlé presque en totalité en 1739, il ait été rebâti, il ne produit pas un effet très-favorable. A Airolo, commencent aussi à régner les moeurs italiennes, bien que, il y a peu de temps encore, mais dans cette seule localité du canton du Tessin, ait fleuri l'usage allemand du „Kiltgehen“ c'est-à-dire de la visite faite le soir à leurs amantes par les jeunes garçons, visite qui, tout-à-fait comme de ce côté-ci des Alpes, donnait naissance à des rixes sanglantes. Les habitants d'Airolo se font remarquer par leur énergie et leur persévérance dans le danger et dans la fatigue; ils s'occupent de pâturage, servent de guides sur les hauteurs du Saint Gotthard et prennent part au transport des marchandises par cette route. En fait de restes du moyen-âge, les environs nous offrent une maison qualifiée de castel et les ruines d'une tour fortifiée dont on attribue à tort la construction à Didier, roi des Lombards, en 774. Un autre vieil édifice, nommé la maison des païens, dans lequel on dit que commence un chemin souterrain se dirigeant vers le Tessin, s'élève sur le côté droit du cours d'eau de la vallée, près du hameau de Nante, situé agréablement sur une terrasse naturelle de la montagne et rebâti il y a une douzaine d'années après un grand incendie. De là part un sentier fatigant et peu intéressant qui se dirige, en passant par la montagne de Ravina et la cime de Fusio, sur le val Lavizzara, une des branches de la vallée de la Maggia.

Les voyageurs à pied dans les Alpes, botanistes, minéralogistes et géologues trouvent à Airolo d'excellentes occasions pour faire dans les hautes

montagnes d'instructives et fructueuses excursions. Un sentier difficile, que l'on prend pourtant volontiers, et que nous avons déjà signalé à Andermatt, conduit par la val Canaria et l'Unteralp dans la vallée de la Reuss; un autre, passant par Madrono où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée du Tessin, Brugliasco et Atlanta, conduit à travers bois et passages au Fossberg, puis, par les grandes montagnes de Piora, à la passe Uomo, d'où l'on peut se rendre à Disentis dans les Grisons ou dans la vallée de Blegno. On trouve dans le val Piora, connu pour ses rares échantillons minéraux, trois petits lacs paisibles : le lac Scuro ou Finstersee (lac obscur) dont les eaux n'ont pas d'issue, le lac Tom, et, entre les monts Taneda et Pettino, le lac Rotom, un peu plus étendu. Les deux derniers alimentent le ruisseau de Foss qui se jette dans le Tessin non loin de Madrano. Un troisième sentier commence sur la rive droite de cette rivière et parcourt la remarquable vallée de Bedretto, longue de plus de trois lieues, à travers laquelle on peut se rendre à Obergestelen dans le canton du Valais par une route à bestiaux, qui traverse le Nufenen et longe le glacier de Gries, et dans la vallée italienne de Formazza par une autre route. Le ruisseau de la vallée passe pour l'une des trois principales sources du Tessin et coule entre de hauts rochers escarpés. Les cinq localités qui s'y trouvent comptent près de six cents habitants qui, quoique exposés en hiver à d'innombrables dangers, et, comme pâtres, menant une très-pauvre vie, se font remarquer par leur vivacité et leur intelligence. Pendant l'hiver, quand ils n'ont pas d'occupation chez eux, beaucoup d'entre eux vont en Italie où ils se font gardeurs de bestiaux, vendeurs de lait et commissionnaires. Les montagnes qui environnent le val Bedretto s'élèvent souvent au-dessus de la région des neiges et sont couvertes d'innombrables petits glaciers qui dépendent en partie de ceux de la Furca. Des rochers à pics se précipitent souvent des avalanches, et l'histoire de la vallée parle d'accidents répétés suivis de mort d'homme et accompagnés de destruction de maisons, bien que ces dernières soient protégées par une espèce de maçonnerie en forme de coin. Le climat est très-rude : l'hiver dure au moins six mois, et il gèle ou il neige souvent dans les trois mois les plus chauds. L'habitation la plus élevée, agréablement située dans le voisinage d'une jolie petite cascade, est l'hospice d'all'Acqua, (5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer), ainsi nommé d'une source qui s'y trouve et qui est dédiée à Saint Charles Borromée. On y trouve du vin, des mets simples et un gîte pour la nuit. En 1861, un corps de troupes nombreux, qui venait du Saint-Gotthard, en manoeuvre de campagne, a traversé heureusement le val Bedretto et

pénétré dans le Valais par la passe de Nufenen, haute de 7,300 pieds, sous les ordres du ministre de la guerre et conseiller d'état Suisse, Stampfli. Soixante-deux ans auparavant (1799), six cents Français avaient fait la même difficile et dangereuse route après avoir été expulsés par 3000 Russes de la position qu'ils occupaient dans le défilé au-dessous d'Airolo.

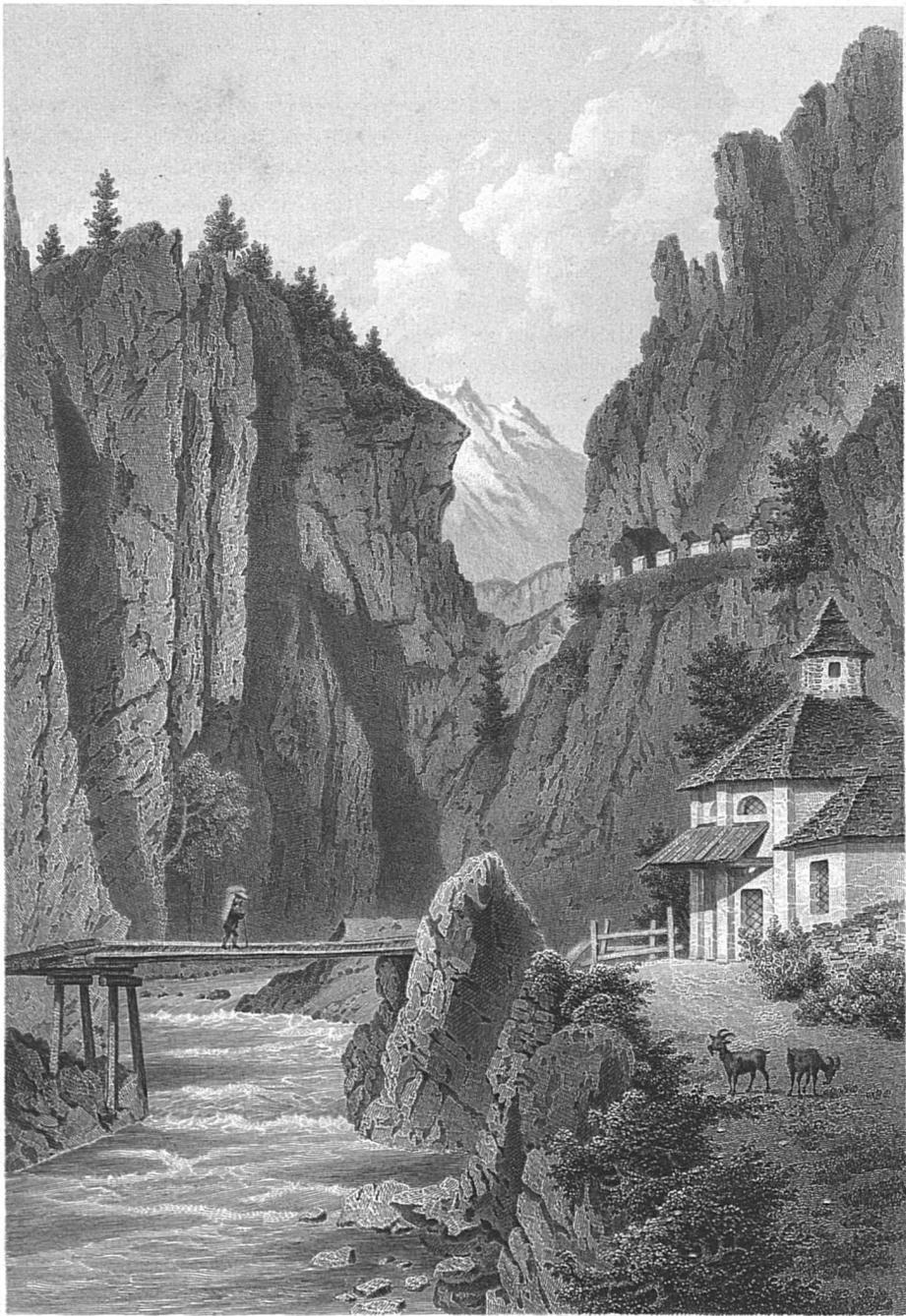
En quittant cette dernière ville, la route du Saint-Gotthard, suivant la rive gauche du Tessin, nous amène au pittoresque défilé de Stalvedo. (Stretto di Stalvedo.) Si nous lui tournons le dos nous apercevons tout d'abord la cascade de Calcaccia produite par le ruisseau écumeux qui vient du lac élevé de Prato et se précipite dans un abîme à travers un épais bois de sapins. Le fonds de la vallée s'élargit ici un peu quoique ses côtés soient formés de montagnes aussi hautes que le ciel. La route passe sur la rive droite du Tessin dont les eaux mugissent: elle traverse plusieurs petits hameaux dépendant du village de Quinto dont la jolie église se montre de l'autre côté du fleuve, entourée de nombreuses maisons. Ici aussi ont lieu souvent des avalanches et l'on remarque çà et là de nombreuses petites habitations tout-à-fait ruinées ou abandonnées. Le district de Quinto, qui s'étend de Stalvedo à Dazio grande, produit déjà du seigle, des pommes de terre, des carottes et du lin: en fait d'arbres à fruits on n'y trouve qu'un petit nombre de cerisiers. En revanche on y voit d'étendus et beaux pâturages alpins à travers lesquels de nombreux sentiers conduisent dans les vallées septentrionales. Au-dessus de Fiesso, le Tessin se resserre de nouveau pour traverser un défilé qui a pris son nom, Dazio grande, (le grand péage) de l'auberge-maison-de-péage autrefois importante qui s'y trouve, et qui, regardé comme une des parties les plus pittoresques de la section méridionale de la route du Saint-Gotthard, est mis par beaucoup de personnes, à cause de son éclatante beauté, sur le même rang que le pont du diable. Formé par des contreforts du Platifer ou monte Piottino, ce défilé est si étroit, que la route se rétrécit et qu'on a dû la construire sur des voûtes dont le fleuve arrose le pied de ses eaux mugissantes et écumantes. A peine s'est-on hasardé entre les rochers qui, tantôt s'élèvent à pic et tantôt surplombent le torrent et cachent la vue du ciel, que, comme par magie, l'entrée et la sortie disparaissent aux yeux; on se croirait en prison si le Tessin se précipitant sans cesse à travers les blocs énormes qu'il polit et la route elle-même ne venaient rectifier les idées. Très-vraisemblablement, à une époque antérieure, les contreforts se rejoignaient et le puissant Platifer fermait ainsi entièrement la partie supérieure de la Levantine. Là s'était formé un lac immense, long de plusieurs lieues, dont les eaux parvinrent après des

milliers d'années à se créer une issue, petite il est vrai, mais suffisante et en conséquence de laquelle toute la vallée supérieure fut mise à sec. C'est de cette façon que, dans les temps anté-historiques, beaucoup de bassins de lacs Alpains se sont peu-à-peu transformés en vallées.

En parcourant le romantique défilé de Dazio, qui, au temps du vieux péage, était fermé par une puissante porte, nous pouvons jeter du haut des ponts un coup-d'oeil sur le torrent sauvage qui s'agite dans les profondeurs comme un dragon dans une lutte mortelle et fait incessamment entendre son sourd mugissement. Mais enfin nous en atteignons la fin et nous entrons à Polmengo dans une large et riante vallée qui forme le district de Faido, ou la moyenne Levantine. Le climat en est beaucoup plus doux que celui de Quinto. Nous avons atteint la zone des noyers et des châtaigners et même sur les points élevés nous voyons prospérer les pommiers et les poiriers. Sept villages, dont les habitants depuis des siècles se rendent en partie à l'étranger comme marchands de marrons, commis de marchands de vin, vitriers et colporteurs, se montrent çà et là dispersés dans la vallée ou sur le penchant des montagnes. Le chef-lieu, Faido, est un grand et beau village avec église neuve et cloître de capucins. Il est situé sur la route à 2200 pieds au-dessus du niveau de la mer, environ. Vis-à-vis de lui, le ruisseau de Piumegna forme une chute d'eau qui le transforme en un fin brouillard; il vient des montagnes qui environnent le village isolé de Dalpe à travers lequel passe un sentier qui de Dazio et de Prato conduit à Lavizzaro. C'est à Faido, le 2. juin 1755, après une révolte insensée qu'avaient occasionnée de frivoles circonstances et qu'une prompt occupation du pays avait apaisée, qu'Uri convoqua une assemblée générale des Levantins. Remplis de crainte et dans une pénible attente, près de 3000 hommes s'y rendirent pour se soumettre au terrible châtement qu'ils attendaient. A peine, en effet, furent-ils rassemblés au lieu fixé pour la réunion, qu'ils furent désarmés par les confédérés et obligés de prêter serment qu'ils se rendaient à discrétion. En même temps onze de leurs chefs étaient arrêtés et trois d'entre eux étaient décapités sur place. Leurs têtes furent clouées sur de grands châtaigniers pour effrayer les assistants. Les huit autres, emmenés à Altorf chargés de chaînes, y furent également mis à mort. Beaucoup d'autres habitants furent bannis pour la vie, et, de plus, par ce triste événement, et bien qu'ils demandât un très humble pardon, la vallée de Levantine perdit tous ses anciens droits et ses antiques libertés et dut livrer toutes ses armes à ses gracieux seigneurs.

Mais détournons nos yeux de ces scènes horribles d'une autre époque, que quelques personnes appellent encore le bon vieux temps et reportons-les sur les jolis coteaux qui nous environnent et dont les pentes sont garnies de magnifiques bois de châtaigners remplis de fraîcheur. Le village que nous trouvons sur notre route est Chiggioga. Nous y trouvons encore une tour dont les débris ont résisté aux siècles et dont on attribue la fondation aux Lombards, et une église dont on se plaît à dire qu'elle est une des plus anciennes du pays. Déjà ici on voit la vigne grimper de long de beaucoup de maisons et une tradition bien connue des habitants prétend que la culture de cette plante était autrefois très-répandue dans leur district, mais qu'elle a été peu-à-peu discontinuée par suite du refroidissement du climat. La contrée où nous sommes a souvent eu à souffrir des débordements du Tessin ou des torrents qui s'y jettent, ainsi que des éboulements de terrains ou de rochers dont on peut voir encore çà et là des tracs. Avant d'atteindre le petit village de Lavorco, nous apercevons la joie chute que forme la Gribiasca en se précipitant furieuse et écumante dans le Tessin. Plus loin la route descend en laissant derrière elle quelques maisons et quelques hameaux isolés, pendant que des hauteurs et des contreforts de la montagne de jolis villages aux tours et aux églises banlantes invitent à les contempler, et, qu'à droite et à gauche, de petits ruisseaux paraissent hâter leur course vers le fleuve. Mais de nouveau la vallée se rétrécit et les rochers ainsi que d'énormes blocs informes apparaissent. La route est tracée dans la roche à l'aide de la mine ou repose sur de hautes assises en maçonnerie. Sur le Tessin s'élève un pont sous lequel cette rivière dirige ses eaux à l'époque de la plus haute crue avec un bruit assez fort en passant entre des écueils et des débris de rochers. Encore quelques pas et nous voici dans le troisième district du canton, la basse Levantine et nous approchons de son chef-lieu Giornico.

La basse Levantine compte sept villages. Quatre d'entre eux, situés dans le fond de la vallée, font déjà eux récoltes: les trois autres qui se trouvent sur les montagnes de l'est, dans un site inculte, sauvage même, s'occupent, de préférence, de lainerie et de fromagerie. Leurs habitants les quittent pour aller exercer, les uns, en Italie, la profession de commissionnaire, les autres, en France ou en Belgique, celle de vitrier. Le chef-lieu Giornico, en allemand: „Irnis“, passe pour le village le plus important de la Levantine, mais ne présente cependant pas un aspect bien réjouissant. La cathédrale, est, il est vrai un bel édifice, mais qui est loin d'être aussi intéressant que la petite église de Saint Nicolas de Myra,



A. Rohbock del.

J. Umbach sculp.

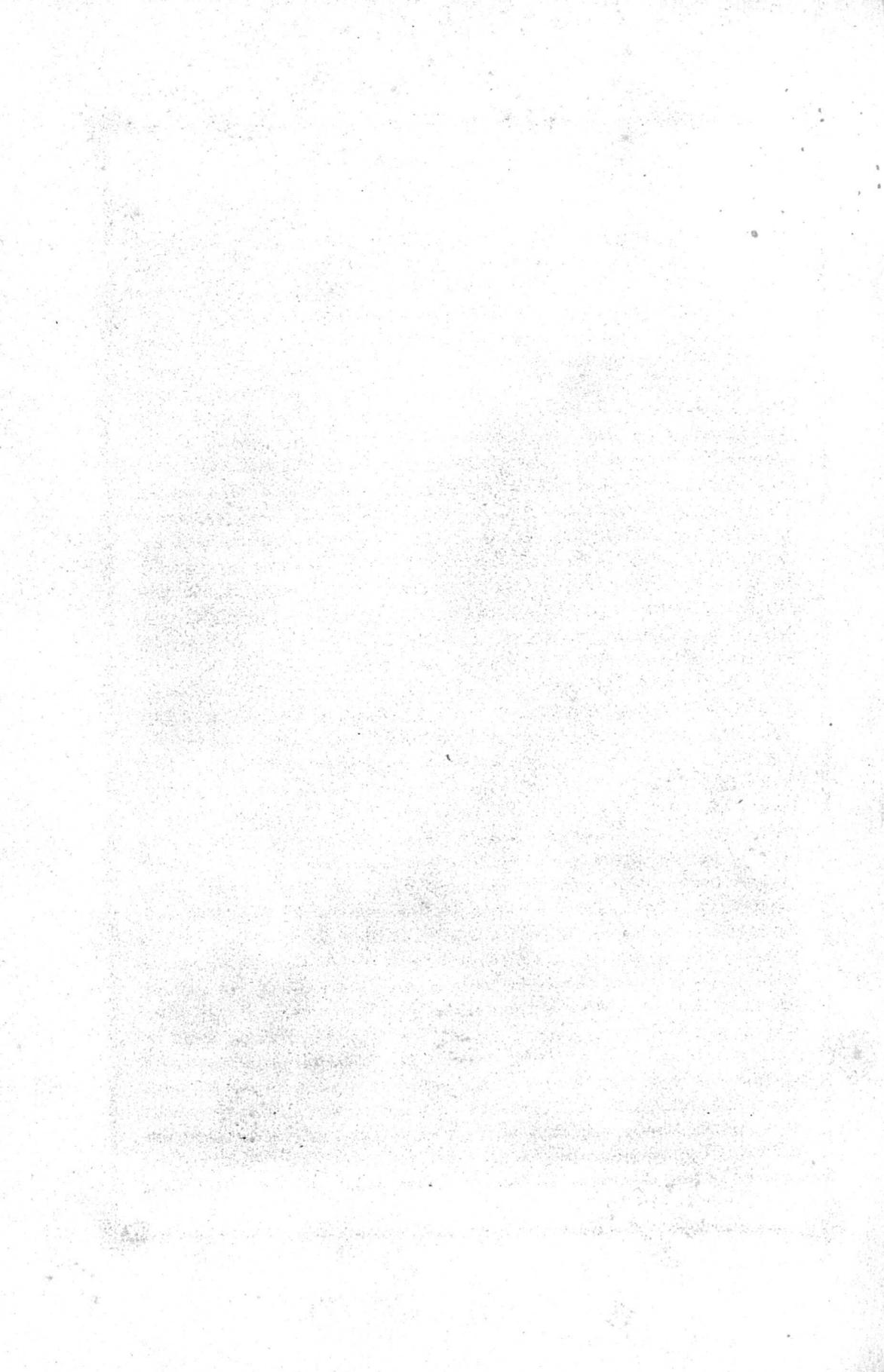
DAS MIVIDENTICAL.

(Tessin)

LA LEVANTINE.

(Canton du Tessin)

10 193
Druck & Verlag von C. G. Lange in Darmstadt.



construite dans le style romain, et qui, avec son haut clocher, a remplacé, croit-on, un temple païen, ou encore que l'église de Sainte Marie du Château, qui s'élève sur une petite colline qui porte encore les traces d'anciennes fortifications. On trouve encore à Giornico les ruines d'un château et d'une de ces tours nommées: „tours des Lombards.“ Le village proprement dit est relié aux hameaux voisins par deux ponts de pierre établis sur le Tessin à l'endroit où il roule ses eaux à travers d'innombrables débris de rocher. Le voyageur qui préfère les beautés de la nature à toutes les autres sera charmé par les jolies cascades de la Barolgia et de la Carmosina; cette dernière, entourée de roches élevées, tire ses eaux d'une vallée voisine dont le fond forme un vaste et splendide amphithéâtre étincelant en quelques endroits de la neige des avalanches.

Avant de quitter Giornico, nous voulons faire mention d'une ancienne coutume, particulière à Sobrio, celle des trois paroisses de la province qui est située sur le point le plus élevé, coutume pratiquée depuis plus de mille ans sous une forme analogue. Quand, dans cette localité, un mariage doit avoir lieu, le fiancé, au jour fixé, se présente en habits de fête, et accompagné de son parrain, de ses parents et amis, et d'une suite aussi nombreuse que possible, à la porte bien close de la maison qu'habite sa fiancée, et en demande l'entrée. En réponse aux questions qu'on lui fait, il dit qui il est et ce qu'il veut, et sollicite, d'abord poliment, puis d'une manière plus pressante, la remise de la jeune fille qu'il aime et choisit pour femme. Après de longs pourparlers et beaucoup d'allées et venues, on lui présente successivement deux ou trois vieilles matrones, quelques laides filles bossues ou même de grosses poupées, qu'il renvoie de suite au milieu des éclats de rire de ses jeunes camarades. On lui explique alors que la personne qu'il demande n'est pas là, mais on lui permet toutefois d'entrer afin qu'il puisse s'en assurer lui-même. La-dessus on fouille la maison du haut en bas et on trouve enfin, dans sa chambre, la fiancée parée de ses habits de noce. On l'emmène au milieu des cris d'allégresse; ses parents se joignent au joyeux cortège et sa mère reste seule avec une commère dans la maison déserte.

Dans les autres localités du canton, les noces se célèbrent d'une façon plus simple: après le mariage, qui a lieu le matin ou le soir, quelquefois aussi immédiatement après le service divin, vient un repas, auquel prennent part les parents et les amis. On danse rarement ensuite, mais, en revanche, comme dans presque toute la Suisse, lors des mariages importants, l'air retentit sans cesse des détonations des boîtes à feu et des pétards. Dans le canton du Tessin, les mariages précoces sont assez

fréquents, et l'on voit des garçons de dix-huit ou dix-neuf ans épouser des filles plus jeunes qu'eux de deux ou trois années et qui sont à peine sorties de l'enfance.

A partir de Giornico, la route du Saint Gotthard appuie sur la gauche, descendant le long de la rive orientale du Tessin. La vallée s'élargit et le fond va s'aplanissant; la végétation la plus luxuriante se montre de tous côtés et indique clairement au voyageur qu'il a passé les Alpes et qu'il foule la terre italienne. Avant d'atteindre Bodio, le village le plus proche, nous passons le lieu où fut livré, le jour des saints Innocents (28. décembre) 1478, le combat dit de Giornico, dans lequel seize cents Suisses défirent complètement une armée de 15,000 Milanais. Des blocs de rocher informes et d'une grosseur prodigieuse, les „Sassi grossi“ qui se trouvent au pied de la montagne, sur la rive gauche du fleuve sont les monuments naturels qui indiquent le champ de bataille. Les Milanais, sous la conduite du comte Torello, appuyés par une cavalerie et une artillerie nombreuses avaient pénétré jusque là, venant de Biasca; mais les Suisses et les Levantins, ces derniers commandés par Stanga de Giornico, avaient la veille au soir inondé la vallée, qui se trouva transformée en un champ de glace uni comme un miroir, et occupé les hauteurs. A peine l'ennemi eut-il passé Bodio, avançant lentement et d'un pas mal assuré sur le chemin glissant, que d'énormes pierres furent roulées en masse sur ses rangs. Les Suisses en tuèrent ainsi des milliers et poursuivirent les autres jusqu'à Biasca. Après le combat, Stanga, couvert de blessures, regagna sa maison sur le seuil de laquelle il tomba pour ne plus se relever, mais les exploits des Confédérés furent connus de toute l'Italie et la paix fut conclue bientôt après. Bodio est agréablement situé au bord du Tessin. Plusieurs cascades, qui ne sont toutefois remarquables que dans la saison des pluies, se trouvent dans les environs. La tradition raconte que cette localité aurait été anciennement inondée par le torrent du val Dragone et couverte de décombres et de gravas, et, en fait, la chose n'a rien d'impossible car de notre temps, en 1829, un événement semblable, heureusement moins fatal, a eu lieu. A Bodio la vigne est déjà, suivant la mode italienne, soutenue par de longues perches, autour desquelles elle s'enroule, formant ainsi d'innombrables berceaux de verdure. Les groupes de maisons sont entourés de châtaigniers et de noyers au magnifique tronc et à la cime splendide et feuillue. Le village suivant, Coleggio, qui est la dernière localité du district de la Livine, possède un finage très-connu pour son admirable fertilité et l'on jouit d'une vue aussi belle qu'étendue sur les différents vallons, du sémi-

naire de Sainte Marie, élevé sur la frontière des districts de la Levantine de Blegno et de Riviera. Un vieil ossuaire, maintenant détruit, mais qui existait encore il y a quarante ans, contenait les ossements des guerriers milanais morts à Giornico. En face de Colleggio se trouve au milieu d'un petit bois de châtaigniers et de noyers le hameau de Personico, sur le territoire duquel la Rierna, rivière de la vallée d'Ambra, se jette dans le Tessin. Les ponts jetés sur cette rivière sont hardis. L'un d'eux, haut de plusieurs centaines de mètres, étroit, sans parapets, et que les gens exempts de vertiges peuvent seuls passer, traverse un gouffre escarpé et profond dans lequel le torrent se précipite avec fracas; on peut voir distinctement ce pont de l'autre côté de la vallée du Tessin. Des sentiers difficiles conduisent du val d'Ambra, tout isolé et accidenté, à Lavertazzo en Bergasque. Au-dessus de Poleggio, la route atteint le pont de Biasca, jeté sur le Blengo, qui se réunit en cet endroit au Tessin, et au-delà de ce pont le bourg important, quoique déchu, de Biasca. Avant de quitter Biasca et de descendre la vallée en suivant la route du Saint-Gotthard, il nous faut jeter un coup d'oeil sur la vallée adjacente, celle du Blengo ou Brenno, vallée assez longue et très ramifiée dans sa partie supérieure. Ce coup-d'oeil sera d'autant plus utile que c'est par cette vallée que se dirigera, pour passer le Lucmanier, le chemin de fer qui doit relier l'Italie avec la Suisse et l'Allemagne. Peut-être dans quelques années la fumée des locomotives s'étendra-t-elle sur ces lieux à travers lesquels, de nos jours, circule, lentement et difficilement, une rare chaise de poste.

Le Brenno ou Blegno, est, après la Moësa, l'affluent le plus important du Tessin. Son bras droit prend sa source sur la frontière du canton des Grisons, près de l'antique passe du Lucmanier, que les Romains connaissaient vraisemblablement déjà à la naissance de Jésus-Christ et que les Carlovingiens ont certainement utilisée au 8^e siècle, pour faire traverser les Alpes à leurs guerriers. D'anciens étymologistes prétendent que les roches blanches et étincelant au soleil du Lucmanier lui ont fait donner le nom de „Lucidus mons“ d'où Lucmanier. Ce n'est qu'au moyen d'un prodigieux tunnel que la route de fer le traversera. En partant de la passe, à droite et à gauche de laquelle s'élèvent l'imposant „Scopi“ et le „Pizzo di Pettino“ ce dernier du côté de la vallée du Tessin, nous montons une route escarpée d'où nous jouissons de la vue de la belle vallée de Jura et nous arrivons en une heure au petit hospice de Casaccia fondé, vers la seconde moitié du 16^e siècle, par Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, le saint le plus respecté de tout le canton

Nous sommes ici, comme au Saint Gotthard, au milieu de roches primordiales. Deux lieues plus bas on rencontre un second hospice, nommé, d'après le val Comperio, également fondé par Saint Charles Borromée. Dans son voisinage jaillit une source minérale inutilisée jusqu'à présent. Le hameau le plus proche, le souriant Somasca, n'est qu'une dépendance du gros village d'Olivone que nous atteignons en peu de temps en suivant la route carrossable de la vallée et après avoir passé un second bras du Blegno.

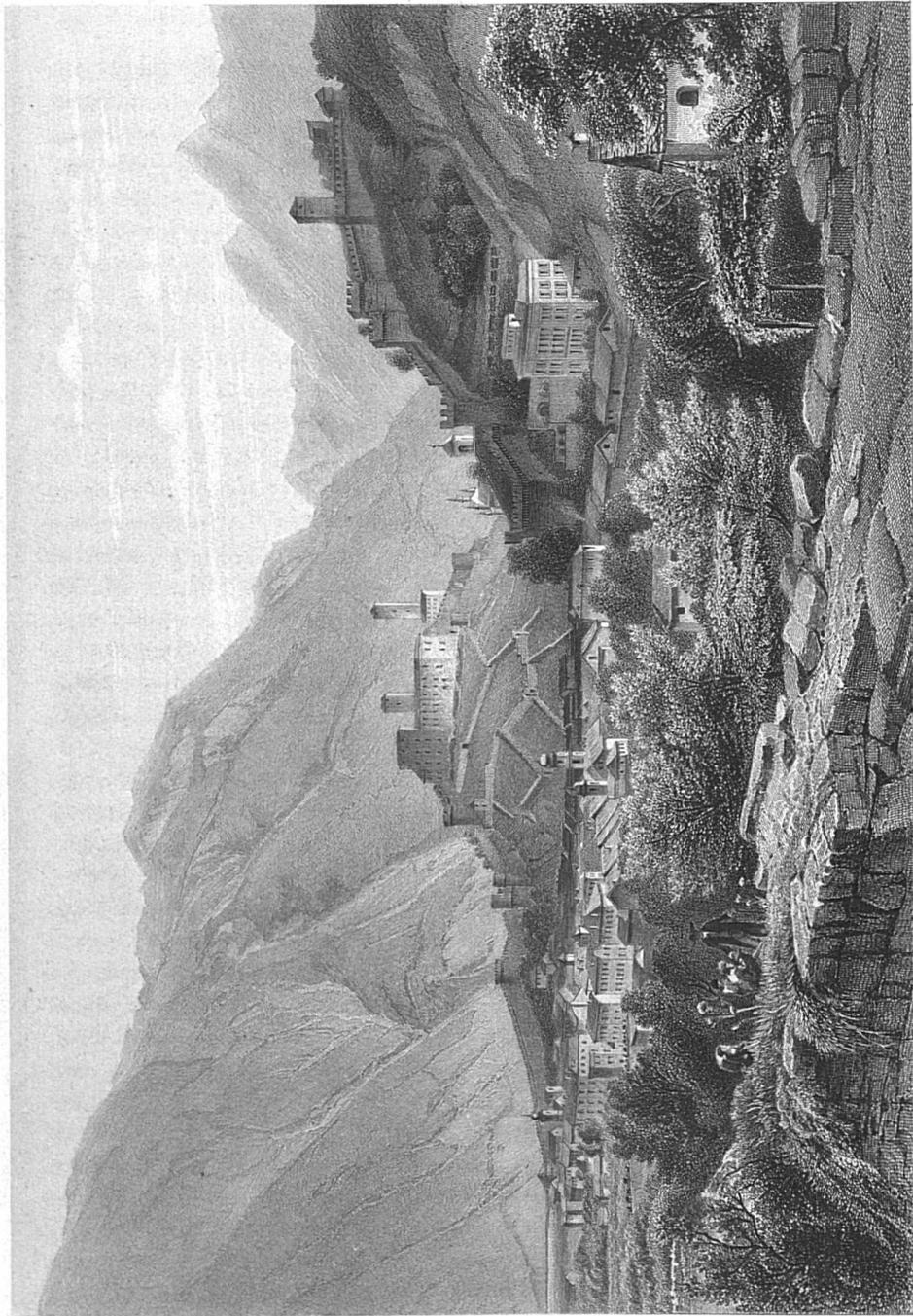
Olivone est le chef-lieu du cercle du même nom qui comprend la partie supérieure de la vallée du Blegno, (cinq paroisses) et s'étend de la région alpine à celle des noyers et des châtaigniers. Une source minérale, sans emploi, sourd dans le lit du fleuve. La localité la plus septentrionale est Chirone, situé dans une région sauvage et inculte, et que traversent les deux sentiers qui conduisent l'un à Terons et Ilanz par le Greina et l'autre à Lugnetz et à Vals par le glacier de Belender. Ces deux sentiers sont pénibles et dangereux pour les voyageurs novices, même par un beau temps. Du haut de la Greina, (6150 pieds au-dessus du niveau de la mer) autour de laquelle s'élèvent les sommets couverts de glaces des pics Filaut et Camadra, on jouit d'une vue remarquablement belle et poétique sur les environs, nommés „Centovalli“ à cause de leurs innombrables vallées. D'autres points on peut apercevoir dans toute son étendue le grand glacier de Medels, d'où sort le Rhin de Medels. Dans le val Cailanara, à travers lequel passe le sentier, un ruisseau se précipite en gémissant et en écumant, du haut des montagnes dans le vallon. A l'exception de quelques châlets, on ne trouve dans cette contrée horrible et déserte aucune trace d'habitation humaine, et les Suisses eux-mêmes, qui ont déjà fouillé, pour ainsi dire, avec ardeur, tous les coins de leur magnifique terre, ne dirigent leurs pas de ce côté que lorsqu'ils veulent passer, par le plus court chemin, du canton du Tessin dans les vallées latérales du Rhin antérieur.

De retour à Olivone, nous descendons rapidement la route de poste qui court toujours à l'est du Blegno. Ça et là, vers l'est, des pics couronnés de neiges éternelles s'élèvent jusque dans les nuages, enfermant dans leurs flancs d'étroites et abruptes vallées. Entre Aquila et Torre mugit dans un abîme effrayant, un torrent provenant du pic Valrhein ou se trouve la source du Rhin postérieur. La route monte vers une hauteur boisée pour redescendre ensuite. Nous laissons à côté Lottegna, autrefois le siège du tribunal de la vallée, situé à une petite élévation en face de Castro et près des bains d'Aqua Rossa. Ici comme plus loin, à

Malvaglia, des sentiers difficiles, connus des chasseurs, se dirigent à l'est, vers la vallée de Calanca, qui côtoie celle de Misocco. En continuant sa route, on rencontre de petits, mais dangereux torrents, qui portent leurs eaux au Blegno, comme le ruisseau de Dongis, la Lorina qui provient de la sombre vallée d'Anzano et la Leggiuna. Au-dessous de cette dernière nous atteignons le lieu de la scène de l'inondation de Biasca, (Buzza di Biasca) dont les Tessinois se souviendront aussi longtemps que les Valaisans de la rupture des digues du lac de Dranse. Ce fut le 20 septembre 1512, dit-on, que par suite d'un tremblement de terre, qui détruisit un village dans le val de Calanca, une immense masse de terre et de décombres se détacha de la montagne du val Crenone et tomba sur de nombreuses habitations, en couvrant une large étendue de terrain dans la vallée de Potirone. L'éroulement fut si considérable que la masse de terrain détachée, poussée avec une foudroyante rapidité, s'éleva de nouveau de l'autre côté de la vallée. Le cours du Blegno fut arrêté, et il se forma peu à peu un lac long de plusieurs milles, qui, finalement, deux ans plus tard, le 25 mai 1514, brisa la digue qui le retenait, et dont les eaux, se répandant dans toute la vallée du Tessin jusqu'au lac Majeur, causèrent une dévastation effroyable. Les digues furent emportées, les ponts brisés, les édifices minés ou enfouis, les hommes tués, et de grandes étendues de terre cultivable couvertes de sable ou de débris. Dans les idées du peuple la „Buzza“ était une punition divine attirée par un bref du pape sur les habitants qui s'étaient abandonnés aux péchés de Sodome. Un prieur tessinois, Vallerini, prétend, par contre, que le lac rompit ses digues „par suite des machinations de certains magiciens arméniens, car la chose était impossible à accomplir par des mains humaines“. Il avait sans doute en vue, en parlant ainsi, les bohémiens qui partout en Suisse passaient pour des sorciers malfaisants. Probablement qu'à son époque sa croyance était partagée par beaucoup de ses contemporains; encore maintenant les magiciens et les sorcières sont fort redoutés; il y a certaines familles dont les membres passent pour des sorciers avec lesquels il faut éviter d'entrer en relation. On reconnaît distinctement l'éboulement, sur lequel passe la route, et le chemin qu'il a suivi. Le dernier village de la vallée du Blegno, est Pontirone, placé sur un point fort élevé, et dont tout le territoire est si abrupte qu'on n'y voit presque ni plaine ni montée. On serait tenté de croire que tout homme qui tombe dans cet endroit doit inévitablement rouler dans un précipice et y laisser ses os sans espoir de secours. Ses habitants, qui doivent souvent affronter le danger sans trembler, passent pour hardis et

ses arches, se jette dans le Tessin. Sortant du mont Saint-Bernard, elle arrose la belle vallée de Misocco, dans le canton des Grisons, et entre, à Lumino, dans celui du Tessin. Près d'elle se trouve, caché en partie sous les arbres et dans une situation charmante, le riche village d'Arbedo, célèbre par ses vignes. La magnifique vue qu'on y a de la vallée de la Moësa, des treilles du district de Riviero et d'une partie de celui de Bellinzona attire le voyageur. Le lieu est d'ailleurs remarquable au point de vue historique à cause du combat qui y a eu lieu le 30 juin 1422. Le duc Philippe Marie Visconti avait enlevé par surprise aux Suisses d'Uri le quatre avril de cette année, la ville de Bellinzona, qui leur avait été abandonnée par les seigneurs de Sax à Misocco, mais les fiers et irritables Confédérés n'étaient pas disposés à tolérer cet enlèvement. Leur armée traversa le Saint-Gotthard tandis que les Milanais, au nombre de 18,000 fantassins et de 600 cavaliers, se rassemblèrent à Bellinzona sous les ordres du brave Angelo della Pergola et du fameux condottiere Carmagnola. Malheureusement la désunion se mit parmi les Confédérés, et trois mille hommes des cantons d'Uri, de Lucerne, d'Unterwald et de Zug, qui dans une précipitation irréfléchie, s'étaient séparés du principal corps qui suivait plus lentement, descendirent imprudemment jusque dans la plaine d'Arbedo où ils furent assaillis tout-à-coup par un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Il s'agit alors, comme à Morgarten et à Sempach, de vaincre ou de mourir, d'autant plus que, la veille au soir, le pont de la Moësa avait été détruit. Les Confédérés combattirent si courageusement qu'ils s'emparèrent du principal drapeau de Milan: toutefois, après un combat sanglant, accablés par le nombre, ils furent complètement défaits. Deux mille d'entr'eux, parmi lesquels les hommes le plus distingués des quatre cantons, périrent par l'épée ou dans le Tessin; leurs restes reposent dans trois grandes tombes qu'on peut encore voir près de l'église Saint-Paul, nommée aussi l'église rouge. Malheureux et braves, comme les défenseurs de Saint-Jacques à Bâle, les défenseurs de Saint Paul à Arbedo sont, comme les premiers, dignes d'un monument. Près de quatre cents ans plus tard, en 1800, eut lieu au même endroit une rencontre moins sanglante entre les Autrichiens et les Français, à la suite de laquelle les premiers se retirèrent.

Une allée de peupliers, assez belle quoiqu'elle ne soit pas parfaitement droite, conduit en moins d'une heure, en passant devant quelques édifices importants, du pont de la Moësa à Bellinzona, une des trois principales villes du canton et chef-lieu du district auquel elle donne son nom. D'un périmètre peu étendu et contenant à peine deux mille âmes, Bel-



C. Köhler del.

The. Howard sculp.

BELINONA.
(Tessin)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

linzona a déjà l'aspect d'une ville italienne. Dans l'intérieur des maisons même, la décoration des chambres en partie voûtées, les dalles qui forment le plancher, les grandes cheminées remplacées en partie par des poêles, les meubles, et particulièrement le large lit placé au milieu de la chambre indiquent les habitudes italiennes. La haute muraille qui entourait autrefois complètement la ville et mettait obstacle à son extension existe encore en partie, il est vrai: mais déjà plus d'une brèche est visible, les fossés sont comblés, les tours des portes abattues et de belles constructions s'élèvent au-devant des murailles annonçant la rupture avec le passé. Les trois vieux châteaux qui, déjà de loin, attirent l'attention des voyageurs, sont les principales curiosités de la ville. Deux d'entre eux, le château Corberio, sur le rocher de ce nom, et le château di Mezzo (du milieu) autrefois la résidence des baillis de Schwyz et d'Unterwald, se montrent, l'un dominé par l'autre, vers l'Est, sur un contrefort du mont Georio: de fortes murailles qui descendent vers la ville et se continuaient autrefois jusqu'au Tessin, dont le pont était protégé par une tour solide, les réunissent. Le troisième, ou grand château, (Castello grande), l'ancienne résidence du bailli d'Uri, s'élève à plusieurs centaines de pieds sur une colline isolée, remarquable par ses roches granitiques, sur les pentes méridionales et au pied de laquelle s'étendent édifices, jardins et vignes. Garni de deux tours, il sert maintenant d'arsenal et de prison. Des trois châteaux on jouit d'une très-belle vue, mais particulièrement du château Corbario d'où l'on aperçoit la vallée jusqu'à la partie supérieure du lac Majeur. Parmi les églises de la ville, on distingue la cathédrale, dédiée à Saint-Pierre et à Saint-Etienne, et qui est la plus belle du canton. Construite sur la belle place du marché, de pierres bien travaillées venant de Lumino, dans la vallée du Blegno, elle possède un escalier remarquable, des autels richement ornés, une chaire avec bas-reliefs historiques et un carillon. Plus vieille et moins importante est l'église de Saint-Biagio, située près du monastère des Zoccolanti en dehors de la ville, dans la direction de Ravecchia, et autrefois l'église métropolitaine de toute la localité. L'ancien cloître des Augustins est la résidence du gouvernement cantonal quand ce gouvernement réside à Bellinzona; et, en fait d'édifices publics, il ne reste plus rien de remarquable si ce n'est l'entrepôt et la nouvelle caserne.

Les environs de Bellinzona abondent en fertiles prairies, en champs cultivés et en vignes étendues, mais ils sont fréquemment menacés par le Tessin et quelques petits torrents. La forte et remarquable digue nommée „ripa tondo“ qui s'étend sur la rive gauche, les protège contre le pre-

à feuillage touffu, et passant par les petits villages de Pianezzo, de San Antonio et de Carena, circule un sentier praticable pour les bêtes de somme qui conduit en montant, dans un espace de cinq heures, à une auberge située au haut de la passe du mont San Giorio, et de là, en descendant brusquement, en trois heures de marche, à Gravedona, sur le lac de Côme. Près de Giubiasco se trouve le village de Camorino, autrefois, dit-on, complètement détruit par un torrent. Le portail de son église de Saint-Martin est orné de bas-reliefs remarquables par leur antiquité. Nous passons la Marobbia sur un pont à belles arches de pierre et arrivons en une heure à Cadenazzo. Là s'embranchent la route conduisant à Lugano par le mont Cenere. Les environs sont fertiles, mais très-malsains, car les exhalaisons produites par les eaux du Tessin arrêté dans sa course, infectent souvent pendant plusieurs mois l'air qui circule dans sa large vallée.

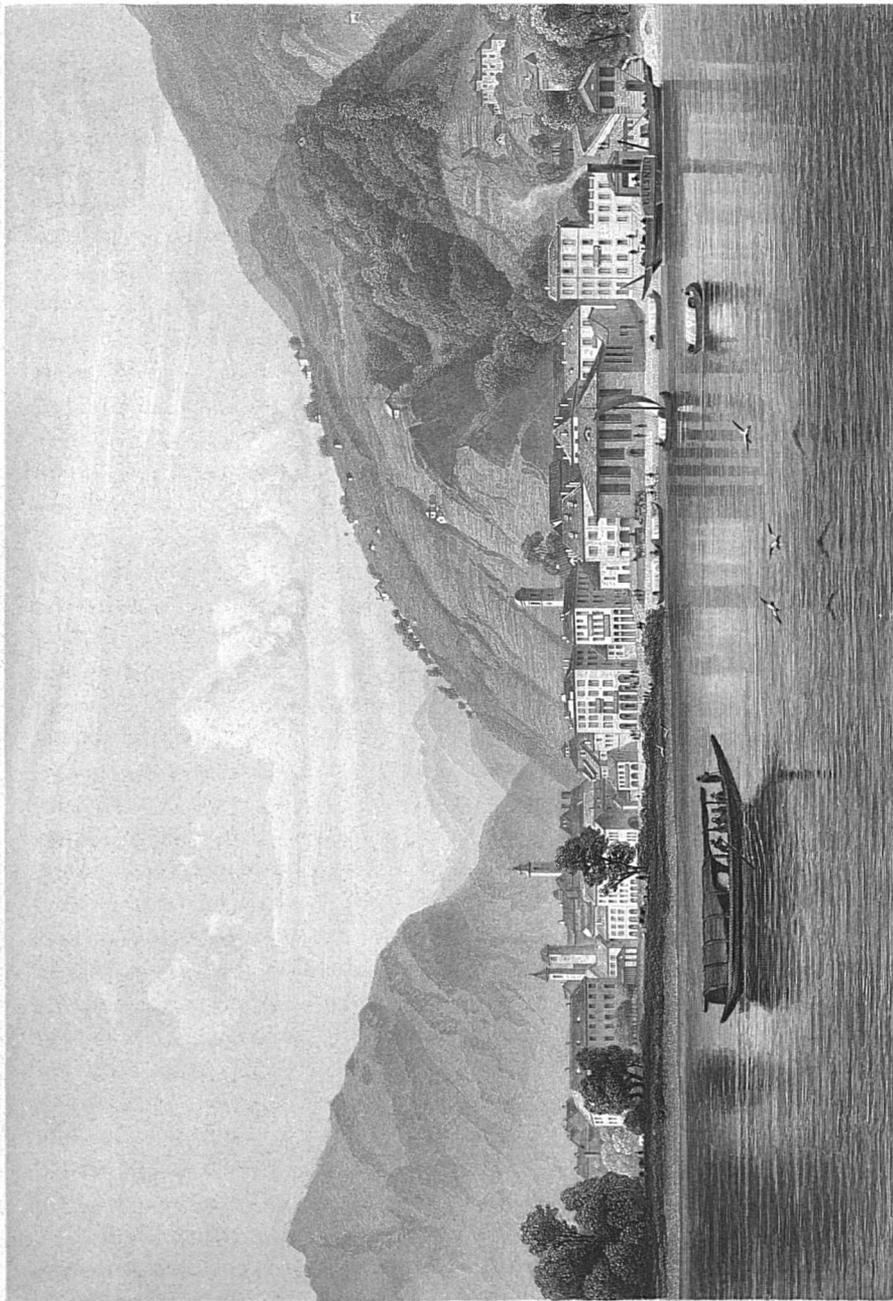
A Quartino, le village suivant, un chemin vicinal conduit à la rivière qui, dans les grandes eaux, est assez dangereuse à traverser et ne peut l'être qu'au moyen d'un bac, et, de là, à la route de Locarno. En partant de ce point, nous atteignons en une demi-heure Magadino, sur le lac Majeur, station bien connue des bateaux à vapeur qui y déposent ou y déchargent les voyageurs ou les marchandises venant de Gênes de Turin, ou des ports du lac. On n'y voit de remarquable que les caves souterraines où l'on dépose le vin, le fromage et la viande; la localité n'offre même pas d'agréments à ceux qui voudraient passer une saison au bord du lac parcequ'elle est très-malsaine en été à cause des marais formés dans le voisinage par le Tessin et que, pendant les trois mois d'hiver, aucun rayon de soleil n'y pénètre. Il ne reste plus de traces du château construit en 1365 par Galéas Visconti aux frais de la ville de Locarno. La partie basse de la ville est souvent inondée par le lac. Magadino fait partie de la paroisse de Vira, célèbre par ses bons vins blancs, laquelle paroisse dépend elle-même du cercle de Camborogno, qu'on désigne habituellement sous le nom de Riviera du Camborogno et qui s'étend sur la rive orientale du lac jusqu'à la frontière de la Lombardie. Frédéric Barberousse fit présent, en 1186, d'une des tours élevées pour protéger la ville, aux Orelli de Locarno dont les descendants figurent parmi les meilleures familles de Zurich. Tout le district ne formait autrefois qu'une seule commune d'une grande étendue: aujourd'hui il en forme neuf qui longtemps encore après leur fixation, étaient unies d'intérêt par de vieilles dettes communes, comme en ont assez généralement les villages du canton du Tessin par suite d'une mauvaise administration et de coûteux et interminables procès. Des montagnes assez élevées, eutr'autres

le Tamor, le Camborogno, le Biasco, que traversent de mauvais sentiers, séparent ce cercle de ceux situés à l'est; son sol, assez fertile au pied des montagnes, est couvert de vignes magnifiques: toutefois les habitants tirent leur principale ressource des transports qu'ils font sur le lac au moyen de leurs barques auxquelles les bateaux à vapeur font, depuis quelque temps, une concurrence écrasante.

Nous voici donc au bord du lac Majeur et nos regards peuvent errer sur ses eaux vastes et tranquilles qui se confondent au sud avec l'horizon. Qui n'a pas rêvé de ses beautés? Qui n'a pas éprouvé un vif désir, quand le nom des îles Borromées, de ces îles qui n'étaient autrefois que des rochers dénudés et dont l'art a fait des jardins magnifiques, a frappé ses oreilles? Qui ne s'est hâté de se rendre sur ses bords après avoir traversé le Saint-Gotthard? Son bassin, long de près de quinze lieues et large d'une au plus, s'étend de Locarno à Sesto Calende dans la direction du nord au sud et étale partout ses merveilles, mais particulièrement au centre d'où se détache, vers le nord-ouest la vaste baie dans laquelle se trouve le groupe d'îles. Sa partie supérieure, là où le Tessin déverse ses eaux troubles par plusieurs embouchures, est bordée par des rives assez basses et par suite peu pittoresques; mais presque sans transition apparaissent en grand nombre, à l'est et à l'ouest, des chaînes de montagnes escarpées couvertes de bois jusqu'à une très-grande hauteur, interrompues par de petites et de grandes vallées comme celles de la Berzasca et de la Maggia, et se terminant enfin par des pentes douces. Une bande étroite de terrain, couverte de villages, gît à leur pied. La profondeur du lac est, presque partout, de plus de mille pieds et atteint certainement, en certains endroits, celle de 2666. La plus étendue de ses branches, celle du nord, se trouve au milieu des montagnes de première formation qui descendent des hautes Alpes jusque là et se montrent partout: celle du midi est entourée de collines d'une formation calcaire plus récente. Le terrain abonde en curiosités minéralogiques et géologiques, mines intéressantes, strata remarquables, roches rares, bancs de tourbe contenant des racines d'arbre, etc. etc. Des cours d'eau et des ruisseaux nombreux, notamment le Tessin, la Berzasca, la Maggia, la Tosa et la Tresa alimentent le lac et lui apportent souvent en un court espace de temps de telles masses d'eau que son niveau s'élève de cinq à six pieds et inonde ses rives en quelques endroits. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer n'est que de 640 pieds, et est par conséquent bien inférieure à celle des lacs de la Suisse ou des pays circonvoisins. Partout règne le climat de l'Italie, même dans la partie supérieure; et, sur ses bords, dans

les endroits favorables, les grenadiers, les lauriers francs, les lauriers cerise, les cyprès, les pêcheurs et les figuiers, croissent en plein air, côte à côte avec les orangers, les citronniers et les limoniers. Dans les îles Borromées, les magnifiques rosiers ont pour voisins les cactus, les agaves, les grands aloès, les camélias, les palmiers et beaucoup d'autres végétaux évidemment cultivés avec soin. La nature a répandu à profusion ses dons sur cette contrée où la zone tempérée règne sans conteste, sans même être accompagnée de ses désavantages. Les eaux du lac sont très-poissonneuses : plusieurs poissons de mer remontent le Pô jusque là et on y trouve notamment des anguilles énormes pesant souvent jusqu'à trente livres. Quelques autres espèces, l'agone, par exemple, sont pêchées en masse et salées. Les transports par eau, très fréquents, s'effectuent en partie par les bateaux à vapeur, (ceux qui appartenaient à l'Autriche ont été cédés à la Suisse par suite de la guerre de 1858,) en partie par d'innombrables barques, grandes et petites, qui portent encore généralement l'ancienne voile carrée, dite voile latine, encore usitée sur plusieurs lacs de la Suisse septentrionale. Semblables à d'immenses oiseaux aux ailes étendues, ces barques, favorisées par le vent, voguent doucement et majestueusement sur la plaine liquide jusqu'à ce qu'elles disparaissent tout-à-coup, à l'abri des vents, dans l'un des petits ports qui se trouvent sur les rives.

Mais retournons à Bellinzona pour faire de là une nouvelle excursion au sud. Nous avons, la première fois, quitté la ville à la rue de Lugano : nous prenons maintenant la chaussée qui, sur la rive droite du Tessin, conduit à Locarno et à la frontière italienne. Après avoir laissé derrière nous le faubourg d'Orico et le pont de dix arches qui traverse le Tessin, nous arrivons promptement à Monte Carasso, couvent d'Augustines de la plus sévère observance, agréablement situé dans un pays fertile et beau, au pied de hautes montagnes escarpées. Vignes, vergers, plantations de pêcheurs et de figuiers se voient de tous côtés. Le village de Monte Carasso est le chef-lieu du district du Tessin. Il possède une vieille église. Un chemin remontant au nord conduit à un deuxième village, Gorduno, situé au bord d'un ravissant ruisseau qui coule dans une vallée étroite et profonde ; on y jouit d'une vue magnifique jusque sur la vallée de la Moësa. Une chapelle, dédiée à un saint peu connu, St. Carpophorus, occupe le sommet d'une des hauteurs que baignent les flots du Tessin et s'élève sur les ruines d'un vieux château qu'un des anciens seigneurs et maîtres de Bellinzona, Albert de Sax, avait construit en 1402 pour la défense de cette ville. Mais revenons à Monte Carasso.



C. Koehler del.

G.M. Kurz sculp.

LOCARNO AMI LAGO MAGGIORE.

(Tessin)

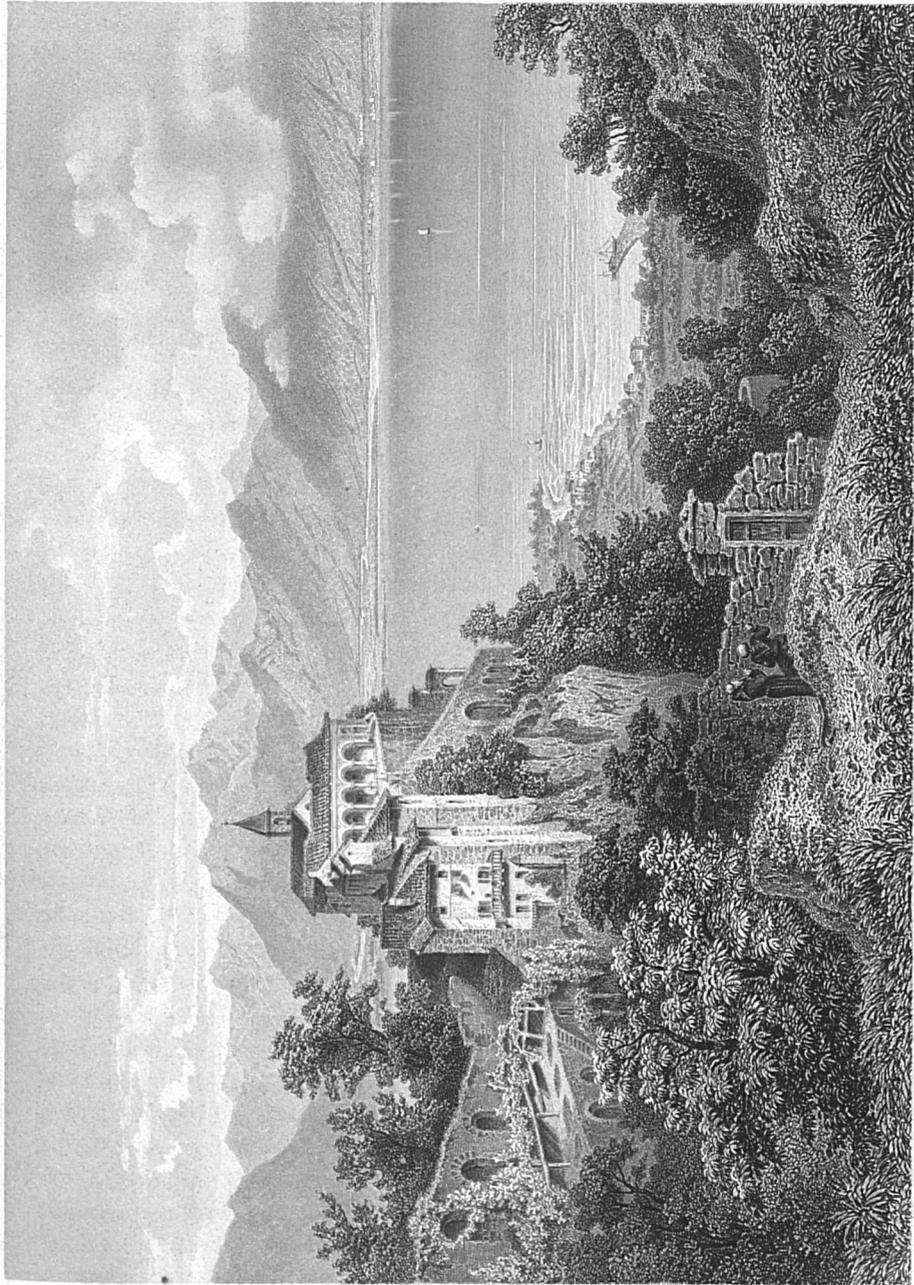
Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

Depuis l'inondation de 1829, ce village est protégé par des digues puissantes contre les inondations du Tessin. Bellinzona, vu de là, ne paraît former, avec les localités qui l'avoisinent, qu'une seule ville assez remarquable. Nous trouvons, en continuant notre route, Sementina, situé au confluent du torrent de la vallée du même nom. Ce torrent est souvent entièrement à sec, mais à certaines époques il grossit énormément et couvre les terres qui l'avoisinent d'une telle quantité de pierres et de gravas qu'il les rend presque impropres à la culture. Dans son large lit, nous remarquons une cascade et plusieurs petites chapelles. Etroite, profonde et obscure, la vallée de Sementina, surtout dans sa partie supérieure si déserte, a une mauvaise réputation et passe pour le lieu où les âmes des avarés se tiennent et subissent la juste punition de leurs exactions et de leurs méchancetés.

Au sud-est de Sementina est le village de Gudo, bien connu des buveurs du canton à cause de ses bons vins et de ses cabarets. Là, comme à Quartino et à Magadino, l'air est infecté par les marais du Tessin. A partir de Gudo nous sommes dans le district de Navegna, riche en excellents vins, qui s'étend sur la rive gauche du Tessin et du lac Majeur jusqu'à Locarno. Son premier village, Bugnasco, est assez pauvre malgré sa favorable situation, parceque la vaste plaine susceptible de culture que le Tessin inférieur arrose jusqu'à Cordola est à peine défrichée, et que les eaux dormantes du fleuve y donnent naissance à toutes sortes de maladies, notamment à des fièvres tierces et à des fièvres quartes nombreuses, à raison desquelles la vallée inférieure du Tessin est connue dans tout le canton. Malheureusement le gouvernement a peu de pouvoir et dès qu'il veut se mêler des affaires des paroisses, il se heurte contre l'opposition aussi injuste qu'absurde de la population. A Cugnasco débouche sur la chaussée la route de traverse, (traversa) qui vient de Quartino, et à Cordola se jette dans le lac la sauvage Berzasca qui provient des eaux de la vallée de ce nom, que nous visiterons plus tard. Une vieille tradition rapporte qu'au 12^e siècle, les eaux du lac, maintenant éloignées de Cordola d'environ quinze minutes, baignaient ses murs, mais qu'elles ont été peu à peu repoussées par les terrains déposés par le torrent. Ici comme plus loin, dans la direction de Locarno, on a dû élever pour la route des ponts élevés et coûteux. A Cordola on voyait autrefois, soit-disant sur l'emplacement d'une forteresse gauloise, un vieux château appartenant à la célèbre famille des Muralto, qui, peu après la réformation, et en conséquence des persécutions des cantons catholiques, émigra à Zurich, produisit des hommes d'état, des savants et des industriels re-

marquables et fleurit encore de nos jours. Au-delà de la Berzasca on rencontre le chef-lieu du district, Minusio, connu par ses vignobles qui passent pour les meilleurs du canton. Son nom, Fracce ou Fraccie, (défense) rappelle les ouvrages de défense étendus que les Visconti de Milan avaient élevés là pour arrêter la marche vers le sud des corps confédérés. Ils s'étendaient de la mer jusqu'au sommet de la montagne au delà du petit hameau de Contra. A partir de Minusio, la route, longeant le lac à peu de distance, traverse une admirable contrée d'où l'on jouit de points de vue pittoresques sur les hauteurs et sur les eaux, et vous conduit à la seconde ville importante du canton, la jolie et petite résidence de Locarno.

A Locarno le lac Majeur forme une baie large et arrondie, tournée au nord-est et où pénètrent les rayons du soleil de midi ainsi que les doux vents du sud. Il est probable que cette baie n'existait point autrefois et qu'elle a été formée par la Maggia qui, déposant sans cesse à son embouchure les masses de débris et de galets qu'elle entraîne, a formé avec le temps une espèce de delta assez étendu. Construite en partie au bord de l'eau, en partie sur un amphithéâtre à pente douce, la ville s'étend plaisamment à partir du lac, et derrière elle s'élèvent peu à peu des collines boisées sur l'une desquelles les yeux se fixent pour admirer le magnifique cloître de Madona del Sasso (la madone du rocher) et sa belle église. Les environs sont extraordinairement agréables et couverts d'une végétation luxuriante, et l'on cite comme un titre de célébrité pour le district de Locarno, qu'il est le seul qui produise sur tout son territoire des vins précieux. Ses champs, différant de ceux des autres parties du canton, sont plantés de rangées de vignes, de peupliers et de mûriers. Locarno est une ancienne ville, car elle est déjà mentionnée dans un document de 789: son nom paraît être d'origine gauloise et rappelle celui de Lucerne. On dit, en effet, que ce sont les Gaulois qui ont fondé d'abord le vieux et solide château de Locarno ainsi qu'un autre situé un peu plus loin et qui était connu dans ces derniers temps encore sous le nom de Castellorotto (château détruit). Sous les Carlovingiens, Locarno paraît avoir été une résidence royale. Au 13^e siècle, devenu une localité assez importante dont l'un des enfants, Simon Muralto, acquérait une réputation comme général, il prit parti pour les Milanais et les Guelfes contre les Gibelins et tomba en 1342 au pouvoir des Visconti qui l'occupèrent et le fortifièrent. Mais alors il souffrit, comme Bellinzona, par suite des événements militaires qui vinrent arrêter son essor. Toutefois lorsque les Confédérés, par suite de la sainte ligue formée par le



J. Köber del.

J. Köber sculp.

KLOSTER MADONNA DEL SASSO AMI LAGO MAGGIORE.

(Landschaft)

Druck & Verlag von C. Lämle in Bernstadt.

10208

Pape contre la France avec l'empereur d'Allemagne, la reine d'Angleterre, l'Espagne et Venise, eurent passé les Alpes, en l'an 1512, au nombre de 18,000, à l'instigation de l'intrigant cardinal Schinner de Sitten; après qu'ils eurent chassé les Français de la Lombardie et rétabli Maximilien Sforza dans son duché de Milan, ils prirent pour prétexte d'anciens droits, ainsi que le refus de paiement de la solde qui leur avait été promise, et s'emparèrent de quelques parties du canton actuel du Tessin, ainsi que de Locarno et de la grande vallée de la Maggia, qui en est voisine. Peu après ces conquêtes leur furent régulièrement cédées, et Locarno devint le chef-lieu du bailliage suisse du même nom, qui fut administré à tour de rôle par les baillis des cantons, jusqu'à la création (en 1798) du département de Lugano, comme partie de la République Helvétique, et, en 1803, du canton du Tessin dont, depuis cette époque, Locarno est l'un des chefs-lieux. Un des événements les plus importants pour la ville se lie à l'histoire de la Réformation. Dans le Tessin, comme partout ailleurs, vint s'établir, notamment en 1540, des réformés auxquels se réunirent successivement les familles les plus remarquables et les plus industrieuses de Locarno. Les cantons catholiques ne furent point satisfaits de cet état de choses, et il fut ordonné aux protestants, ou de retourner à la messe, ou de quitter aussitôt le pays. Et, en réalité, en 1555, plus de 150 personnes, parmi lesquelles on distinguait les membres des familles Muralto, Pestalozzi et Orelli, furent expulsées de la ville, quelques-unes d'entre elles avec une cruauté raffinée. Ces exilés se retirèrent la plupart à Zurich, où on les reçut avec plaisir et où ils s'adonnèrent à la fabrication des étoffes de soie et à d'autres branches d'industrie dans lesquelles ils réussirent souvent fort bien. Zurich leur doit une partie de sa prospérité; par contre, le bien-être et l'activité industrielle de Locarno furent tellement affectés par leur départ qu'après plusieurs siècles ils n'ont pu encore se relever. Parmi les guerriers célèbres que la ville a produits, brille au premier rang Simon Muralto, déjà cité, et nommé aussi Simon de Locarno. Dans sa vie pleine d'aventures, il fit subir une grande défaite, à Gorguzola, en 1240, à Enzo, fils de l'empereur Frédéric II; fut surpris plus tard par son adversaire Torriano, fait prisonnier et enfermé pendant plusieurs années dans une cage de fer; sorti de là, il fut de nouveau vainqueur en plusieurs combats, notamment en 1275, à Desio, et parvint enfin à s'emparer de son ennemi personnel Torriano, auquel il rendit oeil pour oeil et dent pour dent en l'enfermant également dans une cage de fer.

Locarno, comme Bellinzona, est peu étendu et ne renferme que quelques rues. Les habitants, dont le nombre ne dépasse pas 1800, ne se

distinguent par aucune activité industrielle et sont un peu arriérés pour ce qui concerne les arts et les sciences, mais, en revanche, tiennent excessivement à la distinction des classes et à leurs qualités de nobles, de bourgeois, de paysans, de domiciliés ou d'étrangers. La fertilité extraordinaire du sol (on fait deux récoltes par an), nourrit les habitants. Le climat est doux et il suffit de garantir légèrement les orangers et les citronniers pour qu'ils puissent supporter les froids de l'hiver; mais le voisinage des marais du Tessin empeste l'air et engendre la fièvre et d'autres maladies. La ville exporte du blé, du vin, des bois et des charbons. On se procure la viande, le beurre et le gibier sur des marchés tenus régulièrement, et qui, au printemps et en automne, deviennent de véritables foires où l'on se rend de toutes les localités situées sur le bord du lac, d'une partie de la vallée du Tessin et même de Lugano et de Misocco. Alors la petite ville s'anime d'une vie active: tout est en mouvement; on voit s'ouvrir des magasins d'étoffes, d'objets de luxe et de babioles de tout genre: merciers et bijoutiers de Lugano et d'Intra se retrouvent là, et de nombreux costumes nationaux, portés par les habitants de vallées tout à fait écartées et presque inconnues, mêlent leurs couleurs variées comme dans un bal masqué. Il en est de même à la fête de la Nativité de Notre-Dame (8 septembre), à cette différence près que les habits de tous les jours sont remplacés ce jour-là par les beaux vêtements de fête. Dans ces occasions, on se plaît principalement à voir le costume richement orné de franges d'or et d'argent des habitants de la vallée italienne de Vigezza. Le port de Locarno, où atterrissent souvent de nombreuses barques, ainsi que les bateaux à vapeur du lac, a été construit tout récemment et est spacieux; il est assez fréquenté, quoique la vue sur la baie elle-même soit bornée. L'hôtel municipal, l'édifice le plus considérable de la ville, contient une belle salle pour les séances du Grand-Conseil. Bâti par une société d'actionnaires, il remplit sa destination originaire alors que le Conseil d'Etat, après une absence de douze ans, partie à Lugano, partie à Bellinzona, se transporte de nouveau pour une période de six ans à Locarno. De la grande place qui s'étend devant la façade de l'édifice, on a la vue d'une partie considérable du lac et de la triple embouchure de la Maggia. Dans le vieux château, désigné encore sous le nom de Castello, se trouvent d'antiques plafonds recouverts de boiseries artistement ciselées et vraisemblablement d'origine italienne. Seule, parmi les autres églises, celle St. François se recommande par son architecture et quelques belles toiles; à cette église s'adosse un couvent, qui n'est pas, du reste, le seul de la ville, riche en chapelles et sanctuaires.

La plus belle promenade est, sans contredit, celle qui conduit à l'éminence sur laquelle s'élève le couvent minorite de Madonna del Sasso. Le voyageur suit d'abord une pente assez raide dite Chemin de la Croix, où se trouvent indiquées les diverses haltes de la Passion. Il voit bientôt à ses pieds se déployer le fouillis multicolore des maisons de la ville, et son regard embrasse au loin l'horizon du lac. Nous ne tardons pas à atteindre le cloître, dont l'église, pèlerinage célèbre, attire, surtout les jours de fête consacrés à la Vierge, des processions nombreuses et de nombreux pèlerins. Couverte presque en entier de ciselures et de dorures, elle se distingue en outre par le nombre de ses statues et de ses tableaux, la plupart de grande valeur, mais attirant encore moins l'attention que les fresques rondes de Bernhardin Luino. Cependant, les beautés de l'église le cèdent encore à celles de la vue ravissante dont on jouit de là sur la ville, les villages et les maisons de campagne à moitié ensevelies dans le feuillage, et le large bassin du lac que l'on aperçoit jusqu'à la flexion qu'il subit à Canobbio et à Macagno: spectacle superbe, surtout par un coucher de soleil. D'autres charmants sentiers conduisent le promeneur le long des bords du lac ou dans la vallée de la Maggia; souvent aussi une légère embarcation à voiles, chargée d'indigènes ou d'étrangers, sillonne le miroir lisse des eaux et dépose sa cargaison dans les localités disséminées sur les rives, à Magadino et Riva, ou, au delà de la presqu'île de Maggia, à Ascona et Brissago.

Suivons, pour visiter ces deux derniers endroits, la route qui se déroule non loin des bords du lac. Après avoir traversé les campagnes fraîches, ombreuses, fertiles en vignobles de Solduno, situé au pied de hauteurs couronnées de la végétation la plus belle, nous voici au pont de pierre sous les arches duquel coulent les flots violents de la Maggia; au delà sont les champs et les vignes d'Ascona. Le chef-lieu du district d'Isole (800 habitants), était jadis un bourg important et riche, que défendaient quatre châteaux forts. Le vieil Ascona était étroitement adossé à la colline de Castelletto, sur laquelle se montrent encore quelques traces de ces quatre forteresses; le nouveau village, situé dans la partie droite de la presqu'île de la Maggia, s'appuie à la petite colline St. Michel, autrefois couronnée par un château. Quelques-unes des maisons, l'hôtel-de-ville notamment, sont remarquables par leur antiquité et la singularité de leur architecture; on montre d'ordinaire, dans l'église paroissiale, trois tableaux de la jeunesse du chevalier Jean Serodino, peintre du pays, de l'école du Caravache, et estimé aussi comme architecte et sculpteur. Ronco, la localité voisine, n'a d'autres d'autres droits à l'attention que ses

bons vins. Brissago, dans le voisinage duquel se trouve, au delà du torrent de Valmara, la frontière du Piémont, a une tout autre importance. Ce bourg, qui n'avait jamais fait partie du district de Locarno, passa d'une étrange façon à la Suisse. Complètement oublié dans les guerres et les traités de paix qui signalèrent le commencement du 16^e siècle, et, partant, sans seigneurs reconnus, Brissago se régita lui-même et forma durant sept ans, sous la dénomination de Seigneurie Aristocratique, un Etat autonome et indépendant, jusqu'au jour où, à la suite de dissensions intestines, la Bourgeoisie résolut de se placer sous la protection d'un prince puissant. Le prince désigné par ce choix ne fut autre que la Confédération, qui, malgré sa constitution toute républicaine, s'arrogeait tous les droits princiers et avait des sujets. La Confédération confirma à Brissago ses antiques privilèges et y nomma, selon la tradition, un podestà, pris dans la vieille et noble famille des Orelli, et assisté de trois conseillers librement élus. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la déclaration d'indépendance du Tessin en 1798. — Les habitants de Brissago passent pour aisés, actifs, économes; beaucoup d'entre eux partagent le penchant à l'émigration d'une partie des gens du canton: les uns vont chercher leur pain en Lombardie; d'autres descendent jusqu'à Rome, à Naples même. Les maisons du bourg s'échelonnent avec une grâce quelque peu orgueilleuse près des bords du lac, sur une colline regardant le soleil et plantée de citronniers et d'orangers; de toutes parts, de blanches et riantes villas, et de temps à autre quelque élégant oratoire. Une vieille et intéressante allée de cyprès conduit à l'église, qui compte 1600 fidèles. Aucun tableau plus ravissant ne pouvait clore le Tessin de ce côté, et ces campagnes charmantes font pressentir au voyageur les merveilles que dans quelques heures l'admirable Italie va dérouler à ses yeux!

Deux vallées d'une étendue et d'un caractère bien différents, se développent, partant du nord, dans la direction du lac Majeur, parallèlement à la vallée principale du Tessin: au-dessus de Locarno, la longue et étroite vallée de la Verzasca; celle de la Maggia, avec de nombreuses ramifications. Rarement les voyageurs s'aventurent dans ces vallées, notamment dans la première, tout intéressante qu'elle est par ses aspects sauvages et souvent grandioses. Elle appartient au district de Locarno, mesure environ huit lieues de longueur et forme une circonscription à

part comprenant 5 communes et plus de 3000 habitants. C'est au Piz Forno qu'elle prend son origine, au point où la puissante chaîne de montagnes qui part du St. Gotthard et de la Furca se divise en deux rameaux allant vers le sud et limitant, l'un la vallée du Tessin à l'ouest, l'autre celle de la Maggia à l'est. Le torrent de la vallée roule presque partout ses eaux dans un lit profond, étroitement étranglé; d'abruptes et ténébreux précipices, des rochers à pics effrayants se succèdent l'un à l'autre presque sans intervalle, et Franscini a raison de dire que la vallée de la Verzasca n'est pas, à proprement parler, une vallée lentement produite à des époques inconnues, mais une déchirure opérée au cœur de la montagne par la violente et soudaine scission des rochers. Les flancs de ces derniers sont souvent si raides que l'on ne peut suivre, sans s'exposer aux dangers les plus terribles, les sentiers étroits et raboteux tracés au flanc des précipices qui côtoient le cours d'eau principal et ses petits affluents. Pour les habitants eux-mêmes, familiarisés dès l'enfance avec les courses hardies, il est plus dangereux de descendre vers les eaux du torrent pour s'y livrer à la pêche, que de chasser l'ours ou le daim sur des hauteurs vertigineuses et presque inaccessibles. Dans les parties supérieures et sur la pente des montagnes se trouvent de beaux pâturages; les parties inférieures, où souffle en liberté le vent du sud, produisent des châtaigniers, des noyers et même, aux meilleurs endroits, de la vigne et du maïs. L'habitant de la Verzasca passe pour très laborieux; indépendamment des terres qu'il a dans la vallée, il travaille encore des champs situés hors de cette dernière, dans le district de Navegna, sur les bords du Tessin ou du Langensée. C'est même là d'ordinaire qu'ils hivernent avec leurs troupeaux. Les femmes ne le cèdent point aux hommes en activité; elles ont la réputation d'être les plus fortes et les plus endurcies du pays, ont des formes masculines d'une certaine rudesse et un aspect peu engageant. Elles tissent elles-mêmes le drap ou la toile nécessaire au ménage, filent beaucoup de chanvre et se recommandent par l'extrême propreté de leurs grands tabliers blancs de toile. Nombre de Verzasques descendent en Italie et s'y font ramoneurs ou scieurs de bois, puis retournent dans le pays quand ils ont accumulé quelques épargnes. De fréquents assassinats avaient, dans le cours des siècles précédents, fait une vilaine réputation aux habitants de la Verzasca. Le bailli de Locarno, sous la juridiction duquel la Verzasca se trouvait placée, avait encore, en l'an 1795, à statuer sur 4—500 crimes et délits, sur une population de 17,000 âmes; et il arrivait souvent que nos montagnards avaient recours, pour trancher leurs différends, ou au fusil, ou

au couteau recourbé en forme de faucille qu'ils portaient à leur ceinture. Aujourd'hui encore ils passent pour vindicatifs et laissent rarement une offense impunie. Leurs maisons sont extraordinairement petites, bâties en pierres que n'a pas souvent ajustées le mortier, la plupart sans cheminées, noires et d'un triste et désagréable aspect, au point que Bonstetten les déclare impropres même à servir d'écurie convenable à des porcs. Les chambres en sont étroites, les plafonds écrasés et les fenêtres d'une saleté remarquable. La cuisine, au rez de chaussée, s'adosse aux étables; les greniers et la cave sont relégués à part sur l'un des côtés.

Le dernier village de la vallée et le plus élevé par sa situation est la commune de Sonogno, sur la rive droite du torrent. Un sentier pour piétons conduit de là à Prato, dans le Maynthal, en passant, dans la direction de l'est, devant la montagne dite Pain de sucre (Zucchero), appellation que cette éminence doit à sa forme conique; un autre sentier, tracé au flanc de la Cima delle Pecore, haute de 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer, conduit à Giornico, où commence le grand chemin qui, bientôt après, passe et se maintient dans la partie ouest. Tout ce qu'il y a à dire des deux localités suivantes, Frasco et Gera, c'est qu'elles se livrent à l'élevé du bétail et à la confection des fromages. A Brione, se trouve la partie la plus plane de la vallée, coupée de gras pâturages et de beaux bois. Des sentiers de montagne conduisent de là dans les deux directions de l'est et de l'ouest, dans la Levantine et à Valle Maggia. Continuant notre itinéraire, nous traversons bientôt un petit pont et prenons, pour ne plus la quitter, la rive gauche du torrent. Lavertezzo, chef-lieu du district de la Verzasca, gît au pied de la montagne du même nom (Lavertezzo), à l'entrée d'une petite vallée latérale couverte d'alpes. Plus loin au-dessous, nous entrons dans la partie la plus sauvage, la plus rocheuse et la plus caractéristique de la vallée. Val de Porta-Brücke est dans un site effrayant. Là, dit la légende, se trouvait, dans les derniers temps du moyen âge, une grande et solide porte derrière laquelle les habitants de la partie supérieure de la commune se retranchaient pour éloigner d'eux la peste et les maladies contagieuses qui désolaient souvent la partie inférieure. C'est sans doute contre d'autres ennemis que cette porte, comme de pareilles en d'autres lieux, avait originairement été construite. Au delà du torrent se trouve l'insignifiant village de Corippo, relié à Lavertezzo par un pont. La dernière et la plus basse commune de la vallée de la Verzasca, Vogorno, appelée aussi St. Barthélemy, du nom du saint de l'église, se compose de plusieurs localités éparses, dans la plus élevée desquelles se trouve l'église, trônant sur une éminence

De Vogorno, nous arrivons à Mergoscia (district de Navegna) dont les maisons présentent le plus original aspect. Bâties pour ainsi dire en échelon l'une au-dessus de l'autre, et suspendues en apparence aux flancs verticaux des rochers, elles sont étroitement embrassées par des ceps qui poussent leurs rameaux jusqu'au-dessus même des toits et les recouvrent en entier de leurs vertes dentelures. Un sentier pour piétons conduit d'ici à Gordola, sur la chaussée de Locarno, et de Gordola à Tenero, où un joli pont est jeté sur la Verzasca, bouillonnant au-dessous à travers une fissure étroite des rochers et se précipitant non loin de là dans le lac.

La vallée de la Verzasca restera longtemps encore close pour les touristes. Les chemins en sont atroces, et qui s'est aventuré sur la route principale de la vallée, risque fort de ne pouvoir, ni retourner sur ses pas dans la même direction, ni passer les montagnes en en suivant les impraticables sentiers. Nul confort et aucune de ces merveilles qui attirent le voyageur de passage. Mais celui qui a horreur des sentiers battus; mais le naturaliste, le géologue, le botaniste qui recherchent un sol vierge ou rarement foulé par l'étranger, ne regretteront pas les quelques jours qu'ils pourront consacrer à visiter la vallée de la Verzasca.

La vallée de la Maggia, en allemand Maynthal, est de beaucoup plus étendue, plus variée d'aspects, plus richement ramifiée, surtout plus facilement accessible, du moins dans sa partie basse, plus fréquemment visitée enfin que la vallée infernale de la Verzasca. Elle forme un seul et vaste district, divisé en trois cercles, mais proportionnellement peu peuplé. Nombre de grandes vallées, dont les plus considérables seules ont villages et métairies, s'en détachent pour la plupart dans la direction de l'ouest et sont bornées par de hautes chaînes de monts couronnés en partie d'une éternelle neige. Le bassin principal a une longueur d'environ 11 lieues; il est arrosé par la Maggia, le cours d'eau le plus considérable du canton, après le Tessin. S'échappant, à sa source, de plusieurs petits lacs au pied des montagnes qui descendent par leur versant opposé dans la vallée de Bedretto, la Maggia se dirige vers le sud et court se jeter dans le lac Majeur, charriant d'énormes quantités de bois de flottage qu'on lui abandonne par pièces isolées à cause de la rapidité de son cours et des aspérités de son lit. La partie la plus haute de la vallée de la

Maggia est le district de Lavizzara ou Lavezzara, ainsi nommé du lavège que l'on y extrait en maints endroits et dont les habitants font des pots à cuire (laveggi). Il est long d'environ 5 lieues et ne compte guère cependant que 1,000 âmes; ce nombre même va plutôt décroissant qu'augmentant avec les années. Lavezzara formait jadis une zone à part, nommée de préférence la Vallée, avec ses lois particulières et le droit traditionnel de posséder tous les ans, pendant une certaine période, le bailli fédéral de la Maggia, pour régler entre les habitants les questions de droit civil et de droit criminel. C'était là une besogne qui devait assez sourire à ce magistrat; car crimes et délits foisonnaient et les compensations d'argent trouvaient grâce à ses yeux, comme aux yeux des autres justiciers fédéraux de l'époque dans les pays de vasselage. Seules, les femmes sans appui et les sorcières étaient l'objet d'inexorables rigueurs: ces dernières surtout étaient ou décapitées ou brûlées; leur cendre était jetée au vent ou dans les flots de la Maggia. Tout le Lavezzara est dans la plaine-montagne, formée ici de gneiss, de granit veiné, de hornblende et de micachiste avec du grenat disséminé dans la gangue. Les produits industriels du pays consistent en belles toiles, non pas de chanvre, mais de lin, en ustensiles du plus beau lavège, en plaques pour poêle de la même pierre, mais d'une qualité inférieure, enfin en fromages dits à la paille, parce que c'est dans de la paille qu'on les conserve et qu'on les expédie. On y collige également sur les hauteurs des minéraux, envoyés aux musées et aux amateurs.

Le village le plus aisé et situé le plus en amont de la Lavezzara est Fusio, commune extrêmement riche en belles alpes et en plantureux pâturages. Fusio s'élève sur la rive droite du torrent, qui n'est encore ici qu'un filet d'eau presque invisible, et au sommet d'une hauteur aux pentes raides laquelle, malgré son élévation de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer, a des champs de seigle et de chanvre, à côté de plantes des montagnes et de massifs de roses des Alpes. Le village est relié à Airolo par un mauvais sentier tracé par-dessus la Cima di Fusio et l'Alpe de Ravina; à Dazio Grande, dans la vallée de la Levantine, par un autre sentier traversant l'Alpe de Campolungo, où, d'après Elie de Beaumont, on a découvert des pierres précieuses (des corindons roses et bleus et des tourmalines vertes) et des minéraux d'une espèce rare. Le chemin qui descend de Fusio dans la vallée n'était dans l'origine qu'un chemin communal, mais bien battu; accessible aux bêtes de charge, il serpentait le long d'une pente boisée du Badolescia et conduisait de la haute vallée du Fusio dans la basse vallée du même nom, jusqu'à ce que le

27 août 1834, une inondation dévastatrice vint l'abîmer dans une même ruine avec les campagnes qu'il parcourait. On le remplaça alors par un abrupte sentier pour piétons. — Nous voici bientôt arrivés au village de Peccia, en partie ruiné à cette même date malheureuse et dont quelques habitations isolées sont sises en partie dans le val de la Peccia se détachant à l'ouest. Dans ce même val de la Peccia se trouve l'église, et à Alli Torni sont les moulins où l'on tourne les fameux pots de lavège. On faisait usage de ces pots dans le nord de la Suisse même avant l'époque des Romains, et on en retrouve assez fréquemment dans les tombeaux qui remontent à la vieille période celto-helvétique. Les ustensiles de lavège ne se retrouvent plus guère aujourd'hui que dans les cantons du Tessin et des Grisons, où la superstition populaire veut qu'ils aient la propriété d'éclater dès qu'on y verse un poison quelconque. Les flancs de la vallée de la Peccia étaient dans l'origine, comme ce dernier nom l'indique, couverts de forêts de pins (en dialecte *pece*); mais ici, comme partout ailleurs dans la montagne, a sévi cet esprit inconsidéré de destruction qui, doublé de l'appât infime du lucre, a détruit de belles et vastes forêts et causé de la sorte d'irréparables dommages. Les choses en étaient venues au point, il y a vingt ans, que les habitants eux-mêmes avaient toutes les peines du monde à se procurer le bois de chauffage et de construction qui leur était nécessaire. En beaucoup d'endroits, de nouvelles plantations, auxquelles, d'ailleurs, on ne pense même pas, sont devenues complètement impossibles. Au temps de la fonte des neiges et par les fortes pluies de quelque durée, il se forme sans interruption de petits torrents sauvages qui emportent la bonne terre, creusent de profondes fissures et déversent en quelques heures la masse de leurs eaux dans la vallée, tandis que plus haut, les alpes, durant la saison d'été, voient, faute d'humidité, se dessécher leurs pousses de gazon. Une cascade qui mérite d'être vue, et que, cependant, l'on connaît à peine (elle n'est guère indiquée que sur quelques cartes), est la cascade de Masnaro. Du haut d'une roche surplombant à une hauteur de plusieurs centaines de pieds, le torrent se précipite avec tant de force que l'arc-en-ciel décrit par ses eaux dans leur chute laisse au-dessous de lui un vaste espace presque sec, mais étincelant du scintillement féerique de millions de gouttes de cristal. Un sentier pour piétons conduit, à travers la vallée de la Peccia, jusqu'à Formazza, en Piémont; mais les habitants le suivent rarement. C'est au village de Peccia que commence la région des noyers et des châtaigniers; une petite forêt de ces derniers arbres entoure même la localité. Un peu au-dessous, la Maggia, déjà gonflée, se

fraie violemment passage à travers un lit rocailleux dont elle entraîne ou mine les parois. Les plus proches villages de la Lavezzara sont Sornico, chef-lieu du district du même nom et jadis le siège du bailli fédéral, quand il faisait son apparition dans la vallée, et le Prato, de plus en plus désert et dont les maisons de pierre, en partie inhabitées, présentent le plus triste aspect. Il y a 30 ans, on comptait une maison nouvellement construite sur vingt-huit abandonnées ou démolies. Quelques-unes des constructions encore habitées se font distinguer, il est vrai, par une bonne architecture et une grande propreté; en général cependant, les maisons du Maynthal ressemblent assez à celles de la Verzasca. Prato produit de beau lin et a de belles prairies; la vigne n'y pousse pourtant pas encore. Le premier village qui a deux récoltes par an et produit du vin, est celui de Broglio, situé bien plus bas sur la rive droite du cours d'eau et relié par une bonne route à Brontallo, village voisin.

De la Lavezzara, nous passons dans le district de Rovana, ainsi nommé d'un des affluents de la Maggia, sur les bords duquel il s'étend en grande partie. Il compte neuf communes avec environ 2800 habitants (lesquels émigrent par bandes vers l'Italie en qualité d'ouvriers ou de ramoneurs), et embrasse plusieurs vallées haut placées dans la montagne et une petite partie de la vallée-mère. Ses productions principales consistent en fromages, fourrages et bestiaux; la vigne n'y pousse qu'en quelques sites favorisés. A l'entrée du val Bavano s'élèvent, l'un près de l'autre, au coeur d'un paysage romantique, les deux villages de Cavergho et de Bignasco. La vallée est ceinte de hautes et abruptes montagnes dont le pied tantôt repose sur des rochers nus et verticaux, tantôt se termine par des éboulis stériles; çà et là des blocs informes et gigantesques gisent épars ou entassés, mais du sein de ces groupes s'élèvent de magnifiques châtaigniers à épaisse frondaison. Des ceps de vigne négligés et à demi-sauvages embrassent les quartiers de gneiss couverts de mousse et de lichen; mais des coins fertiles où poussent le blé et le maïs apparaissent parfois au milieu des gigantesques débris. Partout se montre la végétation la plus puissante, la plus plantureuse. La Punta di Pasodan, qui s'élève, couronnée d'un glacier, à l'arrière-plan de la vallée d'Antabia, offre une splendide perspective. La vallée latérale de Rovana est riche en pâturages et semée de chalets; elle s'étend sur une longueur de plusieurs lieues de côté dans la direction du nord-ouest. A son extrémité nord se trouve le val de Cavergho, avec plusieurs petits lacs et glaciers qui s'étendent jusqu'au fond de la vallée. Là aussi on extrait un argile dont on ne fait usage que pour les plaques de poêle. Sur un mon-

ceau de quartiers de pierre et de roches appelé Ganna di Rient et provenant de quelque éboulement de la montagne, s'élève une église portant le millésime de construction 1595 et rappelant le petit village de Rient enseveli sous les décombres. Rient fut, comme Goldau, entièrement abîmé et partagea l'affreux destin de tant d'autres localités assises sur des rocs qui n'ont eux-mêmes pour base que des couches marneuses et humides. De Caverigno, en suivant la route carrossable qui côtoie la rive droite de la Maggia, nous nous rendons à Cevio, chef-lieu du district, non loin de l'embouchure de la sauvage Rovana, se précipitant d'une gorge de rochers étroite et effrayante. Un beau pont de pierre à trois arches conduit de l'autre côté de la Maggia. Bonstetten, lors de son passage dans le Maynthal, visita, à Cevio, l'ancienne maison de justice, siège autrefois des baillis-gouverneurs fédéraux. Quoique les Tessinois, qui n'appellent jamais un âne autrement qu'un cheval, aient donné à cet édifice le nom pompeux de palais, ce n'était là ni plus ni moins qu'une maison pareille à celle d'un paysan du nord de la Suisse. Elle ne s'en distinguait que par les écussons dont elle était émaillée, écussons représentant les armes familiales de tous les anciens baillis. Chose étrange! à la prison pour malfaiteurs faisait face la chambre à coucher des orgueilleuses filles du gracieux et tout-puissant seigneur! Depuis l'indépendance du Tessin, c'est par des huissiers et des geôliers qu'est habité le Palazzo. Sic transit gloria mundi. Derrière le bâtiment s'élève un gigantesque rocher qui dérobe la vue du soleil et celle du ciel même; il est fendu en deux jusque près du sol. Il n'est pas rare, dans les derniers jours de l'hiver ou les premiers jours du printemps, d'entendre à Cevio le sourd tonnerre des avalanches qui, à peu de distance dans la montagne, roulent du sommet des monts dans les vallées. Avant de descendre plus avant, poussons une courte pointe dans l'intéressante vallée de la Rovana. La première petite commune que nous atteignons en remontant le torrent et en suivant à petits pas un chemin raide en zig-zag, est Linescio, dépendant encore de Cevio. Quoique situé à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il a cependant sa double récolte. En continuant à monter, nous arrivons à Cerentino, sur le flanc d'une montagne dans une situation renommée pour ses belles prairies et ses champs féconds. Ici se présentent, en nombre assez restreint, les derniers ceps. A Cerentino, la vallée se divise en deux bras. Dans la direction du sud s'allonge le Val di Campo, avec deux petites localités et le village de Cempo, qui se fait remarquer par quelques belles maisons. Ces maisons ont pour la plupart été construites par des Suisses qui, partis de bonne heure pour l'étranger,

y ont acquis par leur économie quelques épargnes pouvant passer pour de l'opulence dans la montagne. Un sentier de montagne conduit d'ici dans les vallées d'Onsernone et de Formazza. La vallée-mère de la Rovana est rude et sauvage; c'est une vraie vallée de montagne. Plantée de sapins des deux côtés, elle se transforme un peu plus haut en un vaste bassin, entouré de prés et de pâturages. Ici se trouve le village de Bosco, en allemand Gurin, appellation qui, dans le dialecte du pays, équivaut à Hüg elchen (petite colline). Les trois montagnes de Furca, Strahlband et Guglia l'entourent si profondément, que pendant trois mois de l'hiver il n'arrive pas jusqu'à lui un seul chaud rayon de soleil. Ses habitants, quoique comprenant le patois italien du Maynthal, parlent allemand, mais avec un accent d'une dureté particulière ayant cours dans les hautes régions du Valais. On suppose, et non sans raison assurément, que les habitants de Bosco, comme ceux de la vallée de Formazza et de l'autres vallées dans le mont Rosa, quittèrent le Valais à des époques très reculées et, suivant les défilés méridionaux qui ouvraient le Tessin et le Piémont, vinrent s'établir dans la partie supérieure, encore inhabitée alors, du pays. La tradition populaire, de son côté, les fait venir de l'Entlibuch. De Gurin, un sentier de montagne conduit, après deux heures de pente raide, jusqu'au passage ordinaire vers Pommatt, c'est-à-dire jusqu'à la Furca di Bosco, d'où l'on a, en se plaçant aux chalets d'Oberstaffel, une vue magnifique sur la vallée Formazza, les hautes montagnes environnantes, la charmante cataracte de la Tosa et les glaciers du Gries.

Immédiatement au-dessous de Cevio, après avoir passé la Maggia sur un beau pont de pierre, nous quittons le cercle de Rovana pour entrer dans celui de la Maggia, qui cultive la vigne et le froment beaucoup plus qu'il n'est donné de le faire aux districts déjà parcourus et qui, grâce à sa situation bien moins élevée, jouit aussi d'un climat plus doux. A partir d'ici, la route se maintient, sans interruption jusqu'à Locarno, sur la rive gauche du cours d'eau. Sur cette rive, les villages sont également beaucoup plus nombreux que sur l'autre. La première commune est celle de Somes, connue pour sa forte production vinicole, qui n'est égalée par celle d'aucun autre val de la Maggia. Ses curiosités sont, d'abord, bien haut dans la montagne, un petit lac tranquille, mais poissonneux, donnant naissance à un ruisseau qui va déboucher dans la Maggia; en second lieu, au delà de ce dernier cours d'eau, la gracieuse cataracte du Soladino, la plus belle, peut-être, de tout le Tessin. Il se trouve une autre chute d'eau à plusieurs bords pittoresques dans le voisinage de Giumaglio, petite localité entourée et ombragée de noyers et de châ-

taigniers superbes et de ceps de vigne élancés. Le figuier même y pousse au grand air. Les hivers s'y montrent si doux d'ordinaire, qu'on peut, avec raison, les nommer de véritables hivers d'Italie. C'est dans une position analogue que se trouvent Coglio et le chef-lieu de l'arrondissement, Maggia, village considérable avec de vastes champs cultivés, désolés souvent par un petit torrent fougueux se précipitant avec furie d'une étroite vallée latérale inhabitée. La jolie cascade de la Pozzaccia mérite d'être vue. La contrée devient maintenant presque à chaque pas plus belle et plus romantique. Des deux côtés du bassin de la vallée, arrosé par la Maggia coulant dans un lit profond de rochers polis, s'élèvent de hautes montagnes plantées de châtaigniers, de noyers et de vignes sur leurs dernières pentes, et avec de riches sillons de maïs à leurs pieds, tandis que plus haut apparaissent des alpes et des pâturages coupés de quartiers de gneiss et de roche. A droite et à gauche bâillent d'étroites et sombres fissures d'où s'élancent, avec un tapage sourd, de petits torrents impétueux qui inondent et ravagent le fond de la vallée. Ces petits torrents, appelés Riali par le peuple, se présentent surtout à Gorderio, localité connue pour son vin conservé dans de frais soupiraux, et plus loin à Aurigeno et à Avegno. Nous voici à la gorge romantique et fréquemment visitée de Ponte Brolla, ou, en un seul mot, Pombrolla, non loin du confluent de la Melezza et de la Maggia. Les chauves murailles de rochers interceptant l'accès de la lumière se rapprochent encore ici davantage, et c'est à peine si la route et le torrent, ce dernier bouillonnant alors dans un lit noir et profond, peuvent se frayer un passage. Une ombre effrayante est étendue sur la contrée, surtout quand, après de fortes pluies, des nuages gris viennent encore obscurcir le ciel. Passons le vieux pont et jetons un coup d'oeil dans l'étroit précipice de la Maggia. L'élément furieux se brise en écumant contre les blocs qui l'arrêtent et que tous ses efforts ne peuvent réussir à ébranler. Les pâtres de la Suisse baptisaient d'ordinaire du nom de Drachen (Dragons) les torrents tumultueux, et beaucoup de ces derniers portent encore le nom de Drac ou Dragone; nous avons à peu près tout lieu de ne pas douter que de là ne dérivent les nombreuses légendes de dragons répandues dans la montagne. La Maggia donc, pareille à un dragon que l'irritation aurait rendu fou, se contorsionne sans trêve jusqu'à ce qu'elle ait eu raison des obstacles qui l'étranglaient et que, sortant en même temps que nous de ce sombre enfer, elle atteigne enfin des terres éclairées par le soleil. Plus bas, en effet, la vallée s'élargit; au pied de ses deux parois boisées, s'élèvent des noyers et des châtaigniers, ayant pour parasites des

plantes à fleurs qui, au nord des Alpes, ne poussent en grande partie que dans les jardins; enfin, il nous arrive même parfois de pouvoir jeter un joyeux coup d'oeil sur la zone qui embrasse le lac superbe dont nous nous approchons de nouveau.

À Ponte Brolla, nous l'avons déjà dit, la Maggia reçoit les eaux impétueuses de la Melezza, qui a sa source en Piémont, à San Silvestro, dans la vallée de la Vigezza. Elle a déjà fourni une course de deux lieues sur le territoire piémontais quand elle se grossit de la Ribellasca et franchit à Camedo, sur la route de Domo d'Ossola à Locarno, la frontière fédérale, pour entrer dans le district de Centovalli. La plus prochaine commune est Borgnone, dont la belle position invite, avec droit, à un séjour de quelque durée. Superbe, en effet, est le paysage du milieu duquel s'élève le petit hameau Della Rosa, grandiose la cataracte de San-Remo, pittoresques le pont et non loin la gracieuse cascade de la Richiusa, ravissant enfin le vaste coup d'oeil que l'on peut jeter, au delà de la chapelle de Bergummo, sur les nombreuses forêts et les verts pacages des montagnes. Deux géants ferment l'horizon au bout de la vallée piémontaise de la Cannobina: ce sont les masses ternes du Finero et du Grison, avec leurs têtes couvertes de neige au printemps. Le long de la route, à côté de laquelle bouillonne la Melezza dans des abîmes dont on ne peut quelquefois voir le fond, le coup d'oeil est perpétuellement varié par une succession de pentes et de plateaux du sommet desquels s'inclinent de blancs villages, et par le chaos infini des petits bassins qui ont valu à ce terrain moutonnant le nom de Cent Vallées. Centovalli n'a que quatre lieues d'étendue et compte à peine 800 habitants, partagés en deux paroisses. Peu fertile et longtemps privée de communications commerciales, cette zone passait autrefois pour la plus pauvre du canton, ce qui, dans le Tessin, veut plus dire que partout ailleurs. Elle n'a pas peu à souffrir non plus des inégalités de son climat. À côté de belles vignes et de champs fertiles, se trouvent là, en terre italienne, des coins où ne s'aventure jamais en hiver un seul rayon de soleil et où règne un froid véritablement sibérien. C'est ce qui a lieu notamment dans la seconde paroisse, à Palagnodra, qui ne voit pas le soleil pendant sept mois de l'année. La route, laissant Verdasio et Rasa derrière elle, arrive ensuite à Giulino, où elle se tourne, dans la direction du nord, vers Intragna, pour pénétrer dans la vallée d'Onsernone, arrosée par l'Isorgno. Onsernone, populairement Lusernone, encore assez peu accessible de nos jours, est si peu connu des Tessinois eux-mêmes, qu'ils en font à peine mention.

Comme la plupart des vallées latérales des Alpes, celle d'Onsernone a son origine très haut dans une gorge étroite et boisée, dans la profondeur de laquelle, à travers des roches décharnées, l'Isorgno se fraie un cours; après s'être dirigé d'abord vers le nord-ouest, ensuite vers le sud-ouest, et s'être avancé pendant plus de dix lieues à travers des parois rocheuses séparées par un mince intervalle, ce torrent va finir au delà de la frontière du Piémont. Le côté de la vallée tourné vers le soleil est seul habitable; l'autre côté est même difficilement accessible. Onsernone compte cependant huit communes et 2600 âmes; ces communes ont conservé beaucoup de coutumes et de droits singuliers et ont même jadis été en quelque sorte indépendantes. A en croire la tradition, les habitants actuels seraient les descendants de bandits qui, pour échapper à des poursuites, se seraient réfugiés dans cette contrée solitaire, et il est surprenant qu'il ne soit fait pour la première fois mention de la vallée que dans un document de 1400. Elle a sans doute reçu des colons à des époques bien antérieures. La zone entière a, de tout temps, été divisée en cinq quartiers (squadre), qui se gouvernent souvent à part, et forment, réunis, la „Grande commune d'Onsernone“. L'administration est confiée à un chancelier, assisté par les délégués des communes; le siège de sa résidence alterne tous les neuf ans entre Loco et Russo. L'industrie principale des habitants consiste en bétail et fromages; une partie de la population masculine émigre; on la retrouve à Livourne ou à Rome, vivant du transport des fardeaux. Les femmes, de leur côté (et quelques hommes les aident dans cette occupation), tressent la paille de toutes façons, et les filles mêmes des familles les plus aisées ne dédaignent point ce travail. Le haut Onsernone appartient à la région des pâturages alpestres; la partie basse de la vallée nourrit des châtaigniers et des champs de froment. La première localité qui se présente quand on a laissé derrière soi l'entrée effrayante et sombre de la vallée, est le petit Auressio, aux alentours remarquablement stériles et couverts de plantes incultes. En remontant la vallée, le chemin conduit, à travers de hauts rochers, jusqu'à Loco, qui se démasque inopinément, avec ses maisons blanches campées dans une fort jolie situation, avant qu'on ait franchi sur un pont l'entonnoir profond d'un abîme. La route monte en opérant mainte et mainte flexion. Des pentes abruptes, des prairies coupées de beaux arbres, des champs ombragés de hauts ceps se succèdent dans le paysage, tandis qu'au-dessus du village, au pied de la région supérieure des montagnes, des terrains cultivés et des pâturages vont s'étendant jusqu'à la partie rocheuse de ces dernières. Le reste du haut Onsernone n'offre rien de remarquable, et

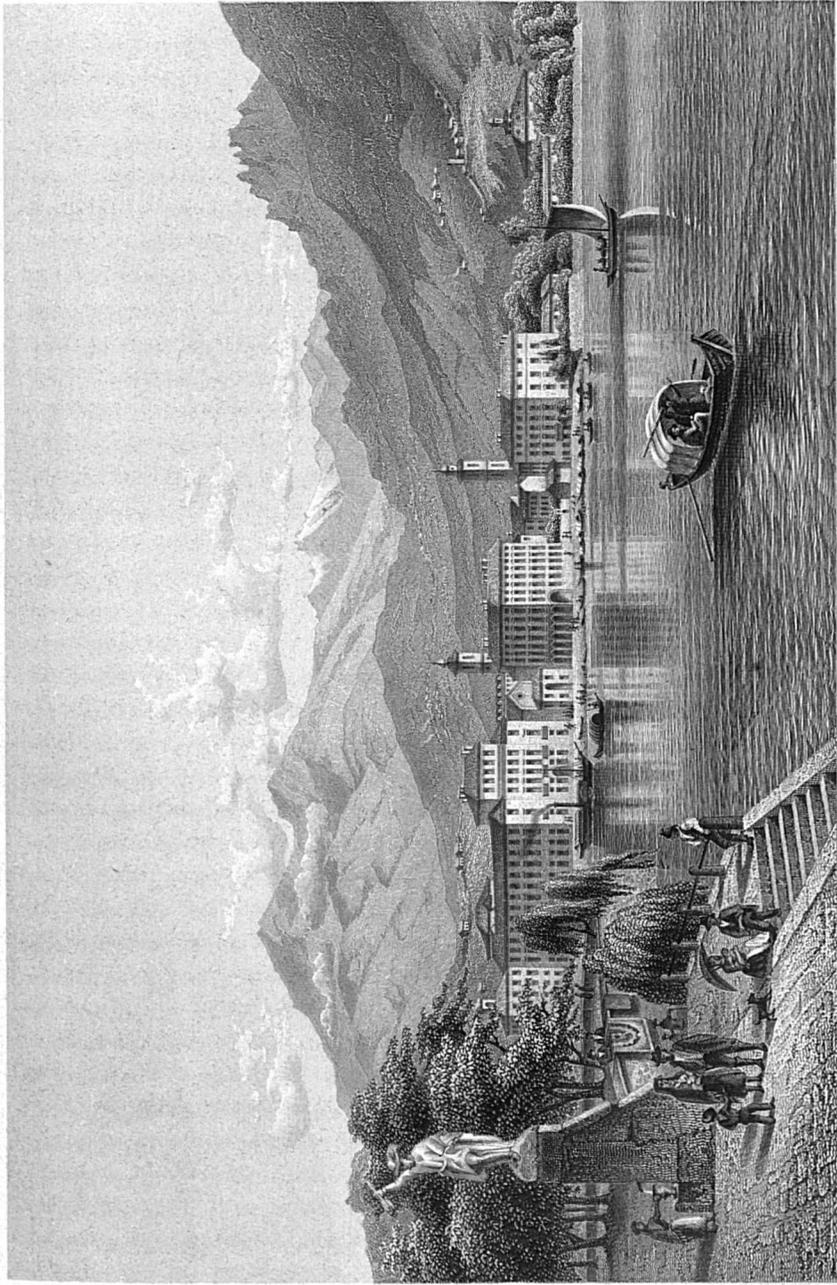
la source sulfureuse qui jaillit à la frontière piémontaise alimente des bains si mal entretenus, qu'ils n'attirent presque personne. Renonçant donc à poursuivre de ce côté, nous revenons à Intragna, situé dans une contrée intéressante, non loin de la Melezza et de l'Isorgno, à l'entrée des vallées d'Onsernone et de Centovalli. D'Intragna, la route, après avoir laissé Tegno derrière elle, nous amène à Ponte Brolla, où elle se réunit avec la chaussée venant de la vallée de la Maggia. Sur la rive gauche de ce dernier cours d'eau, au pied de belles hauteurs boisées et par un chemin presque en plaine qui sert de promenade aux habitants de Locarno, nous atteignons, après une heure de marche, le second chef-lieu du canton, tandis que le torrent, que nous avons suivi depuis sa source, va se précipiter, après avoir formé, au sud de Locarno, un large Delta, dans le vaste bassin du lac Majeur.

Au sud de l'intéressante vallée de Marobbia et de la basse vallée du Tessin, s'étend une chaîne de montagnes qui, se détachant des monts S. Georgio et Camoghé, se dirige d'abord du nord-est au sud-ouest, mais, après avoir formé le Tamoro et s'être rapprochée du lac Majeur, va, parallèlement à la rive orientale de ce dernier, se joindre aux montagnes de Gaborogno. Cette chaîne sépare la partie transcénérique du canton de la partie ciscénérique et a son passage le plus commode à l'arçon, remarquable de profondeur, du mont Cenere, à 1750 pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. De la chaussée qui relie Bellinzona à Magadino, se détache sur la gauche, à Cadenazzo, une route de traverse, construite aux frais du gouvernement, sous la direction du conseiller d'Etat Julius Poccobelli, ingénieur à qui l'on doit aussi le beau pont du Tessin et la Bernhardinerstrasse dans les Grisons. Il n'y avait là autrefois qu'un chemin pavé et très imparfait qui commençait à San Martino et avait le double avantage d'abord d'exiger un jour entier pour le trajet de six lieues à peine de Bellinzona à Lugano, en second lieu d'exposer les nombreux voyageurs à tomber entre les mains des voleurs et des assassins peuplant les bois épais qui couronnaient les hauteurs. La nouvelle route serpente au flanc de la montagne à travers de belles châtaigneraies. La vue dont on jouit, en se retournant, sur la large vallée du Tessin et le lac Majeur, est ravissante; plus splendide encore est celle qui se déroule petit à petit au delà du mont Cenere, après que l'on a dépassé la caserne

qui s'y trouve, caserne gardée par un poste de sûreté. De fraîches et gracieuses vallées, de molles éminences, de superbes bois de châtaigniers dans la plaine et sur le flanc des monts, le bassin du lac avec ses anses nombreuses et, au delà, d'abruptes et grises montagnes, tout cela, éclairé par l'azur italien, se groupe de manière à former un paysage qui nous fait pressentir les merveilleuses beautés des environs de Lugano. Nous arrivons, en descendant, dans l'Agnothal, à Bironico, tout petit village qui n'était pas autrefois sans importance, alors que, du temps de la vieille route, les voyageurs en faisaient une de leurs haltes ordinaires. Quand les envoyés des lieux suzerains faisaient tous les ans, le 10 août, jour de St. Laurent, leur entrée solennelle à Lugano au milieu du bruit des canons et des cloches, ils étaient d'abord reçus près Bironico, à l'entrée d'un petit pont, par les députés du pays et conduits ensuite au prochain hôtel, où on leur servait un excellent déjeuner. Ce petit pont existe encore, mais personne n'en fait cas, quoiqu'il passât en son temps pour une construction de mérite; on en avait, en effet, éternisé la date (1696) par une pierre commémorative placée dans les murs de l'hôtel. En 1800, Bironico fut le siège de sanglantes rencontres entre les Autrichiens et les Français. Le village le plus prochain, dans le val étroit et boisé de l'Agno, est Taverne Superiori, ainsi nommé sans doute de quelque fameux cabaret de grand chemin. Ce village est le chef-lieu de l'arrondissement de Taverne, qui compte neuf villages avec 2700 âmes, est stérile dans sa partie haute, mais a, dans sa partie basse, beaucoup de langues de terrain bien cultivées et des plantations de noyers superbes. Un mamelon de rochers sépare le haut du bas Taverne. Dans une petite vallée voisine tournée au nord, se trouve Origlio, sur la rive solitaire et romantique d'un petit lac, qui donne naissance à un petit ruisseau au cours souterrain. On ne doit s'approcher des bords du lac qu'avec les plus grandes précautions, si l'on ne veut s'exposer à tomber dans des profondeurs presque insondables. Au printemps, quand se produit une température plus douce, retentit au loin l'éclat de la glace, qui se brise sur la surface des eaux où elle s'était formée pendant les grands froids de l'hiver. A Taverne Inferiori, nous franchissons l'Agno, qui s'appelle aussi Vedeggio. La localité suivante, Ostarietta, fait également songer par son nom à quelque antique hôtellerie et montre l'importance qu'avait autrefois une route si fréquentée. En 1004, l'empereur d'Allemagne Henri II, après avoir passé le Mont Cenere se rendant en Italie, data un document de Cadempino, petit village selon toute apparence beaucoup plus important jadis qu'aujourd'hui. Nous voici arrivés dans l'arrondissement de Vescia, dont font

partie une foule de petites localités sises autant dans la vallée de l'Agno que sur les hauteurs s'élevant à l'ouest au delà de Lugano. Cet arrondissement, à côté de son extraordinaire fertilité, est très riche en beautés naturelles, et on peut le parcourir des jours entiers en s'y procurant sous ce rapport d'exquises jouissances. A Vescia, le chef-lieu, s'élève sur une colline l'église Madonna di San Martino, qui vaut la peine d'une visite pour la vue superbe dont y jouit. Nous nous rapprochons rapidement du troisième chef-lieu du canton. Encore quelques pas et nos regards vont se reposer avec admiration sur Lugano et son superbe lac, sur les flancs chevelus du mont Salvatore, devant nous, et sur les montagnes grisâtres et déchiquetées qui s'élèvent au delà du vert et profond miroir des eaux. La route décrit en descendant une brusque courbe entre de belles vignes et de rians jardins, et au bout de quelques minutes, après avoir laissé derrière nous la charmante villa Luvini, nous entrons dans la ville, dont les ruelles étroites et sombres ne répondent malheureusement pas à la magnificence du paysage.

Lugano doit être une très antique cité, sa position ravissante ayant de bonne heure dû attirer des colons. Aucuns vestiges de l'époque romaine n'ont toutefois été recueillis dans ses environs, et il n'est fait pour la première fois mention de la ville qu'au neuvième siècle; mais peu de localités sont portées plus haut dans les documents et manuscrits originaux qui les concernent. Dès le onzième siècle, Lugano avait un hôpital, et le marché qui s'y tenait ne devait pas être sans importance, puisque les droits y attachés avaient été conférés à titre de ferme, par une ordonnance royale particulière, à l'évêque de Côme. Dans le cours du moyen-âge, la ville eut, comme Locarno et Bellinzona, beaucoup à souffrir. Impuissante, et cependant assez considérable pour prétendre à l'indépendance des autres villes italiennes, elle se trouva mêlée aux luttes continuelles qui divisaient Côme et Milan, passa sous la domination, tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces villes, mais vit toujours ses campagnes désolées, ses tours de défense abattues et sa population décimée. Une peste vint mettre le comble à ces malheurs. Enfin, en 1513, Maximilien Sforza, duc de Milan, se vit forcé de céder Lugano et son district aux douze cantons confédérés, qui laissèrent à la ville tous ses anciens statuts et privilèges et maintinrent l'importante foire annuelle d'octobre. Dès ce moment, Lugano devint le chef-lieu de l'important bailliage de ce nom et le siège de la résidence du bailli, qui, représentant l'autorité souveraine, exerçait un pouvoir presque sans limites, mais était changé tous les deux ans. Lugano pouvait compter alors 2500 habitants s'occupant, moitié de négoce,



Alf. Herwen. sculpit.

IL LUGANO.
(Tessin)

Handwritten signature

Druck & Verlag, von G. G. Lange in Darmstadt.

C. Kocher del't

moitié de la fabrication et de la vente d'étoffes de laine et de soie. Lorsque, en 1798, à la suite de la Révolution française et de la conquête de la Lombardie par les Français, un mouvement libéral se produisit aussi dans le Tessin, ce fut principalement Lugano qui empêcha l'annexion du pays aux provinces cisalpines et combattit ainsi l'influence de ses anciens maîtres. Dans la République helvétique une et indivisible, Lugano formait, avec le val de la Maggia et celui de Mendrisio, le département de Lugano, qui disparut de nouveau dès 1803 dans le canton du Tessin, à la suite de l'Acte de médiation. Depuis lors, Lugano est un des trois chefs-lieux du canton et devient, alternativement avec Locarno et Bellinzona, le siège, six ans sur dix-huit, du conseiller d'Etat et des autorités cantonales.

Lugano, en allemand *Lauis*, est situé sur le lac au fond d'une vaste baie en forme de croissant qui porte son nom, et s'élève en amphithéâtre sur les molles hauteurs qui terminent la baie du côté du nord-ouest, tandis que de belles villas entourées de jardins bordent la rive à droite et à gauche et font paraître la ville beaucoup plus grande qu'elle ne l'est réellement. L'intérieur de cette dernière n'est rien moins que beau et déçoit bien vite et désagréablement les attentes de la perspective. La partie vieille, notamment, se caractérise par des rues étroites, sombres, souvent tortueuses, et ses maisons grises d'un aspect inhospitalier et repoussant. L'intérieur des édifices et des habitations est souvent pire encore; la saleté et la puante atmosphère qui y règnent sont presque passées à l'état de proverbe, et quiconque s'est une seule fois aventuré dans l'un des cabarets ou cafés exceptionnellement malpropres de l'endroit, se gardera bien de renouveler sa visite. Les hôtels mêmes sont pour la plupart peu invitants; on s'aperçoit par la tenue des chambres de l'absence d'une main féminine que ne remplace point celle du garçon chargé de balayer et de faire les lits. Il y a cependant, plus près de la rive, quelques parties de la ville qui se recommandent par de beaux et même de superbes édifices. Sur la vaste place della Riforma, s'élève, à côté du théâtre le plus mesquin et le plus humble, le spacieux Hôtel du Gouvernement, ayant vue sur le lac par le haut de sa façade. Outre de nombreux et vastes bureaux reliés par de larges et lumineux corridors, il contient une grande salle destinée aux séances de la représentation populaire. Pendant les douze années passées alternativement par le Conseil d'Etat dans les deux chefs-lieux de Bellinzona et de Locarno, l'Hôtel du Gouvernement devient un véritable hôtel affermé sous le nom d'*Albergo del Lago*; le rez-de-chaussée est occupé par un café à nombreux clients. Avec

l'Albergo del Lago rivalise, à une extrémité de la ville, l'hôtel magnifique del Parco, qui, aménagé à la façon des hôtels du nord de la Suisse, se recommande par sa propreté et sa belle situation.

Lugano est riche en églises, parmi lesquelles on peut, à bon droit, placer au premier rang celle de St. Laurent. Elle remonte aux dernières années du quinzième siècle, mais ne fut pas alors complètement terminée. Ce qu'elle présente de plus remarquable sont ses belles sculptures de marbre, malheureusement endommagées ou en débris, et dont les belles arabesques et guirlandes formées de feuillage, d'animaux et autres objets, s'imposent à l'admiration par le goût et le fini de leur exécution. On les attribue partie aux frères Padoni de Lugano, dont on trouve d'autres compositions à Crémone, à Côme et à Brescia, partie à Roderi de Bissone, tandis que, à en croire la tradition générale, la façade de l'église est sortie des cartons de Bradamante d'Urbino. Dans la chapelle richement décorée de la Mère de Dieu se trouvent les drapeaux enlevés, en 1798, aux Cisalpins par les habitants de Lugano, et l'on montre encore une vieille chaire du haut de laquelle des réformateurs du 16^e siècle, — par une étrange erreur, la légende populaire nomme Luther parmi eux, — auraient harangué le peuple, et enfin un ossuaire dont les crânes ayant appartenu à des ecclésiastiques se distinguent des autres par une barrette. A peu près à la même époque que l'église St. Laurent, fut commencée, en 1499, l'église de Santa Maria degli Angioli, avec un superbe baptistère de marbre et le Crucifiement, reproduit souvent par la gravure, de Bernardino Luino. Deux autres tableaux du même maître sont : la Cène, toile presque en pièces aujourd'hui, placée dans le réfectoire du couvent adossé à l'église et supprimé en 1848, et, dans une chapelle latérale, une Madone représentée autrefois comme ravissante. Les autres églises et anciens cloîtres de la ville n'offrent rien de remarquable, quoique les amateurs recommandent encore, dans l'église San Rocco, deux intéressants travaux de la jeunesse du peintre Zoppo de Lugano, connu par sa tragique destinée; le vrai nom de ce peintre est Jacob Discepoli; il fut empoisonné par un rival jaloux de son pinceau.

Ce qui distingue par-dessus tout Lugano de Locarno et Bellinzona, c'est son activité industrielle et commerciale, puissamment favorisée par son heureuse situation à la frontière de la Suisse et sur le chemin de la Lombardie au St. Gothard et au Bernhardin. Une partie considérable de ses 5,000 habitants s'occupe de la production et notamment de la filature de la soie, de la fabrication du fil, tandis que le reste s'adonne aux métiers ordinaires, au commerce de denrées coloniales, de vin, d'eau-de-vie, et de

riz. Les imprimeries, fabriques de tabac, papeteries et tanneries de Lugano ne sont pas non plus sans importance. Et cependant, cette population pourrait plus faire encore, si le pur sang italien ne coulait pas dans ses veines, en sorte que, au lieu de mettre énergiquement la main à l'œuvre quand l'occasion le demande, elle s'abandonne de préférence au far niente et gaspille dans les cafés un temps précieux que réclamerait le comptoir ou l'atelier. Lugano s'est pourtant fréquemment distingué sous un rapport: à côté d'ecclésiastiques célèbres et de quelques savants, il a produit une lignée d'artistes, peintres et sculpteurs. Comme ses frères de sang et de langue, les Italiens, l'habitant de Lugano travaille, autant qu'il le peut, en pleine rue, et s'il ne peut faire autrement, chez lui, mais avec portes et fenêtres ouvertes; c'est, dans la pleine signification du mot, un homme public, et sa femme ne sacrifie guère davantage au mystère quand elle vient procéder à sa toilette sur le balcon de la maison, quoique cela arrive moins fréquemment aujourd'hui qu'autrefois.

Si Lugano paraît sombre et maussade quand on parcourt ses ruelles, il apparaît féérique au voyageur, que celui-ci vienne du Nord, c'est-à-dire de la Suisse allemande, ou du Sud, c'est-à-dire de l'heureuse Italie. Mais il ne se présente jamais plus gracieux que quand on l'aperçoit du lac, soit que l'on se trouve, à droite ou à gauche de la baie, sur les langues de terre de San Martino ou de Castagnola, soit que l'on arrive de Caprino sur une flottante embarcation. Rivalisant de beauté romantique avec la reine du Vésuve, qu'il rappelle aux yeux du voyageur, Lugano est là, au fond d'un vaste croissant, avec ses hauts édifices de pierre qui se mirent dans la verte profondeur du lac, avec ses églises aériennes et ses sveltes clochers, ses villas et ses oratoires disséminés çà et là, tandis que, derrière la ville, s'élève en amphithéâtre une contrée couverte de bois et de hameaux à forme imitative, ici de flèche, là de coupole, et majestueusement couronnée par le Camogné au front de neige. Au sud-ouest, surgit massivement des eaux la quille décapitée du San Salvatore, couvert de forêts, tandis qu'à l'est s'élève, avec les belles villas sises à son pied, avec ses jardins d'amandiers, de citronniers et d'oliviers et ses blancs villages, le Mont Bré, moins sauvage et plus fertile, et relevant, par son contraste avec les flancs déchirés du Mont Caprino à l'opposite, la grâce et la beauté de ce splendide panorama. Le paysage entier respire une paix profonde, pas un seul nuage ne fait tache dans l'azur du ciel, le bruit humain n'arrive pas jusqu'ici; à peine si un léger coup de rame brise de temps en temps, pour en faire jaillir des perles, la surface polie du lac. Celui qui n'a jamais compris le doux far

niente, apprendra ici à le connaître; on voudrait, paresseux et libre de soucis, se bercer des jours entiers dans sa nacelle et la laisser flotter au hasard dans toutes les ivresses de cet adorable paysage.

Le lac de Lugano est, sans contredit, un des plus beaux et, peut-être, le plus beau de la Suisse. Il se rapproche le plus, par sa configuration, du lac des Quatre-Cantons, dont il a les flexions nombreuses, et ses anses s'arrondissent dans toutes les directions, tandis que la ligne capitale va de l'ouest à l'est. Sur ses bords s'élèvent presque partout des montagnes en partie couvertes de forêts, en partie bien cultivées et du vert le plus étincelant; sur la rive méridionale seulement, à Caprino surtout et à Campione, elles sont raides, chauves et rocheuses; à Ponte Tresa et Capo Lago, ce ne sont plus que d'humbles éminences. Feu le docteur Hörner, naturaliste de Zürich, qui avait accompagné Krusenstern dans son voyage autour du globe, comparait d'habitude le lac de Lugano aux baies des îles de la mer du Sud et du golfe du Japon; et, en effet, il diffère tellement des autres lacs, soit du nord, soit du sud des Alpes, qu'on ne peut le comparer, même de Join, à aucun d'eux et paraît appartenir à un pays tout différent; on estime sa plus grande longueur à six lieues suisses, et sa largeur entre Lugano et Caprino à 11000 pieds, tandis qu'il se rétrécit tellement entre Melide et Bissone, qu'on pourrait presque en relier les deux rives par un pont. Sur ses bords presque toujours à pic, il a une profondeur considérable et mesure en quelques endroits jusqu'à 500 pieds; ses eaux, alors qu'elles sont le plus hautes, s'élèvent à 9 pieds au-dessus du niveau ordinaire. La hauteur du lac de Lugano au-dessus du niveau de la mer est évaluée à 874 pieds, 228 pieds de plus que le lac Majeur, dans lequel va se jeter la Tresa, formée de ses eaux. Parmi les torrents nombreux qui lui versent le tribut de leurs eaux, un seul, l'Agno ou Vedeggio, arrose une étendue de pays assez considérable; les autres ne lui fournissent qu'un faible contingent de liquide, en sorte que les eaux qu'il reçoit ne paraissent pas compenser celles qu'il perd, soit par l'évaporation, soit par le courant qui sort de son sein. Il est étonnant que les écrivains romains ne fassent aucune mention du lac de Lugano et que Grégoire de Tours soit le premier à le citer, au sixième siècle, sous le nom de Ceresio. Aussi certains écrivains ont-ils supposé qu'à la place du lac actuel se trouvait dans l'origine un simple marais grossi plus tard par des affluents souterrains, comme on lui attribue maintenant de souterraines issues. Dans les années 1518 et 1711, de grandes masses d'eaux se seraient fait jour soudainement à travers les cavités des montagnes. L'hypothèse de la formation du lac de Lugano

repose néanmoins, selon toute vraisemblance, sur la tradition au loin répandue et presque partout racontée en Suisse, qu'il existe dans l'intérieur de la montagne un bassin énorme lequel doit, le temps venu, briser ses parois et ensevelir sous un nouveau déluge certains districts et certaines vallées.

Qui a vu Zurich sans avoir fait l'ascension de l'Uetli; qui s'est arrêté à Lugano sans avoir gravi les cimes du San Salvatore? Pareil à une colossale pyramide et, toutefois, paraissant n'avoir qu'une élévation médiocre à côté des pointes et des sommets géants qui s'élèvent au nord, San Salvatore dresse sa tête chauve et nue presque au sud de la ville, à l'entrée du croissant de la baie, que sa vaste saillie dans les eaux ne contribue pas peu à former. Après avoir tourné, en suivant la belle route carrossable qui conduit à Melide, le côté sud-ouest du lac de Lugano, nous nous élevons, dans une ascension raide et continue et par un chemin étroit, mais accessible aux ânes et aux mulets, à travers de hauts massifs en floraison où nous épient de dangereuses vipères, jusqu'à la cime volcanique et dépourvue d'arbres de la montagne, à une hauteur de 2.800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Des coups d'œil ravissants, des échappées magnifiques se sont déjà offerts à nous le long du chemin; presque tout le temps, en effet, le voyageur a sous les yeux et s'arrête volontiers à contempler le centre et la partie orientale du lac, avec sa ceinture de hauteurs et de rochers où vient pittoresquement s'enchâsser la perle de Lugano. Au sommet du Salvatore se voit une chapelle modeste, rudement frappée aux empreintes du temps, et où, aux jours de fête de certains saints, notamment aux jours consacrés au Sauveur du monde, se retrouvent des processions en prières de villages entiers. On peut supposer qu'à l'époque païenne, il se célébrait ici, de même que cela avait lieu sans doute dans d'autres montagnes de la Suisse s'élevant isolément du sein de la plaine, des fêtes où accourait, avec la population environnante, celle des vallées les plus éloignées. Il circule, en effet, touchant Salvatore, de même que pour l'Uetli, le Pilate et autres, des légendes ayant rapport à l'Esprit de la montagne, le dieu vénéré de la période païenne et le Malin des temps chrétiens. Non loin de la chapelle s'ouvre une perspective large, riche, variée, bornée au nord par les cimes, les unes couvertes de neige, les autres gris-cendre, des Alpes grisonnes, d'Uri et du Valais, de la masse desquelles surgit la puissante saillie du mont Rosa, disparaissant au sud dans les plaines à perte de vue et en apparence sans fin de la Lombardie; et quand le ciel est d'une pureté profonde, on peut, entre le Generoso et le Giorgio, distinguer les reflets

du dôme de Milan. Comme le lac des Quatre-Cantons au pied du Rigi, ainsi le lac de Lugano se déroule gracieusement au pied du Salvatore, avec ses baies et ses anses aux capricieuses découpures, tandis que dans la direction du nord, là où s'allonge la presqu'île de Carona et Morcote, scintille lumineusement, au milieu d'un profond tapis de verdure, le petit lac de Muzzano. Et qui n'est point encore assouvi, peut laisser errer son regard sur les vals et vallées se ramifiant dans toutes les directions, sur les forêts et les bruyères épaisses, les paysages riants et les villages, villas, églises et oratoires presque innombrables, disséminés comme des points blancs sur le flanc des monts.

Moins vaste, mais non moins gracieuse est la perspective que l'on a du mont Bré, qui, avec des pentes plus douces que celles du San-Salvatore, s'élève sur la rive nord de la baie de Lugano jusqu'à 2480 pieds au-dessus du niveau de la mer. A ses pieds, dans un des recoins les plus beaux et les plus gracieux de la superbe zone transcénérique, est campé le joli petit village de Castagnola, que chantent volontiers les Apollons du pays. Ses maisons de campagne et ses jardins, abrités contre le nord, mais ouverts aux vents du midi, descendent en forme de gradins jusqu'au lac et en embrassent la rive. A côté de superbes et grands oliviers, qui se mirent çà et là dans les eaux, et d'épais sillons de ceps de vigne, on voit ici pousser pour la première fois en plein air des figuiers, des amandiers, des citronniers chargés de fleurs odorantes et dont les fruits arrivent à maturité grâce à l'extraordinaire douceur du climat. Non moins fertiles sont les alentours du village voisin de Gandria, sur les flancs d'un rocher autrefois nu et maintenant soigneusement recouvert de couches de terre; il n'est pas rare, dans les fissures et les interstices du roc, de voir pousser l'agavé américain, avec ses fleurs magnifiques. Non loin de Gandria, dans le voisinage de la belle cataracte de Capo de Milan, se déploie la frontière du canton du Tessin, le long du district lombard de Porlezza, dans lequel pénètrent, sur une longueur d'une lieue et sous forme de baie étroite, les eaux vertes du lac.

Salvatore et Monte Bré et leurs environs immédiats sont, avec les Cantine de Caprino et, près de ces dernières, la cascade de Cavallino, les lieux le plus souvent visités par l'habitant de Lugano, qui a, du reste, à choisir encore entre mille autres promenades quand il veut s'abandonner à son penchant naturel pour le far niente. Il peut, au delà de Vescia et Cureglia et à travers le parc le plus intéressant formé par la nature même, se diriger vers le romantique lac d'Origlia et le couvent de Bigorio, ou tourner vers Agno et, de là, sur la baie de ce même nom, vers

Figino, dont la vieille chapelle, bâtie, dit-on, par les Lombards mêmes, a pour l'artiste autant d'attraits au moins que peuvent en avoir pour l'ami des beautés de la nature les superbes campagnes se développant au pied du Salvatore et de l'Arbostora; il peut encore, remontant le ruisseau de Cassarate, pénétrer dans le val Colla, avec ses nombreux moulins et le pittoresque costume traditionnel de ses femmes, et arriver jusqu'à Souvico, autrefois Summovico, autrement dit le plus haut village, dont le territoire nourrit encore de la vigne à une élévation de 1900 pieds au-dessus du niveau de la mer. Chaque pas fait à travers monts ou vaux, le long des lacs ou des torrents, en côtoyant de beaux vergers ou des charmilles sans nombre, procure au voyageur des jouissances nouvelles, dans toutes les directions de la rose des vents. Mais nous ne pouvons prolonger ici plus longtemps notre séjour; après avoir finalement gravi la tête neigeuse du Camoghé, nous nous séparons de Lugano, pour nous diriger vers la partie la plus méridionale du canton, cette zone cunéiforme qui, au delà du lac de Lugano, pénètre jusqu'au cœur même de la Lombardie et avance sa pointe jusque tout près de Côme et de son superbe lac.

Ce qu'est le Rigi pour le nord de la Suisse, le Camoghé pourrait l'être pour le versant méridional des Alpes, et il se verrait, comme le Rigi, gravi tous les jours, soit à pied, soit à cheval, par des centaines de touristes, si son élévation était moindre, son accès plus facile et sa cime fournie de toutes ces commodités qu'y veulent trouver le Français, l'Anglais ou le Berlinois. C'est là précisément ce qui fait défaut: pas d'auberge; impossible même de s'y procurer ce que l'on trouve partout dans les Alpes: du fromage et du lait. Entre les belles et romantiques vallées d'Isove et de Marobbia, se dresse l'énorme montagne, atteignant jusqu'à 8740 pieds au-dessus du niveau de la mer; aussi le sommet en est-il, à part les plus chaudes périodes de l'été, presque toujours couvert de neige. Si l'on veut s'y rendre de Lugano, il faut prendre la route de Bellinzona, retourner sur ses pas jusqu'à Bironico et remonter ensuite le cours du Vedeggio jusqu'au petit village d'Isove, lequel, malgré sa position sur le versant méridional du Mont Cenere, a appartenu pendant des siècles au district de Bellinzona. Ici commence véritablement le chemin de montagne qui, commode et accessible pour les chevaux, s'achemine vers le sommet à travers des bois et des pâturages; par-ci, par-là, quelques chalets. La vue est bornée du côté du nord par la chaîne des Alpes, depuis le Mont Rosa dans le Valais jusqu'aux Grisons, et s'étend même au delà de la frontière orientale de la Suisse, car, derrière la Bernina,

on voit se détacher vigoureusement sur le ciel bleu les neiges de l'Ortelès gigantesque; du côté du sud, elle va se perdre, au delà du Generoso et de ses voisins, dans les plaines interminables de la Lombardie. Mais, indépendamment des Alpes et du lointain de la plaine, on a sous ses yeux le canton tout entier, avec les accidents de son sol, la vallée du Tessin avec plusieurs de ses vallées latérales, — l'une de ces dernières, le val de Marobbia, venant expirer au pied du Camoghé, — Locarno et une grande partie du lac Majeur, la zone transcénérique avec les environs de Lugano et le lac de ce nom, le district de Mendrisio, et même, à l'est et au sud-est, de larges parties du lac et du territoire de Côme, spectacle magique, d'une richesse et d'une diversité admirables et comme la Suisse, sur la surface entière du globe, est seule capable d'en présenter.

Nous nous engageons encore une fois sur la chaussée riche en perspectives laquelle se déroule le long de la baie de Lugano et au pied du San Salvatore; mais ce n'est plus, cette fois, pour faire l'ascension de cette dernière montagne, ou, à droite de la route, pour considérer les passages intéressants du terrain calcaire à la dolomie et les alternements de cette dernière avec le mélophyre. Notre chemin nous introduit dans l'extrême partie sud du canton du Tessin, dans le district petit, mais riant et peuplé du Mendrisio, que nous n'avons vu jusqu'ici que de loin. Nous ne tardons guère à atteindre la langue de terre de San Martino, formée par le pied saillant du Salvatore; là se dressait autrefois sur le roc un antique château, occupé par les Milanais durant la sanglante guerre de dix ans que se firent Milan et Côme, mais assiégé, en 1122, par les habitants de cette dernière ville qui, dirigés par un homme du pays, réussirent à s'en emparer par ruse. Il n'en reste maintenant plus rien; mais on retrouve tout autour les misérables traces de quelques édifices abandonnés par leurs habitants, effrayés, dit la tradition, de l'apparition de nombreuses vipères, ou, plus vraisemblablement, voulant échapper à la peste qui les moissonnait. A l'époque des sévères et sanglantes juridictions des baillis, c'était là le siège du haut tribunal du district; nulle part, dans le voisinage, ne se trouvait un lieu plus approprié à mettre en pratique la théorie consistant à effrayer les criminels par le spectacle du cadavre flottant des pendus. De San Martino, jetons un dernier coup d'œil sur la majeure partie du lac, la baie de Lugano, le bras, étendu au

loin vers l'est, de Porlezza, et le coude étroit de Capolago. Presque en face de nous se trouve la petite localité lombarde de Campione. Ce bourg, de la plus respectable vieillesse, — puisqu'il en est déjà fait mention dès le huitième siècle, et que la culture de la vigne y florissait à cette époque, — et jadis fief impérial libre appartenant aux Cistériens de St. Ambroise de Milan, reconnaissait, dans les dernières années du dix-huitième siècle, la souveraineté de la Suisse; mais, négligé par les autorités fédérales, il passa plus tard à la Lombardie, dont il fait partie encore, quoique tout à fait enclavé dans le territoire suisse. Ses habitants, comme ceux d'autres localités des bords du lac, ont la réputation de posséder beaucoup de dispositions artistiques naturelles, et, en effet, depuis le 12^e siècle, nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes, quelques-uns de grande réputation, ont eu pour berceau l'insignifiant petit village de Campione. De San Martino, la route longe le pied de l'Arbostora, un chaînon boisé du Salvatore. Le premier village qui se trouve sur nos pas, Melide, par une abréviation populaire Mili, est situé sur une étroite langue de terre qui se prolonge au loin dans le lac. Le terrain labourable en est fertile et produit de bons vins généreux, conservés, de même qu'à Caprino et en d'autres lieux du canton, dans des caves fraîches et aérées creusées dans le roc. Au sud du village, se rejoignent, à Capo Ceresio, les deux bras du lac de Lugano partant de Capolago et d'Agno et séparés par la langue de terre du Monte San Giorgio. Melide aussi a donné le jour à de fameux architectes, les deux frères Jean et Dominique Fontana, vers 1540, et, cent ans après, à un descendant de Dominique, le comte Fontana à Rome. C'est Jean Fontana qui, en 1586, transporta à Rome, du Cirque du Vatican à la place St. Pierre, l'obélisque d'Héliopolis pesant quelque chose comme un million de livres, et le dressa sur sa base à l'aide des plus ingénieuses machines; c'est lui qui, plus tard, fit achever la coupole de St. Pierre, d'après les dessins originaux de Michel-Ange.

De Melide, un beau pont, construit depuis une vingtaine d'années et d'où l'on jouit, des deux côtés, de ravissants coups d'œil sur le miroir des eaux encadré dans des rochers nus ou des hauteurs couronnées de bois, nous fait traverser en biais le lac, qui n'a pas ici plus d'un mille de largeur, pour nous conduire au petit village de Bissone, lequel, à l'instar de Melide, s'enorgueillit de compter parmi ses gloires locales des artistes fameux au 16^e siècle, tels que les deux Maderno et l'architecte Borromini, constructeur de nombreux palais et édifices publics à Rome. Les localités les plus prochaines sont Marrogia, dans le voisinage du Sovaglia s'épanchant du sein d'une grotte, et le beau village de Melano, au

ped d'un mamelon vertical. Les curiosités de ces deux endroits sont la forme bizarre des hauteurs voisines, une gracieuse cascade et plusieurs cavernes profondes qui, à en croire la tradition populaire, auraient servi jadis de lieu de retraite à de nombreuses et dangereuses bandes de voleurs. Tout près, sur une petite éminence, est le village de Rovio, chanté par son curé Galli, et dont les sources bienfaisantes commencent, depuis quelques années, à venir en réputation. C'est à Capolago, (tête du lac) ainsi nommé de sa situation, que vient finir le lac de Lugano, qu'un petit torrent vient ici grossir de ses eaux. Avant la construction de la nouvelle route carrossable, Capolago était l'entrepôt de toutes les marchandises qui allaient et venaient entre Côme et Lugano, le trait d'union du commerce entre l'Italie et l'Allemagne. Le château-fort de l'endroit, bâti en 1365 aux frais des Comasques par Galeazzo Visconti de Milan, fut, en 1518, détruit jusque dans ses fondements par les Suisses, après la paix avec la France. A l'est du village, au bord de la baie formée par le lac et au pied de la montagne San Giorgio est l'antique et autrefois riche localité de Riva San Vitale. Dans sa superbe église, bâtie au commencement du seizième siècle sur un plan de Pellegrino di Modena, se trouvaient autrefois de très belles fresques à peu près complètement disparues aujourd'hui faute d'entretien.

De Capolago, la route se dirige à travers de riantes campagnes vers Mendrisio, le chef-lieu du district, et qui formait autrefois un bailliage à part. D'après de fort anciens documents, Mendrisio existait déjà du temps des Lombards et avait, dans le douzième siècle, ses comtes particuliers qui combattirent du côté du grand empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse contre la Ligue lombarde. Cent ans plus tard, dans la guerre contre l'empereur Frédéric II et les Comasques ses alliés, le village fut pillé et détruit, mais ne tarda pas à renaître de ses ruines et passa finalement en 1522 aux mains des Confédérés. Mendrisio n'est pas, il est vrai, une localité que l'on puisse appeler belle, car elle ne se compose guère que d'une rue longue et bossuée, avec plusieurs ruelles latérales; mais le nombre des habitations nouvelles et plus riantes s'accroît tous les ans. Sa position, en revanche, est très gracieuse, et ses environs sont en état, pour le charme et la fertilité, de rivaliser avec les plus belles parties du canton. Mendrisio produit, en outre, des vins estimés et possède les meilleures caves de tout le canton, extraordinairement riche sous ce dernier rapport. Les femmes du Mendrisiotto comptent parmi les plus belles du Tessin et ne le cèdent point à celles de Lugano. Leur costume traditionnel consiste en une taille aux manches bouffantes reliées par de beaux rubans, et un court jupon de filoseille avec de nombreux petits plis; autour du cou, un

collier de grenat alternant avec de brillants boutons dorés; leurs cheveux sont relevés sur la nuque en tresses denses et luisantes piquées de six à huit longues épingles d'argent en auréole. Une lieue au sud du chef-lieu du district se trouve le dernier village du canton, Chiasso, riche commune où l'on arrive en passant par Balerna, dont l'église paroissiale mérite d'être vue. Les volontaires de Garibaldi passèrent en 1859 devant Chiasso lorsque, venant de Varese, ils s'avancèrent, combattant toujours, jusqu'à Côme, dont ils s'emparèrent après avoir surpris et chassé la garnison autrichienne.

Des hauteurs nombreuses du district de Mendrisio, une seule mérite qu'il en soit fait mention, mais une mention considérable. Entre le lac de Lugano et celui de Côme s'étend une longue chaîne de montagnes peu élevées, du sein desquelles surgit, bien haut par-dessus la tête de ses voisines et jusqu'à 4970 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Monte Generoso, appelé aussi Gionnero ou Galvaggione. Sa masse consiste en calcaire et ardoise calcaire reposant sur du gneiss et jurassique du mica-chiste, et laissant supposer, par leur disposition, d'intéressants procédés de formation. A ses pieds mûrissent, à côté de la vigne et du figuier, des fruits méridionaux de toute espèce; de superbes châtaigniers et des forêts de hêtres ombragent sa partie basse; plus haut s'étendent de sombres bois de sapin, et, au delà, commence la véritable région alpestre. Aucune autre montagne de la Suisse n'offre au botaniste une plus riche moisson que le Generoso. Il y pousse en quantité des plantes rares couvertes en partie d'une floraison magnifique et dont certaines n'ont le droit de figurer dans la Flore suisse que parce qu'on les trouve ici. Les botanistes italiens ont nommé un des flancs de la montagne „leur jardin de fleurs“, à cause de l'abondance de ses belles plantes rares. D'habitude, pour gravir le Generoso, on part de Mendrisio la nuit, pour jouir au sommet du lever du soleil. Le chemin est agréable et sans dangers; on peut le faire à pied ou à dos de mulet; plus pénibles sont les sentiers qui y conduisent par la fameuse vallée du Muggio, le val d'Intelvi et le côté ouest de Rovio. La vaste perspective embrasse toute la moitié méridionale du canton du Tessin et une grande partie de la Lombardie avec les bassins magnifiques des lacs de Lugano, de Côme et de Varese; la vue dont on jouit du Camoghé a moins de droits encore que celle-ci de rivaliser avec la vue que l'on a du Rigi. Mais, ici encore, aucune des exigences du touriste n'a été prévue, et il faudra peut-être encore une période de dix ans et la construction du chemin de fer des Alpes avant que le Generoso ait pris, au rang des belles perspectives de la Suisse, la place qui lui revient.

Avec le district de Mendrisio et le Generoso, son point le plus intéressant, nous prenons congé du canton du Tessin et passons, de sa frontière, dans la plus remarquable partie de la Suisse, le vaste et accidenté canton des Grisons, habité par les races les plus diverses. Mais nous prenons congé à regret. Le Tessin, vassal des vieux cantons, a, pendant des siècles, trouvé une marâtre dans l'ancienne Suisse; il est placé aujourd'hui sur un pied d'égalité politique avec les autres membres de la Confédération, et cependant les admirateurs des beautés de la Suisse n'ont encore pour lui que des yeux injustes; mais le temps n'est pas éloigné, nous l'espérons, où, comme le canton presque totalement oublié du Valais, il tiendra honorablement sa place à côté du grandiose Berne, du beau pays de Vaud et du lac romantique des Quatre-Cantons.

Le Canton des Grisons.

Le canton des Grisons est le plus grand, le plus singulier et le plus remarquable canton de la Suisse. Il offre la bigarrure de productions, de langues, de constitutions politiques, de moeurs et de climat la plus variée. Ce n'est pas à tort qu'on l'a appelé l'image reflétée de la Confédération helvétique. Les puissantes et majestueuses chaînes de montagnes qui, dans leur direction de l'ouest à l'est, se traînent des deux côtés de la longue vallée du Rhône, après s'être réunies à la Furca et au St. Gothard, s'étendent comme des rayons et un énorme réseau sur un vaste territoire et forment des vallées et des vallons dont deux ou trois à peine offrent quelques points de comparaison. Beaucoup d'entre eux sont habités jusque dans leurs parties les plus élevées, d'autres n'ont jamais vu la moindre trace d'habitation humaine et sont si inconnus que peu de topographes et de géographes sauraient en donner des détails. Divers endroits ne sont que de 800 à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'autres, par contre, sont à plus de 5 à 6000 pieds. C'est un contraste infini dans la nature: de fertiles campagnes entourées de rochers stériles et déchirés; ici des neiges éternelles et de sauvages solitudes, là un ciel italien et les fruits du midi; ici mûrit la vigne, abonde le châtaignier, règne la température la plus modérée, là ne se trouvent que des alpes et des arbres rabougris; ailleurs, toute végétation cesse et l'hiver y dure, suivant une expression favorite des pâtres, neuf mois et la saison froide trois mois.

Les montagnes des Grisons présentent les formes les plus variées et plusieurs d'entre elles, dont les cimes cheues vont se perdre dans les

nuages, peuvent rivaliser avec les sommets les plus élevés des Alpes Bernoises et du groupe du Mont Rosa. Quel est le voyageur qui saurait compter tous ces sommets, mamelles, aiguilles et cornes? Les habitants n'ont pas trouvé assez de noms pour les baptiser tous, et les ingénieurs de l'état-major de la Confédération ont dû, pour les distinguer les uns des autres, les désigner par des chiffres. Certaines chaînes se croisent, se superposent, se coupent, s'entrelacent de mille et mille manières; on peut à peine sortir de ce labyrinthe gigantesque, et l'oeil le plus exercé s'oriente difficilement dans ce cahos effrayant. D'innombrables défilés, des excavations, des sillons monstrueux relient les différents vallons, dont beaucoup ne sont pas accessibles au pied humain, tandis que tout près, à égale hauteur, des chemins séculaires, maintenant en grande partie carrossables, établissent une communication assez facile. Presque chaque passage offre, suivant que l'on se tourne à droite ou à gauche, une image complètement différente; ici on voit des champs de neige éblouissants, un sol hérissé de roches nues et sauvages qui encadrent des glaciers brillants, des torrents mugissants et impétueux se frayer un chemin à travers des amas de pierres; là reposent des alpes et des pâturages que bordent de jolis villages ou de plantureux coteaux. A quelques pas du cembra, cet arbre caractéristique des hauteurs, croit le châtaignier à couronne touffue ou la vigne à ombrage rafraîchissant; deux ou trois lieues plus loin, l'oeil découvre des solitudes où rôde de temps en temps l'ours et qu'habite le chamois aux pieds légers, et des plantes de la Scandinavie septentrionale prospèrent sur une terre au-dessus de laquelle se voûte le ciel le plus serein et le plus azuré.

La même variété se montre dans la population, quant à son origine, sa religion, ses usages, sa législation et sa langue. Un tiers parle allemand; deux tiers sont d'origine romane. Le roman, parlé dans une partie des Grisons, se divise en deux dialectes principaux: l'un est en usage dans l'Engadine et la vallée de Münster; c'est à peu près le latin des paysans romains, dont parle Tite-Live; le roman proprement dit est parlé dans les vallées de Disentis, d'Oberhalbstein, de Schams, etc. On parle italien dans les quatre vallées situées au sud des Alpes, à Puschlaw, Bergell, Misox et Calanca. — Toute la littérature romane des Grisons se compose d'une cinquantaine de livres pour la plupart religieux, bible, liturgie, livres de prières, catéchisme et légendes. Pour donner à nos lecteurs une idée de la langue, voici comme échantillon un court article d'une gazette paraissant à Coire, „l'Ami du Peuple“. Il est tiré du No. 10 du 10 juillet 1850; il y est question de l'attentat sur la reine

d'Angleterre. „Il delinquent che ha fatg g'l'attentat silla regina ei da buna familia, ha gia pliras gadas mussau in curios demanar et ha voliu attac-car la regina per cheutras vegnir renomaus ellas gasettas; el ei pia sco quei Grec, che ha dau fug il pli bi tempel de sia tiara per cheutras acquistar in num ella historia!“

La religion aussi n'est pas sans influence. Si d'un côté elle désunit les peuples, d'un autre elle les réunit. Le roman catholique est un tout autre que le roman protestant, mais les liens indissolubles et sacrés le lient à ses coréligionnaires italiens ou allemands, quelle que soit leur origine ou la distance qui les sépare. D'autres différences notables se rattachent à l'histoire. Isolé, loin du commerce des hommes, étranger parfois à ses plus proches voisins, chaque vallon se développe séparément et les événements importants, les lois anciennes, les moeurs et usages ont stigmatisé le caractère populaire. Quiconque voudrait dépeindre le peuple des Grisons, ne devrait, ne pourrait pas le considérer comme une unité, il serait obligé de le diviser en groupes et de traiter chaque district en particulier.

Nous avons parlé de l'histoire des Grisons; tâchons d'en donner un court aperçu. A l'exemple des autres cantons nous devons commencer par les légendes. Les plus anciens habitants étaient de la tribu des Celtes, les Lépointiens et les Taurisques. Abandonnant un pays trop peuplé et qui ne pouvait plus suffire à leurs besoins, ils pénétrèrent (600 ans avant J. Ch.) en bandes innombrables en Italie, s'emparant du pays le ravageant les terres les plus riches. Des milliers d'Etrusques et de Trusques se joignirent à eux. Sous la conduite de leur chef, le vaillant Rhétus, chassant les habitants primitifs, ils s'établirent dans les vallées fertiles de l'Engadine et du Domleschg et donnèrent au pays, pour honorer la mémoire de leur capitaine, le nom de Rhétie. Beaucoup de villages dans les Grisons et en Italie, semblent encore rappeler ces peuples. Mais lorsque les Rhétiens „indomptés“, sortant de leur retraite inaccessible se mirent à piller et à dévaster une partie de l'Italie, que leurs hordes sauvages s'avancèrent jusque dans le plat pays, César Auguste envoya une puissante armée sous les ordres de son beau-fils Drusus qui les soumit ainsi que beaucoup d'autres peuplades libres, tandis que Tibère subjuguait leurs alliés, les Vindéliciens. Bientôt les Romains surent se fixer dans le pays, des voies militaires furent ouvertes, des stations et des castels érigés et à l'embouchure de la Plessure prit naissance la ville de Coire, Curia Rhaetorum qui devint bientôt l'endroit le plus important du pays et le siège du gouverneur de la Rhétie.

Durant près de cinq cents ans, la Rhétie, le bouclier de l'Italie, comme Théodoric l'appela plus tard, resta province romaine et les coutumes et les droits des maîtres du monde prirent racine dans ses communes et dans ses vallées. Mais au 5^e siècle après J. Ch., lorsque les Allemands prirent possession de la Suisse septentrionale, elle fut souvent désolée par les incursions de ces barbares; enfin vers l'an 500, elle tomba au pouvoir des Ostrogoths et de leur roi Théodoric. Déjà en 536 son faible successeur Vitig fut obligé de céder le territoire nouvellement acquis au roi franc Théodebert. Dès lors elle fit partie du royaume d'Austrasie et fut gouvernée par les ducs d'Alemanie. Les nobles francs s'y établirent en grand nombre. Un d'entre eux, administrant d'abord le pays comme président, devint le père des puissants et illustres Victorides qui, pendant près de deux siècles, trônèrent comme gouverneurs ou évêques de Coire. A la mort de Charlemagne, la Rhétie échut en partage aux ducs de Souabe, mais eut à cette époque beaucoup à souffrir du passage des Huns et des Sarrazins qui de l'est se pressaient vers le sud. En 1268, lorsque la tête du dernier des Hohenstaufen tomba sous la hache du bourreau à Naples, elle devint partie intégrante de l'Etat germanique et la résidence des évêques de Coire, des abbés de Disentis et de Pfffers, des comtes de Werdenberg, Montfort, Maetsch, des barons de Vatz, Rhæzuns, Belmont, Aspermont, dont les châteaux en ruines dominent encore les vallées. Cette période fut désastreuse pour le pays à cause des incessantes et sanglantes contestations qui divisaient ces seigneurs, et à cause des actes d'oppression qu'ils se permettaient à l'égard du peuple.

Pour mettre fin à de telles injustices, le peuple des diverses localités se réunit et se liguait, de là en 1396 la Ligue de la Maison-Dieu, à la tête de laquelle était l'église de Coire; de là aussi en 1424 la Ligue grise et en 1428 la ligue des dix Juridictions (Lia ca dé, Lia Grischa, Lia dellas desch dretturas). De ces alliances isolées naquirent en 1474 les trois Ligues éternelles de la Haute-Rhétie, qui s'appelèrent dès ce temps-là Grisons. L'histoire des Grisons dans les temps qui suivirent n'est rien moins que pacifique. Des guerres désolèrent le pays, des troubles politiques y éclatèrent, des controverses religieuses occasionnèrent le terrible massacre de la Valteline et souvent de sanglantes condamnations frappèrent les premiers et les plus distingués personnages. Mais peu-à-peu cet état de choses s'améliora. L'esprit de sauvagerie qui avait régné jusque là fit place à des idées plus tranquilles, çà et là même à un certain affaïssement qui mit obstacle au développement postérieur du canton. Alors, particulièrement dans le dix-huitième siècle, les juridictions pénales

s'isolèrent de plus en plus et il ne resta aucune trace d'un puissant gouvernement cantonal. Il arriva de là que les Grisons ne purent résister longtemps aux orageuses secousses que vint causer la révolution française. La Valteline, qui avait des motifs légitimes de plainte, se sépara d'abord et se réunit à la Cisalpine, puis la vieille constitution fédérale fut détruite, et enfin le canton dut se reconstituer et devenir partie de la Confédération helvétique, par ordre de Napoléon I. qui avait besoin des Suisses pour ses régiments. Mais cette nouvelle constitution n'eut pas une longue durée: elle tomba en 1814 avec son puissant protecteur, et l'on en mit en exercice une nouvelle qui n'a été améliorée que dans ces dix dernières années au bénéfice d'une administration centrale plus puissante.

Nous n'avons pu tracer qu'une rapide et légère ébauche de l'histoire des Grisons: qu'on nous permette donc d'en dire encore quelques mots. C'est sur les montagnes qu'habite la Liberté, dit le poète, aussi a-t-elle toujours existé dans ce pays. Ni les Romains, ni les Francs, ni les ducs de Souabe, ni les seigneurs vassaux immédiats de l'Empire n'ont pu soumettre complètement le peuple, tant la nature du pays aussi bien que les convictions libres et persistantes et la volonté inflexible des habitants s'y opposaient invinciblement. Les abbés et les nobles n'étaient rien s'ils n'étaient avec le peuple; partant du principe que l'union fait la force, ils s'alliaient avec lui, pour assurer et protéger les droits de tous. En revanche, le peuple respectait les droits des seigneurs; au lieu de briser brusquement les liens auxquels tenait son indépendance et de se délier de ses devoirs à coups de massue et de hallebarde, il reconnaissait partout ses obligations et ne cherchait à s'en décharger que par des moyens pacifiques. C'est ainsi que, légalement et sans violentes secousses, cette population est arrivée à la liberté et à l'indépendance, et ce même esprit de conduite qui a régné dans les Grisons à la fin du moyen-âge se fait sentir encore maintenant. Autant les races d'où la population est issue sont différentes, autant les séparations produites par les diverses confessions sont profondes, et les intérêts de l'Eglise et les intérêts généraux opposés: les droits des particuliers, des communes, des vallées, de l'Etat enfin, sont pourtant respectés plus qu'en aucun autre lieu, et les dernières années en ont fourni une preuve frappante dans le consentement accordé librement par le peuple à la construction de routes qui n'étaient utiles qu'à quelques districts. Un esprit tout-à-fait allemand règne là où les langues italienne et romane servent à traduire les idées et les sensations, et où des mœurs et des usages étrangers se sont maintenus sans

trouble et sans modifications pendant des siècles, voire même pendant des milliers d'années.

Les Grisons forment, ainsi que nous l'avons déjà dit, le plus vaste canton de la Suisse et ont, d'après les plus récentes opérations topographiques, une étendue de 134 milles carrés. On a comparé la forme qu'ils affectent sur la carte à une peau de bête, deux bandes de terrain se dirigeant vers le sud et trois autres vers le nord, l'est et l'ouest. La majeure partie du territoire appartient au bassin du Rhin; une autre, moindre, arrosée par l'Inn supérieur, à celui du Danube; les petites vallées du Rom, du Poschiavino et de la Maira portent leurs eaux à l'Adda et celle de Misocco les porte au Pô par la Moësa et le Tessin. Tout le canton est couvert de montagnes qui forment près de 150 vallées, grandes et petites, et qui ne laissent place ni pour de vastes plaines, ni pour de grands lacs. C'est avec raison qu'on a nommé la chaîne rhétique, à cause de sa construction horizontale et verticale, un massif montagneux organisé, c'est-à-dire un assemblage de sommités centrales et de chaînes qui ne peuvent être décrites que séparément, parce que chacune de ces sommités a sa propre manière d'envoyer au loin ses ramifications, de grouper ses parties, de former ses vallées, d'écouler ses eaux, et indique d'avance, par cette raison, la direction particulière et le caractère de la ligne de partage des eaux et des vallées elles-mêmes. Dans les Alpes rhétiques, contrairement à ce qui a lieu dans les Alpes occidentales, la loi de réunion par massifs domine, et toute l'écorce terrestre est tellement élevée, que les contreforts et les sommets surpassent relativement peu en hauteur le fonds des vallées, quoique quelques-uns parmi eux puissent se mesurer avec la Jungfrau, le Finsteraarhorn et le Matterhorn. De là provient ce fait si particulièrement important pour la culture du pays que de nombreuses hautes vallées, fertiles et habitables, se rencontrent dans le voisinage des solitudes les plus incultes: les profondes vallées encaissées disparaissent, une température beaucoup plus douce monte vers les hauteurs, la saison chaude se fait plus sentir qu'ailleurs et les plantes croissent jusque dans des places où, par exemple aux deux côtés de la vallée du Rhône, on ne les voit presque jamais paraître.

Nous ne pouvons parler ici des chaînes et des massifs distincts, au nombre de sept, et nous nous en occuperons lorsque nous décrirons les vallées qui en sont formées. Étonnamment différentes par leur formation et leur caractère, elles se présentent à l'explorateur sous les aspects les plus intéressants, et le touriste lui-même éprouvera de grandes jouissances à les parcourir aussitôt qu'elles seront devenues plus praticables, tant par

l'établissement des routes de montagne déjà décidées que par l'ouverture du chemin de fer du Lucmanier. Occupons-nous donc à présent des cours d'eau. Le plus important de tous est le Rhin qui est formé, dans les massifs du Lucmanier et de l'Adule, par trois petites rivières, le Rhin antérieur, le Rhin moyen et le Rhin postérieur, et qui reçoit plus de trente cours d'eau assez forts. Ce nom de Rhin désigne une eau courante venant des montagnes; on le donne à une grande quantité de ruisseaux en y ajoutant une désignation plus précise, et l'on dit, par exemple, le Rhin Sumvixer, le Rhin Savier, le Rhin Medelser, le Rhin Averser. Les deux bras principaux se réunissent à Reichenau, et le fleuve déjà puissant roule bruyamment sur des rochers à nu, se dirigeant d'abord vers l'est; puis tournant brusquement, il coule avec rapidité vers le nord pour sortir du canton à Maienfeld, après avoir reçu ses rapides affluents, la Plessur et le Lanquart. Le Rhin n'a parcouru alors que douze milles allemands et il est déjà à 5700 pieds de sa source, et plusieurs ruisseaux voisins ont encore la leur plusieurs centaines de pied plus haut que lui. Le bassin de l'Inn, nommé dans la haute Engadine Ent ou Oen, est plus simple, plus uni, moins riche en vallées que celui du Rhin: il n'en forme qu'une principale, longue de dix-huit lieues, s'abaissant vers le nord-est, et à laquelle viennent latéralement aboutir une quantité considérable d'autres petites vallées sans importance, arrosées par les innombrables ruisseaux qui s'y forment. L'Inn, devenu déjà important, entre dans le Tyrol après une baisse de niveau de près de 4000 pieds par le défilé sauvage et étroit de Finstermünz. Le Ram, qui réunit les eaux de la vallée de de Münster, a peu d'importance quoiqu'il soit dangereux à cause de ses crues rapides et de sa force destructive, et le Poschiavino, qui prend sa source sur les hauteurs du col de la Bernina, traverse le lac de Puschlav et se jette dans l'Adda à Tirano, dans la Valteline, arrose une vallée d'à peine sept lieues de longueur. Les deux rivières suivantes, par contre, sont plus remarquables: la Moësa, riche en belles cataractes, que nous avons déjà rencontrée en parcourant le canton du Tessin, à son confluent avec la rivière de ce nom, et le torrent de la vallée de Bergell, la Maira, qui prend sa source au Septimer, se grossit de plusieurs gros ruisseaux, et se dirigeant au sud-est, précisément à l'opposé de l'Inn, quitte le canton à Castasegna pour aller déboucher dans le lac de Mezzola, au-dessous de Chiavenna.

Les lacs du canton sont tous insignifiants et le plus grand, le lac de Silver dans la haute Engadine, n'a qu'une longueur d'une lieue et demie de Suisse, (un mille allemand), sur une largeur de trois quarts de lieue.

A l'exception des quatre lacs de l'Engadine et de ceux de Puschlav et de Davos ils se trouvent tous dans les hautes montagnes, à des endroits, isolés et rarement visités, entourés de hauts rochers escarpés, près des champs de neige et des glaciers. On n'y trouve aucun animal vivant; on ne voit se mirer dans leurs eaux aucune plante de haute tige, et pendant neuf à dix mois de l'année ils sont couverts d'une épaisse couche de glace quand ils ne gèlent pas entièrement. Les superstitions populaires seules s'occupent de plusieurs d'entre eux pour raconter, tantôt qu'ils sont habités par des dragons ou d'autres animaux fantastiques tantôt qu'ils attirent vers eux, pour les faire périr, les créatures humaines qui s'en approchent ou s'y baignent, tantôt qu'ils annoncent les orages et le mauvais temps par un bruit sourd qui se répercute au loin, tantôt enfin qu'ils briseront un jour les rochers qui les enserrent pour dévaster les vallées et punir les hommes de leurs péchés.

Le climat du canton si l'on considère isolément les vallées, diffère considérablement d'après leur direction, leur élévation au-dessus du niveau de la mer, leur enfoncement et leur exposition au vent. Tandis que la moyenne de la température est à Coire de neuf degrés et demi (Réaumur) au-dessus de zéro, et celle de Marschlin de près de onze, le thermomètre reste à zéro pendant la saison, dans les mois les plus chauds de l'année, aux bains de Saint-Moritz dans l'Engadine, et dans quelques autres endroits la température moyenne de l'année est de beaucoup inférieure à zéro. Là le climat est constant: ici il varie sans cesse et passe de la chaleur au froid en un jour. Si quelques districts ne voient que rarement de la neige, elle tombe dans d'autres pendant des nuits d'été précédées d'une chaleur diurne de plus de vingt degrés, et couvre, haute d'un pouce les vertes prairies et les verts pâturages couverts de plantes fleuries. Sur le territoire des Grisons croissent le figuier, le mûrier, le châtaignier à fruits doux et le noyer; la vigne, les amandes, le coing, l'abricot, la pêche et les fruits de toutes sortes y mûrissent; le froment, le seigle et le maïs y prospèrent; le splendide hêtre, le beau chêne, l'érable, le sapin et le pin cultivé y forment de petits bois et l'on y trouve des végétaux de la région des collines, des montagnes, des hauts sommets et même des régions les plus septentrionales. La flore des Grisons est plus riche qu'aucune autre de la Suisse: nulle d'elles ne compte autant de genres et d'espèces, car son territoire, comme Heer l'a remarqué, va s'abaissant des sommets où règne une neige éternelle aux vallées les plus tempérées, et entre ces vallées profondes et ces pics glacés se présentent, avec toutes

les expositions que notre zone peut produire, presque tous les climats de l'Europe.

Les phénomènes naturels magnifiques et variés, particuliers à la région des Alpes, se retrouvent dans les Grisons. On y rencontre près de cent glaciers parmi lesquels, il est vrai, il en est peu qui puissent lutter en profondeur et en étendue avec ceux de l'Oberland bernois et de la chaîne du mont Rosa; des champs et des torrents de glaces éternelles couvrent des milliers de lieues carrées, et la tradition populaire prétend qu'ils vont s'accroissant continuellement. Et de fait, comme c'est le cas dans le reste de la région alpine, mainte passe autrefois praticable en été, est actuellement fermée par les glaciers. Ces derniers, bienfaisants en ce qu'ils fournissent aux cours d'eau des centaines de sources intarissables qui sont d'autant plus abondantes que le mois est plus chaud, nuisent d'autre part parcequ'ils refroidissent la température des hautes vallées, arrêtent la pousse des plantes, et changent les ruisseaux en torrents furieux et dévastateurs quand des masses énormes de glace viennent à tomber dans leur lit étroit et encaissé. Les „Eismarren“ sont, à la fin de l'hiver et au printemps, nuisibles et dangereuses pour le voyageur dans les Alpes. Elles consistent, dans les Grisons, en une croûte épaisse qui se forme sur le talus incliné des rochers ou en aiguilles et lames de glace considérables qui se suspendent à des roches perpendiculaires et se mettent en mouvement quand il commence à faire chaud. Tantôt elles tombent subitement et avec le bruit du tonnerre sur la route qu'elles dominent, tantôt elles glissent et roulent sur elle avec une rapidité et une puissance surprenantes. Des aiguilles de glace pointues sont entrées souvent d'un pouce, comme si elles eussent été de métal, dans le sol résistant de la chaussée: des morceaux de glace de la grosseur d'une pomme ont traversé des ais épais d'un pouce ou ont parcouru en ricochant, en longueur et même en hauteur, de grands espaces. Les orages de neige sont aussi fréquents dans les Grisons et sont particulièrement dangereux pour le voyageur quand, par un grand froid, ils lui lancent la neige au visage sous la forme d'un gravier dur et aigu ou lui cachent la route. Mais ils sont beaucoup moins à craindre encore que les descentes ou torrents de neige, généralement connus sous le nom d'avalanches, et qui tantôt, et cela dans beaucoup de vallées, parcourent une route connue régulièrement à certaines époques et se présentent sous forme de trombe de vent, d'eau dormante congelée et bleuâtre, ou de glissades de neige; tantôt tombent dans des circonstances particulières et dans des lieux qui ne les connaissaient pas encore. Les avalanches de cette dernière espèce

spécialement, causent de nombreux malheurs et maint lieu qui paraît être à l'abri en est souvent soudainement affligé. Tscharner donne un exemple remarquable de la rapidité de leur course. A Saint-Antoine, plusieurs personnes furent témoins du fait suivant: Un domestique, se trouvant dehors, remarqua tout-à-coup qu'une avalanche se détachait d'une montagne, à une place éloignée de lui de deux lieues. Malgré tous ses efforts et quoiqu'il ne se trouvât qu'à quatorze pieds d'un lieu sûr, il ne put y arriver et éviter le danger. Il fut saisi par le courant d'air, lancé par-dessus une petite vallée et enseveli là par l'avalanche qui suivait avec la rapidité de l'éclair.

Après le territoire, ses habitants. La population des Grisons est d'environ cent mille âmes, ce qui ne donne pas 750 habitants par lieue carrée. Près des sept centièmes des citoyens du canton vivent à l'étranger, dans tous les pays de l'Europe et même dans les autres parties du monde, mais malgré cela tiennent beaucoup à leur patrie, ont soin pour conserver leurs droits civiques de payer l'impôt des pauvres et reviennent, lorsqu'ils sont vieux ou ont acquis une fortune, dans le petit village où ils sont nés. Cela est particulièrement exact en ce qui concerne les pâtisseries, auxquels appartiennent les boutiques les plus fréquentées à Berlin et à Paris, à Rome et à Saint-Pétersbourg, boutiques qu'ils ne cèdent généralement, lorsqu'ils se retirent des affaires, qu'à des compatriotes. Trois cinquièmes des Grisonnais professent la religion réformée et deux cinquièmes le catholicisme; les sectaires sont rares et jusqu'à ces derniers temps il ne se trouvait qu'un seul juif dans le canton. Chose remarquable: les disputes religieuses entre les deux confessions sont très-rares. Les esprits y sont peu disposés, et si elles éclataient quelque jour, elles seraient aussitôt apaisées du consentement général par les mesures énergiques du gouvernement, ce qui serait d'autant plus facile à faire que les deux confessions jouissent des mêmes droits. Sur cent habitants, 49, c'est-à-dire près de la moitié, parlent roman, 38 allemand, et 13 seulement, appartenant aux vallées méridionales, l'italien. Le roman a toutefois, dans le courant du siècle, beaucoup perdu de terrain, et malgré tous les efforts faits pour le maintenir et l'étendre, il est probable qu'en beaucoup de localités il cédera encore peu-à-peu à l'allemand. Ce sera surtout sans doute bientôt le cas, là où les langues romane et allemande sont en contact.

Plus les races qui ont pris peu-à-peu pied dans les Grisons et qui s'y sont maintenues, tantôt distinctes tantôt confondues, sont nombreuses et moins il est facile de donner un trait caractéristique général de l'habi-

tant de ce pays. On trouverait probablement dans la vallée du Rhin antérieur et dans quelques vallées écartées des descendants presque purs des plus anciens habitants du pays et, à Davos et dans le Rheinwald, les arrière petits-fils des Welches errants allemands; dans le reste du territoire les Celtes, les émigrés italiens, les Romains et les Allemands ont dû se mélanger de telle façon que, tantôt une race tantôt l'autre l'a emporté et a donné alors à la population un trait dominant. On a même voulu, nous ne déciderons pas si c'est à tort ou à raison, faire remonter l'origine de quelques familles aux Sarrasins. Tschärner a fait observer justement à ce sujet que les différences de climat et de localité influent, ici d'une façon, là d'une autre, sur le développement physique des habitants, et que la situation écartée de beaucoup de vallées, le peu de communication de leur population avec celle des vallées voisines ainsi que l'attachement aux mœurs et aux usages particuliers, à la langue et à la religion, favorisent considérablement le maintien et la transmission aux descendants, même de parents de race différente, d'un type héréditaire propre. C'est ainsi que même un millier d'années n'a pas suffi pour faire disparaître dans cette population de 100,000 âmes plusieurs différences des plus tranchantes et des plus frappantes, et qu'on ne saurait trouver nulle part, dans un cercle aussi restreint, une pareille dissimilitude de constitution physique, de caractère et de mœurs.

Bien que l'on ne puisse énoncer, en ce qui concerne la nature physique des habitants, que peu de chose qui puisse s'appliquer à toute la contrée ou du moins à sa plus grande partie, cependant on peut dire que les traits du visage très-accentués qui sont habituellement propres aux pays méridionaux et la chevelure foncée, souvent même frisée, sont chez les Grisonnais de règle. Cela se remarque au sud comme au nord de la chaîne des Alpes et provient sans doute, ce qu'indique du reste également la prépondérance des idiomes roman et italien, de ce que la race celtique réunie à l'italienne l'emporte sur la race germaine. Les cheveux plats, de couleur claire ou du blond le plus prononcé, ainsi que les traits du visage arrondis sont des raretés. Dans la plupart des vallées, les hommes sont de moyenne grandeur, vigoureux, larges d'épaules: c'est seulement dans des localités isolées qu'on en rencontre de grands, bien solides, véritablement imposants. Dans les vallées du côté sud où l'on parle italien, la race ressemble à celle des districts italiens voisins: dans l'Engadine on ne peut faire aucune distinction caractéristique. Les femmes, dans les Grisons, ne sont généralement ni belles ni attrayantes: on vante seulement la blancheur magnifique de leurs dents. On ne peut excepter de

cette règle que celles de la Prattigau et de Bergell car, dans les hautes vallées, l'usage de porter sur la tête ou le dos de pesants fardeaux leur donne une lourde démarche, souvent courbée, qui frappe péniblement les regards. On trouve dans le canton, quoiqu'en moins grand nombre qu'autrefois, ces malheureux qu'on connaît sous le nom de crétins, et qui sont si nombreux dans le Valais; on les rencontre principalement dans la vallée de Domleschger, dans la partie moyenne de celle du Rhin antérieur et dans les communes au-dessous de Coire, où il n'est pas non plus rare de rencontrer des scrofuleux.

Parmi les ressources des Grisonnais, la laiterie et l'élevé du bétail tiennent le premier rang: la nature du sol l'indique. Les pâturages sont très-nombreux mais ne sont pas tous utilisés, parce que dans mainte localité on manque presque entièrement de prairies qui fournissent la nourriture du bétail pour l'hiver. Beaucoup des meilleurs pâturages sont affermés à des bergers de la Bergamasque, qui y entretiennent pendant l'été leurs beaux et gros moutons. La race bovine des Grisons n'est pas grosse, c'est vrai; mais elle est bien membrée et bien formée et elle est par suite très-estimée et trouve facilement des acquéreurs sur les marchés italiens. L'agriculture n'entre même pas en balance avec l'élevé des bestiaux, grâce aux droits si antiques et si nuisibles de pâturage que les communes possèdent sur les biens des particuliers et qui rendent impossible toute culture régulière. Ça et là on récolte de bon, quelquefois même d'excellent vin et les plantations d'arbres à fruit, célèbres dans le siècle dernier et honorées même par Frédéric le Grand, qui se trouvent dans les environs de Coire et dans la vallée de Domleschg, méritent d'être mentionnées à cause de l'abondance et de la beauté de leurs produits. L'exploitation des mines dans les Grisons s'est faite à toutes les époques sur une assez grande échelle, rarement avec d'autre résultat que la perte pour les entrepreneurs, qu'ils fussent du pays même ou de l'étranger, de tout ou de la majeure partie de leur capital. On peut à peine parler d'activité industrielle: la faute en est au caractère national, les Grisonnais ayant en général de l'aversion pour toute occupation de fabrique forçant à une certaine contrainte, et exigeant une grande attention. En outre le travail, eu égard à des besoins démesurément développés, devrait être beaucoup plus payé que dans les plaines de la Suisse, dans les cantons de Zurich, de Glaris et d'Argovie. Par contre, le commerce et le transport des marchandises à travers les Alpes ont de l'importance, car tous deux sont soutenus par la passion des voyages innée chez les habitants, passion qu'a bien prouvée dans ces derniers temps leur émigration considérable en

Amérique. Les Grisonnais ont fondé dans toutes les parties de l'Europe de nombreuses maisons de commerce qu'ils dirigent encore, et cela sans parler des affaires plus ou moins importantes que font les confiseurs, les pâtisseries et les cafetiers, dont le nombre est surprenant et augmente plutôt qu'il ne diminue.

Il n'y a plus lieu de parler de costume national dans les Grisons; ce qu'il en restait a disparu presque entièrement au commencement du siècle. En général, le paysan se vêt tout de gris ou de noir et se conforme, du moins la partie masculine, à la façon de la ville. Les femmes portent encore souvent les trois anciens vêtements, le corsage, la jupe et le tablier, mais se rapprochent peu-à-peu davantage du costume actuel de leur sexe. On ne rencontre nulle part dans le canton de gracieux et d'élégants costumes. Dans les vallées frontières de Misocco, de Bergell et de Puschlav, l'habillement des deux sexes est tout-à-fait semblable à celui qu'ils portent dans les districts voisins du Tessin et de la Valteline.

On dit en général des Grisonnais qu'ils tiennent à une nourriture bonne, solide et choisie; cela s'applique non seulement aux classes plus riches qui passent pour friandes, mais encore aux moins aisées qui ne se laissent manquer de rien. Presque tous les produits des fermes sont consommés dans le canton et c'est à peine si le fromage qu'on y fabrique en quantité immense peut suffire aux demandes. Le café, d'un usage si général, est gâté aussi dans les Grisons par l'addition de succédanés. La boisson habituelle des montagnards consiste en lait, lait de beurre et petit lait; dans les villages on consomme beaucoup de bière depuis l'établissement de bonnes brasseries, qui exportent même dans les autres cantons, ainsi que du vin récolté soit dans le pays, à Misocco ou dans la vallée du Rhin entre Coire et Luziensteig, soit en Italie, dans la Valteline.

Il y a peu de chose à dire des habitations et de leur arrangement; elles sont construites très-différemment suivant les vallées. Si dans quelques districts elles sont entièrement en bois comme dans les cantons allemands, on ne trouve dans d'autres que des bâtiments en pierre qui sont tantôt de petites presque misérables huttes, tantôt de charmantes, ravissantes maisons. Le paysan est généralement bien et commodément logé: seulement les chambres sont basses et peu vastes à cause des précautions qu'on doit prendre avant tout contre le froid souvent très fort. En beaucoup de lieux, l'écurie est placée immédiatement sous les chambres d'habitation: cela sert, il est vrai, à les chauffer, mais contribue peu à les rendre agréables et corrompt souvent à tel point l'air épais et très-échauffé

qui s'y trouve, que le séjour dans une chambre de paysan est presque impossible, en hiver, à ceux qui n'y sont pas habitués dès leur jeunesse. Les murs des chambres sont presque toujours lambrissés, les fenêtres basses et étroites, les poêles de pierre, grands et massifs; derrière ces derniers se trouve d'habitude un petit escalier conduisant dans la chambre à coucher située au-dessus. Les habitations les plus vastes, les plus belles, les plus solides et les mieux meublées se trouvent en grand nombre dans l'Engadine, et proviennent pour la plupart de Grisonnais qui, après avoir fait leur fortune à l'étranger, se sont construits un lieu de retraite dans leur pays; c'est dans le territoire de Misocco, si richement doué par la nature et ouvert à la circulation, que se trouvent malheureusement encore, et par la faute des habitants, les plus déplaisantes à voir et les plus malheureuses huttes de pierre, petites, noires et souvent tombant en ruines.

Il y a dans le canton trois villes; Coire, le chef-lieu, Maienfeld et Ieanz, ces deux dernières moins considérables; deux bourgs: Malans et Thusis et 211 paroisses, ce à quoi on doit encore ajouter environ 400 grands et petits villages, dont beaucoup sont à peine connus par leur nom du Grisonnais lui-même. Il s'y trouve en outre plusieurs monastères et quelques châteaux et tours fortifiées, datant du moyen-âge, mais encore habitées jusqu'à présent. Coire seule peut prétendre à quelque importance: comme siège du gouvernement et point central de communication d'où partent toutes les routes qui parcourent le pays, elle est en relation continue avec toute la contrée et la réunit au reste de la Suisse ainsi qu'à l'Allemagne et à l'Italie. L'établissement des chemins de fer du lac de Constance et de Zurich lui a fait beaucoup de bien; mais sa splendeur ne commencera qu'avec la mise en exploitation du chemin de fer si longtemps désiré qui doit traverser le Lucmanier. Les autres localités méritent peu l'attention de l'étranger, à l'exception de celles qui se trouvent sur les chemins ordinaires ou sur ceux des touristes, et des établissements de bains ou de santé de plus en plus florissants de l'Engadine.

Une seule route principale monte du canton du Tessin dans celui des Grisons: c'est la chaussée de Bellinzona qui conduit par la vallée de Misocco et le passage du Saint-Bernard dans la vallée du Rhin postérieur. Après avoir quitté Arbedo, théâtre de ce malheureux combat du

30. juin 1442, dans lequel la bravoure héroïque des Suisses succomba sous le nombre, nous montons vers la Moësa que nous atteignons et nous suivons, après Lumino, la frontière des Grisons. La première localité de ce dernier canton que nous trouvons est Saint-Victor, petit village qui renferme une collégiale fondée par le comte Henri de Misocco et une forteresse en ruines qui appartenait à la chaîne de forts qui parcourait autrefois toute la vallée pour la protéger. Les environs sont agréables : les hautes montagnes s'éloignent et s'étagent en belles et vertes hauteurs. En une demi-heure nous sommes à Roveredo ou Rogaredo, en allemand Rofflen, grand village partagé en quatre quartiers, comptant plus de 1000 habitants, et situé à droite de la Moësa. Là les anciens possesseurs du val de Misocco, les Trivulce de Milan, avaient un palais, le château de Trivulce actuel, dans lequel les habitants de la vallée venaient, jusqu'en 1549, acquitter les impôts et les corvées et où leur gouverneur résidait. Un pont de pierre jeté sur la Moësa conduit à St. Antoine, d'où l'on peut se rendre à Gravedona, sur le lac de Côme, en passant par le val Traversogna, la vallée de la Marobbia et le mont San-Giorio. A l'entrée du val Traversogna se trouvent la belle église de la Madone et les débris du fort de Bessan, et, tout en haut, caché dans le bois, le château en ruines de Bogiagno ou Tur dell'Ava, qui dépendait aussi de la puissante chaîne de forts dont nous avons parlé. Au-dessus du hameau de Carafal, caché dans les châtaigniers, et de l'église de Saint-Roch, sont placées quelques maisons qui jouissent d'une vue magnifique sur les vallées de Misocco et de Calanca. Les habitants de Roveredo s'occupent de la culture et de l'éducation des vers à soie ; plusieurs forges sont en activité dans le voisinage. Le pays souffre souvent des inondations qui sont particulièrement dangereuses quand la Moësa, la Traversogna et le cours d'eau du val Calanca, la Calancasca, grossissent simultanément. Un éboulement de montagne ayant en 1799 barré le cours de la Moësa, elle déborda subitement, noya beaucoup des Russes campés dans la plaine entre Castiglione et Bellinzona et aurait pu être fatale à toute la puissante armée de Souwarow, si cette dernière ne se fût retirée par hasard peu de temps auparavant,

Au-delà de Roveredo, à Grono, débouche dans la vallée de la Moësa l'âpre val de Calanca. Long d'environ six lieues, il commence, sans former de plateau, au Moschelhorn dont les glaciers descendent jusqu' auprès du premier hameau, Valbella, et forment la source de la Calancasca. Quoique élevé, étroit et resserré, sa base rocheuse est presque partout couverte de terre végétale, et l'on trouve, surtout dans sa partie inférieure des

bois de châtaigniers, des vignobles et de magnifiques champs cultivés. Ses beaux villages sont nombreux et ses habitants émigrent en si grand nombre en Italie pour tresser des paniers, faire le commerce de la résine, du fil de fer, du savon, des pierres à aiguiser et d'autres choses de ce genre, ou pour rendre de petits services moins importants, que souvent la moitié d'entre eux est absente. Les femmes et les enfants même quittent leur pays pour aller mendier. Une belle route, qui n'est pas toujours bien entretenue, et qui a été établie aux frais des riches propriétaires, parcourt la vallée jusqu'à Augio. A Santa-Maria, sur un rocher au-dessus de l'église, gisent les restes pittoresques de l'ancien château des seigneurs de Calanca, détruit ou tombé en ruines à une époque inconnue. A Cauco se voit un petit marais, sur lequel roule une légende souvent racontée en Suisse. On dit que sur son emplacement a existé Alt-Cauco, village important et riche qui aurait été frappé d'une punition divine à cause de la méchanceté de ses habitants, et aurait disparu subitement dans la terre sans laisser de traces. A Augio, où finit la route, le foin manque souvent totalement au printemps : on ramasse alors et l'on paie très-cher pour nourrir les bestiaux affamés les pousses et les branches du sapin blanc et la mousse des sapins du nord et des mélèzes. Au-delà d'Augio, à Rossa, le val devient âpre et sauvage et finit enfin à Valbella. Des sentiers dans les glaciers conduisent de là au Vals et au Rheinwald, mais ils ne sont guère foulés que par les chasseurs de chamois ou les habitants de la vallée, parce que les voyageurs dans les Alpes n'ont pas jusqu'à présent coutume de visiter cette dernière, isolée et solitaire, mais cependant encore intéressante.

Le village de la vallée de Misocco que l'on trouve après Roveredo est Grono, riche et bien bâti, et dont les habitants sont en partie commerçants. Outre les belles vignes, chargées de raisins noirs à grosses grumes, on y trouve assez fréquemment le figuier, et à côté du bague-naudier et du cytise se multiplie avec exubérance la phytolaque (*Phytolacca decandra*), qui se couvre en juillet de fleurs rouges. Importée d'Amérique et répandue dans l'Europe méridionale, cette dernière plante ne prospère en Suisse que dans les vallées de la Levantine et de Misocco. Les racines, les feuilles et les baies de cet arbrisseau sont employés en médecine et l'on sait que ses baies fournissent un principe colorant pour la laine, la soie, le vin et les sucreries. Il y a à Grono une vieille tour, nommée Florentine, qui fait partie des tours à signaux de la vallée, et qui correspondait autrefois avec celles maintenant en ruines du haut et du bas de cette dernière. On voit de très-vieilles peintures murales dans une

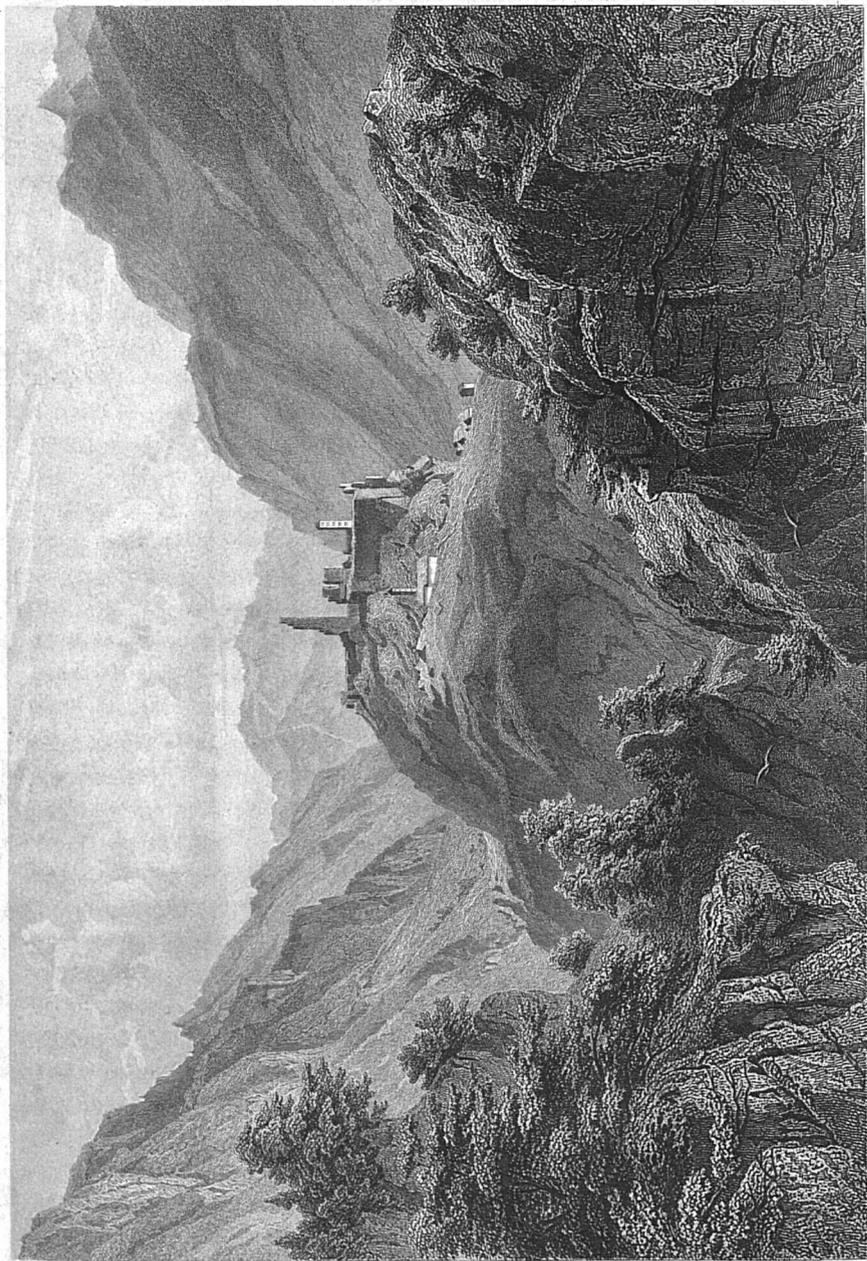
petite chapelle peu apparente du voisinage. Au-delà de la paroisse de Cama, les végétaux du sud cessent de croître : mais dans les environs le figuier et le mûrier blanc poussent encore, des plantations de maïs à tiges hautes et prospères couvrent les champs et la vigne forme de gracieux bosquets, nommés pergole, sous lesquels circulent d'étroits sentiers. Cama possède un couvent de capucins dont les religieux, suivant la vieille coutume de leurs confrères établis dans les vallées montagneuses de la Suisse, fournissent volontiers au voyageur le coucher et la nourriture en échange de quelques prévenances et d'un dédommagement. Des sentiers difficiles et rarement traversés conduisent au lac de Côme et au Camoghé à travers le val de Cama. En continuant notre route dans une jolie contrée, sur la rive droite de la rivière, nous arrivons en vue des hauts rochers situés de l'autre côté de la Moësa sur lesquels se trouve le château en ruines de Sainte-Lucie, dans le voisinage de Norantola, et au-delà de Lostallo, le vieux lieu de réunion des communes ou Centenen de Misocco, et d'où l'on peut se rendre à Chiavenna par la passe de Forcola. Cabbiola n'a de remarquable que trois belles cascades qui toutefois par leurs charmes sont beaucoup inférieures à celle de la riale de Buffalora — toutes les passes, dans la vallée, s'appellent riale — aux eaux abondantes. Elle offre du pont de Soazza un coup d'œil vraiment pittoresque et imposant. Le torrent du val Forcola est des plus dangereux et il a causé d'effrayants ravages, notamment le 27 août 1834, jour néfaste pour d'autres vallées des Grisons et du Tessin. Comme il avait beaucoup grossi, un éboulement de terrain vint barrer son cours : alors avec une force surprenante, presque incroyable, il renversa tous les obstacles qui l'arrêtaient et couvrit une demi-lieue de la vallée, qui est large d'environ dix minutes de route, jusqu'au premier défilé, d'une masse de décombres et de limon qui déracina des bois entiers, détruisit les bâtiments, les routes et les ponts et s'amoncela en forme de cônes. En quelques endroits les décombres s'élevèrent jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de haut et des blocs de rochers de plusieurs milles pieds cubes furent roulés jusque sur la pente opposée de la vallée. Un de ces blocs, qui peut mesurer quatre mille pieds cubes, porte à sa partie supérieure une inscription commémorative de ce funeste événement.

Au-delà de Cremes, aussi nommé Misocco, la vallée proprement dite se termine et la vigne, le noyer et le châtaigner disparaissent quoiqu'il y en ait encore de vieux, forts et touffus près des villages même les plus enfoncés. Nous sommes à 2300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Creneo, d'où partent des sentiers conduisant d'un côté à Chiavenna et de

l'autre dans le val étroit et profond de Calanca est un gros village d'environ douze cents habitants. Plus il est noir, triste, sale même, plus ses alentours sont agréables. La pittoresque vallée, parée de la plus riche végétation, est enclose par de belles collines et de hauts contreforts sur lesquels les ruisseaux, tantôt courent à découvert, tantôt, comme la Moësa elle-même, se précipitent des hauteurs, écumant et mugissant, en traversant de petits bois ombragés. A quelques minutes et au-dessous du village, mais plus élevés d'environ deux cents pieds, se trouvent les restes imposants du vieux château de Misocco, résidence patrimoniale des comtes Sax de Misocco ou Mousax. D'après des récits peu authentiques, le premier comte de Sax aurait combattu dès 933 sous Henri le Bâtit-seur; sa race commanda dans la vallée et se répandit plus tard dans la partie septentrionale des Grisons. Hans de Sax fut un de ces petits souverains qui, en mars 1424, contribuèrent à fonder la ligue grise sous l'ébénier de Trons, et le dernier de la famille Pierre de Sax, jura à Bazerol la réunion des trois Ligues. En 1482, il vendit la vallée de Misocco aux Trivulce de Milan, qui la possédèrent jusqu'en 1549. Quant au château lui-même, il fut détruit dès 1526 par les Grisonnais, dont il menaçait l'indépendance, et il est depuis en ruines.

Toutefois il reste encore de ce château, autrefois si fort et presque imprenable quatre tours assez hautes que trois siècles n'ont pu abattre ni la main des hommes détruire: elles sont reliées par des murs de dix pieds d'épaisseur couverts de broussailles et couronnés de lierre. Les murs intérieurs rompus menacent ruine: la chapelle seule, près de laquelle se voient les tombeaux délabrés des anciens seigneurs, est restée debout.

La vue dont on jouit à Misocco est la plus belle et la plus agréable qu'on puisse trouver dans une des plus belles vallées de la Suisse. Qu'on nous permette de la décrire brièvement avec les paroles d'un Grisonnais. „Détournons nos regards,“ dit-il, „des tableaux de destruction que nous offrent les ruines des châteaux et portons-les sur les terres larges et ouvertes qui s'étendent devant nous, brillantes d'une végétation méridionale. „A droite s'offre à nous, sur une terrasse de rochers, le gracieux village „de Soazza avec sa pittoresque petite église: à gauche, dans le fond, celui „de Santa-Maria; au sud-est les regards errent sur des tableaux agrestes „et variés que bornent à l'horizon le mont Giorio et le sommet encore „plus élevé du Camoghé: dans la direction opposée s'étalent en montant „vers le Saint-Bernard les villages de Cremeo, de San-Giacomo, de Lu- „giano, de Darba, d'Andesgea et de Cebia; à droite s'étend la chaîne de „la Buffalora, à gauche le mont de Comegna avec sa magnifique cascade:



A. F. enca sculpt.

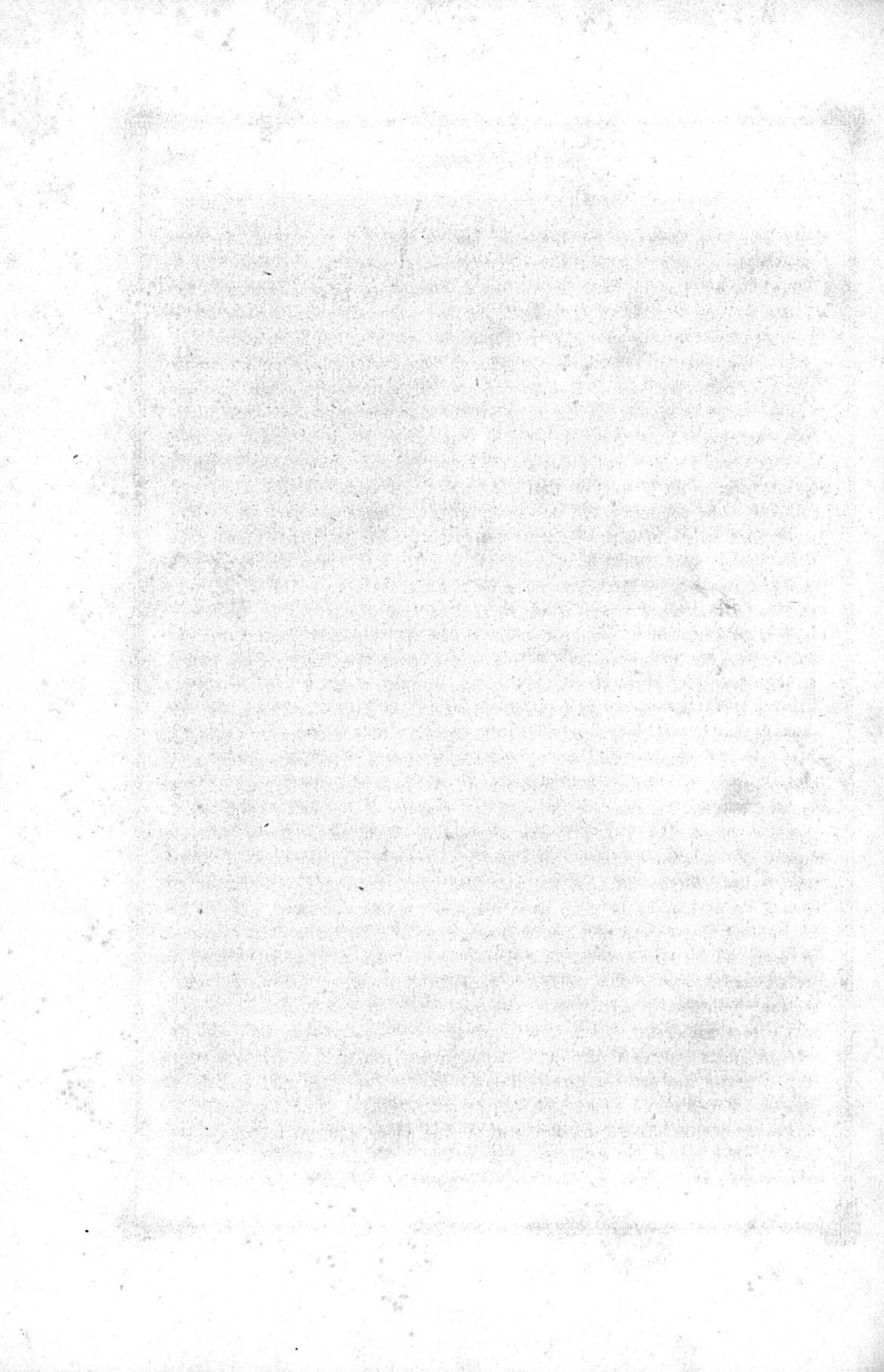
C. Koenler del.

SCHLOSS MISCO.

(Bürden)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

1872



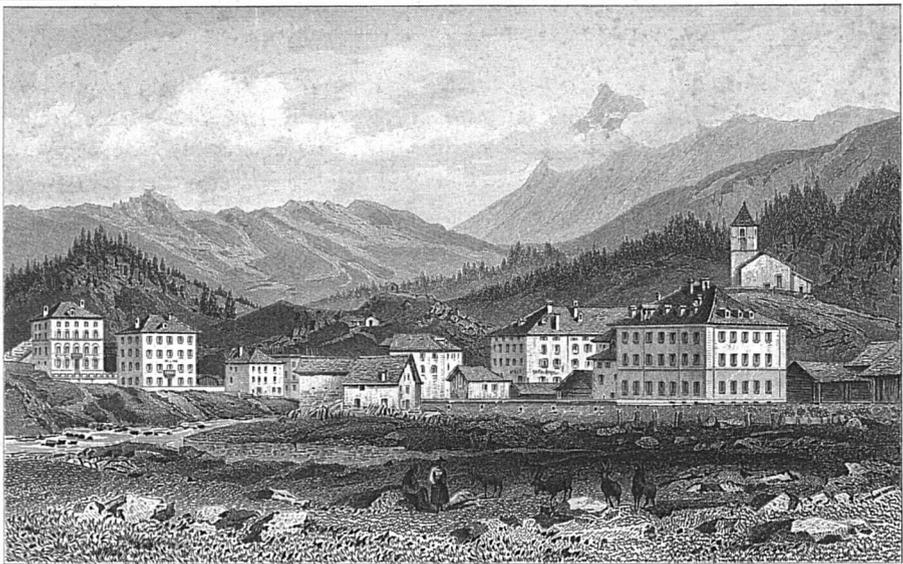
„les sommets éloignés du Roggione et du Pombio dominant ces deux „chaînes. Au pied de la colline du château apparaît à nos yeux la vie „méridionale. Les formes pittoresques des montagnes, les magnifiques cascades, l'épais feuillé des bois ombrés les collines doucement arrondies „surmontées d'églises ou de ruines forment vraiment un romantique paysage. Les bois de châtaigniers succèdent aux champs de maïs luxuriants : „au milieu des figuiers et des mûriers la vigne développe son feuillage „ombrés et la cigale cachée sous l'herbe fait entendre son chant monotone et agaçant. A côté de cette vie abondante du sud règne l'immobilité et l'engourdissement polaire des Alpes septentrionales. Neuf glaciers, „pas moins, s'étalent sur les flancs du pic Pompis, du pic d'Ucello et du „Marsal en descendant jusqu'aux pâturages, ou se développent sur les hauteurs des vals Calanca, Leggia et San-Giacomo ou des monts Trescolina.“

Après avoir quitté le château en ruines et lu, près de la route, la simple inscription en italien en l'honneur du brave Gaspard Boëllini, nous montons à partir de Cremeo, en suivant la rive droite de la Moësa, et arrivons bientôt au hameau assez bien bâti de San-Giacomo situé entre des rochers ébréchés et de vertes prairies, dans une belle région embellie par de belles cascades. Une de ces dernières rivalise avec le célèbre Staubbach de la vallée de Lauterbrunnen, dans l'Oberland Bernois. La route passe sur la rive gauche de la rivière: elle devient montante et raide et se dirige en faisant de nombreux détours vers quelques petits hameaux; en une heure elle s'est élevée de près de 1000 pieds. Dans un défilé étroit et couvert de bois, au-dessous du hameau composé de huttes noircies de Cebia, la Moësa se précipite de rochers hauts et escarpés. Après une montée continue, nous atteignons enfin San-Bernardino, le village le plus élevé. Il est situé sur une jolie terrasse, à 5100 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une belle vallée encaissée, arrosée par la Moësa qui y forme des chutes d'eau, entourée de montagnes couvertes de sombres bois de mélèzes et dominée par plusieurs glaciers. Outre ses trois grandes auberges, le village compte quelques petites maisons qui même ne sont habitées en partie que pendant l'été. Il y a à San-Bernardino une source minérale, depuis longtemps connue sous le nom de „eau fortifiante „mais qui n'est employée beaucoup que depuis ces derniers temps et fait partie des sources ferrugineuses. Elle sourd dans une prairie au pied de la colline où s'élève l'église, et est recueillie dans un bassin de pierre au-dessus duquel on a construit une jolie salle en forme de chapelle. La plupart des malades viennent du Tessin et de l'Italie: la saison, à cause de la hauteur du site, ne dure que six semaines du commence-

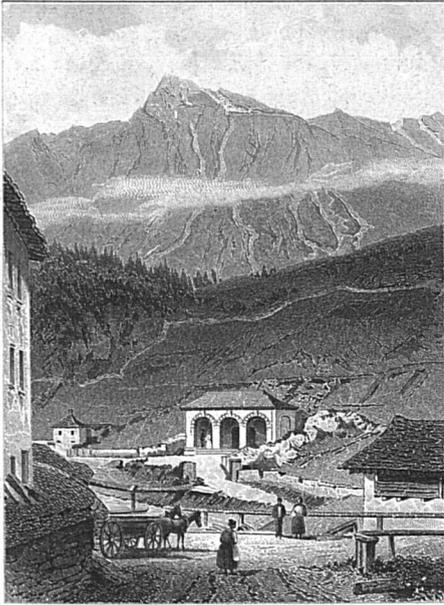
ment de Juillet au milieu d'Août. Les environs du village sont charmants et présentent de l'intérêt : les promeneurs se dirigent toutefois de préférence vers un petit lac assez attrayant éloigné d'une demi-lieue. De forme ronde, transparent et abondant en tanches (les célèbres tanches du Saint-Bernard), il est situé dans une région écartée, au milieu de bois de mélèzes et de riantes prairies à travers lesquels serpente un petit ruisseau.

Au-delà de San-Bernardino, la route par de longs détours s'élève en passant sur des contreforts abruptes et au travers de tunnels qui la mettent à l'abri des avalanches, et arrive bientôt dans les monts de Muccia au beau pont cintré nommé pont Victor-Emmanuel en l'honneur du roi de Sardaigne. D'abord construit par le conseiller d'état Tessinois Poccobelli, il dut plus tard, menaçant ruine, être remplacé par une nouvelle construction élevée sous la direction de l'architecte grisonnais La Nicca. Il est maintenant long de 190 pieds, large de vingt, et consiste en une arche de 70 pieds d'ouverture qui laisse entre elle et l'eau un espace de cent pieds. Si l'on se place à sa base, on aperçoit à travers l'arche le grandiose et neigeux Moschelhorn. Plus haut que le pont, la Moësa forme sa première cascade remarquable. Plus haut encore on rencontre le lac oblong, sombre et pittoresque de Moësala, alimenté par les glaciers voisins et du sein duquel s'élèvent trois îles rocheuses et incultes. On trouve en grand nombre dans son voisinage de belles et rares plantes des Alpes. Quelques pas conduisent de là à l'hospice ou maison de la montagne, construit aux frais du gouvernement sarde et offrant aux voyageurs le coucher et une nourriture simple. Là, sur les hauteurs de la passe du Saint-Bernard, se termine au milieu de débris de roches à l'aspect sauvage la splendide vallée de Misocco, car de l'autre côté la route descend dans la vallée allemande de Rheinwald, arrosée par le Rhin postérieur.

La passe du Saint-Bernard, sans doute très-ancienne et connue des Romains eux-mêmes, tire son nom d'une chapelle élevée là par la piété, il y a des siècles, à Saint-Bernard de Sienna. Auparavant elle s'appelait Vogelberg (Mons Avium et Mont Aquil) et elle est comprise dans l'Adula de Ptolémée. On y voit encore des traces d'une vieille route attribuée aux Romains et qui était si convenablement établie que, quand les avalanches et les tourmentes de neige arrivent, en hiver, elle est souvent préférée à la nouvelle. L'empereur Constantin l'utilisa probablement en 396 quand, à la tête d'une grande armée, il marcha contre les Alemanni établis dans la Linzgau. Dans le moyen-âge elle continua d'être pratiquée et passa comme l'une des moins dangereuses de la chaîne des Alpes. Des



ST BERNARDINO.



SAUERBRUNNEN.



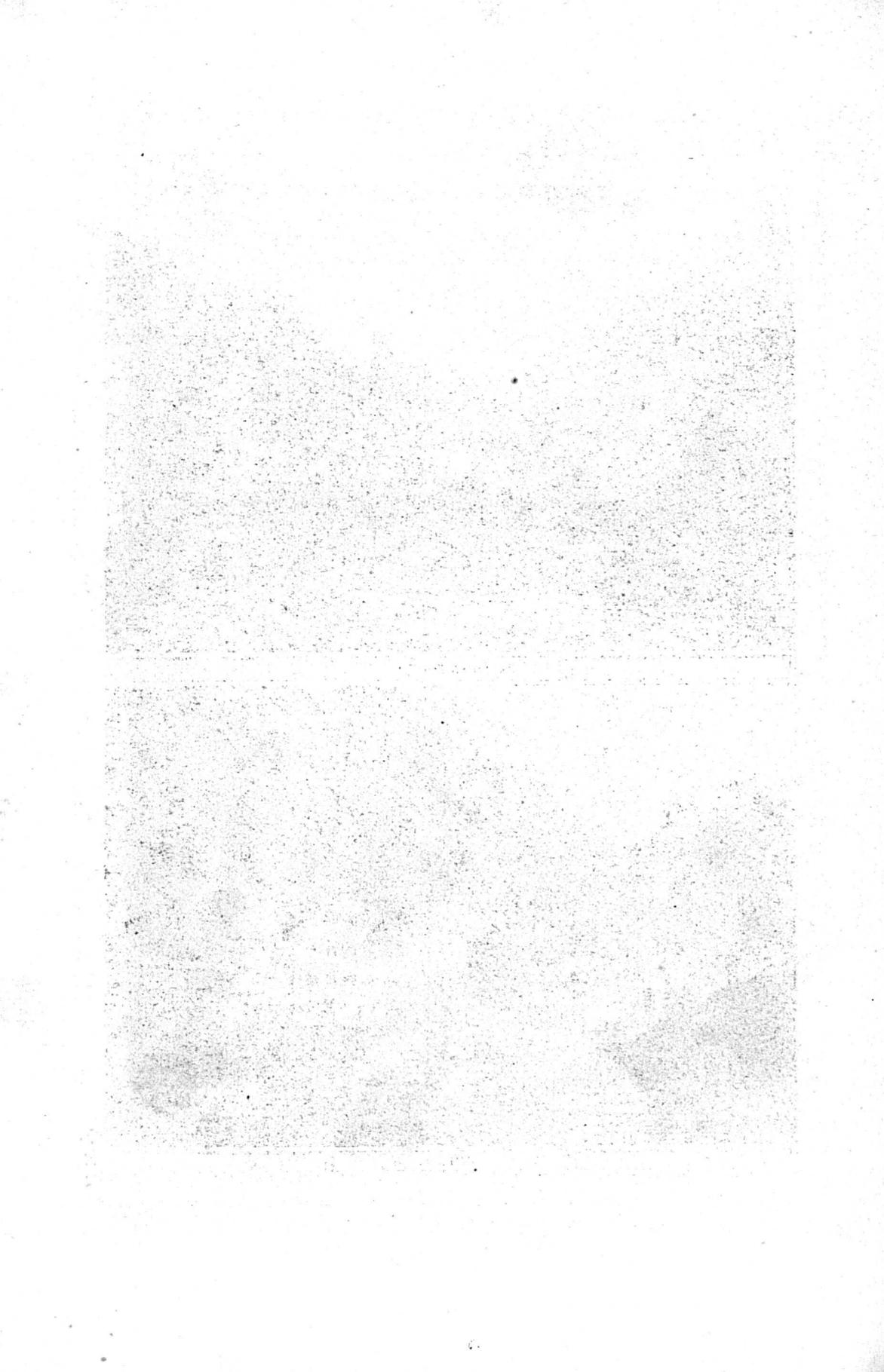
CASCADE MOESA.

L. Robbeck del.

Fr. Müller sculp.

PARTIEN AM BERNHARDIN.

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.





PROMONTOGNO .



SPINO .

L. Rohbock delt

A. Pesca sculp

IM BERGELL.
(Bündten)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

2159

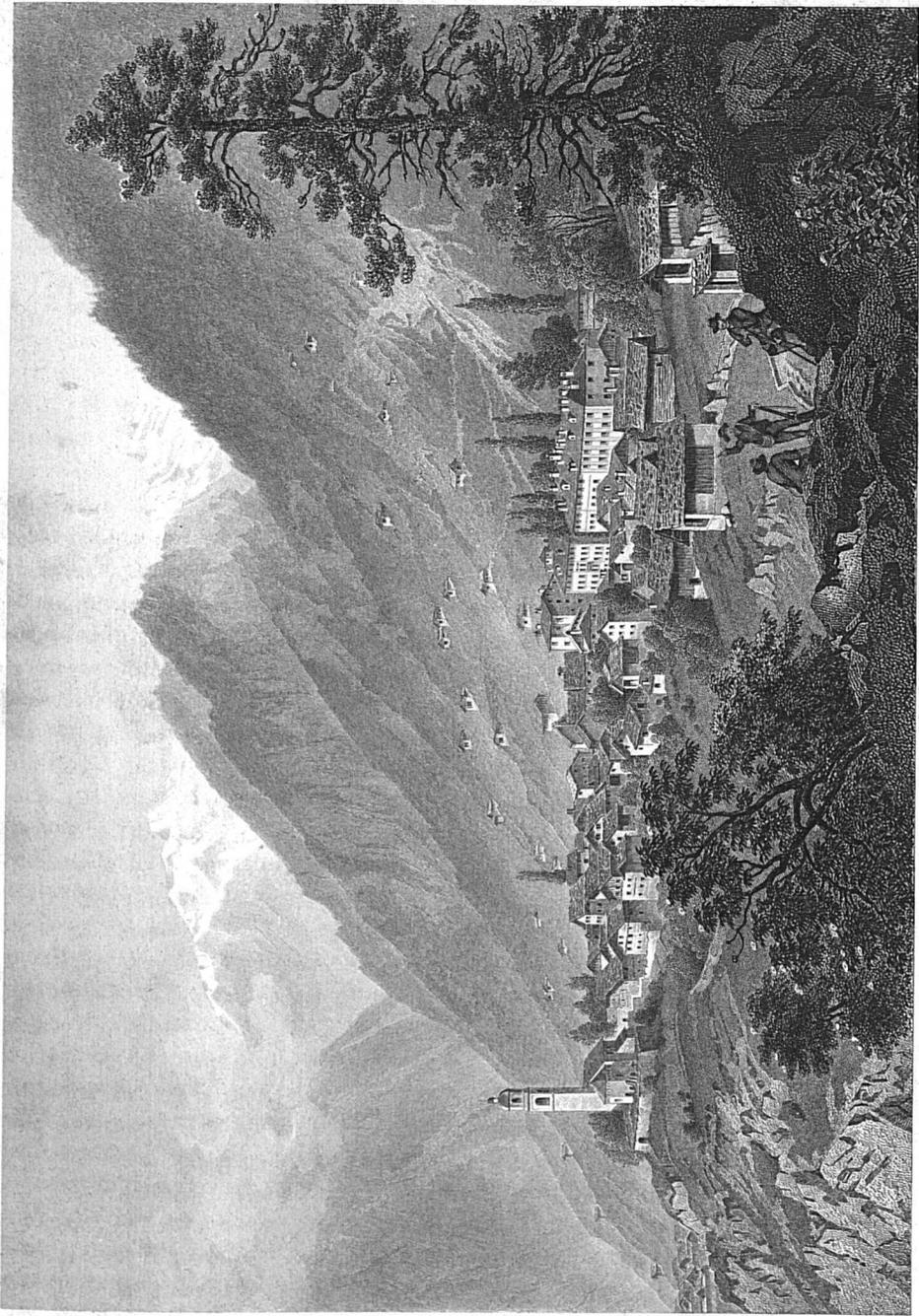
armées l'ont souvent traversée et notamment pour la dernière fois, le 7 mars 1799, un grand corps d'armée français qui, sous les ordres de Lecourbe, s'avancait contre les Autrichiens. Mais la route d'alors n'était qu'un chemin défectueux où les voitures ne pouvaient passer et qui n'était praticable que pour le touriste et les bêtes de somme, un vrai casse-cou en un mot, que vingt ans plus tard seulement, les Grisons ont transformé à grands frais en une route large, à pentes modérées, et presque toujours praticable.

Tous les ans, semblables à des vols d'oiseaux, des milliers de voyageurs qui ont parcouru la classique terre d'Italie et ont séjourné en dernier lieu auprès du splendide lac de Côme, se dirigent de là vers le nord, passant par Chiavenna, en allemand Cläven, pour arriver en Suisse. Pendant près de trois siècles, le territoire qu'ils traversent a été suisse, car, en 1512, les Grisons conquièrent sur le duc de Milan, dans une grande et glorieuse expédition, le district de Chiavenna et le gardèrent jusqu'en 1797, époque à laquelle ils le perdirent malheureusement par leur faute. Ils refusèrent opiniâtement, malgré un Conseil intelligent, d'accepter dans leur communauté comme quatrième ligue libre, des pays qui leur avaient été soumis, et durent en conséquence voir avec douleur que peu avant la paix de Campo-Formio, le tout puissant général Bonaparte annexa à la république Cisalpine nouvellement fondée leurs possessions de Chiavenna, de Bormio et de la Valteline. Ils ne purent jamais reprendre Chiavenna: elle resta à la Lombardie dont elle fit partie. Deux routes se dirigent de Chiavenna vers les Alpes: l'une très-fréquentée gagne au nord le Splügen, l'autre à l'est, la vallée de Maira, pour arriver à la passe de Maloja et de là descendre en Engadine. Nous allons prendre cette dernière qui suit la rive droite de la Maira et nous conduit en moins de deux heures à la frontière des Grisons, près du petit ruisseau de Lovero, et nous laisse voir l'effrayant éboulement qui, dans la nuit du quatre septembre 1618, détruisit la riche petite ville de Plurs et la couvrit de débris.

Le district que nous traversons porte le nom de Bergell, en italien Bergaglia, et fut nommé autrefois, comme formant le rempart de la Gaule Cisalpine, Prægallia. Il consiste en une étroite vallée principale de six lieues de long dans laquelle coule la Maira et où débouchent du nord et du sud de petits vals escarpés et inhabités. Les deux côtés sont formés par

de hautes chaînes que traversent de mauvais et étroits sentiers, pratiqués des habitants et des chasseurs, et qui conduisent au nord au val écarté d'Avers et au sud dans la Valteline. À droite de la rivière les massifs montagneux sont sauvages, effrayants, incultes, souvent couverts de neiges éternelles, mais ils prennent un aspect plus effrayant encore du côté de la Valteline, où leurs sommets déchirés, leurs masses de rochers profondément crevassés, leurs glaciers sillonnés de fissures béantes, et leurs majestueuses arêtes glacées offrent un coup-d'œil difficile à rencontrer dans quelqu'autre partie de la Suisse. Quelques-uns de ces pics énormes, que nul pied humain n'a foulés jusqu'à présent, et qui ont leur base dans des champs immenses de neige et de glace, atteignent une hauteur de plus de 11,000 pieds et rivalisent avec les plus hauts sommets de l'Oberland Bernois et du Valais. La vallée de la Maira a toutefois en elle-même un aspect riant, quoiqu'elle paraisse un peu aride dans les deux plus hautes de ses cinq parties, à Maloja, et qu'elle présente le caractère des paysages des Alpes et ne produise ni blé ni pommes de terre. Dans la troisième croissent déjà le froment, le maïs et le lin, et au-dessous de la ligne de séparation de Porta, la vallée devient toute italienne quant à ses productions. Les vignobles succèdent aux arbres à fruits, aux noyers et aux mûriers : sur les pentes des montagnes qui forment la vallée s'étendent de beaux bois de châtaigniers, et le figuier même prospère et porte ses fruits en plein air et dans les jardins.

Bergell a environ 1600 âmes et les femmes sont de beaucoup plus nombreuses que les hommes. Ces derniers émigrent en masse et ne reviennent qu'en partie dans leur village, généralement pour peu de temps, jusqu'à ce que, les années augmentant, le désir de revoir le pays devienne plus fort, et que le vieillard vienne choisir son tombeau dans le voisinage du lieu où a été son berceau. Depuis soixante ans environ la population de Bergell n'a presque pas cessé de diminuer. Autrefois grand nombre des hommes servaient comme mercenaires dans les armées étrangères, notamment dans l'armée hollandaise, mais le cas est beaucoup moins fréquent maintenant que la France et l'Italie ont licencié leurs troupes suisses. C'est l'italien qui est parlé dans la vallée mais comme langage dominant, il s'est approprié beaucoup de mots étrangers et est devenu difficile à comprendre même pour les natifs de l'Italie moyenne et de la méridionale. D'après la coupe de leur visage et la vivacité de tout leur être, les Bergellais appartiennent à n'en pas douter à la race italienne, mais, malgré cela, ils professent presque sans exception la religion protestante et beaucoup de traits du caractère populaire ainsi que les antiques cou-



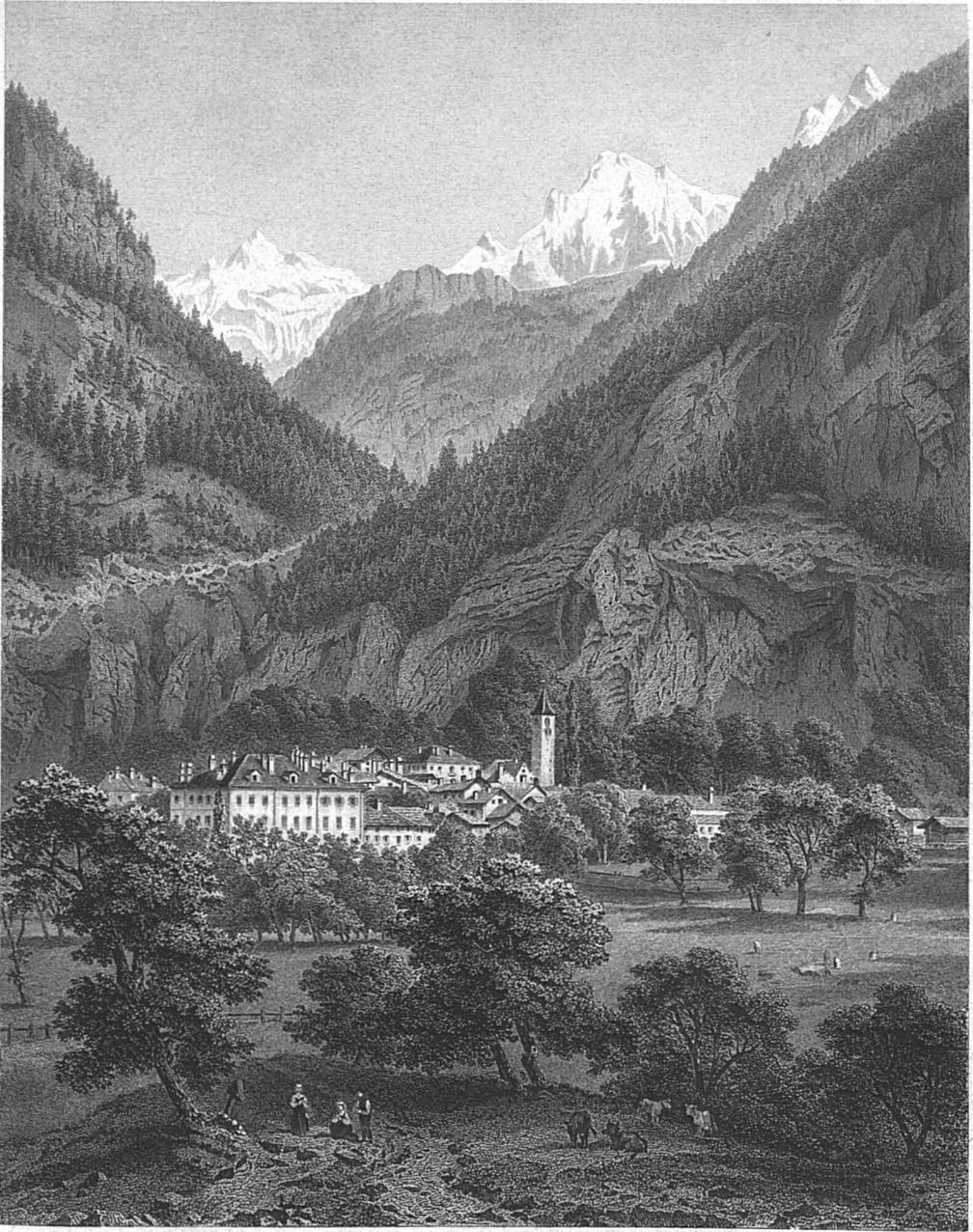
J. Rahbeck del.

A. Fesca sculp.

SS O G L I O
(Bünden)

Druck & Verlag von C. C. Lange in Darmstadt.





L. Koldbeck del.

A. Braun sculp.

BONDO UND DER BONASCA-GLIETSCHER.

[Barrhen]

Druck & Verlag von J. G. Lang in Bernstadt.

261

tumes qu'ils pratiquent fidèlement depuis des siècles, les rapprochent du nord, c'est-à-dire de la Suisse. Habitant depuis plus de mille ans la ligne séparative de l'élément italien et de l'élément allemand, les Bergelais, anciens sujets immédiats de l'Empire, ne pouvaient, même s'ils eussent appartenu exclusivement à l'un des deux, se soustraire à l'influence de l'autre, et de là est provenu ce mélange particulier de l'extérieur italien et des mœurs allemandes qui frappe partout les yeux de l'observateur attentif mais plus particulièrement dans la partie septentrionale de la vallée.

Après avoir passé le ruisseau frontière de Lovero, nous rencontrons sur la rive de la Maira, à 2300 pieds de hauteur, le petit village de Castasegna qui tire son nom des châtaigniers qui y forment là de jolis petits bois. Ses habitants vont en grand nombre à l'étranger exercer l'état de confiseur et ne reviennent pas toujours dans leur pays natal ce qui fait que la population a diminué depuis un siècle presque sans interruption et ne s'élève aujourd'hui qu'à 200 âmes. Un petit torrent y forme une assez jolie chute d'eau dans une belle forêt de châtaigniers. De l'autre côté de la Maira, au pied de la chaîne méridionale, dans une situation ombragée mais fertile, se trouve le hameau de Bondo d'où l'on jouit d'une vue assez belle sur la vallée, mais de beaucoup inférieure à celle que l'on a du haut des arches du pont de la Maira. En effet, fermée dans sa partie supérieure par la digue de rochers de Castelmuro avec sa tour grise isolée, la vallée s'ouvre dans sa partie inférieure : des deux côtés s'élèvent de puissantes montagnes autrefois totalement, mais maintenant en partie seulement boisées jusqu'à leurs sommets grisâtres ou leurs arêtes, et au-dessus du château du comte Salis, qui cherche à se cacher sous de beaux châtaigniers, brille dans le haut de la montagne un glacier d'où sort la Bondasca aux eaux abondantes qui, après avoir arrosé la vallée étroite et sauvage qui porte son nom, se répand dans la plaine toute écumante au sortir d'une forêt obscure. A droite de la vallée, sur une terrasse plus élevée que Castasegna de mille pieds, se trouve le gros village de Soglio d'où une des branches de la nombreuse, remarquable et influente famille des Salis, celle des Salis-Soglio, tire son nom. Cette famille paraît avoir de très-bonne heure fourni les seigneurs au pays et l'on trouve, dit-on, cité un André de Salis, comme possesseur en 1060 du fort presque complètement détruit de Castellatsch, situé dans un enfoncement d'un des contreforts de la montagne, et dont le nom apparaît pour la première fois dans l'histoire en 913. Soglio a été longtemps la résidence des Salis qui y possédaient des châteaux et des jardins remarquables. Près du village,

l'Aqua di Stoll ou Caroggia forme une chute digne d'être vue, et les voyageurs devraient être attirés en plus grand nombre qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, par le bel aspect qu'offrent les chaînes de montagnes qui se dirigent au sud entre la Bergaglia et la Valteline, ainsi que par leurs aiguilles et leurs sommets couronnés de neiges et séparés par des glaciers et l'énorme „Monte delle Disgrazie“. C'est avec étonnement qu'on voit à Soglio à côté de l'arbre des plaines méridionales, le châtaignier, portant encore des fruits (du moins il y en a un), celui des hautes montagnes, le grand pin cultivé ou arve.

Après cette digression, continuons de parcourir sur les hauteurs la route principale, qui passe sur la rive gauche de la Maira. Semblable à un avant-coureur de la montagne, un rocher escarpé se détachant du sud s'avance dans la plaine et resserre la rivière dans un étroit passage qu'elle traverse, sous un pont de pierre, dans un lit profond et rocailleux. C'est de cet avant-coureur que le village a pris son nom de Promontagno. On a l'habitude d'appeler le passage la Porte, (Porta): cela vient de ce que dans l'antiquité, au temps de la domination romaine, il y avait là une porte de Bergell, qui, lorsqu'il y avait guerre, barrait la route de Septimer et de Julier et protégeait la plaine contre les incursions des montagnards. Il y a encore des traces de la voie romaine et un long mur épais de dix pieds. Les Lombards élevèrent là des fortifications dans le même but, et c'est la même idée qui fit construire au moyen-âge, peut-être sur l'emplacement d'un fort romain, le château de Castelmur, berceau de la célèbre famille de ce nom. Ruiné depuis 1453, il montre sa veille tour grise plantée sur la muraille que forme le rocher. Près de là se trouve l'église abandonnée de Bergell dans la tour de laquelle il y a une grosse cloche qui, depuis des siècles, fait résonner sa voix sonore et profonde jusque dans les localités les plus reculées de la vallée chaque fois qu'un Podestat de la haute cour ou un membre de la famille Salis est porté à sa dernière demeure. Au-delà de la noire muraille de rochers de la „Porte“ on plante encore partout le maïs, et la vigne chargée de raisins grimpe autour d'échalas placés en tous sens sur les blocs de rochers écroulés et jetés pêle-mêle les uns à côté des autres.

La route suit continuellement la rive gauche de la mugissante Maira et atteint bientôt après avoir laissé Borgonovo et passé le confluent avec la Maira de la sauvage Albigna que ses galets rendent très-dangereuse, le petit bourg de Vicosoprano, en allemand Vespran. La „tour ronde de Vespran“, qui porta aussi le nom de même signification de tour de Sewele, mérite d'être observée comme étant peut-être un point fortifié élevé au-

moyen-âge sur un soubassement de construction romaine. Deux autres de ces points étaient Castel sott (château inférieur), et Castel sur (château supérieur), et ce dernier appartenait à la famille noble des Prévost, réduits dans les Grisons même à la condition de paysans; mais très considérés encore en Angleterre et à Genève. D'après leur arbre généalogique qui s'appuie sur un faux rescript de Dagobert le Grand en date de mai 630, les Prévost ou Präpositis ne seraient rien moins que des descendants de la célèbre famille des Fabius de Rome qui auraient émigré dans les Grisons au temps de la domination romaine. On rencontre, il est vrai, de semblables histoires tout-à-fait sans fondement dans d'autres familles, mais il n'en est pas moins hors de doute que la noblesse des Grisons est très-ancienne et se trouve en grande partie nommée dans les premiers documents historiques relatifs à la Rhétie. Au-dessus de Vicosoprano, déjà situé à 3200 pieds de hauteur, le sol de la vallée s'élève de nouveau si rapidement que le village qui vient ensuite, Casaccia, et qui n'est éloigné que d'un mille allemand, se trouve à 4560 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là se jettent dans la Maira les eaux provenant du val Muretto et des hauteurs du Septimer et de la Maloja. Les environs du village ne produisent plus de céréales: les pommes de terre même sont peu cultivées dans les jardins: les arbres feuillus se réduisent à quelques aulnes blancs et à quelques sorbiers. La contrée revêt une sauvage beauté et le coup-d'œil dont l'on jouit du haut du village, près de la poste, est magnifique: une muraille de rocher, à pente douce, couverte d'un gazon d'un vert éclatant, occupe la gauche du premier plan; à droite s'étalent pêle-mêle et d'une façon pittoresque les blanches petites maisons de pierre du village souvent composées de trois étages; des montagnes géantes dont les beaux contours doivent frapper l'observateur occupent l'arrière-plan. Au milieu de ces dernières brille comme un fil d'argent une belle cascade qui tombe dans l'abîme d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Au-dessus du village apparaissent les ruines d'une tour nommée Turratsch, sans doute du nom de la race de seigneurs depuis longtemps oubliée qui la possédait.

Une vieille route abrupte et fatigante, vraisemblablement construite originairement par les Romains, conduit de Casaccia au haut de la passe du Septimer. Cette route, la plus fréquentée au moyen-âge de toutes celles de la Rhétie, était encore à la fin du treizième siècle la seule que prissent les voyageurs qui se rendaient de la Lombardie dans le nord de la Suisse. Elle traverse d'abord des bois et de jolies propriétés et, après avoir atteint un beau lieu d'observation, suit par une pente très-raide. cou-

verte de lames de pierre unies et glissantes, les bords d'un petit ruisseau murmurant pour arriver à la place où existait, au moyen-âge, une auberge de montagne fondée par les évêques de Coire et dédiée à Saint-Pierre. Les ruines de cette habitation, qui abritait autrefois les pèlerins ainsi que les autres voyageurs, ne sont plus utilisées aujourd'hui que par les bergers qui font paître en été dans son voisinage les beaux moutons de la Bergamasque. C'est tout au plus si les étrangers y trouvent un abri contre l'orage et le mauvais temps. Peu de temps suffit pour arriver de là, à travers des prairies rocailleuses et de vastes champs de neige, au sommet de la passe qui se présente comme un désert, non de sable mais de galets, dont la surface n'est modifiée en partie çà et là que par l'existence de rochers nus ou de flaques de neige ou de glaçons. Il y a près de là trois petits lacs dont les eaux ne se dirigent pas sur un même versant mais se rendent en partie dans la Maira, en partie dans l'Inn et enfin dans le Rhin Oberhalbsteiner.

Ici nous retournons à Casaccia dans le voisinage duquel se trouvent les restes d'une antique église à laquelle se rattache une légende de Saint-Gaudens, qui, forcé de fuir devant les hérétiques ariens, serait venu se réfugier à la fin du 4^e siècle dans la vallée de Bergell pour y prêcher l'évangile. Ses efforts réussirent, dit-on, mais les principaux d'entre les habitants païens le haïssant, s'emparèrent tout-à-coup de lui et après l'avoir soumis à de nombreux tourments, lui firent trancher la tête à Vicosoprano, sur les bords de la Maira. Un miracle vint aussitôt attester la mort du martyr, car le saint ramassa à terre sa tête sanglante, la lava dans les eaux de la rivière et la porta à Casaccia jusqu'à l'endroit où fut construite plus tard en son honneur la modeste petite église. Des marchandises en quantité passaient autrefois par Casaccia, où se trouvait un entrepôt nommé en Suisse „Sust“. Au-dessus du bourg, la route bien tenue monte en faisant de nombreux détours à angle aigu vers des arêtes saillantes couvertes de mousse et de lichens, puis, après avoir laissé derrière elle de profonds précipices, au dernier échelon de la vallée, le „Pian di Folla“ et enfin de là au sommet de la passe de la Maloja, la ligne de partage des eaux de la Maira et de l'Inn, où se trouve une auberge de montagne. La vieille route romaine plus courte a été en grande partie détruite dans ces derniers temps. De là part, se dirigeant vers le sud, un chemin praticable pour les bêtes de somme, qui conduit au val Malenco et dans la vallée de l'Adda après avoir traversé l'étroit et solitaire val de Muretto, laissé derrière lui le tranquille et poissonneux lac de Cavlotsch, et monté les paturâges abondants en plantes rares du Monte del



H. Rehbock del.

A. Pesca sculp.

PIAN DI FOLLA.

BLICK AUF CASACCIA.

(Bündten)

Druck & Verlaß von G.G. Lange in Darmstadt.

264

Oro. Près de l'auberge se trouve la frontière de la Bergaglia; en nous dirigeant au nord nous arrivons en peu de temps à la longue vallée de l'Inn qui forme le district de l'Engadine.

L'Engadine est peut-être la plus remarquable et la plus intéressante non seulement des vallées des Grisons mais même des grandes et des petites vallées qui se comptent par milliers de la chaîne des Alpes, vallées qui sont pour la plupart transversales et formées et entourées par des contreforts détachés des chaînes principales, tandis que l'Engadine appartient à cette espèce plus rare de vallées longitudinales que deux puissantes chaînes forment entre elles. Aussi, à la différence d'autres vallées importantes, ne commence-t-elle pas à des pics glacés et couverts de neige séparés par un glacier étendu, mais bien à un passage relativement bas, qui ne dépasse pas 5600 pieds de hauteur et n'est élevé que de quelques centaines de pieds au-dessus du sol de la vallée: de plus, elle ne s'abaisse pas brusquement, mais contient dans ses parties les plus élevées de longues plaines en partie couvertes de jolis lacs, et, malgré l'hiver long et froid qui y règne, on y trouve au lieu de chalets isolés ou tout au plus de petits hameaux habités seulement l'été, des bourgs semblables à des villes, entourés de cultures étendues et de beaux jardins. La seule vallée d'Avers, dans les Grisons, contient des maisons situées plus haut et habitées continuellement. Personne ne pourrait croire au premier coup-d'œil, si l'on était tout-à-coup transporté dans la haute Engadine, qu'on se trouve à près de 5000 pieds au-dessus du Brocken et presque à la même hauteur que le sommet du Rigi, et les grandes montagnes qui forment la ceinture de la vallée paraissent moindres parce qu'elles ne dominent que de quelques mille pieds le cours de l'Inn naissant et les terres qu'il arrose. Toutefois, pour qui regarde attentivement autour de lui, il est facile de découvrir les indices de la hauteur où l'on se trouve et de s'apercevoir tout aussitôt qu'on foule les régions alpines. A cette région appartiennent en effet les fleurs splendides et ornées des plus brillantes couleurs qui garnissent le gazon dans le voisinage immédiat des habitations; partout, à une distance si petite qu'elle surprend, se fait voir la limite de la zone où croissent les arbres; des chemins presque plans conduisent çà et là à des champs de neige, et il faut même peu de temps pour atteindre des lieux où la végétation disparaît presque entièrement. La basse Engadine

a sans doute un autre aspect que la haute, mais là encore il y a quelque chose de frappant et de remarquable, et la dernière localité des Grisons, le petit hameau de Martinsbruck lui-même, qui est l'extrémité de la haute vallée si remarquable et longue de 19 lieues, est encore élevé de plus de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dans le langage du pays l'Engadine s'appelle Engiadina et son cours d'eau, l'Inn, l'Ent ou Oen: la vallée se dirige du sud-ouest au nord-est. En général peu large, elle est en plusieurs endroits resserrée par les contreforts des montagnes qui la forment, et les défilés qui en résultent et que des ouvrages d'art pouvaient clore facilement, ont été pris dans l'antiquité pour frontières politiques. Le plus important de ces défilés, celui de Puntauta, sépare l'Engadine supérieure de l'inférieure. De nombreuses vallées aboutissent à la principale: pour la plupart courtes, resserrées et abruptes, elles sont arrosées par des cours d'eau qui portent le même nom d'oën et sont généralement inhabitées, souvent même inconnues. On rencontre même relativement assez fréquemment dans leur solitude déserte l'ours qui n'apparaît qu'exceptionnellement dans la majeure partie de la Suisse. Il y a près de soixante glaciers dans le bassin de l'Inn, des surfaces étendues y sont couvertes de neiges éternelles, et quelques-uns de ses sommets rivalisent avec les plus élevés d'entre ceux de l'Oberland bernois et du Valais. Les chaînes de l'Engadine sont remarquables à tous les points de vue, aussi bien par la diversité des roches primitives qui les forment que par les échantillons minéraux qui s'y trouvent, les belles et majestueuses formes qu'affectent leurs pics et leurs cimes, les mers et les rivières de glace qu'elles renferment et la flore toute alpestre et partiellement polaire qui les distingue.

Les onze paroisses de l'Engadine supérieure, par laquelle nous commençons notre visite, contiennent près de trois mille âmes, mais beaucoup des paroissiens habitent à l'étranger, employés qu'ils sont comme pâtisseries ou marchands. La religion protestante est la dominante: la langue est la romane rhétique ou mieux le plus pur dialecte de cette langue nommé ladinisch. Les classes instruites parlent cependant aussi non seulement allemand et italien mais encore habituellement, suivant qu'elles ont fait ou non de longs voyages, français et anglais: çà et là même, on peut comprendre l'espagnol, le hollandais, le polonais et le russe. Il ne se présente rien de caractéristique ni dans la constitution physique ni dans le costume nationaux des Engadinois, le costume ayant sans doute été mis de côté par suite de la fréquence de l'émigration. Il se rencontrait néanmoins encore souvent chez les femmes au commencement de ce siècle, et

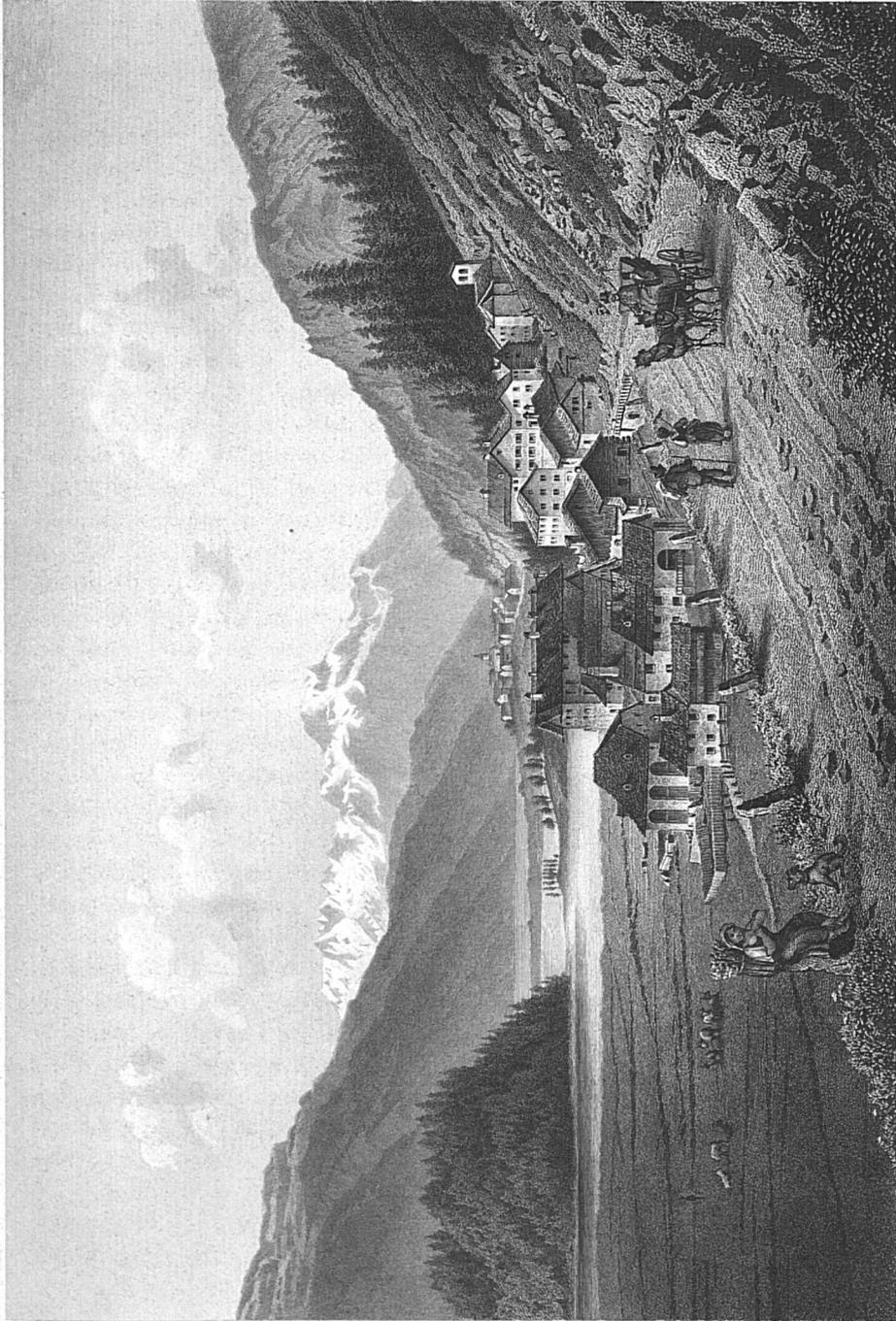
se faisait remarquer par son élégance et ses couleurs voyantes. Non seulement, en effet, la jupe de laine à plis, mais aussi les manches plates et les bas étaient de couleur écarlate; le corset était bordé et orné de rubans jaunes, un mouchoir bariolé s'enroulait autour du cou, sur la tête était hardiment posé une petite toque de velours ou de soie et le long tablier blanc étalait sa mousseline. Tout cela faisait paraître l'Engadinoise assez coquette. Nous parlerons à l'occasion des habitations et des localités. Les habitants du pays s'occupent principalement, comme les Grisonnais en général, de la nourriture et de l'élevage du bétail et de l'exploitation de leurs produits, mais quelque terrain que nécessitent ces occupations, il reste encore dans le bassin de l'Inn une grande surface de prairies et de pâturages qu'on ne peut utiliser et qu'on afferme pour cette raison à des bergers de Bergame.

A la voir, la vallée supérieure de l'Inn est une large surface plane: souvent la distance de la base d'une montagne à l'autre est d'une lieue, largeur déjà significative pour les vallées des hautes Alpes, et cette distance n'est jamais parcourue en moyenne en moins de vingt minutes. Selon la tradition, l'Engadine supérieure aurait été autrefois un vaste lac qui se serait écoulé par le défilé de Puntauta. On a l'habitude de la diviser en deux parties: la région des lacs qui commence à Maloja et finit à Saint-Moritz et celle des prairies qui s'étend de Celerina à Capella. La première est presque en entier remplie par des lacs sombres et poissonneux, les montagnes qui l'entourent, toutes dénudées, s'élancent audacieusement dans les airs en légères pyramides régulières, les champs de neige et les glaciers y sont fréquents, de petites forêts bordent les pentes, de petits bois de cèdres et de mélèzes couvrent les mamelons, et sur les humides bords des lacs, parmi des amas de débris couverts de mousse, prospère le plus beau des arbres à aiguilles des Alpes, le cèdre dont les branches étrangement tordues en forme d'arc portent à leurs extrémités de grosses corymbes d'un vert clair. Dans la seconde, au contraire, la vallée est couverte d'une verdure tendre quoique accentuée, à travers laquelle coule l'Inn, comme un fil d'argent; les pentes inférieures boisées sont surmontées d'une large zone de pâturages qui s'élève jusqu'à des rochers nus ou à des amas de débris minéraux, sur la côte septentrionale miroitent de nombreux villages aux maisons blanches, et des glaciers qui couronnent la vallée s'élancent en grand nombre, pyramides aiguilles, et sommets. Partout s'offrent les plus belles vues et les plus beaux aspects: soit qu'on parcoure la route, soit qu'on fasse l'ascension des hau-

teurs qui s'élèvent des deux côtés, soit enfin qu'on pénètre dans les crevasses d'où s'échappent des torrents destructeurs.

Après cette digression passagère nous reprenons notre pérégrination. De la vallée de Bergell nous sommes montés sur les hauteurs stériles et entourées de roches nues de la Maloja: maintenant nous descendons rapidement du côté de l'Engadine par une bonne route bordée de rosiers des alpes et de petits et nouveaux sapins, avec le lac de Silser devant les yeux. Nous y arrivons bientôt. La montagne est à droite comme à gauche, nue, sauvage et crevassée: au nord se montrent des pics aux formes fantastiques couronnées de neige; d'une fissure étroite de la masse sort au sud l'abondant torrent de Fedoz ou Vtuoz dont les galets forment un delta. Un second petit torrent, la source de l'Inn, descend du Septimer à gauche de nous. La route suit la rive nord du lac, qui est le plus grand réservoir de la vallée par sa longueur d'une lieue et sa largeur de moitié: dans ses eaux profondes, à couleur verte et bleue, et presque toujours agitées ou soulevées, se baignent les roches pittoresques et les saillies qui les bordent. A l'extrémité septentrionale s'étend tournée vers le haut de la vallée une langue de terre en forme de monticule ombragé d'un bois sombre: il s'y trouve les ruines d'une ancienne forteresse nommée Chastelg & Castelmur. Elle avait été vraisemblablement construite, pour protéger la vallée, par les ordres d'un des évêques de Coire. Souvent au mois de mai, quand tout autour apparaissent sur les rochers les fleurs du printemps et que les papillons et les abeilles viennent y butiner, le lac est encore couvert d'une solide croûte de glace: l'artillerie française a même pu le traverser le 4 mai 1799. Mais nous quittons ses bords et nous arrivons à Sils, situé dans un district stérile et sauvage à 5560 pieds de hauteur et composé de deux parties distinctes. Tandis que „Kirchdorf“, aux jolies maisons, apparaît nu et désolé sur une surface élevée et marécageuse qui vous rappelle les tourbières du nord sous le rapport de la végétation, le plus aristocratique Sils-Maria élève entre des collines couvertes de mélèzes, dans une solitude de cembres au bas de la vallée de Fee, ses belles habitations de pierre pourvues de balcons richement décorés et entourées d'élégants jardins. A cette élévation, dans cette région alpine, elles font souvenir par leur joli extérieur et leur confortable disposition intérieure de la vie des villes dont leurs propriétaires ont fui jusqu'à cet endroit les occupations diverses.

Sorti du lac de Silser, l'Inn, nommé encore ici Sela, verse ses eaux dans le lac plus petit et plus joli de Silvaplana où débouche aussi le torrent de Feet ou Fex. Il sort par un étroit passage de la vallée aux



A. Pesca sculpit

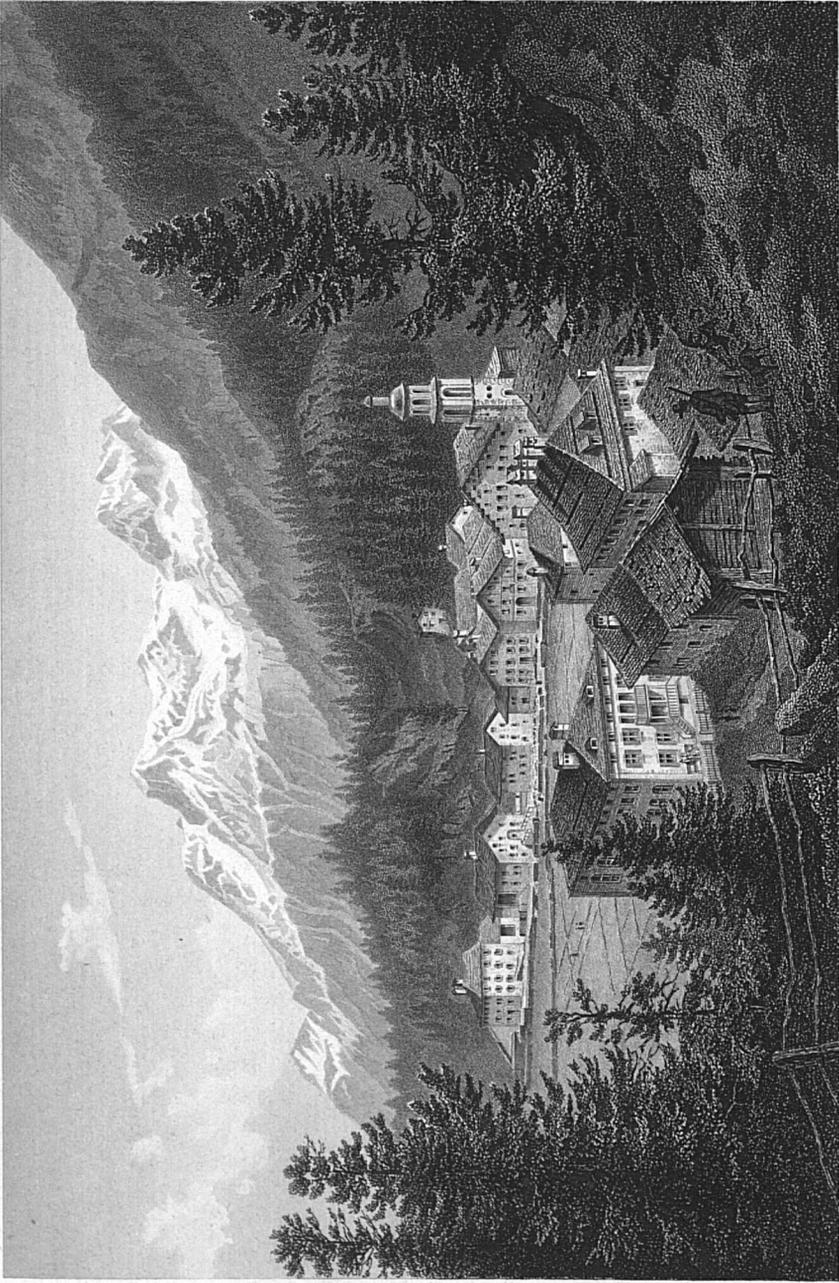
CAMPFER UND SILVAPICANA.

(Bürden)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

J. Reiback delit





L. Kohbeck del.

A. Pesca. sculp.

ST. MORITZ.

(Pünden)

Druck & Verlag von C. Lange in Bernstadt.

pâturages étendus qui porte son nom, et dans le fond de laquelle s'étale, descendant des hauteurs du Bernina, un beau glacier assez remarquable. Cette vallée elle-même contient plusieurs petites fermes et une petite chapelle et communique avec le val Malenco, dans la Valteline, par des sentiers difficiles. De Sils à Silvaplana, le long du lac de ce nom, nous marchons sur des terrains marécageux parsemés de buissons jusqu'à ce dernier village. Il est établi sur le terrain d'alluvion déposé par un torrent et entouré d'un bois de cembres et de beaux gazons; exposé au froid et au vent, il occupe la bande de terre qui sépare le lac de Silvaplana de celui de Campfer et que traverse le canal „la stretta del Piz.“ Un pont qui passe ce dernier, que la gelée n'atteint pas mais qu'agite souvent assez fort la tempête, conduit, après qu'on a laissé derrière soi un joli coteau couvert de cembres, au petit hameau de Surlei déjà souvent enseveli sous les éboulements de la montagne. La circulation est assez active à Silvaplana car c'est de ce village que part, pour aboutir à la passe de ce nom, eu traversant une belle forêt de pins ainsi que des pâturages, l'antique route bien tracée et bien fréquentée de Julier; mais nous apercevons au milieu de ses jolis édifices, comme dans d'autres localités de l'Engadine, des ruines de maisons dévorées par le feu et désertées par leurs propriétaires et donnant au village, sans raison, un aspect de décadence. En descendant la vallée nous longeons le lac de Campfer dans lequel s'avance une petite et pittoresque presqu'île couverte de mélèzes, et nous atteignons le village du même nom que des rochers aux parois élevées protègent contre le vent du nord-est, et où, grâce à la température plus douce qui y règne par suite, l'on peut déjà récolter par une culture attentive du seigle et des pommes de terre. Il ne se compose que de quelques maisons qui dénoncent du reste l'aisance, et d'une vieille tour nommée Caste, sans doute élevée il y a de longues années pour protéger le passage de la route de Julier.

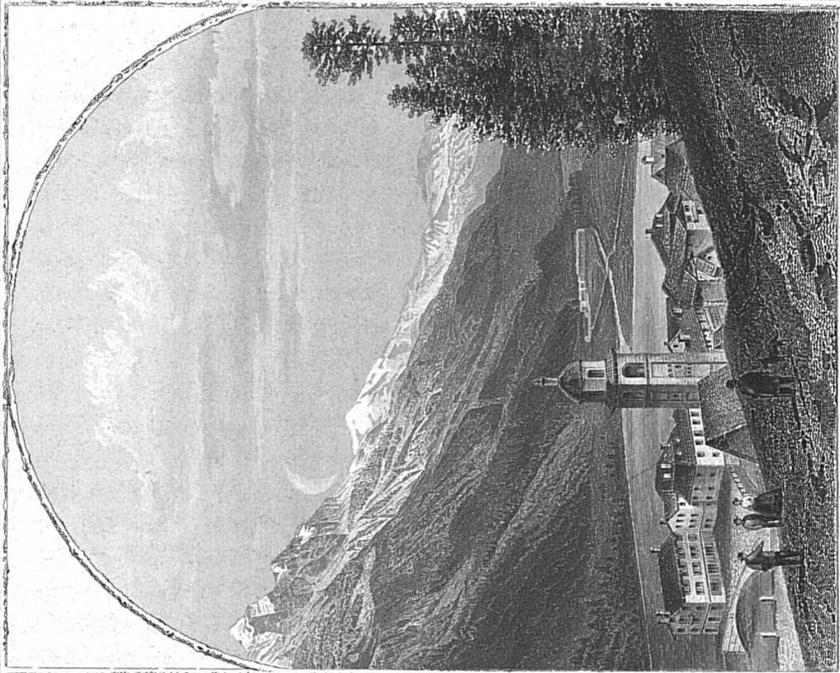
Très-élevée au-dessus de la vallée, au milieu de laquelle brillent les jolis et sombres lacs, la route se dirige sans interruption vers le nord-est, au milieu de grands et splendides cembres. Après avoir tourné un angle et quitté le bois, Saint-Moritz avec son lac charmant et les jolis nouveaux bâtiments du célèbre établissement de bains apparaît à nos yeux. Nous nous y rendons. Les sources, près desquelles l'établissement s'élève, jaillissent à une hauteur de 5464 pieds, sur une pente doucement arrondie sise au nord du lac. La vue est superbe: de l'esplanade du Kursaal le regard, glissant sur des chaînes de hauteurs couvertes de mélèzes et de cembres, erre sur les champs de glace du majestueux pic della Margna

et sur les sommets du Julier, pour se porter de là sur les ravins rocheux et glacés de la Suvretta de Campfer, dominés par les grandes pyramides de granit rouge du pic Munteratsch, ainsi que sur les hauteurs à l'aspect sauvage des pics Nair, Padella et Ot, qui s'élèvent, le premier au-dessus de Saint-Moritz et les deux autres au-dessus de Samaden, et enfin sur le Rücken aux aiguilles déchiquetées, qui se détache du pic Languard pour s'avancer dans la vallée. De délicieuses promenades peuvent se faire de tous côtés et offrent, outre de magnifiques points de vue de la vallée et des hautes montagnes, l'occasion d'une riche récolte de belles et rares plantes alpestres et de lichens aux couleurs variées. Le climat est celui des hautes plaines et éprouve des changements fréquents et rapides: les nuits sont pour la plupart froides et les matinées fraîches et humides mais claires, tandis que dans les après-midi d'été la température s'élève souvent très-haut et peut descendre en un jour de 10 à 18 degrés. Les sources excessivement abondantes sont fortement ferrugineuses acidulées et contiennent une quantité notable d'alcali: elles se distinguent particulièrement par une richesse peu commune en acide carbonique. Paracelse lui-même a reconnu et vanté leur efficacité remarquable, encore augmentée par l'air qui vient fortifier les nerfs. Cependant elles furent longtemps négligées jusqu'à ce qu'une compagnie entreprit l'érection de l'établissement actuel. Il répond à toutes les exigences qui peuvent se produire dans un établissement de bains utile et confortable. Aussi chaque année voit-on s'augmenter le nombre des baigneurs qui, de tous les points de l'Europe, se dirigent sur Saint-Moritz du milieu de juillet au milieu de septembre, et commencent à le mettre à la mode à tel point qu'à certains moments il est impossible de trouver place au Kurhaus et dans les hôtels du village.

Du lac de Saint-Moritz s'élève un contrefort transversal qui forme le soulèvement le plus grand du terrain de la vallée: c'est près du point de passage de ce contrefort que se trouve le village avec sa vieille et pittoresque église dont le temps a visiblement incliné le clocher. Il n'y a que quelques hôtels qui attirent l'attention, mais de quel coup-d'œil magnifique n'y jouit-on pas sur le lac que borde un luxuriant gazon et termine une profonde sinuosité de la ligne de collines formée par le contrefort, et dans les eaux sombres et tranquilles duquel se reflètent avec une clarté surprenante tout le paysage environnant, et les masses rocheuses du pic Rosatsch, et les monts qui forment autour de lui une ceinture, et les groupes de maisons blanches du village élevé et éclairé par le soleil? A Saint-Moritz finit la plaine allongée que forme la partie supérieure de l'Engadine. La route, à partir de là, descend rapidement en zig-zag et



WASSERFALL BEI ST. MORITZ.



BAD ST. MORITZ.

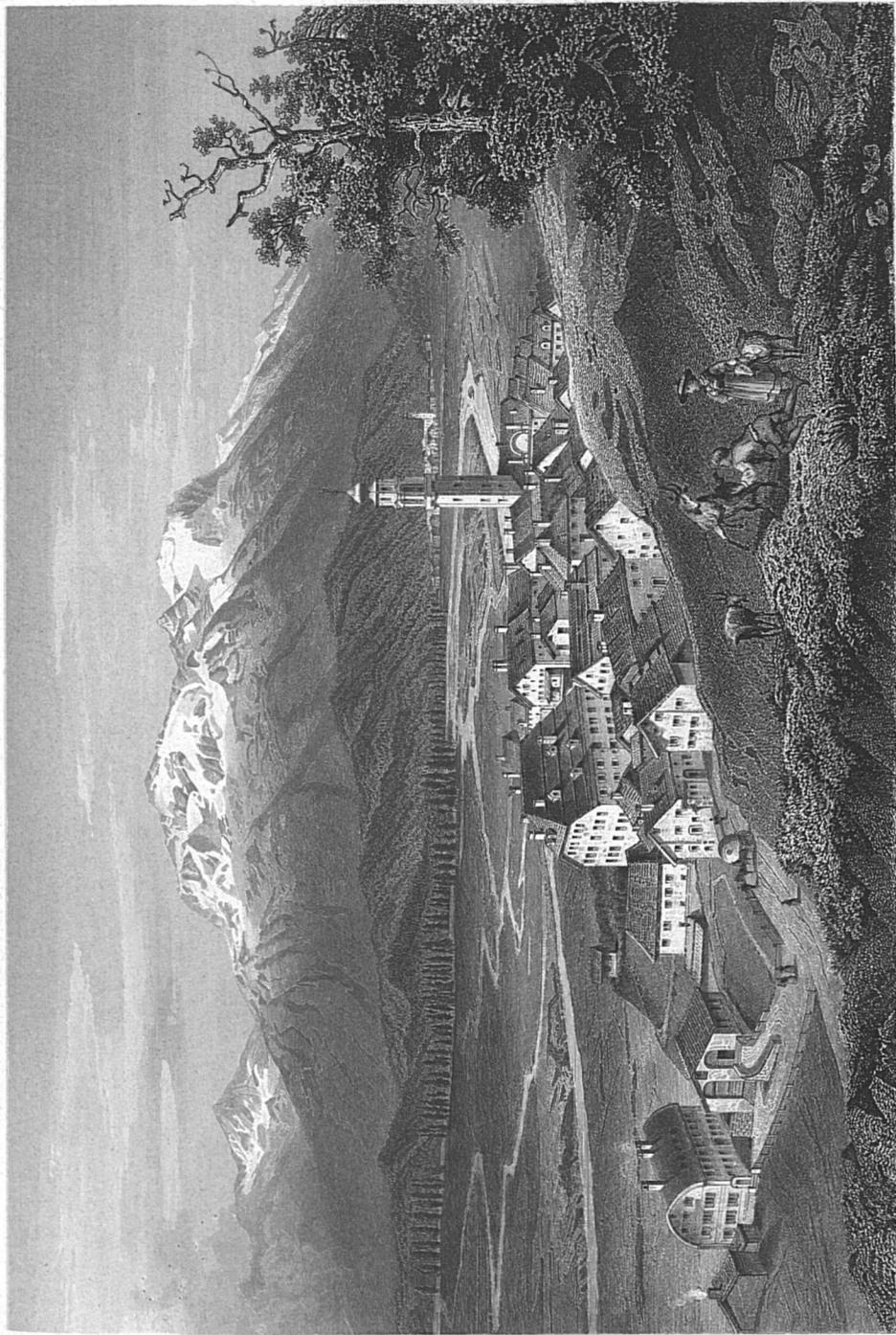
L. Rothrock del.

G. M. Kurz sculp.

ST. MORITZ.
(Bänden.)

Druck & Verlag von G. Glarig in Darmstadt.





L. Rothbock del.

SAMADEN.

(Bünden)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

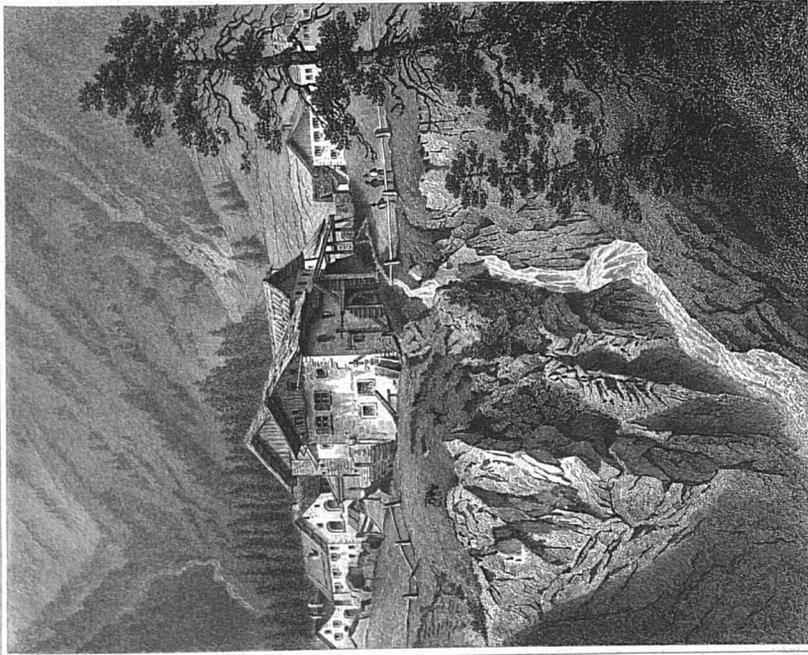
G. Kurz sculp.

après avoir traversé le hameau de Cresta, atteint en une lieue le petit village de Celerino, près duquel existait il y a plusieurs siècles un petit lac depuis desséché. Vingt minutes à peine suffisent alors pour arriver à Samaden, ce lieu de pèlerinage si fréquenté des voyageurs et qui ressemble à une ville par ses trois églises et beaucoup de constructions remarquables dont plusieurs servent de résidence à la famille Planta, si souvent citée dans l'histoire du canton des Grisons et de l'Engadine. Le site de ce village sur les pentes nord de la chaîne de montagnes est l'un des plus beaux de ceux de la vallée, qui a dans cet endroit presque une lieue de largeur. En face, au milieu d'un labyrinthe de brillantes pyramides de glace et sur l'arrière-plan de la vallée du Bernina qui vient séparer les masses montagneuses si colossales et si majestueusement belles, monte vers le ciel la plus haute pointe du Bernina, au milieu de glaciers et de rochers déserts; à l'ouest, derrière Celerina, qui brille au-devant d'elle, une espèce de digue transversale rocheuse et boisée vient terminer les prairies et le sombre pic Rosatsch étale ses terrasses de roche rouge; plus loin enfin, le pic della Margna s'étend bleu et sombre sur la vallée, détachant nettement du ciel ses belles formes. Du haut Mittelberg, en face de Samaden, on jouit également d'une belle perspective qui embrasse le groupe du Bernina, le haut de la vallée jusqu'à Maloja, le bas jusqu'à Zernetz et la chaîne intéressante des hauteurs septentrionales. Cette dernière n'égale toutefois pas, à beaucoup près, la hauteur circulaire que présente le sommet du pic Ot, qui, sous la forme d'une pyramide abrupte, s'élève au nord-ouest de Samaden jusqu'à une hauteur de 10,000 pieds. Anciennement il n'y avait guère que des voyageurs exercés qui pussent en faire l'ascension, mais maintenant, grâce à un chemin bien établi, on y arrive sans danger en 4 ou 5 heures si l'on part de Samaden, et le pic commence à faire une forte concurrence à son illustre voisin, le pic Lanquard, sis près de Pontérésina.

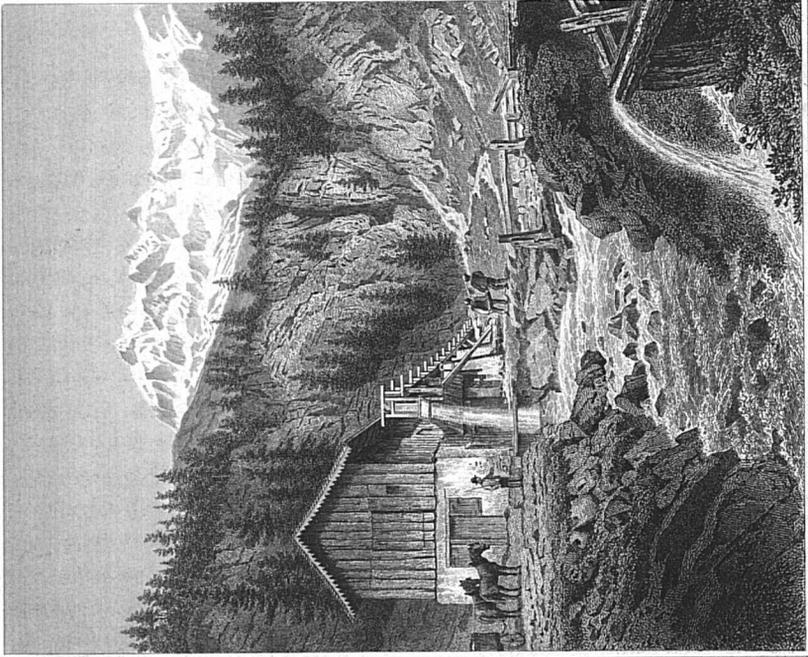
De Samaden, les touristes qui parcourent ce beau pays prennent d'habitude la route du Bernina ou visitent au moins dans les vallées latérales du Flatzbach les beaux glaciers de Rosegg, de Mortaraccia et de Flatz. Nous réservons ce tour jusqu'à la visite du Puschlav même et nous continuons à descendre la vallée sur les riants versants du côté nord jusqu'à Bevers, le plus beau village de l'Engadine supérieure, et dont les belles maisons sont construites d'un style particulier moitié moderne, moitié propre au pays. A Bevers aboutit une longue et montagneuse vallée, longue de plusieurs lieues, riche en pâturages, et remarquable par son aspect sauvage, qui commence aux déserts de glace encore

presque totalement inconnus du pic Err et de la „Cima da Flix“ et se fait remarquer par les vents du nord froids et saisissants qui y règnent. Il s'y fait sentir, même au milieu de l'été, de gros temps de neige qui s'étendent jusqu'au territoire fleuri de Bevers et font de ce joli village le plus froid de tous ceux de la vallée supérieure de l'Inn. Dans les environs et non loin de la route se trouvent et l'auberge commode „inder Au“ ou „a las Augias“ près de laquelle dès les anciens temps, se tenaient tous les deux ans dans une prairie les assemblées souvent orageuses mais importantes des communes de l'Engadine supérieure, et la source nommée „source aux merles“ (Fontana merla) qui sépare les deux juridictions de l'Engadine supérieure, celle d'au-dessus et celle d'au-dessous de Fontana merla. La circulation sur la chaussée est ici fort active: des voitures de poste, des omnibus, d'élégants carrosses à deux chevaux cherchent à y devancer la voiture ouverte, attelée d'un cheval rapide et bien soigné, qu'y conduit l'Engadinois; le marchand de fruits italien la traverse avec son âne chargé de marchandises, et derrière lui s'avance près de son chariot traîné par une misérable rosse ou par une couple de chiens, et suivi de sa famille vêtue de guenilles ou à moitié nue, le raccommodeur de chaudrons ou le fabricant de corbeilles, ces malheureux sans abri que chacun méprise et évite, et qui, errant comme le juif errant de place en place, ne se reposent nulle part plus d'un jour.

En continuant de descendre la vallée, nous arrivons à Ponte, auquel le pont long d'environ 80 pieds établi sur l'Inn a donné son nom, et qui est situé au commencement de la route qui par l'Albula et Bergün conduit à Coire. Au-delà de la rivière, sur le versant méridional de la montagne, s'étale le beau village de Campogask, ou mieux Campovat, dont le territoire a été souvent ravagé par le torrent provenant de l'étroit et sombre val de Chiamuera qui se termine là. Le 7 mars 1799, quand cinq pieds de neige couvraient la vallée, il y a eu tout près de là un vif combat entre les Français et les Autrichiens. — Les environs sont délicieux, quoique mille pieds à peine séparent le ruisseau de la région où les arbres disparaissent et que sur les bandes vertes et étroites que forment les pâturages, apparaissent les rochers nus et escarpés. Plus bas, sur la rive droite de l'Inn mugissant et près de la belle route qui se maintient toujours sur le versant septentrional, s'élèvent au-dessus du village de Madalein et sur un contrefort couvert de mélèzes, les ruines du château de Guordonall, élevé en 1251 par l'évêque de Coire, Volkard, le fondateur et le reconstruteur de nombreux châteaux, et tombé plus tard,



MÜHLE IN PONTRESINA.



FELSENTHAL BEI SAMADEN.

L. Rothbock del.

A. Fesca sculp.

AUS DEM ENGADIN.
(Bänden)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

d'après une tradition assez incertaine, au pouvoir des habitants de la vallée qui le brûlèrent et le détruisirent.

A peine une heure s'est-elle écoulée depuis que nous avons quitté Ponte que nous atteignons le beau et prospère village de Zug, qui se fait remarquer par son beau site et par ses habitations antiques et massives ou élégantes et modernes. Au milieu de ces dernières s'étend une vaste place carrée sur laquelle, d'après un vieux usage, avait lieu en plein air et au milieu du peuple assemblé, la prestation de serment et l'installation des fonctionnaires publics. A l'ouest du village, sur une éminence qui se projette gracieusement, s'élève jusqu'à plus de 7000 pieds un sommet doucement arrondi nommé dans le dialecte du pays Belvoir, (belle vue) : on a de là, en effet, une belle vue sur la vallée et sur les montagnes environnantes. Des massifs énormes recouverts d'une immense robe de glace alternent avec des cimes qui montent vers le ciel et des aiguilles qui s'élancent d'une éblouissante ceinture de neiges éternelles ; des parois rocheuses étendues, des chaînes de hauteurs boisées se terminant en courbes adoucies, de gras et verts pâturages, succèdent à des déserts pierreux au triste aspect et à de stériles espaces couverts de débris ; çà et là se dirigent vers les hauteurs et les chaînes de jonction, de larges crevasses en forme de vallées et des fentes étroites ; enfin au-dessous, dans la vallée principale, s'étend une vaste plaine couverte de prairies dans laquelle se montrent placés sur les deux rives de l'Inn de jolis villages et de gracieux hameaux. La vieille tour de Tuor, résidence des ancêtres de la famille Planta, est à remarquer parmi les édifices de Zug. Descendant soi-disant de Pompeius Planta, proconsul d'Égypte, les seigneurs de ce nom étaient dès 1139 les administrateurs de l'Engadine supérieure et touchaient les revenus des impôts et des mines entre Martinsbruck et Puntaut. Plus tard beaucoup de leurs descendants se distinguèrent comme hommes d'état, guerriers ou savants à côté des Salis, des Sprecher, des Juvalta et autres, et maintenant encore, bien que les titres de noblesse et la richesse aient perdu toute leur ancienne valeur pour l'élection aux postes importants, les membres de cette famille comptent parmi les hommes le plus éminents et les plus influents du canton des Grisons.

Nous descendons par une pente douce de Zug au village peuplé de Scans, entouré de gras pâturages et çà et là de champs d'orge, et situé du côté nord de la vallée à 5080 pieds de hauteur, sur une terrasse de prairies se dirigeant vers l'Inn sous forme de doux talus. Les rues propres et bien pavées y sont bordées de maisons tantôt modernes, hautes et régulièrement bâties, tantôt plus anciennes, élevées dans le style de l'En-

gadine, solides et non sans quelque prétention, mais toutes plus ou moins vides par suite de l'absence prolongée des propriétaires. Toujours en pierre, les maisons de l'Engadine affectent particulièrement dans le village où nous nous trouvons une forme longue et étroite dont l'un des petits côtés regarde la rue. Dans la façade antérieure se trouve habituellement une porte d'entrée haute et démesurément large près de laquelle disparaissent presque complètement de petites fenêtres souvent à une seule vitre, et s'élargissant de l'intérieur à l'extérieur comme des meurtrières, quand elles ne frappent pas par leur grillage externe surchargé d'arabesques. Cette porte conduit à une aire assez vaste sur laquelle s'ouvrent les portes des chambres ainsi que l'escalier conduisant aux étages supérieurs. Derrière cette espèce de large vestibule est placé le grenier à foin. Les villages de l'Engadine s'appuyant presque tous à des terrains en pente douce, les écuries sont à moitié souterraines et placées sous les appartements. L'Engadinois est passionnément amateur de bétail et l'âpre dureté du climat l'a conduit à construire son habitation de telle façon qu'elle réunit les localités nécessaires à toutes les opérations de sa vie journalière et ne l'oblige à aucune pérégrination vers des étables ou des granges éloignées. Les chambres sont agréables, commodes et disposées en prévision des froids; la chambre commune est en général petite, point trop haute et lambrissée de bois brillant, qui exhalant une bonne odeur et éloignant les insectes est tantôt uni et simple, tantôt, spécialement dans les plus vieilles maisons, orné de sculptures. Parmi les objets qu'elle contient, le poêle et l'armoire frappent tout d'abord. Le premier, construit de façon à supporter la plus grande chaleur et chauffé du dehors, a la forme d'une caisse carrée un peu allongée à couverture plate et est généralement revêtu de plaques de porcelaine vernissée, souvent même peinte. Dans les ménages les plus pauvres il n'est que maçonné et blanchi. Placé entre ce dernier et le mur du côté de la chambre, un escalier conduit, par une ouverture percée dans le plafond, aux chambres à coucher: l'espace qui se trouve au-dessus du poêle est fermé par des rideaux ou par un grillage élégant recouvert d'un vernis brillant et sert de séchoir ou est affecté à la chambre à coucher ou au boudoir des femmes. De l'autre côté du poêle s'étend un banc à coussins, continuellement utilisé par tous les membres de la famille, du plus petit jusqu'au plus grand. Dans la chambre commune des habitations de l'Engadine, la massive armoire, occupant un côté tout entier du mur, construite chez les riches en bois dur garni d'ornements et de sculptures, et contenant les objets les plus différents, ne manque pas plus que le poêle. Sous les chambres s'étendent

les étables très propres dont le parquet est toujours soigneusement nettoyé et couvert de sable fin et dans lesquelles on remarque avec étonnement devant un banc rembourré une table couverte de livres, de cartes à jouer et d'un jeu de dames ou d'échecs. En hiver, l'étable ne sert pas seulement en effet de salle de lecture, mais encore de salon où le maître de la maison a l'habitude de recevoir ses amis, car, comme le fait observer un écrivain Grisonnais, l'étable, le cabinet de lecture et la salle de réception peuvent facilement se confondre là où l'homme instruit ne rougit pas d'être berger, et où le berger est assez instruit pour que la lecture et les jeux de société viennent lui procurer des délassements après ses travaux.

Non loin de Scans se trouve le district romantique nommé Furnatsch, dont les ondulations de terrain ont été à tort désignées comme des restes d'un camp romain et nommées tombes de Drusus, et à l'opposite du village, sur la rive droite de la rivière, se termine à l'Inn le val Casanna, aux pâturages abondants, d'où des sentiers conduisent à la vallée de Livigno. C'est par là qu'en juin 1635 le duc de Rohan, à la tête d'une armée française, entra en Valteline en traversant les Alpes de Casanna, et arrivé là attaqua soudainement l'armée hispano-autrichienne plus forte que la sienne, la défit complètement et en dispersa les débris. A une demi-lieue au-dessous de Scans se trouve sur la route le petit hameau de Capella, où a dû exister autrefois un monastère depuis longtemps disparu. Près de là et du village assez haut situé de Salzanna s'ouvre la vallée de ce nom divisée en plusieurs branches; par celle de l'ouest, le val Fontana, des sentiers difficiles conduisent à travers des glaciers et de vastes champs de neige dans les vallées septentrionales de Sertig et de Tuors, tandis que du côté de l'est un meilleur chemin mène dans celle de Dischma et à Davos, en vue du puissant Schwarzhorn, en prenant par la passe très-fréquentée, quoique abrupte, stérile et sauvage, de Scaletta. Peu de temps après avoir quitté Capella, nous atteignons le dernier village de l'Engadine supérieure, Einuskel, près duquel les murailles rocheuses se rapprochent, forment une barre transversale de l'ouest à l'est, et s'élève sur l'Inn, qui coule en mugissant à travers un profond ravin, le haut pont de Puntauta qui sert de ligne séparative aux deux districts de l'Engadine supérieure et inférieure. Il a dû exister sur ce point, comme le cas s'est présenté souvent dans d'autres vallées, un mur fortifié de 500 pas de longueur qui autrefois coupait la vallée et fermait la route, cependant il serait difficile même à l'explorateur le plus perspicace de trouver encore aujourd'hui des traces certaines de son existence.

A Puntauta nous quittons l'Engadine supérieure et nous entrons dans la vallée longue de onze lieues de l'Engadine inférieure, qui bien qu'elle soit moins élevée au-dessus du niveau de la mer que la première, n'est pourtant ni aussi agréable ni aussi bien économiquement organisée qu'elle. En effet, la vallée principale devient plus étroite, les chaînes de montagnes du nord et du sud se rapprochent, leurs saillies et leurs embranchements sont moins considérables, et il se forme de nombreux ravins, qui particulièrement au lieu d'aboutissement des vallées latérales sont séparés par de petites plaines ou de petits bassins. Le versant des montagnes méridionales qu'atteignent rarement les rayons du soleil et que terminent de hauts sommets couverts de neige, est presque partout couvert de forêts épaisses et obscures qui fournissent chaque année de grandes quantités de bois à brûler mais s'éclaircissent malheureusement trop de jour en jour; c'est aussi sur ce versant que l'on rencontre les vallées latérales les plus longues arrosées par de sauvages et dangereux torrents. Celles du côté septentrional, riche en prairies et en pâturages, et au pied duquel se trouve la majeure partie et les plus importants des villages, apparaissent plus courtes et plus abruptes. Deux villages et quelques hameaux seulement sont en effet adossés à la chaîne du midi, quatre sont situés dans la plaine sur la rive gauche de l'Inn, tandis que tous les autres placés sur les pentes et les terrasses de la chaîne du nord font face à l'astre bienfaisant du jour. Plus de la moitié du spacieux district qui se nomme l'Engadine inférieure et compte environ 16 milles carrés est montagnueuse, inculte, stérile et sans habitants; les parties basses et étroites où se trouvent les champs cultivés et les terres fertiles sont presque immédiatement arrêtées par des bois étendus au-dessus desquels commence la région des pâturages pour s'élever jusqu'aux hauteurs nues et stériles de la montagne et jusqu'aux glaciers et aux champs de neige. L'Engadine inférieure forme deux districts, ceux de la haute et de la basse Valtasna: ce dernier paraît en moyenne plus fertile que l'autre mais dans tous deux les diverses localités sont soumises aux climats les plus différents, suivant que leur situation est plus ou moins exposée au soleil et plus ou moins abritée, ou encore suivant qu'elles sont de préférence ouvertes à tel ou tel vent ou plus ou moins proches des sommets glacés. Sur des terres arables étendues il se récolte d'excellent seigle et de belle orge et la culture des arbres à fruits n'est point négligée; mais, par contre, les prairies et les paturages ne sont que des herbages et sont de beaucoup inférieurs pour la fraîche couleur verte à ceux et à celles des larges plaines et des terrains riverains entre Maloja et Puntauta. Le nombre des communes

est de dix : plus grandes et plus aisées que celles de l'Engadine supérieure, elles contiennent aussi plus de hameaux et plus de fermes, mais leurs habitants appartiennent à la même race et le dialecte diffère peu. Dans les localités septentrionales qui sont en relation plus constante avec le Tyrol, la langue allemande est en général plus connue. La seule commune de Tarasp et la haute vallée de Samnaun sont habitées par des catholiques, tandis que toutes les autres paroisses, bien qu'elles aient appartenu à ce culte et dépendu de l'évêché de Coire, professent la religion protestante depuis l'époque de la réformation.

Au-dessous du défilé de Puntauta, un joli pont couvert conduit au petit village de Brail, situé sur un joli coteau couvert de prairies. La vallée est ici tellement étroite qu'il a fallu tracer péniblement la route dans le rocher. Nous traversons rapidement un bois obscur et nous continuons à descendre jusqu'à ce que la vue s'ouvre tout-à-coup sur l'important village de Zernetz, son clocher élancé et ses riches champs cultivés traversés par la route tirée au cordeau. Au nord de ce village s'élève jusqu'à une hauteur de 10,000 pieds le large dos du mont de la Baselgia dont le pied est couvert d'un bois de mélèzes au feuillage vert-clair et dont l'aiguille la plus haute, le pic d'Aspiglia, peut être aperçu de presque tous les points de l'Engadine supérieure. On en fait assez souvent l'ascension et l'on y jouit d'un splendide panorama qui embrasse la majeure partie des vallées et des montagnes de l'Engadine inférieure et s'étend, au nord, jusqu'aux rochers dénudés et aux glaciers scintillants des monts de Selvretta et à l'ouest, jusqu'à la Maloja. A gauche, le pic Vadred avec ses glaciers et son contrefort oriental le pic d'Urezzas abaisse ses pentes abruptes dans le défilé boisé et obscur au-dessus duquel s'élève la pyramide élancée du pic Linard.

Zernetz est pittoresquement situé dans une large plaine, au pied de collines exposées au soleil et sur la rive droite de l'Inn. Il était il y a quelques années si malpropre que ses rues boueuses étaient le sujet des plaisanteries populaires et qu'on racontait par moquerie qu'en 1848 toute une compagnie de soldats confédérés s'était perdue dans ses boues sans laisser de traces, mais depuis l'établissement de la route, il est devenu une localité d'un assez bel aspect et ayant tout l'air d'une petite ville en voie de prospérité. En y voyait autrefois quatre de ces tours fortifiées si nombreuses que les luttes fréquentes des évêques de Coire avec les comtes de Tyrol avaient fait construire dans l'Engadine inférieure : deux d'entre elles existent encore, l'une appartient aux Planta et la seconde sert de prison : Vis-à-vis de Zernetz aboutissent à la vallée principale celles

solitaires de Barlasc et de Pölchezza et des montagnes méridionales sort le Spöl aux eaux abondantes qui vient de la vallée de la Fuldera. Une route qui suit la rive orientale de ce dernier conduit à la passe d'Ofen ou de Buffalora que nous visiterons plus tard en parcourant la petite vallée de Münster, dépendante du bassin de l'Adige.

En quittant Zernetz nous traversons l'Inn et nous continuons à descendre en suivant sa rive gauche. Bientôt les pentes des montagnes se rapprochent, leurs saillies se croisent et il se forme un étroit défilé. Des bouquets pittoresques de pins et de sapins alternent avec les rochers dans lesquels la route a été tracée et dont les parois nues sont déjà couvertes de primevères, de saxifrages et de sédons en fleur. Pendant une heure environ nous marchons ainsi : puis la vallée s'élargit, la Susaska sort d'un des petits vals latéraux, nous sommes arrivés à Süs, grand et assez riche village. Le lieu est ombragé et froid, le soleil prive le village de ses chauds rayons pendant la majeure partie de l'année et pourtant la population s'y est toujours volontiers portée puisque, en outre des édifices de la localité, on n'y compte pas moins de six châteaux qui y ont été construits et sont maintenant presque entièrement détruits. Les Romains même paraissent avoir eu là un établissement : tout au moins a-t-on trouvé sur le coteau de Caschinna, que surmontent les pittoresques ruines de la Fortezza sura, des armes, des ustensiles et des monnaies romaines. Sur les châteaux existant autrefois de Petnal et de Castlins roule une tradition pleine de bon sens qui n'est pas sans importance si l'on veut dépeindre l'Engadinois, et qui témoigne de son bon sens profond et de sa loyauté. „Quand le peuple de l'Engadine, raconte-t-on dans les environs, renversa les châteaux des méchants despotes, Petnal et Castlins furent également assaillis. Après une courte lutte, les deux forts se rendirent à la condition que leurs défenseurs pourraient s'éloigner librement. Mais les habitants irrités ne tinrent pas leur parole, et massacrèrent sans pitié l'ennemi désarmé. Depuis cette époque toutes les innombrables alouettes qui réjouissaient de leur chant les alentours de la forteresse ont disparu : on n'en a plus jamais vu une seule dans le voisinage. L'hirondelle aussi, ajoute-t-on encore, ne fait plus son nid près d'hommes aussi méchants et l'importun moineau lui-même ne vole plus dans la grange ouverte et bien garnie du criminel.“

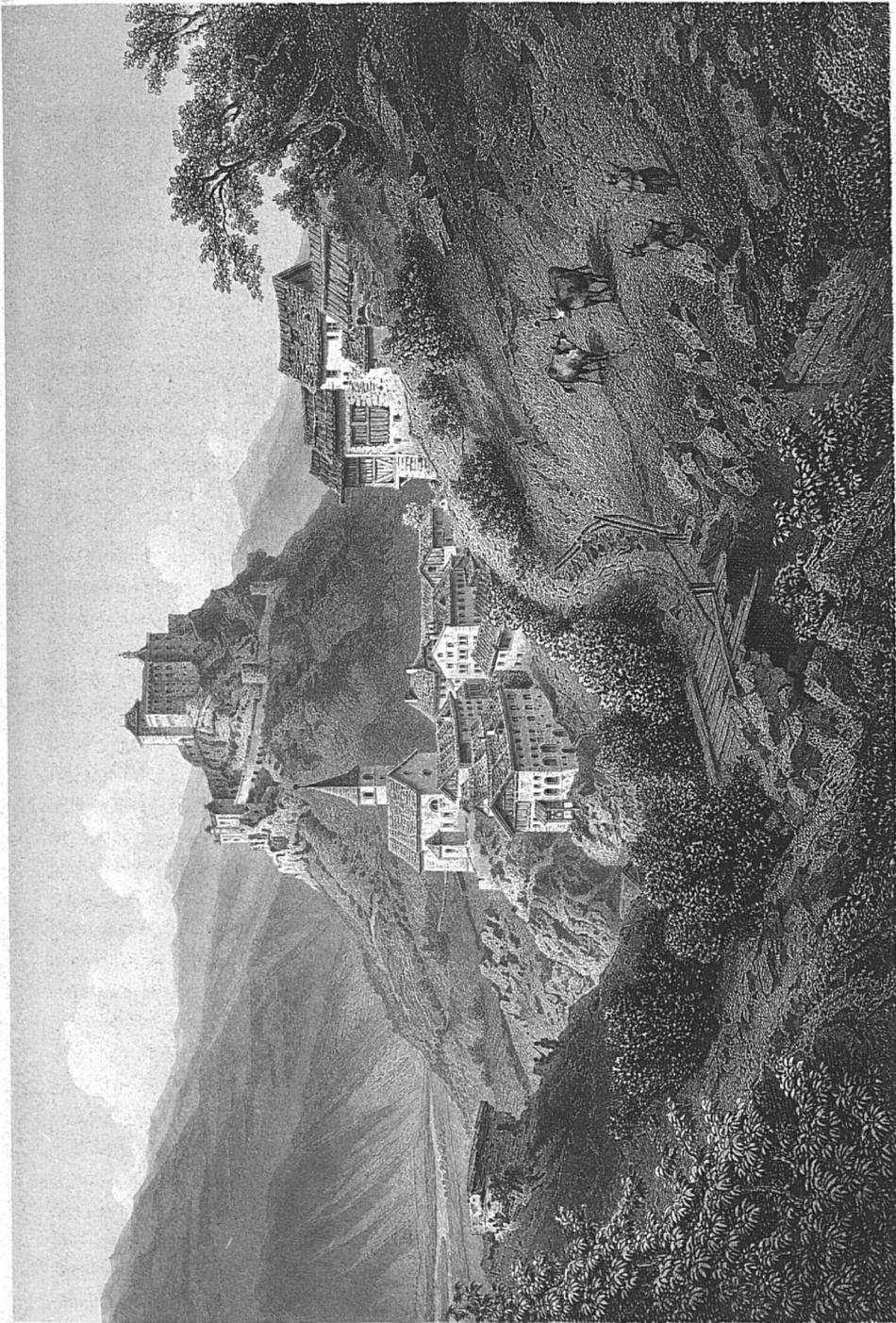
La vallée se resserre de nouveau et des grottes artificielles, où le voyageur peut trouver un abri quand il est menacé par une avalanche, se montrent çà et là dans la sombre muraille que forment les rochers. En une demi-heure nous sommes à Lavin situé sur une étroite et

longue prairie, dominée par quelques élévations de terrain en forme de terrasses et entourée par les flancs abruptes, gris de fer et entrecoupés de précipices, de la montagne. A travers le village, sis à 4400 pieds de hauteur et où l'on récolte des pommes de terre et des céréales, passe en mugissant le torrent provenant du glacier du val Lavinnoz qui monte se terminer aux déserts de glace de l'aiguille si souvent citée par les anciens auteurs mais assez mal désignée par eux sous le nom de „pyramide du Fermont, ni gravie ni mesurée jusqu'à présent“. Là aussi se voit, dans le puissant massif de la Selvretta, la magnifique et légère pyramide du pic Linard, haute de 10,500 pieds. Gravie pour la première fois au siècle dernier, elle l'est maintenant fréquemment à cause du coup-d'œil aussi majestueux qu'effrayant qu'elle offre sur la vaste mer de glace à plusieurs branches dont elle est entourée. De Lavin la route se dirige vers les ruines couvertes de broussailles du village de Gonda, détruit par une avalanche: traversant ensuite de beaux terrains, puis coupant transversalement le premier plan du val Tuoi, dont le torrent produit en descendant un bruit sauvage, elle s'élève peu-à-peu jusqu'à ce qu'elle atteigne la commune haut située (5000 pieds) de Guarda à laquelle son nom convient d'autant mieux qu'elle domine en effet la vallée de l'Inn comme un vrai donjon. Vis-à-vis d'elle se termine la vallée de Nunna, et un peu plus haut celle de Zezinna, dans le fond de laquelle se trouve un lac de montagnes solitaire et habité, dit-on, par un terrible dragon. Ce n'est qu'en tremblant que le pâtre le traverse car une pierre qu'on y jetterait suffirait pour mettre en courroux le monstre et les eaux briseraient aussitôt leurs digues et inonderaient la vallée. Les environs de Guarda sont exposés en mai et en juin à de fortes avalanches qui, se détachant des hautes cimes rocheuses, se précipitent dans les vallées en parcourant les pentes avec le bruit du tonnerre joint à celui des craquements, et de là, lentement, par d'étroits ravins et au milieu d'un fracas continu, s'efforcent d'arriver à l'Inn de la même façon qu'un homme fait des efforts pour avaler, suivant l'expression d'un écrivain du pays. En été, sur les verts pâturages, brillent souvent de grands feux destinés à effrayer les ours errants pour la maraude et à protéger les troupeaux contre leur rapacité carnassière.

A partir de Guarda nous montons sur les hauteurs par des pentes abruptes couvertes de stériles débris et de maigres buissons et traversées par de sombres torrents coulant avec fracas, puis nous descendons graduellement et lentement. Toute la contrée prend un aspect sévère et inhospitalier: nulle part ne se voient de gracieux paysages. Après avoir

tourné un contrefort de la montagne, notre vue plonge dans la vallée d'Ardez, entourée de montagnes à pic. Au-delà de l'Inn qui coule dans une crevasse aussi profonde qu'obscure, se montrent de petits plateaux en prairies entourés de bois, sur l'un desquels est situé isolément près de la rivière le village d'Ardez. Des côteaux rocailleux, sombres, plantés par places, dont le faite est tantôt aplati, tantôt creusé comme un cratère, traversent la petite plaine que forme la vallée et que couvrent des champs fertiles et plantés de grain. Les maisons du village, assez négligé et comptant environ 500 âmes, s'étaient sur une douce pente au bas et autour du froid côteau de Steinberg surmonté des ruines grises, qui se réduisent de plus en plus, d'un ancien château autrefois très-fortifié, et possédé à titre de fief de l'évêché de Coire par la famille Schegk jusqu'à ce qu'il vint aux mains de la famille Planta. Une autre tour ainsi que la vieille chapelle de Sainte-Lucie sont également ruinées.

Nous continuons notre route. Après quelques centaines de pas, la vallée encaissée d'Ardez a disparu à nos yeux et nous pouvons considérer le village et le château de Tarasp et les puissants sommets auxquels ils s'adossent qui, vus du point où nous sommes, développent toute leur splendide beauté. Près de la maison Canova située sur une hauteur isolée, nous rencontrons le ruisseau qui provient du glacier du val Tasna et sur lequel s'élève le pont de pierre Punschap qui séparait autrefois la Valtasna supérieure de la Valtasna inférieure. Nous descendons ensuite dans le Bassin profond et ombragé de la vallée à l'arrière plan de laquelle s'élèvent, du milieu de gras et verts gazons, des glaciers escarpés d'un bleu magnifique; mais nous en sortons bientôt et nous arrivons en peu de temps au village de Fettau, agréablement situé à 5000 pieds de hauteur sur un petit monticule, et patrie de guerriers et de savants distingués. Au siècle dernier il a été brûlé deux fois mais a toujours été mieux reconstruit. Près de lui, dans le Volpätobel se trouve une grotte à stalactites remarquables dans laquelle le peuple ne pénètre qu'avec frémissement, car dans quelques-unes d'entre elles il aperçoit un autel avec des flambeaux et des lumières, ce qui lui fait désigner cette grotte par le nom de „la sainte grotte“ (il cual sanct). La vue dont on jouit à Fettau sur les environs est délicieuse. Derrière lui s'élèvent d'abord une grande muraille de rochers sauvagement découpés et des masses géantes de dolomite montent de la région des bois jusqu'au-delà des limites de celle des neiges éternelles. Puis au-dessus de ce premier plan s'étendent vers le ciel des crêtes puissantes innombrables, des tours de forme particulière avec créneaux et saillies, des rochers à tête une et sévère entre lesquels



SP. 6. 2.

L. Rohbock del.

J.M. Kolb sculp.

T A R A S T P .
(Fürsten)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

se rencontrent de profondes crevasses, des sommets larges et aplatis et des aiguilles et des arêtes bien élancées. Dans le fond de la vallée, par contre, dans l'obscurité de laquelle l'Inn fait mugir ses eaux, se confondent et se mêlent villages, hameaux, bosquets, champs cultivés et prairies, le tout éclairé d'un soleil éclatant.

Vis-à-vis de Fettau s'étend l'ancien comté de Tarasp, dont le chef-lieu était le village de ce nom. Le vieux château qui s'y voit, autrefois résidence des chevaliers de Tarasp, est situé sur un rocher schisteux qui s'élève à pic. Quoiqu'il soit déjà très-ancien, ses murs blancs résistent encore à la dent destructive du temps et jusqu'en 1815 ils ont été habités. Il a appartenu autrefois aux comtes de Tyrol et de Dietrichstein mais est maintenant la propriété du conseiller national Planta de Samaden. Tarasp, qui est le seul village catholique de l'Engadine, est connu par les sources minérales qui se trouvent dans son voisinage ainsi que près du bourg de Schuls. On en connaît jusqu'à présent dix qui sont acidulées ferrugineuses quoique différant un peu, une qui est sulfureuse et un grand nombre qui sont des mofettes ou sources gazeuses. Les principaux hôtels sont situés au hameau de Vulpera et ne sont pas très-vastes: toutefois déjà près de 2000 baigneurs peuvent y trouver place ainsi que dans les localités environnantes. D'ici à quelques années Tarasp pourra à tous égards prétendre au titre de grande ville d'eaux, car une société par actions a acquis les sources les plus importantes et commencé la construction de magnifiques bâtiments qui répondront à tous les besoins des visiteurs, qu'ils soient malades ou bien portants.

Schuls est un joli village orné d'une belle église et placé dans une riante et pittoresque contrée, mais souvent, comme Fettau, menacé par les avalanches. Un pont sur lequel s'élève une vieille tour y traverse l'Inn. Il y a dans le voisinage quelques grottes avec stalactites terminées par des cônes de sulfate de magnésic de la grosseur d'un doigt: dans l'une d'elles on remarque de curieuses incrustations de vitriol martial. La vallée de Scarl est la plus longue et la plus ramifiée des vallées latérales de l'Engadine. Derrière son issue étroite, qui a la forme d'une crevasse rocheuse, s'étendent de riantes et belles prairies au milieu desquelles est situé à 6000 pieds de hauteur, avec sa ceinture de prés et de champs de blé, le hameau de Scarl ou de San Carlo, qui selon toute apparence doit sa création aux mineurs qui y exploitaient autrefois le plomb argentifère. On voit encore en effet, non loin de là, treize mines abandonnées, et les revenus qu'a produits en 1826 et 1827 leur exploitation relativement faible

ne se sont pas élevés à moins de 700 quintaux de plomb et de litharge et de 600 marcs d'argent.

Le chemin monte en quittant Schuls, puis longe une douce pente bien cultivée, et arrive, après avoir passé près d'une église ruinée pittoresquement située sur un contrefort rocheux, au village de Sins qui, comme Fettau, est situé à 4,400 pieds de hauteur. Les habitants de Sins, une des localités les plus peuplées de la vallée, émigrent en grand nombre en qualité de cafetiers ou de confiseurs. Les vastes rues ne sont ni propres ni attrayantes, mais la place principale est entourée de beaux et même d'élégants édifices. Les habitantes frappent par leur costume et leur coiffure. Un casaquin de laine noir, ou bleu-foncé, très-juste, enveloppe la partie supérieure de leur corps, et une grande jupe plissée commençant aux hanches tombe mollement jusqu'à la cheville, ce qui leur donne un air trop élancé et raide. Elles ne portent plus les anciennes jupes plissées couleur de feu. Les jeunes filles et les femmes roulent autour de leur cou et de la partie inférieure de leur visage un fichu blanc, les vieilles femmes un fichu noir de même forme, qui couvre comme en orient le menton jusqu'à la bouche et dont les pointes pendent du nœud sur la nuque. Une pièce d'étoffe noire, serrant étroitement la tête et tombant ainsi qu'une queue de cheveux largement tressés sur la nuque et les pointes du mouchoir qui enveloppe le cou, protège la tête ainsi que le front les tempes et les oreilles. Les dimanches et jours de fête, une collerette blanche complète le costume. Chez les hommes comme chez les femmes, les traits du visage sont généralement expressifs et très accentués, les yeux et les cheveux noirs dominant. On est particulièrement frappé des sourcils haut placés et de la belle courbe du nez dans ces visages minces et allongés. Si l'on rapproche de tous ces signes extérieurs plusieurs coutumes toutes particulières, on ne peut rejeter sans réflexion la supposition qui a été faite que les habitants de Sins descendent des Sarrasins. Des traces d'origine Sarrasine se rencontrent encore dans plusieurs petites vallées de la Savoie et du Valais; des hordes de cette nation ont pénétré au 10^e siècle jusqu'à Coire, et il est certain que le nom du village de Ponteresina, près du Bernina, dérive de Pons Saracenorum (pont des Sarrasins).

Après avoir quitté Sins, la route, d'où l'on aperçoit l'issue de la vallée d'Uinna, aux riches pâturages, qui vient se terminer de l'autre côté du fleuve et dont la direction est du sud au nord, nous amène dans un nouveau petit bassin sur une pente duquel s'élève le village de Remüs. Il n'a en lui-même rien de remarquable et ses vieux édifices ont été en

majeure partie détruits par le grand incendie de 1822, mais de nombreux épisodes de son histoire attestent la bravoure et la fermeté de ses habitants. On jouit sur les environs d'une vue remarquable si l'on se place sur le joli pont de bois de Punt-Peidra qui traverse le col de Wraunka, issue du val Ramosch, et séparait autrefois la Valtasna inférieure de la juridiction de Remüs. Les ruines d'un château portant ce dernier nom ou celui de Chianuff dominent le pont du haut de la saillie de rochers sur laquelle elles s'élèvent. Ancienne propriété des seigneurs de Remüs dont le dernier descendant dut quitter le pays soit à cause d'un fratricide, soit parce qu'il opprimait ses sujets, ce château passa après eux aux Zwanziger de Remüs et fut enfin la résidence du chatelain épiscopal qui, suivant une vieille coutume, avait l'habitude, même après la destruction du château, de recevoir au milieu des ruines de ce dernier le serment du landamman choisi par le peuple. Vis-à-vis de Remüs s'ouvre le val d'Assa connu par la vieille histoire qu'ont racontée tous les écrivains jusqu'à nos jours au sujet de la source intermittente remarquable qu'on y verrait et qui, sortant d'une grotte „cesserait de couler en été trois fois par jour, à heure fixe, pour apparaître de nouveau tout-à-coup sous forme d'un fort ruisseau“. Des recherches récentes ont prouvé que cette source n'existe que dans les croyances populaires.

Du petit bassin de Remüs nous passons dans l'étroit défilé qui s'étend de là à Martinsbruck et où coule l'Inn. Les murailles rocheuses aux pentes couvertes de bois sombres se rapprochent, et dans le creux qu'elles forment bruissent les eaux fortement grandies de la rivière qui se portent tantôt du côté nord, tantôt du côté sud de la vallée. Ce n'est que rarement que l'on aperçoit de petits plateaux couverts de verdure où se trouvent des hameaux entourés de bois. Nous atteignons bientôt l'insignifiant hameau de Strada que domine le village de Schleins, placé à 4700 pieds de hauteur sur une jolie terrasse de rochers et entouré de champs vastes et fertiles. Quoiqu'il ne compte que 300 âmes, son territoire a une étendue de plusieurs milles carrés. Un affreux malheur a frappé Schleins en 1855: par une froide et orageuse journée de novembre presque tout le village a été incendié. Les secours ne pouvaient venir d'aucun côté et des jours s'écoulèrent avant que les malheureux sans abri, privés de toute leur fortune, et qui faute de bois à brûler n'avaient même pu une seule fois allumer du feu en plein air pour se réchauffer, pussent être transportés dans les paroisses voisines. On dit que pendant la guerre de Souabe une vieille femme du nom d'Eupa sauva Schleins du pillage et de la destruction. Voici comment. „Tous les habi-

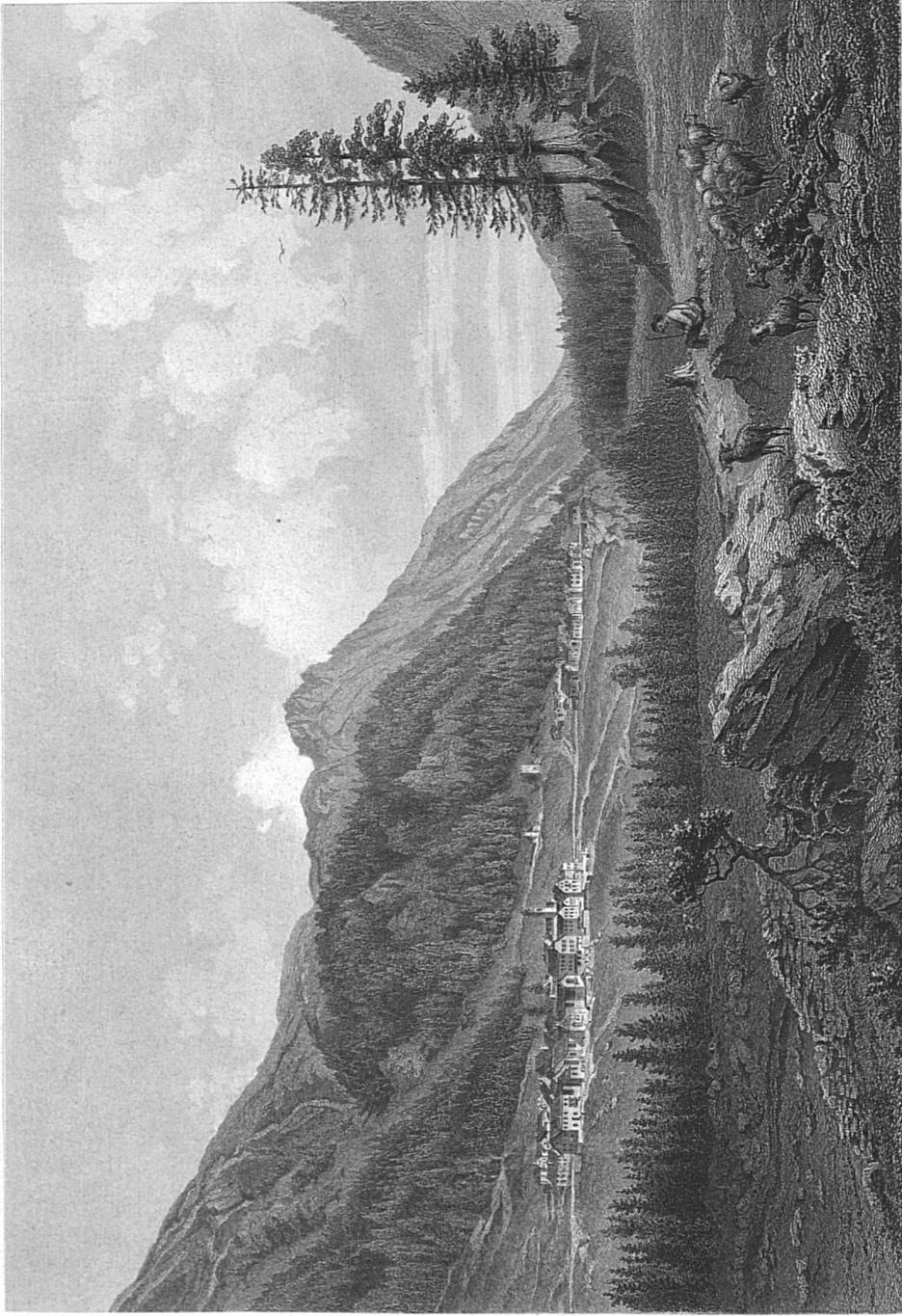
tants étaient à un enterrement. Eupa seule était restée au village pour préparer le repas funèbre, quand tout-à-coup arriva un détachement autrichien. A peine son chef eut-il remarqué les préparatifs importants qui se faisaient qu'il demanda à qui ce repas était destiné. " Aux confédérés qui reviennent à l'instant " répondit promptement et fort bien la vieille femme. Tout surpris et peu disposés à une rencontre avec des soldats qu'ils redoutaient, les Autrichiens se retirèrent immédiatement à la hâte, mais poursuivis par les habitants qui étaient revenus peu après, ils furent mis en déroute à la suite d'un court engagement et en partie massacrés."

Il nous faut moins d'une heure pour nous rendre de Schleins à Martinsbruck, en roman Pomartino, petit village qui est le dornir de l'Engadine et où un pont sur l'Inn sert de frontière au Tyrol. Dans le voisinage se cachent sous les broussailles les restes d'une antique serra ou ligne de défense qui fermait la vallée et portait le nom de Servitzol. D'après le dire tout-à-fait dénué de fondement des chroniqueurs, elle aurait été élevée par l'empereur Vitellius, mais il est plus probable qu'elle ne datait que de 1635 et avait été construite par les ordres du duc de Rohan pour protéger le pays contre les fréquents coups de main des Tyroliens. On trouve à Martinsbruck, comme dans les villages plus haut et plus agréablement situés de l'Engadine, de belles constructions qui témoignent de l'aisance de leurs propriétaires revenus dans leur patrie après l'avoir quittée pour l'étranger. Au-dessous de Martinsbruck la vallée se rétrécit tellement sur une longueur de plusieurs lieues que la route qui se dirige sur Finstermünz ne peut plus longer l'Inn et fait un long détour qui l'amène au village autrichien de Nanders, après lequel elle regagne en descendant le fond de la vallée.

De l'Engadine dépend encore le haut val de Sammaun, qui se divise en deux petites branches et contient environ 300 habitants catholiques. Son petit cours d'eau, le Schergenbach, se jette dans l'Inn à Finstermünz. Nul touriste n'a jusqu'à présent dirigé ses pas dans ce val solitaire qui n'a rien de remarquable et nous n'avons nulle raison d'y porter les nôtres. Notre voyage dans la belle Engadine est terminé, et tandis que la rivière en mugissant continue sa course pour aller porter au Danube, à Passau, sa puissante masse d'eau et de là se rendre à la mer, nous retournons rapidement sur nos pas pour jeter à la hâte quelques regards sur deux vallées latérales de l'Inn assez intéressantes et sur les routes qui les traversent.

Nous voici de nouveau à Zernetz et nous nous dirigeons au sud vers l'entrée de la vallée d'Ofen, en roman Val de Forn et val Fuldera, d'où sort le Spöl, l'affluent le plus important de l'Inn. Là encore nous trouvons une ligne de défense ou Serra, probablement élevée en 1635 par le duc de Rohan pour mettre l'Engadine en sûreté contre les attaques qui pouvaient venir des vallées de Münster et de Livigno qu'occupaient les forces hispano-autrichiennes. La route longe des hauteurs escarpées, traversant des pentes boisées et s'infléchissant dans de petites vallées sauvages: nous pouvons souvent apercevoir à mille pieds au-dessous de nous, verticalement, le cours d'eau qui, semblable à un étroit ruban d'argent, circule au milieu de sombres rochers. Après une marche de plus de deux heures nous sommes à l'hôtellerie isolée d'Ofen qui a sans doute été ainsi nommée des forges et fonderies qui au 16^e et au 17^e siècle étaient en activité dans le val de Forn. Plusieurs vallées latérales aboutissent au point où nous sommes: au nord celle d'Uschadura que domine la cime neigeuse du pic du même nom; au sud le val Raspolg dans la partie supérieure duquel, la vallée de Livigno, en Valteline, le Spöl prend sa source. On ne trouve plus dans les Alpes de lieu aussi sauvage que l'entrée du val Präspolg vu de l'auberge d'Ofen: tantôt les roches sont de vraies murailles couronnées de glaciers, tantôt elles montent en formant quelques terrasses et précipices immenses, tantôt elles ont l'aspect d'un immense escalier régulier. Aussi loin que l'œil s'étend sur cette charpente rocheuse, on n'aperçoit ni humus ni végétation. Des amas de décombres, qui du reste ont en général une incroyable étendue dans les Alpes rhétiques, forment des espèces de tours à l'entrée des vals en formes de crevasse dont les sommets revêtent des deux côtés les formes les plus étranges. L'hôtellerie est petite et miréable et ses fenêtres ressemblent à des meurtrières: mais le voyageur qui après une marche fatigante ne se montre pas exigeant, y est reçu d'une manière hospitalière. A partir de là la route monte continuellement en se dirigeant à l'est; des pins rabougris aux branches étrangement courbées et figurant en tombant des espèces de claies la bordent continuellement. Tout près du point culminant de la passe aboutit à une petite plaine marécageuse une vallée latérale traversée par un chemin praticable aux bêtes de somme qui conduit par la Buffalora à Worms dans la Valteline. Nous voici à 6000 pieds de hauteur et nous descendons ensuite dans la vallée de Münster, en roman „val mustair“, en traversant une solitude boisée qu'entrecourent de temps à autre des paturages isolés. Haut dans la montagne, sur une de ses éminences et dans une agréable situation se montre le petit

hamau de Lü derrière lequel s'élève le puissant pic de Pisoc. La première localité que dessert la route dans cette vallée aussi âpre que sauvage est la petite paroisse réformée de Cierfs, près de laquelle le cours d'eau si dévastateur de la vallée, le Rham, prend sa source. Cette même route arrive ensuite en s'abaissant à Fuldera, sise à l'entrée du val de Fuldera où circule un sentier très-peu pratiqué conduisant dans la vallée de Scarls et de là à Schuls, dans l'Engadine. A l'endroit où nous sommes, des amas considérables de décombres attestent les fréquents débordements et les grands ravages du torrent. Après avoir traversé le val de Cava, nous arrivons au chef-lieu de la vallée de Münster, Santa-Maria, bourg d'environ 500 âmes, bien situé, et lieu de naissance de plusieurs savants célèbres du moyen-âge, du réformateur Gallatin entr'autres. Pendant longtemps a vécu à Santa-Maria, au milieu des protestants, un catholique pour lequel la messe a dû être célébrée jusqu'en 1839. Le jour de la fête de la patronne du lieu, les habitants Tyroliens de tout les villages les plus rapprochés s'y rassemblaient et les protestants prenaient volontiers part à la réunion. Lorsque le catholique vint à mourir, l'église fut abandonnée, et la sainte image de Marie qui l'ornait fut transportée en grande cérémonie à Münster. On parle roman dans la vallée longue de cinq lieues qui porte ce dernier nom: seulement le dialecte s'écarte pour la forme et la prononciation de celui de l'Engadine. Les communes au-dessus de Münster sont protestantes: cette dernière localité seule est complètement catholique. La vallée placée au milieu de hautes montagnes est en général sauvage et stérile, son climat est rude, les céréales ne commencent à être cultivées qu'au val de Cava, et ce n'est qu'à Santa-Maria et à Münster qu'on peut trouver le cerisier, qui dans les montagnes croît partout à une grande élévation. Le dernier village de la vallée de Münster est celui qui porte ce même nom et tire son origine du couvent de bénédictines qu'y aurait fondé Charlemagne en l'an 800 après son couronnement comme empereur romain et en reconnaissance de la protection divine dont il aurait senti les effets pendant qu'il traversait la passe d'Umbrail. Des écrivains plus anciens attribuent, il est vrai, avec tout autant de raison, la fondation de ce couvent à Charles-le-Gros; en tous cas il est très-ancien. On parle déjà beaucoup allemand à Münster: la ressemblance des croyances a rapproché les habitants de ceux du Tyrol allemand: peut-être là sont-ils déjà d'une autre race que ceux des villages supérieurs de la vallée. Au-dessous de Münster, à quelques minutes de marche, se trouve la frontière de la Suisse et du Tyrol dont le premier village, Taufers, est situé sur la route de Mals, dans la vallée de l'Adige



L. Rohbock del.

F. Hablitzsch sculp.

PONTRESINA.

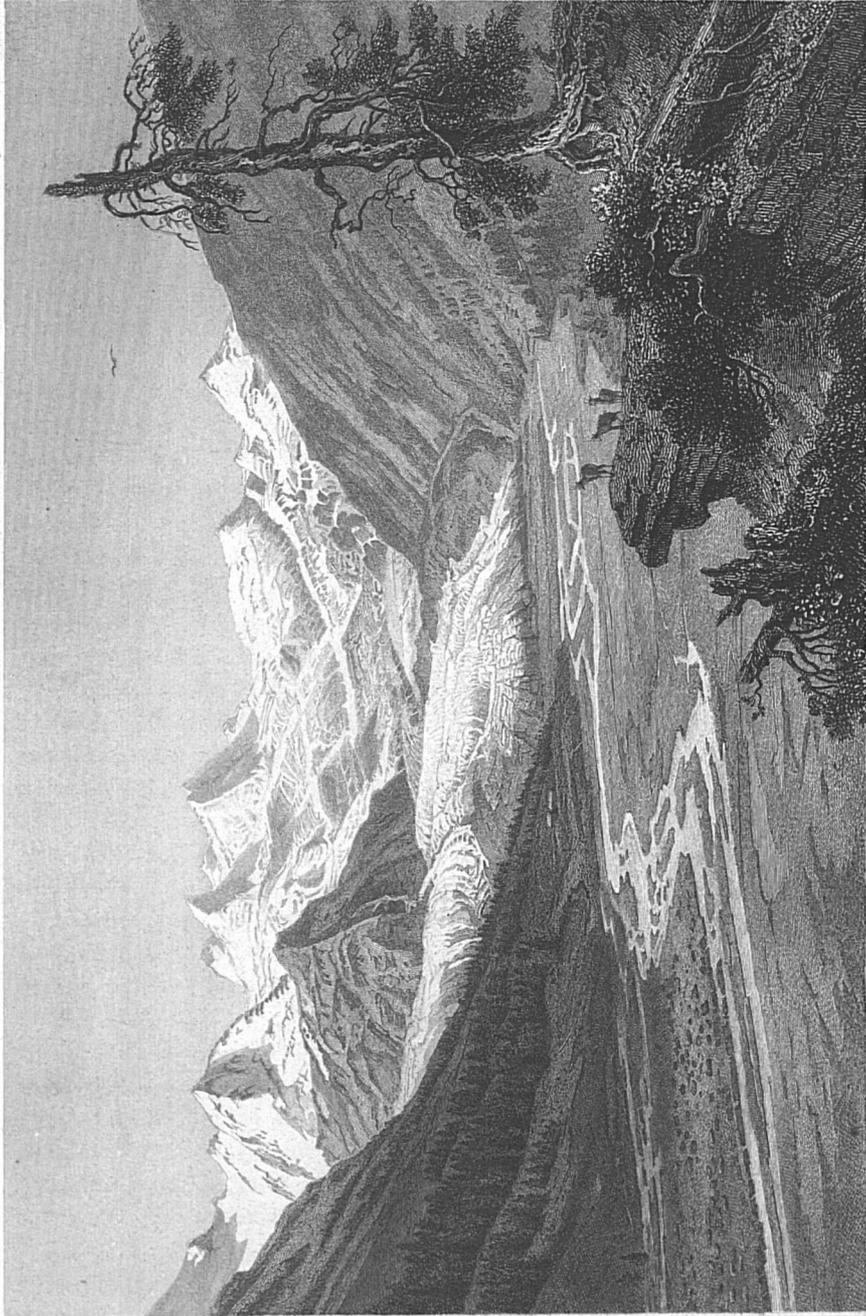
(Bünden)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

et de Botzen. Si nous passons un instant cette frontière, nous arrivons aux hauteurs à grand panorama d'où les châteaux forts de Rotund, de Reichenstein et de Reichenberg dominaient autrefois orgueilleusement la vallée. Le peuple appelle encore aujourd'hui Reichenberg „Helf mir Gott“ (Dieu m'aide) du cri qu'aurait poussé une jeune vierge qui, poursuivie par un des seigneurs débauchés, se serait jetée pour sauver sa vertu d'une hauteur énorme dans l'abîme, où elle aurait été retrouvée saine et sauve.

Vis-à-vis de Celerina et de Samaden, dans l'Engadine supérieure, s'ouvre la large, profonde, cultivée et peuplée Ponteresinathal, (vallée de Ponteresina), qu'arrose le Flatzbach ou Flatybach, aux eaux souvent considérables, qui prend sa source dans la chaîne méridionale, et le long de la rive droite duquel se dirige la route belle et bien fréquentée conduisant à la passe de Bernina. A peine sommes-nous entrés dans la vallée que nous montons doucement et arrivons en un peu plus d'une heure de marche par la route presque en ligne droite au village de Ponteresina (5666') bien situé et très fréquenté des touristes à cause de la grandeur de ses environs. Il se nommait au moyen-âge Pons Saracenorum, (pont des Sarrasins), et l'on doit tenir pour à peu près certain que des fractions de ces hordes de Sarrasins pillards, qui du midi pénétrèrent jusqu'à Coire, s'établirent ici au 10^e siècle pour surveiller les passes de Bernina, de la Maloja, de Septimer et de Julier comme ils l'avaient fait au Saint-Bernard dans le Valais. Une vieille tour, qui date probablement du commencement du moyen-âge porte encore le nom inexplicé de Spaniola. Il y a quelques années que vivait à Ponteresina le célèbre chasseur de chamois Marcus Colany, qui dès sa plus tendre jeunesse s'était livré à la chasse de cet animal avec une rare passion et en tuait chaque année de 50 à 60. Le peuple croyait qu'il faisait usage de balles ensorcelées ou balles franches et qu'il avait vendu son âme au diable pour les obtenir. Personne ne se hasardait dans les endroits qu'il avait l'habitude de parcourir et l'on raconte que des chasseurs de la Valteline qui avaient passé le Bernina auraient disparu. Les étrangers qu'il accompagnait à la chasse apercevaient bien des troupes de chamois mais n'en approchaient jamais à portée de fusil, tant il savait toujours adroitement protéger ses animaux de leurs atteintes. Sa fille parcourait souvent avec lui les gorges et les escarpements des plus hautes montagnes et maniait aussi la ca-

rabine avec une rare habileté. A l'est de Ponteresina s'élève jusqu'à une hauteur de 10,053 pieds, la cime pyramidale en apparence inaccessible, du „Piz Languard“ (longuevue), d'où l'on jouit d'un panorama splendide. On n'aperçoit il est vrai de là que peu d'endroits habitables, mais plus de mille sommets pour la plupart couverts de neige et de glace. Le massif du Bernina, qui fait précisément face, est particulièrement magnifique et l'œil s'étend au sud-est jusqu'au mont Rosa et au nord-est jusqu'au Tödi. Depuis qu'un chemin accessible aux chevaux dans sa première partie a été établi, chaque année des centaines de voyageurs parmi lesquels se trouvent des dames même, en font l'ascension. En face de Ponteresina s'ouvre le val intéressant à visiter de Rosana ou „Rosegthal“, à l'arrière plan duquel se dresse couvert de neiges et de glaces l'immense „Roseg-Hörn“, aux côtés duquel s'étend le glacier si visité du même nom qui offre l'aspect d'un fleuve de glace à pente douce, bordé de hauts et larges murs de pierre nommés moraines. A un certain endroit de sa surface il entoure un petit plateau un peu plus élevé que lui et couvert non de glace mais en partie de verts gazons parsemés de fleurs des Alpes. Le plateau porte le nom excentrique d'Agagliouls et sert de chemin et de pacage aux bestiaux des bergers de la Bergamasque auxquels sont affermées les alpes (pâturages) voisines. Un peu plus haut se détache vers le sud le val Mortaraccia, qui n'est qu'une vallée assez courte entourée des sommets majestueux du groupe de Bernina et remplie presque entièrement dans sa partie supérieure par un glacier d'environ deux lieues de longueur et trois mille pieds de largeur. Les sommets les moins élevés du Bernina ont encore plus de 10,000 pieds: quant aux plus hauts et aux plus importants, tels que le Monte Rosso di Scerscen, le pic Palti, le pic Mortaratsch et autres semblables, ils rivalisent avec la Jungfrau, le Schreckhorn et le Wetterhorn et sont encore si peu explorés que quelques-uns d'entre eux n'ont pas même de nom et sont désignés par des numéros sur la carte la plus récente de la Confédération suisse. De petits bras de glaciers s'étendent çà et là entre les bois et les prairies et l'arbre des montagnes des Grisons, le splendide pin à cinq feuilles, croit aux bords du sauvage et naissant Flaty-Bach, non loin du grand glacier dont le large, orifice en forme de porte, et d'un bleu d'azur scintillant, est placé dans un mur élevé, presque à pic, de glace verdâtre. Après avoir jeté un rapide coup-d'œil dans les différentes branches latérales de la vallée de Ponteresina, nous arrivons par une douce montée et en une heure de marche à l'auberge du Bernina, et de là, en une bonne heure encore, au haut de la passe en faisant de nombreux détours. On y trouve trois



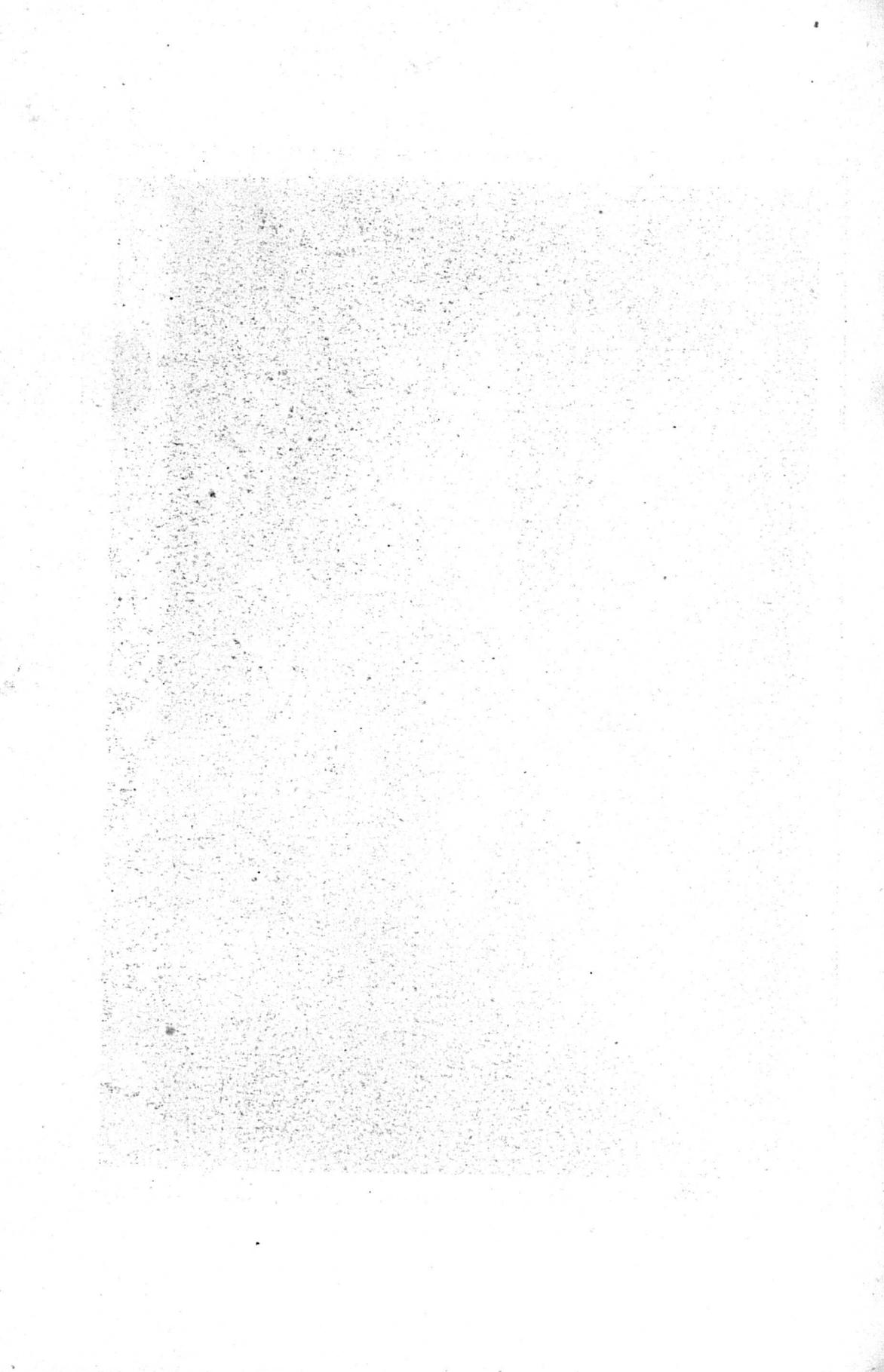
L. Rohbock del.

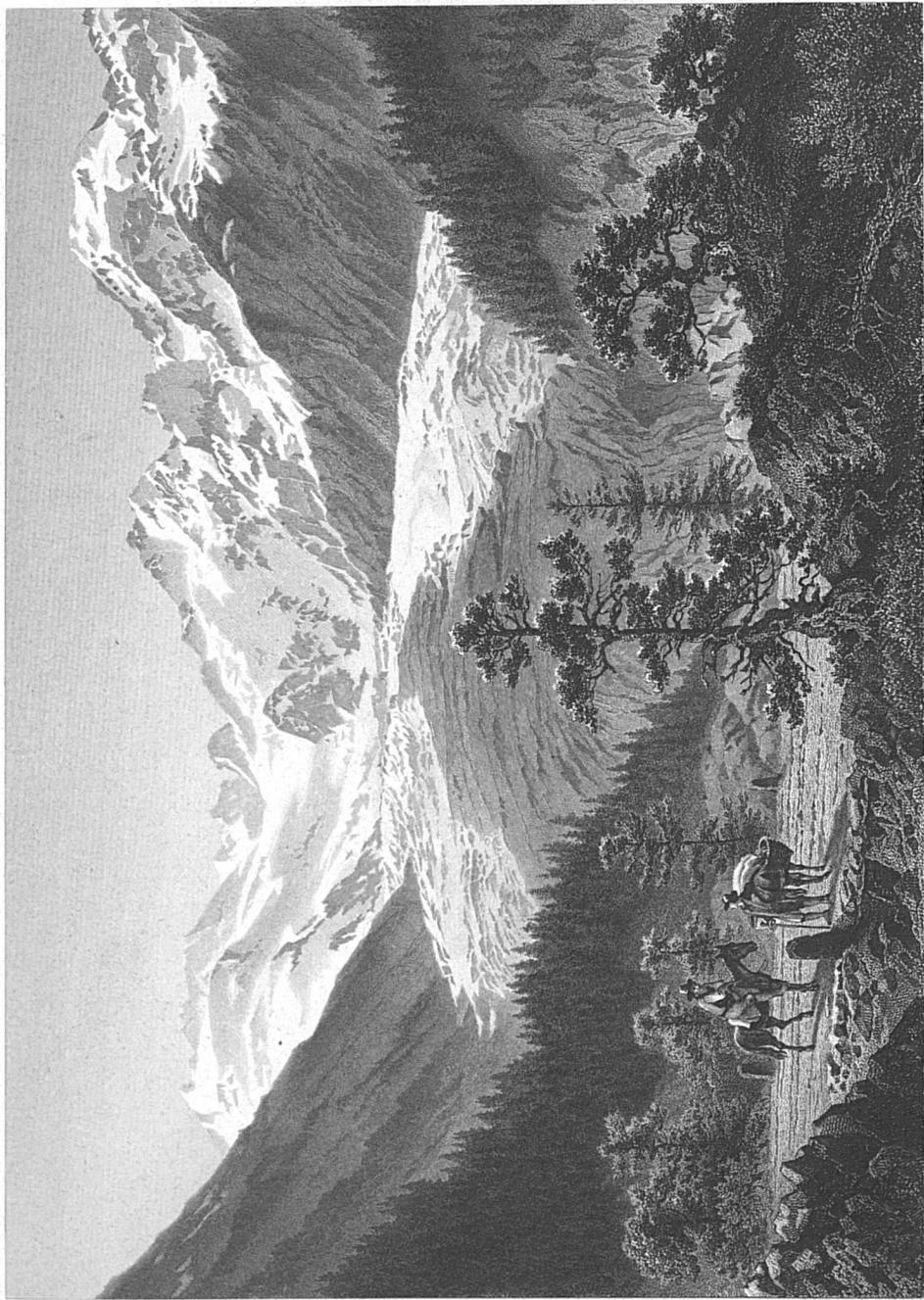
J. Heigel sculp.

HERR ROSLEG-GLANTSCHER.

(Bündten)

Druck & Verlag von G. Lang in Darmstadt.





J. Rohrbach del.

A. Fesca sculp.

Die BERNINA-KETTE UND DIE MORTERATSCH-GELETSCHER.

(Bündten.)

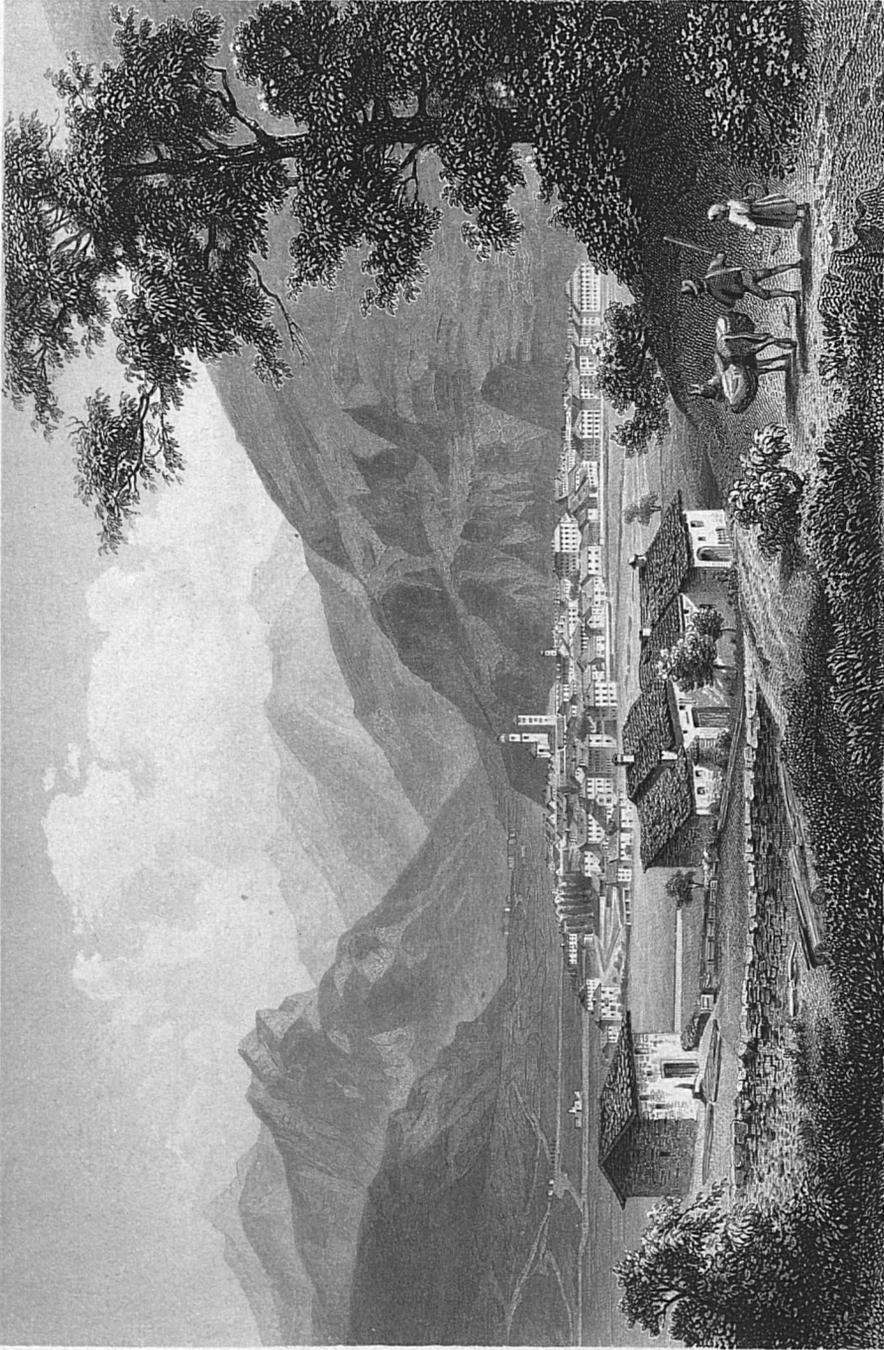
CHAÎNE DU BERNINA ET GLACIER DE MORTERATSCH.

(Canton des Grisons.)

488

Druck & Verlag von G. Langen in Darmstadt.





L. Rohbeck del.

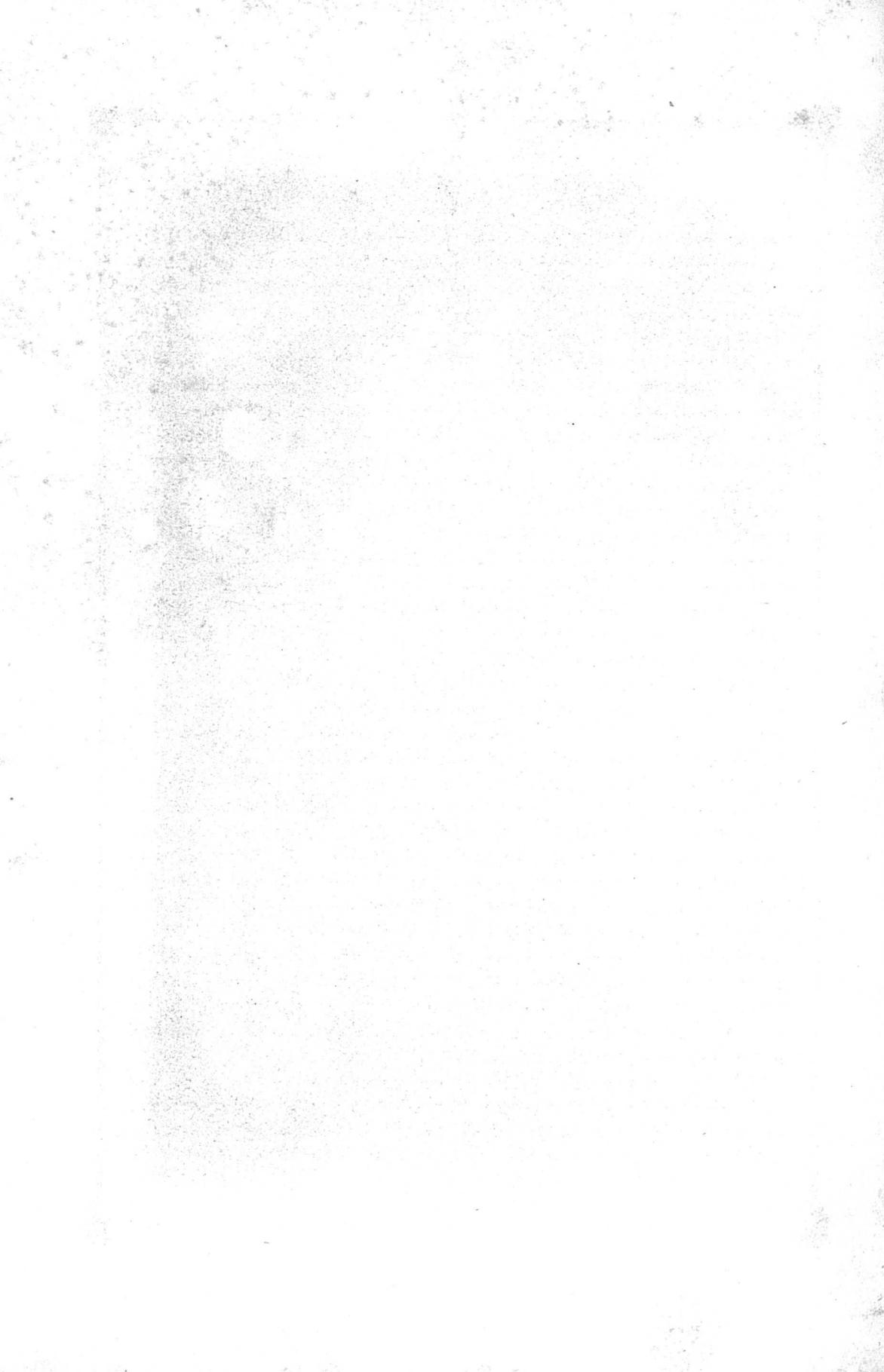
G. Maurer sculp.

P. U. S. CHELSEA.

(Bänden)

Druck- & Verlags- von G. Lange in Darmstadt.

250



petit bassins l'un deux, insignifiant, se nomme le petit lac; l'autre est le lac noir, au fond tourbeux d'un noir d'ébène et le troisième le lac blanc (leg alv) qui, toujours agité par les vents les plus violents et formé par les eaux provenant du glacier de Cambreux porte son trop-plein vers le sud au Poschiavino et à l'Adda. Ici se bifurque le chemin qui parcourt la vallée de Puschlav. Tandis qu'un sentier quelque peu difficile, mais court et riche en aspects quoique au printemps à cause des avalanches, longe le lac blanc, et, se dirigeant tout près du grand et éblouissant glacier de Palü, traverse ensuite le petit hameau de Cavaglia et son étroit défilé de roches pour redescendre à San Carlo, la route principale s'écarte vers le sud-est à la hauteur du lac noir, dans la direction de la Scheidek située à environ 7200 pieds de haut et se dirige de là, en traversant la gorge de Camino ainsi que quelques petites fermes, vers Visciadella, près duquel se trouve la place du petit hameau de Raschiarda autrefois détruit par un éboulement. Dans la contrée où nous voici arrivés règnent déjà avec force, malgré la hauteur du niveau, les chauds vents du sud: l'orge est cultivé, les prairies sont belles et fertiles et la région des mélèzes monte presque jusqu'à 7000 pieds de haut.

A Saint-Angelo nous foulons le plat pays de la vallée: mais ce n'est qu'au petit hameau de San Carlo que les deux chaînes de montagnes s'ouvrent et forment un bassin encaissé de forme allongée que distinguent sa douceur de température, sa beauté et au milieu duquel coule le Poschiavino. C'est l'occasion maintenant de parler du district de Puschlav, formé par l'une des plus jolies vallées méridionales des Grisons. Cette vallée a environ huit lieues de longueur: étroite et s'abaissant rapidement dans sa partie supérieure, elle s'élargit vers le milieu pour former la large et riante contrée dans laquelle se trouvent le lac de Poschiavino ainsi que plusieurs villages, puis se rétrécit au vallon pierreux et étranglé de Brusasker et aboutit enfin à la vallée de l'Adda, (Veltlin ou Val Tellina). Dans toute son étendue, l'élevage du bétail et l'exploitation de ses produits (Alpenwirthschaft) sont la principale occupation: toutefois la culture des champs y est pratiquée avec zèle et persévérance et, en outre, les habitants sont en partie adonnés au commerce et au transport des marchandises par la passe de Bernina.

Les protestants vont aussi, en assez grand nombre, comme les Engadinois, travailler à l'étranger pendant assez longtemps et des centaines de catholiques passent chaque année l'hiver en Lombardie où ils s'emploient comme cordonniers. Sous le rapport de la manière de vivre et du

caractère, les habitants se rapprochent beaucoup de leurs plus proches voisins italiens : on vante chez eux comme chez ces derniers une application et une persévérance au travail que n'affaiblissent même pas une nourriture frugale, pauvre, presque insuffisante. Ils parlent un mauvais dialecte italien. Un tiers de la population environ, qui s'élève en totalité à un peu plus de 4000 âmes, est protestant ; le reste, qui habite de préférence Paschiavo et Brusis, est catholique. Puschlav appartenait au douzième siècle aux comtes tyroliens de Mätsch, des mains desquels il passa à l'évêché de Coire duquel l'enleva en 1350 Jean Visconti, de Milan. Cinquante ans plus tard, un autre Visconti en fit présent aux ligues Grises qui le reprirent par force à Ludovic le More qui le retenait ; ce après quoi il revint à l'évêché de Coire. Après tant de changements la vallée resta enfin aux ligues Grises, et, dès le seizième siècle, sut s'affranchir complètement au moyen du rachat des droits seigneuriaux de l'évêque.

Après avoir quitté San Carlo, nous montons un peu et nous arrivons en une demi-heure au bourg de Paschiavo, (en allemand Puschlav) sur le Paschiavino, dans une belle prairie, à 3200 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec 1000 habitants et des champs et des prés fertiles. Les deux confessions y ont chacune une église : Cunibert, roi des Lombards, aurait donné l'une d'elles, dès 701, à l'évêque de Côme.

La localité a souvent souffert des débordements qui, à différentes fois, l'ont menacée de destruction. Au-dessus de Paschiavo on rencontre le petit hameau de Prese où commence le joli lac de Puschlav, abondant en truites. Long d'une lieue et large de moitié, il est bordé de roches élevées abruptes et boisées : ses eaux toujours froides comme la glace sont claires et paraissent d'une couleur bleu-foncé et elles sont quelquefois si agitées par des tourmentes qu'elles mugissent en écumant contre le rivage. A cinq minutes de Prese, précisément au bord du lac, jaillit une source sulfuruse salubre. Le Kurhaus est construit sur un site pittoresque et dans le genre des villas italiennes ; le climat doux, salubre et agréable n'est jamais trop froid et encore moins trop chaud car les vents du sud se rafraîchissent en passant sur le lac ; les lieux de promenades délicieuses et d'excursions éloignées, soit au sud dans la Valteline, par le défilé de Brusio, soit au nord, dans le Bernina, au glacier de Palü, sont nombreux ; le service, rempli d'attentions et d'amabilités, répond à toutes les exigences : aussi cet établissement est-il visité chaque année par un plus grand nombre de malades et attire-t-il particulièrement de plus en plus les Italiens.



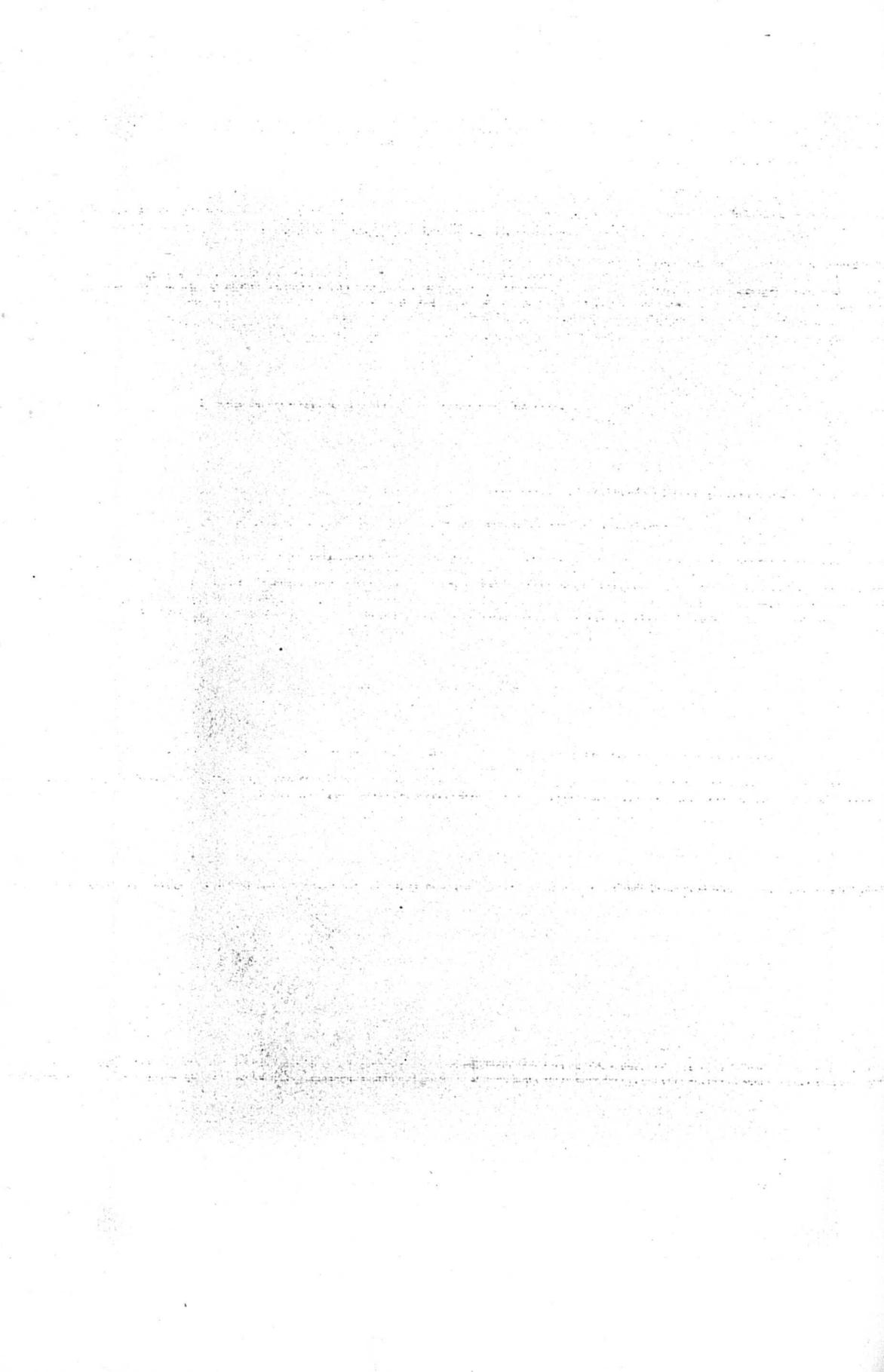
J. Rohbock del.

Fr. Müller sculp.

BAIENS ODE LE PIRESTE. BAD LE PIRESTE.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

290



La route longe en descendant la rive droite du joli lac d'où sort avec une forte pente le froid Poschiavins qui se dirige vers le sud en gémissant dans son lit de roche. La vallée, qui jouit déjà d'une température méridionale, se rétrécit. Les noyers et les châtaigniers apparaissent à Brusio, le dernier village suisse, et l'on peut y faucher trois fois par an. Comme Paschiavo, Brusio est grand et peuplé et possède une église pour chaque confession. A Campo Cologno, sis un peu au-dessous, se cultive la vigne, et la vallée devient une gorge étroite que fermait autrefois à sa partie inférieure un ouvrage pittoresquement construit pour la protection des Grisons, le fort de Pratta. Sur les bords de la rivière s'élèvent des rochers à pic tout dénudés, partout de sombres débris, provenant d'éboulements de montagnes, couvrent le sol: quelques contreforts seulement laissent voir de petits pâturages et çà et là, le long de la route, se montrent quelques maisons isolées. Nous sortons enfin de ce défilé et nous atteignons l'église en marbre blanc de la „Madonna del Tirano“ qui attire ses visiteurs d'abord comme but de pèlerinage, puis à cause de la vue remarquable qu'on y a sur la vallée de l'Adda et sur les puissantes et belles montagnes des environs. Quel est le Grisonnais qui ne regretterait à cette place que ses ancêtres aient perdu la Valteline encore plus par leur maladresse et leur ambition que par la puissance et les intrigues des Français?

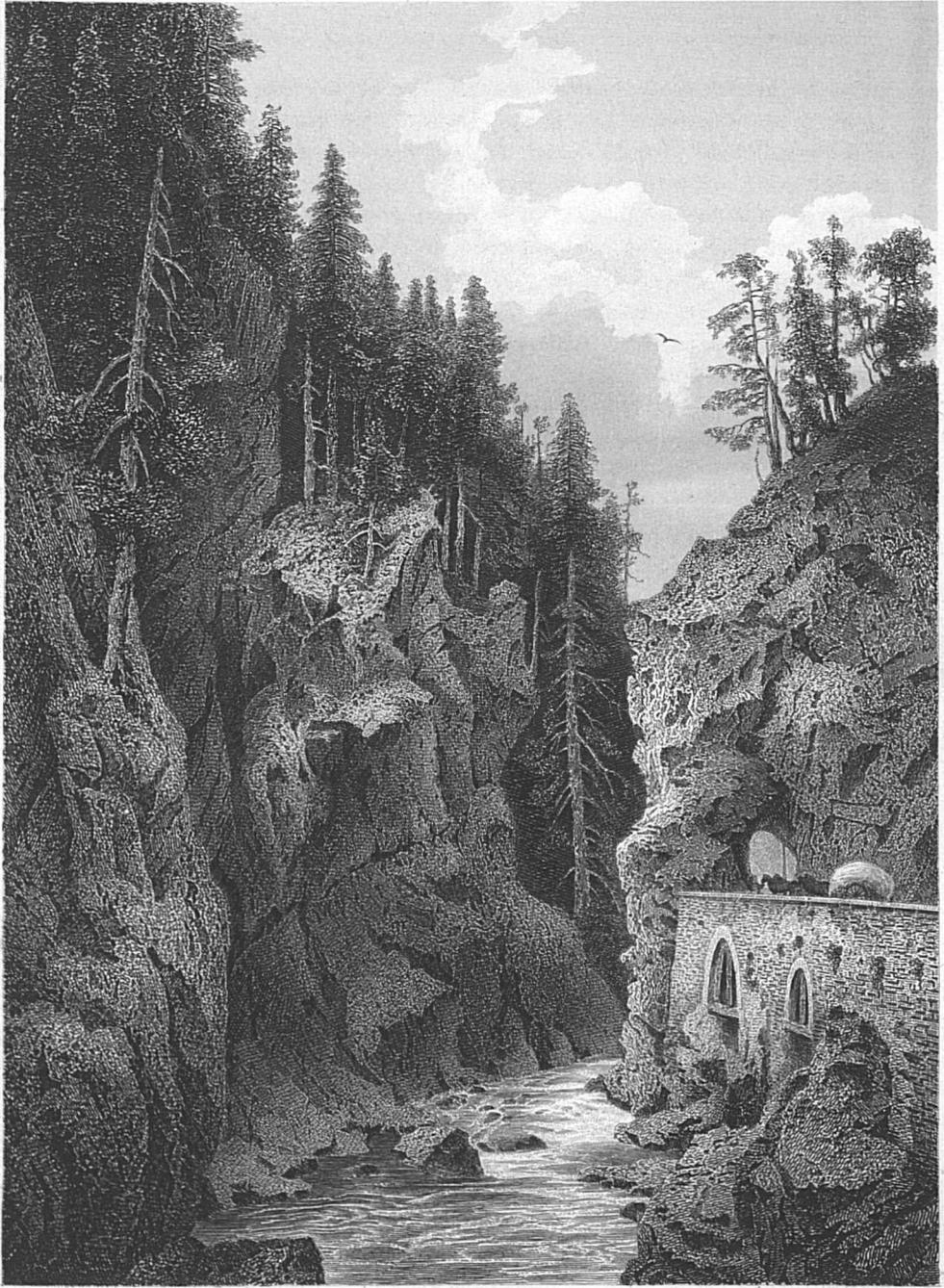
Après avoir parcouru les vallées méridionales des Grisons et le bassin de l'Inn qui se rend à l'est dans le Danube, nous nous tournons vers la partie septentrionale riche et étendue du canton, vers le bassin supérieur du Rhin qui, sortant là des sources nombreuses des hautes montagnes, devient bientôt un fort cours d'eau. Là nous nous retrouvons en vrai pays allemand. Quoiqu'on y rencontre des districts et des villages où le roman est la langue populaire, le caractère que décèlent les mœurs et les usages, dont le droit et la législation sont imbus, qu'on retrouve dans le travail et la production, est le caractère allemand qu'ont implanté là de bonne heure des tribus d'origine germanique et que se sont approprié, peut-être malgré eux et avec le temps, les descendants des habitants primitifs, Celtes, Rhétiens et Romains et qui s'accroissant de jour en jour davantage, finira par faire disparaître ou métamorphosera l'élément roman.

vallée du Rheinwald entourée de ses puissants sommets le Moschelhorn, le Schwarzhorn, le Rheinwaldhorn le Zapporthorn et autres sur les pentes desquels, à partir de la région des neiges éternelles, s'étale le bleu des glaciers. La route descend par de nombreux détours, en offrant de beaux points de vue, à travers un pays inculte et couvert de débris et nous atteignons bientôt après avoir passé le Rhin sur un pont de pierre à grandes arches, le village d'Hinterhein, encore élevé de 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le proverbe déjà cité des habitants des Alpes: „neuf mois d'hiver et trois mois de froid“, se justifie de toutes façons dans cette contrée isolée mais animée par le transit qui s'y fait: pourtant l'orge et le lin y sont cultivés et le cembre y porte ses fruits près de belles alpes et de quelques bosquets touffus. Le village compte un peu plus de vingt maisons en pierre et de cent habitants; la vieille église de construction particulière a été autrefois l'église mère de tout le long Val Rhein, et une petite cloche qui orne son clocher provient, dit-on, d'une chapelle qui avait été élevée sur l'emplacement d'un temple païen et près des sources du Rhin. Ce dernier après un cours de quatre lieues, n'est guère ici qu'un torrent aux eaux troubles et bleuâtres qui tarit presque en hiver; il faut environ quatre heures et demie pour remonter à sa source. Indiquons au moins la route au robuste voyageur. Tout d'abord, pendant environ une lieue, le sentier suit la vallée; puis quand la vallée se change en un étroit défilé où mugit le torrent, il gagne en montant les maigres pâturages à moutons, traverse des rochers dénudés, des places couvertes de débris et quelques flaques de neige et se termine enfin à l'alpe de Zappor, séparée de sa voisine presque stérile, l'alpe de Paradis, par une gorge sombre et effrayante, nommée l'Enfer. C'était sur cette dernière, dit-on, que se trouvait le splendide Eden où vécurent dans une sainte innocence Adam et Eve après qu'ils en eurent été chassés; après le premier péché, toute la contrée environnante se changea en un désert pierreux aussi stérile que glacé sur lequel les glaciers s'agrandissent tous les dix ans. Il paraît qu'il aurait existé à Hinterrhein, il y a plus de deux mille ans, un temple des Nantuates très-fréquenté et dédié aux nymphes, temple qu'aurait remplacé au temps des chrétiens une chapelle à pèlerinages, et, à une époque plus reculée encore, une passe et une auberge élevée pour les voyageurs de Zapport. Sur l'alpe de ce nom paissent maintenant les frugals et gras moutons des bergers bergamasques. Après une courte montée, on atteint une pente rapide d'où se distinguent au mieux le glacier du Rhin postérieur et la source de ce fleuve. Le glacier dont la surface étincelante et crevassée est

semblable à des vagues se déroule dans les hauteurs : de sa large bouche de glace sort en bruissant le torrent qui va se précipiter dans le ravin obscur de l'Enfer. Les dents du Moschelhorn forment un vaste demi-cercle du sommet duquel coulent des ruisseaux semblables à des rubans d'argent. C'est un spectacle magnifique, splendide, qu'aucun de ceux qui l'ont vu ne peut oublier surtout si par une belle et claire journée d'été, il a contemplé ces montagnes géantes dont les sommets enveloppés de splendeur s'élancent jusqu'aux nuages. D'Hinterrhein la route conduit à Nufenen, village prospère qui possédait avant l'établissement de la route un nombre considérable de bêtes de somme, et de là à Splügen en passant par le petit hameau d'Ebi près duquel se tenait autrefois sur le beau gazon, le premier dimanche de mai, avec accompagnement d'antiques cérémonies telles que processions à cheval, musique, repas et danses, l'assemblée des habitants du Rheinwald. Le fond de la vallée est tout en prairies et ne possède pas d'arbres mais les hauteurs sont couvertes sur leurs pentes de jolis bois en partie formés de sapins du nord. Splügen, en roman Speluga, quoique situé à 4500 pieds de hauteur, est animé par les deux routes venant d'Italie qui s'y réunissent ; des marchandises de toute espèce le traversent et en automne on y voit passer de grands troupeaux de jeune et beau bétail suisse qu'on conduit au sud. Placé au milieu du bassin de la vallée, il est à l'abri des avalanches qui dans son voisinage détruisent souvent les maisons et engloutissent les hommes ; mais il est par cela même d'autant plus exposé aux dévastations tant du Rhin qui le traverse rapidement et avec bruit que des torrents qui lui sont tributaires.

Avant de quitter Splügen, nous nous dirigeons vers la passe du même nom ou Colmo del orso, où nous arrivons en deux heures après nous être élevés de deux mille pieds. La route du Splügen se détache de celle du Saint-Bernard à droite et entre dans le val d'Oberhäusli-Buchs où elle traverse bientôt une voûte en maçonnerie de 262 pieds de longueur. Plus loin se trouvent dix-huit tournants ; la chaussée serpente en montant jusqu'à la passe même sur les côtés de laquelle s'élèvent, à gauche le Surettahorn avec ses glaciers, à droite l'abrupte Tambohorn haut de plus de 10,000 pieds. Autrefois tout le pays était ici boisé et l'on voyait encore sur le sol au commencement du siècle les troncs des grands arbres qui y avaient existé ; maintenant la limite de la région des bois a reculé. Leur destruction a probablement rendu le climat plus mauvais et plus froid. En revanche il fleurit sur les alpes voisines de magnifiques plantes de montagnes : la rose blanche des Alpes elle-même, assez rare puis-

qu'on ne la trouve en quantité que dans trois localités de la Suisse, forme ici de petits buissons. Les ruines d'une vieille tour et d'une solide fortification indiquent l'emplacement d'une forteresse qui y a existé autrefois et protégeait la route. Cette dernière touche à quelques minutes de là à l'auberge et à la douane italienne, frontière du territoire suisse où apparaissent les trois couleurs autrefois si proscrites de l'Italie unie. Déjà au temps des Romains il existait une route qui conduisait d'Italie en Rhétie par le Splügen et, quoique sa direction ne puisse plus être entièrement fixée, ses traces se reçoivent encore isolées au haut de la passe où une station paraît avoir été établie et au-dessus de l'église, à Splügen. Devenue au commencement du moyen-âge à peine praticable en plusieurs endroits pour les piétons, elle fut améliorée au 13. siècle et devint à partir de cette époque l'une des principales artères de la circulation. Parmi les voyageurs qui la parcouraient alors apparaissent d'abord le marchand de bestiaux et les commerçants nombreux dont le trafic reliait Milan & Zurich; puis venaient le savant qui suivait l'école de Bologne, le pèlerin qui se rendait à Lorette et à la sainte ville de Rome, le guerrier pesamment armé qui allait comme mercenaire recueillir gloire et profit dans les plaines de la Lombardie, enfin l'évêque et même le roi des Romains dont la tête devait porter plus tard la couronne impériale. Seuls, en petite société, ou accompagnés d'une suite nombreuse, ils gravissaient les pentes allemandes de la montagne pour arriver à la terre si désirée, l'Italie, malheureusement aussi féconde en déceptions. On construisit plus tard d'autres routes mais celle du Splügen ne fut point abandonnée pour cela et souvent il y défila des processions de bêtes de somme lourdement chargées jusqu'à ce que, de 1828, la restauration de ce chemin aisé et commode eut été entreprise à frais communs par l'Autriche et le petit pauvre canton des Grisons et la direction de cette entreprise confiée au directeur des ponts et chaussées autrichien, Talachini. Ce que cette œuvre a dû coûter aux Grisons de travail et d'argent est immense si l'on songe aux difficultés qui s'opposaient à l'entreprise et à la pauvreté des communes du canton; mais le petit peuple intelligent qui habite ce dernier quoique demeurant en grande partie dans des localités presque inabordable et que ne relie aucun chemin tracé, apprécie pleinement la valeur d'une bonne route, et il y a quelques années à peine que les communes ont voté à l'unanimité pour la construction de nouvelles voies de communication des millions que doivent fournir des impôts extraordinaires. Aussi arriva-t-il alors que chaque paroisse mit ses forces en œuvre, que l'état



L. Hohlbock del.

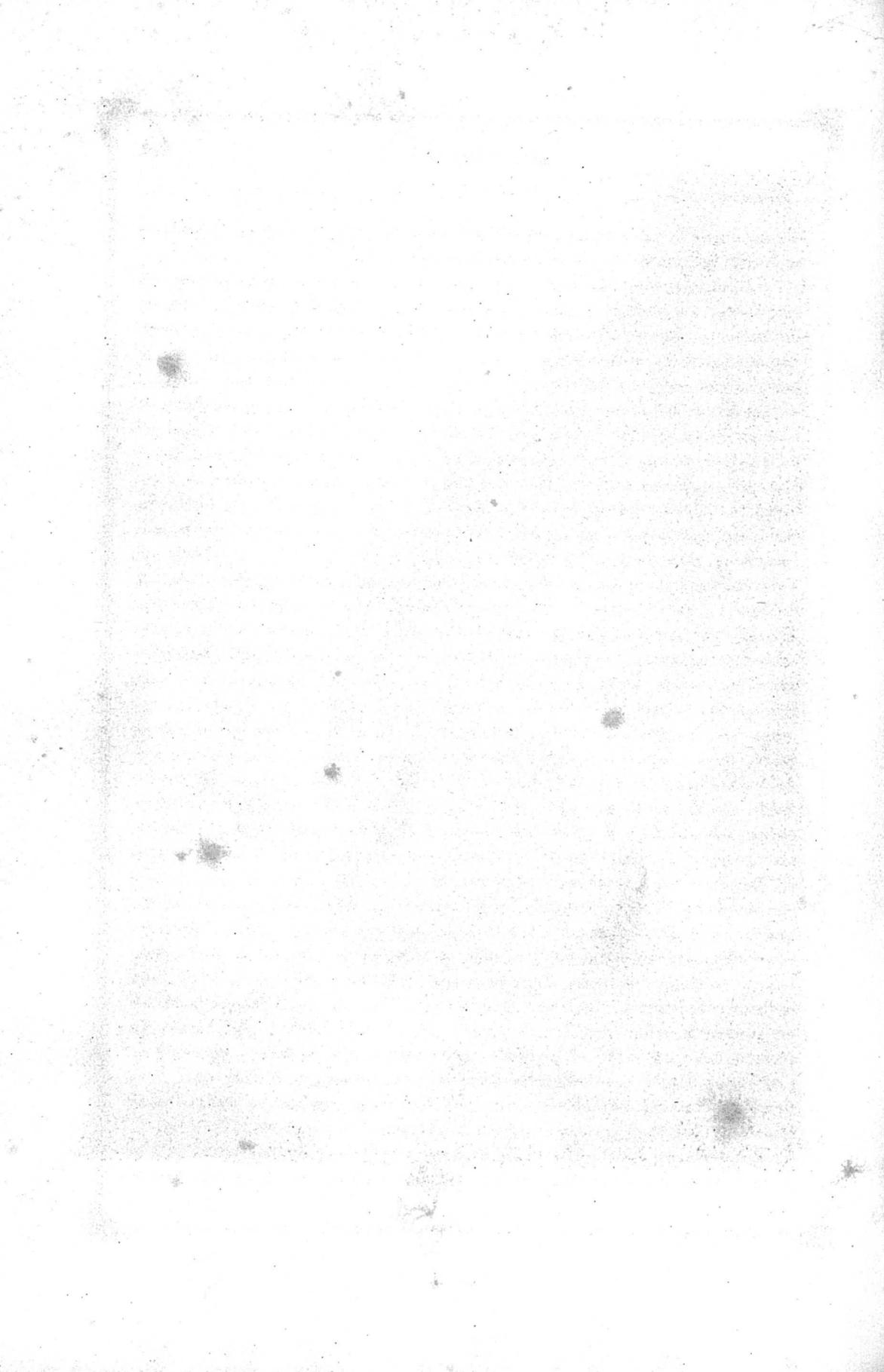
L. Hohlbock sculp.

SASA PLANA.

(Bündten)

Verlag von C. G. Lange in Darmstadt.

297



donna ce qu'il put réunir et qu'en un court espace de temps la grande et fertile entreprise fut heureusement menée à fin.

Retournons au village de Splügen d'où, outre les deux principales chaussées, un sentier conduit encore par le Savierberg dans le district de Savien. Dans le voisinage se trouvent les restes d'un solide rempart nommé le Burg, provenant sous doute d'un château détruit au 16^e siècle par le peuple et primitivement destiné à protéger la vallée de Rheinwald et ses libres habitants. La route passe ici sur la rive droite du Rhin et tout en la suivant arrive en peu de temps sur le territoire du village de Suvers qui s'étale pittoresquement au-delà du fleuve au pied du Kalkberg. Entouré de belles prairies et enclos par les bois épais de mélèzes et de cèdres qui couronnent la vallée, Suvers est le dernier village du Rheinwald. Un chemin qui circule sur les hauteurs et qui est très-vraisemblablement l'ancienne voie romaine, conduit ainsi que la nouvelle route à Thusis en s'élevant dans la vallée et traversant plusieurs hameaux. C'est au-dessous de Suvers qu'on rencontre la porte rocheuse de Saraplana, longue de dix-huit pas par laquelle le voyageur pénètre dans la contrée nue, sans arbres et couverte des débris de la Rasica. Construites presque au milieu du Rhin et affrontant audacieusement ses eaux torrentueuses, on voit là quelques scieries et sur la hauteur s'élèvent les forges qui pendant longtemps ont mis en oeuvre les produits de la mine de fer de Fianell, dans la vallée d'Avers. On jouit d'une belle perspective du haut des rochers de Saraplana. A l'arrière-plan s'étendent les vertes prairies de Suvers tandis que la haute et solide tour de son église monte vers le ciel. Par-devant vous menacent les rochers saillants et déchirés sur les flancs abruptes desquels les pins qui se font face se penchent les uns vers les autres en étendant leurs branches. Autour de leurs cimes flottent les nuages, et sur leurs feuilles brillent aux rayons du soleil mille gouttes d'eau que les tourbillons de vent apportent du précipice obscur où le Rhin furieux jette contre les rochers les blocs qu'il pousse devant lui et qui s'opposent à sa course géante. Un pont audacieux aux belles formes et d'une seule arche joint les deux rives. Si le voyageur s'avance dans la solitude en suivant le cours des eaux agitées, il voit apparaître d'abord dans la forêt la tour du vieux château de Bärenburg, puis les ruines de celui de Castellaz au pied desquelles le Rhin brillant joyeusement au soleil, traverse rapidement les jolies prairies d'Andeer pour aller se cacher plus loin dans les sombres abîmes de la Via Mala.

Nous voici maintenant dans le défilé de Roffla, nommé aussi la Via Mala intérieure. Ce défilé n'atteint certainement pas la grandeur de ce-

lui qui est situé entre Andeer et Thusis mais il est aussi d'un aspect très-sauvage et assez effrayant quand un ciel chargé de nuages et gros d'orages couvre la contrée. Le Rhin passe de chute en chute; la plus grande et près du pont supérieur. Les pentes rocheuses sont sauvages, effrayantes, déchirées; d'épais bois et de nus monticules de débris bordent le courant irrité et mugissant qui, souvent invisible, vient laver et couvrir les roches nues qui parsèment son lit. Nous avons deux heures de marche à faire avant d'arriver au pont inférieur de Roffla où le Rhin postérieur forme une belle cataracte et mêle en un choc écumeux ses eaux à celles du val d'Avers, auxquelles on donne le nom de Rhin d'Avner, et qui sortent de l'étroit et sombre val de Ferrera. De la petite presqu'île formée par le lit du Rhin nous pouvons contempler les deux sauvages cours d'eau qui colères et écumeux paraissent lutter et combattre ensemble jusqu'à ce que, bien qu'encore excités et mugissants mais pourtant déjà réunis, ils descendent en tournoyant sur leur lit de roches vers le bas de la vallée.

Avant de parcourir le district de Schams, nous nous dirigerons vers la vallée du Rhin Averser qui forme les districts de Ferrera et d'Avers. C'est avec raison qu'on dit que le premier des deux est le plus sauvage des Grisons. Long d'environ cinq lieues et montant vers le sud il ne montre partout qu'horreur et désolation: des bois primitifs, des masses rocheuses dispersées çà et là et couvertes de mousses et de lichens, des pentes couvertes de débris, le Rhin coulant dans des profondeurs obscures au milieu des galets et des blocs de granit, des fonderies solitaires et noircies par la fumée et des hameaux isolés presque oubliés, composés de maisons au triste aspect: voilà ce qu'il présente aux yeux du voyageur. A partir de Schams on monte par un chemin commode sur des plateaux arrondis et, traversant un bois de pins on arrive bientôt à une belle chute du cours d'eau, où l'arc-en-ciel fait briller ses couleurs dans les claires matinées, puis peu de temps après aux vieilles fonderies établies sur les hauteurs à partir desquelles le paysage devient plus souriant. Plus haut, le sentier suit le cours d'eau; Border Ferrera avec les jolies prairies qui l'entourent apparaît d'abord, plus loin on aperçoit les belles chutes d'eau dans le voisinage desquelles se trouvent ce qu'on nomme les fonderies supérieures. Nous remarquons souvent d'immenses blocs de granit provenant d'éboulements, gisant là depuis si longtemps que les broussailles, la mousse et des lichens de différentes couleurs, mais en majeure partie rouges, couvrent leur surface. Le dernier village de Ferrera est Canicül ou Inner-Ferrera, séjour de bergers qui sont souvent privés longtemps de toute communication avec

les hommes lorsque la neige est abondante. Il y a dans les environs de nombreuses chutes d'eau formées par les cours d'eau latéraux et par le Rhin Averser lui-même qui, une lieue plus haut et derrière un pic énorme, passe sous un pont pittoresquement situé dans la solitude. Là se trouve la limite supérieure du district de Ferrer qui doit son nom, selon toute apparence, au minerai de fer qu'on y trouve au sommet du Fianell et qui y étant exploité depuis plus de quatre cents ans a été la cause de l'établissement dans la vallée des nombreuses fonderies. Les deux cents individus environ qui habitent Ferrera sont protestants quoique parlant roman et adonnés de préférence à l'élevage de bestiaux et à l'exploitation de leurs produits; vivant en hiver dans les villages ils ont sur la montagne pour l'été, des châlets que, contrairement aux autres montagnards de la Suisse, ils occupent pendant la saison avec leurs femmes, et leurs enfants et garnissent de tout ce qui leur appartient.

Au-delà du pont qui lui sert de limite, commence la plus haute vallée habitée de l'Europe, celle d'Avers, qui s'étend le long du cours d'eau sur une étendue de cinq lieues environ. Le premier hameau, Campsutt, est déjà à 5200 pieds au-dessus du niveau de la mer; le chef-lieu Presta est à plus de 6000 et le hameau de Juff est encore de 700 pieds plus élevé. Différant complètement d'aspect avec le district de Ferrera, celui d'Avers, séparé du reste du monde par de hautes chaînes de montagnes rocheuses et de masses de glaces éternelles, n'est qu'une succession ininterrompue de belles prairies.

Ce n'est que dans la partie inférieure que se rencontrent quelques petits bois de mélèzes et de cèdres protégés par la loi contre le défrichement; dans la partie supérieure on ne voit ni arbres ni buissons et l'on est forcé d'employer comme combustible, vu la petite quantité de bois qui peut être apportée du val Ferrera et au prix des plus grands efforts, soit le fumier des moutons et des chèvres comprimé sous forme de cubes, soit la tourbe qu'on rencontre çà et là. La température est extraordinairement basse: l'été dure à peine trois mois; l'automne et le printemps ne sont qu'un mythe et, en hiver, le froid est excessivement vif. Quoiqu'il en soit, les habitants au nombre de trois cents environ n'abandonnent pas volontiers leur pays, même s'ils trouvent un meilleur établissement; semblables aux bergers de race allemande qui habitent le Rheinwald et descendent vraisemblablement comme eux des libres Walsers, ils tiennent profondément à leur patrie, belle quoique pauvre et pleine d'horreur. Leur principale occupation est l'élevage du bétail et l'exploitation de ses produits. Près de 2000 têtes de race bovine pâturent en été dans les alpes d'Avers qui sont

en général affermées à des bergers bergamasques, et beaucoup des produits de la vallée trouvent leur débouché en Italie. En fait de légumes, les jardins ne produisent que difficilement de la salade, des petits pois et des raves; c'est à peine si la pomme de terre y mûrit. Le chef-lieu de la vallée est Cresta, petit hameau situé sur un coteau, composé de chétives maisons de torchis, et dont les environs sont parsemés de huttes isolées; plusieurs passes difficiles conduisent de cet endroit dans les vallées soit voisines soit latérales, dans la Bergaglia et l'Oberhallestein et au Septimer.

Après avoir ainsi visité à la hâte Ferrera et Avers, nous descendons la route du Splügen et arrivons en peu de temps au débouché de la Roffla et au chef-lieu actuel du val de Schamser, Andeer. Sur le côté, au sommet d'un rocher escarpé et sur la lisière d'un bois obscur, s'élève la haute et forte tour de Bärenburg. Andeer est un hameau important consistant en cent maisons environ, placé dans un site romantique et qui, entouré de belles prairies jusqu'auxquelles descendent des cembres aux vastes rameaux, rappelle par sa construction et la disposition de ses rues les villages voisins de l'Italie. Son église, que l'on découvre assez loin, se trouve à l'entrée septentrionale du village sur des rochers abruptes, et près d'elle se voit la remarquable auberge qu'on a organisée en Kurhaus depuis que, il y a trente-huit ans, on y a amené les eaux de la source salubre et ferrugineuse de Pignieu. De son balcon on jouit de la vue la plus ravissante sur la contrée ornée de ses ruines, de ses beaux villages, de ses cascades, de ses prairies et de ses bois ainsi que sur la tour brisée du fort de Castellatsch près de Clugien et sur les hameaux isolés de Lohn, de Mathon et de Bergenstein, placés sur un haut plateau des monts de Schamser, par lesquels passait autrefois une route praticable aux bêtes de somme tandis que l'ancienne route romaine ne faisait que les longer.

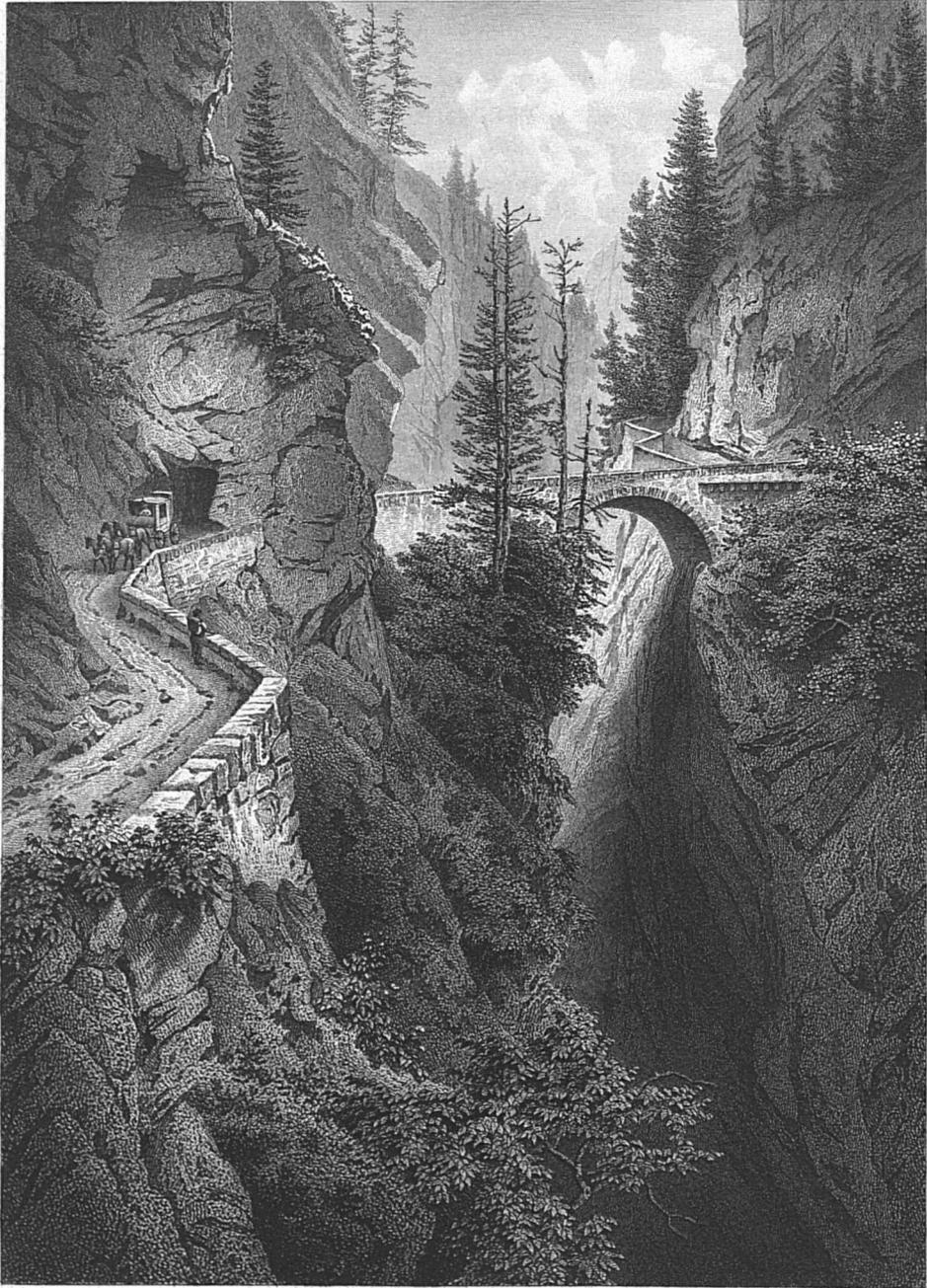
En quelques minutes nous descendons d'Andeer au pont de Pignieu, en laissant ce dernier village à droite de la route. Sur le parapet se lit une inscription qui y a été placée après l'achèvement de la route et donne aux Grisonnais un mémorable avertissement: „Jam via patet hostibus et amicis. Cavete Rhati! Simplicitas morum et unio servabunt avitam libertatem.“ (La route est ouverte aux amis et aux ennemis. Veillez sur vous, Rhétiens! La simplicité des mœurs et la concorde conserveront la liberté que vous avez acquise.) A gauche on distingue dans une contrée splendide le grand village de Donat avec les ruines du fort de Fardün, nommé aussi la Turr et détruit comme beaucoup d'autres par le peuple durant les guerres d'indépendance. C'est à Donat que se tenait autrefois

l'assemblée de la vallée. Zillis, avec ses soixante-dix maisons, est le premier village qu'on rencontre sur la route non loin de l'entrée de la Via Mala: sa grande église a été longtemps la principale paroisse du district de Schams et fut dès 940 donnée en présent par Othon le Grand, sur la demande du duc d'Alemannie, à l'évêque de Coire, pour l'indemniser des dévastations auxquelles s'étaient récemment livrés les Sarrasins. Ces ennemis pillards avaient pénétré jusqu'à Coire en venant du midi et avaient fait presque un désert de toute la contrée. Le plafond de l'église dont nous parlons est orné d'assez bonnes peintures sur des sujets tirés de la bible ou des écritures saintes et mérite en conséquence d'être observé par les amateurs.

Avant de quitter Schams, nous devons dire encore quelques mots de cet intéressant district. Son nom dérive de „sex annium“ ou vallée des six ruisseaux, mais ce nom est en tout cas inexact car beaucoup plus de six ruisseaux l'arrosent en se rendant dans le Rhin. En roman, Schams veut dire Sessam, qui signifierait territoire de pierres ou de roches. Placé à une moyenne hauteur, (300ⁿ pieds environ,) il est beaucoup plus attrayant que le Rheinwald mais son climat est moins doux que celui du Domschleg situé plus bas; la neige couvre habituellement la terre pendant cinq mois. Le bassin ovale de la vallée longue de quatre lieues et demie, est ceint de montagens hautes de plusieurs milliers de pieds et qu'on ne peut parcourir en suivant le fleuve que par des routes difficiles et deux défilés longs et étroits. C'était probablement avant le difficile percement de la Via Mala un grand et profond lac; c'est ce qu'indiquent du moins les roches lavées par les eaux et gercées çà et là de grottes ainsi que les monticules sablonneux formés par les alluvions. Le fond de la vallée est charmant, couvert qu'il est d'une fraîche verdure d'où s'élèvent les villages, et le Rhin qui, quelques instants avant de l'arroser coulait si torrentueusement, y roule ses eaux tranquillement quoiqu'encore assez vite et ne déborde que rarement. Le sentier à demi détruit que ne foulait aucun étranger a été remplacé par une route. A droite la chaîne boisée monte sauvage et escarpée vers le ciel couronné du Despin, de la Platta grande, de l'énorme pic Curver et de celui de Tchera; au sud s'élève le Suretta avec ses sommets glacés et le Fianell, et à l'ouest s'étendent des coteaux à pentes douces couverts de belles fermes, de champs fertiles, de ruines de châteaux et de beaux villages que dominant comme des tours d'observation les pris de Vipan, de Nessa et d'Ostal, et tout au nord la pyramide de l'immense pic Beverin, haut de neuf mille pieds et d'où l'on jouit d'un panorama splendide. Les bois sont encore nombreux, les prairies

et les alpes nourrissent des milliers de bœufs et de vaches, et l'agriculture et pratiquée en plusieurs localités même haut situées; toutefois la culture des fruits est peu étendue et souffre souvent par suite de la température défavorable qui règne au printemps. Schams contient onze villages qui composent sept paroisses dont trois sont situées dans la montagne. Celle de Lohn, haut située et bien aérée, est particulièrement remarquable. Tous les habitants de Schams professent le culte réformé et contrairement à ceux du Rheinwald parlent roman; ils s'occupent de l'élevé du bétail, de l'exploitation de ses produits et d'agriculture ainsi que du transport de marchandises sur la route du Splügen. Cette dernière occupation leur procure de grands avantages et a puissamment influé sur leur civilisation.

Après avoir quitté Zillis et jeté un dernier coup-d'œil sur le riant paysage éclairé du soleil, nous nous trouvons bientôt, après avoir laissé derrière nous la place d'une vieille chapelle tombée en ruines, dans un profond et effrayant défilé dont les parois se baignent dans le lit du Rhin frémissant et écumant. Nous sommes dans la Via Mala qui ne mérite vraiment plus son nom. Devant et derrière nous, des rochers dont la route par de nombreux détours évite les contreforts, semblent nous fermer le passage. Nous passons le pont supérieur (le quatrième), bel ouvrage en pierre, et nous arrivons en peu de temps, à une autre pont en bois (le troisième), qui s'étend d'un rocher à l'autre, à 120 pieds d'élévation au-dessus du fleuve. Plus haut encore est le pont suivant (le deuxième), dont l'élévation au-dessus des eaux peut être de 400 pieds: pourtant en 1837 il est arrivé qu'après un orage de pluie effrayant le fleuve monta jusqu'aux arches. Il est en pierre et n'a été achevé qu'en 1739 quoique trois cents ans avant cette époque il existât déjà un chemin mauvais et dangereux qui conduisait jusqu'au milieu du défilé. Les cailloux qu'on a l'habitude de lancer dans le lit du fleuve mettent environ six secondes à arriver. Les habitants de Domleschg et de Schams, quoiqu'intrépides, regardent eux-mêmes comme une action extraordinairement courageuse et même très-audacieuse la descente dans les effrayantes profondeurs du défilé qu'ils qualifient d'enfer; elle n'a été accomplie qu'une fois, il y a environ quatre-vingts ans, par le landammann Hunger de Thusis, homme distingué qui se laissa glisser le long d'une corde pour retrouver deux cents thalers qu'une bête de somme en glissant de la route dans le précipice avait emportés avec elle. Ce qu'on avait à peine osé espérer arriva: Hunger revint sain et sauf avec son argent. A partir de l'endroit où nous sommes, le environs prennent un caractère plus sauvage encore; le fleuve resserré entre les roches qu'il creuse et déchire, bruit à une effrayante profondeur



L. Richbeck del.

A. Fesca sculp.

DIE VIA MALA.
(Bündten.)

Druck & Verlag von C. G. Lange in Darmstadt.

en coulant sur des blocs de pierre noire et polie; des deux côtés du défilé on ne voit que rochers dénudés des crevasses desquels sortent de misérables buissons ou des sapins à moitié morts; le voyageur le plus gai devient ici sérieux et n'ose élever la voix. Nous voici enfin au dernier pont qui ne cède en rien au second pour la hauteur et le développement et comme lui s'appuie sur les rochers. Ici se montrent quelques maisons dans un petit val près de la ferme isolée de Rongello, mais le défilé se resserre aussitôt et nous approchons du trou perdu (verlorene Loch). Autrefois le chemin se terminait à un contrefort de la montagne dont les parvis à pic baignaient dans le Rhin, et il fallait alors, par un sentier dangereux et fatigant, monter le contrefort et le descendre. Depuis on s'est décidé à percer le rocher par un tunnel long de 216 pieds et en moyenne haut de 12 et large de 15 à 18. De pareils travaux sont, il est vrai, fréquents depuis l'établissement des beaux chemins de fer, mais la place du trou perdu et le peu de ressources qu'on avait pour l'établir méritent qu'on lui donne un peu d'attention. En deux minutes il est passé et nous continuons à descendre le long du fleuve entre des parois verticales, une petite bande du ciel bleu ou-dessus de la tête. Là aussi des fentes des rochers sortent de forts et sombres sapins qui se penchent sur l'abîme jusqu'à ce qu'un orage les y précipite! en d'autres endroits des buissons hérissés se montrent entre des roches couvertes de mousse et de lichens; çà et là, surtout après les pluies, un petit ruisseau se précipite en écumant dans la crevasse où apparaît un des chemins polis sur lesquels on lance le bois de flottage; plus loin, arrêtés dans leur course par des blocs énormes, des troncs d'arbres se pourrissent lentement: tout autour de nous est sauvage, primitif, anguleux, brisé, et présente l'image de la désolation et de la destruction. Voilà l'aspect qu'offre la Via Mala même aux jours clairs et beaux de l'été, quand la nature essaie partout de nous sourire, mais cet aspect devient effrayant et vraiment horrible quand les nuées se suspendent aux rochers, que la pluie tombe par torrents, et que le vent secoue les vieux sapins en les faisant gémir et craquer. Alors l'homme le plus courageux, presse le pas sur la route sûre pour arriver plus tôt à la vallée éclairie et agréable.

Nous aussi nous continuons notre route; peu à peu le défilé s'élargit et la vue s'ouvre sur une large vallée: nous voici à la sortie de la Via Mala et sur le pont jeté sur la torrentueuse Nolla qui va porter ses eaux au Rhin. Devant nous est Thusis, joli village où nous arrivons bientôt et d'où nous voulons jeter un regard d'adieu sur la Via Mala et son entrée. A gauche, de l'autre côté du Rhin, se trouvent Sils et son château que domine l'énorme,

nu et abrupte massif du Johannistein, couronné par les ruines pittoresques de la vieille forteresse de Hohenrealt ou Hohenrhaetien qui commandait autrefois la vallée. Cette forteresse, sans doute la plus ancienne de tout le pays, aurait été, dit-on, construite par Rhétus, duc des Rhétiens, près de six cents ans avant Jésus-Christ. Elle fut ensuite occupée par des tyrans dont le dernier, assiégé par le peuple en 1450, sauta à cheval dans le précipice et perdit la vie. Des quatre tours qu'elle possédait il ne subsiste plus que la septentrionale. Près de là se trouvent les restes de l'antique chapelle de Saint-Jean, fondée sans doute aux premiers temps du christianisme et longtemps la seule église du Domleschg. A droite de Johannistein s'ouvre le défilé profond de 600 pieds de la Via Mala qu'on peut contempler de Hohenrhaetien au trou perdu, et au-delà les montagnes abruptes apparaissent de nouveau séparées par la noire, trouble et souvent torrentueuse Nolla, qu'un chroniqueur appelle „la colère Wasserle“ du mont Heinzenberg, joli, agréable, éclairé par le soleil, couvert de beaux villages, et au pied duquel se trouve Thusis.

A Thusis nous sommes dans la Domleschg ou district de Tomiliasca qui comprend les deux rives inférieures du fleuve. Avant de le parcourir nous nous dirigeons vers le bassin de l'Albula qui, sortant du défilé de Schyn un peu au-dessous de Thusis, se réunit au Rhin déjà fort, pour former un cours d'eau dévastateur.

Du Septimer part, courant parallèlement à la puissante chaîne méridionale des Alpes qui sépare la vallée de l'Inn de celle de l'Adda, une seconde chaîne non moins importante dont la direction est également celle du nord-est. Tout le territoire autour d'elle est élevé et aucune des passes qui la traversent n'a moins de 7000 pieds de hauteur, quelques-unes atteignent même 8000 pieds. Les sommets sont, pour la plupart, couverts de neiges éternelles; a plusieurs d'entre eux s'adossent des glaciers assez étendus et peu ont été jusqu'à présent foulés par les pieds de voyageurs expérimentés vu la forme qu'ils affectent et qui est celle d'aiguilles géantes escarpées et nues s'élevant vers le ciel. C'est à cette chaîne qu'appartiennent le Piz d'Err, à la forme conique, et la Cima da Flix, entourée de glaciers, ainsi que d'autres géants moins connus. Deux grandes vallées, parmi plusieurs autres plus petites, se rencontrent dans sa longueur et s'appuient sur elle: celles d'Oberhalb stein et de

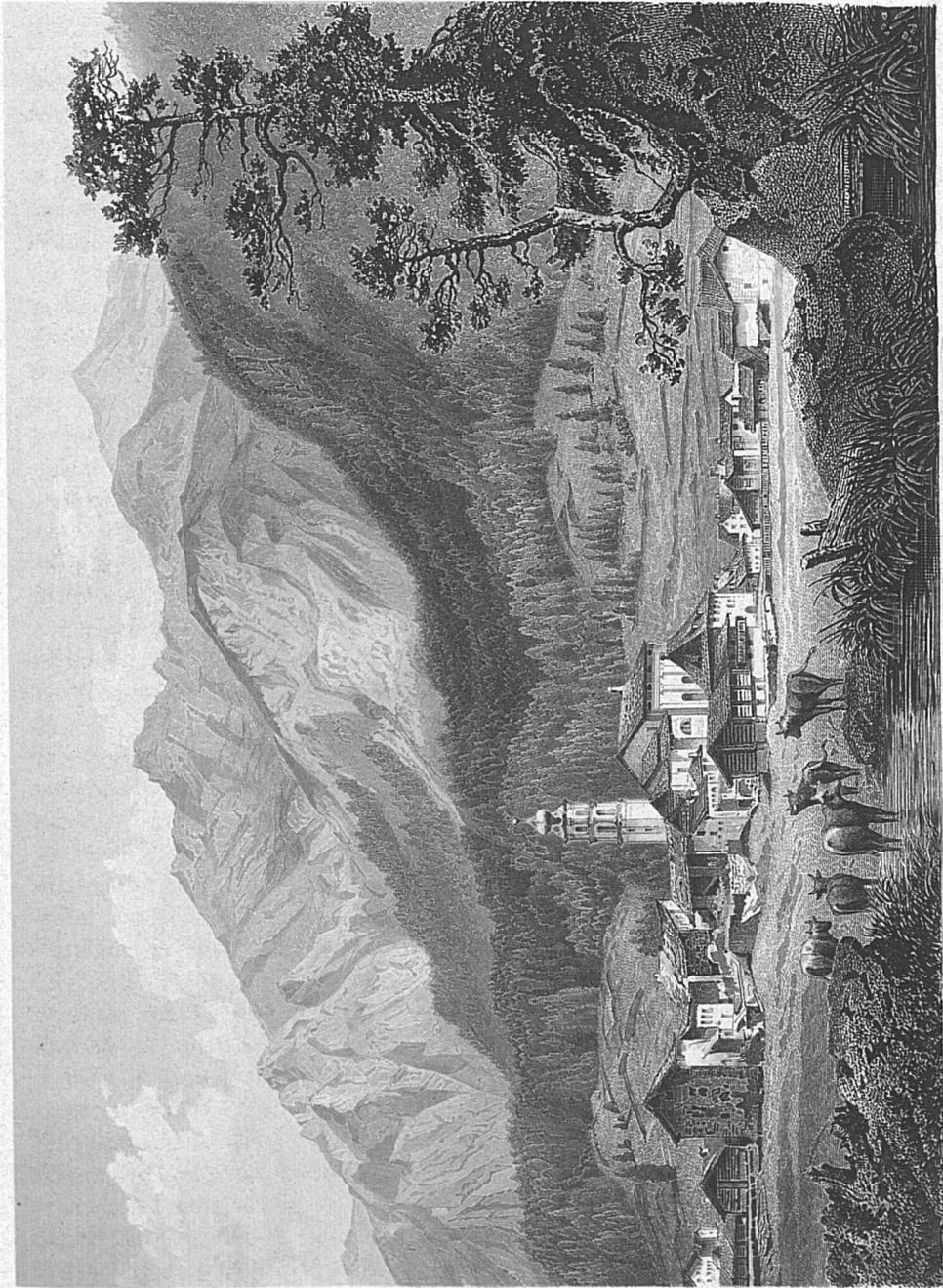
l'Albula, à l'ouest et à l'est, que séparent des chaînes secondaires toutes sauvages et primitives qui ne cèdent en rien au groupe principal et atteignent comme lui la limite des neiges éternelles.

A l'est du Piz d'Err et de la Cima da Flix, les crêtes s'abaissent vers la vallée de l'Albula dont les hauteurs occidentales sont de granit et les orientales de calcaire primitif. Leurs débris et leurs galets se mêlent dans le fonds de la vallée. Le nom d'Albula a sans doute été donné à la passe à cause de ces pointes de calcaire à reflets blancs qui la bordent des deux côtés, et les principaux sommets portent comme la hauteur près de laquelle s'élève l'auberge, le nom de Crap alv ou Weissenstein (pierre blanche). En venant de l'Engadine, dont le dernier village est Ponte, le touriste monte à travers un bois de mélèzes, qui s'étend exceptionnellement jusqu'à sept mille pieds de hauteur, et des prairies, et arrive par un chemin assez raide, vers la passe triste et solitaire qui s'enfonce profondément entre les cimes blanches de l'Albula, non sans regarder fréquemment derrière lui pour voir s'étendant à ses pieds la pittoresque vallée de l'Inn et devant lui l'immense groupe du Bernina. La végétation à cet endroit a presque disparu : les buissons de roses des Alpes sont rares et les lichens et la mousse couvrent les nombreux débris parmi lesquels se dirige péniblement la route. On peut facilement faire l'ascension de la cime occidentale de granit du Crap Alv, nommée Piz Uertsch, et jouir de là d'une belle vue qui, par les ouvertures des vallées, peut atteindre jusqu'aux montagnes voisines du lac de Constance, éloigné pourtant beaucoup, mais qui offre un bien plus grand intérêt quand elle se porte dans le voisinage, là où les groupes montagneux d'au-delà de l'Inn et de la Scaletta se confondent et se mêlent. Les eaux de l'endroit où nous sommes se rendent encore à l'Inn; en avançant à travers les blocs erratiques nous sommes bientôt dans le bassin du Rhin et en une heure de montée à peine, nous atteignons l'auberge isolée et sans apparence „zum Weissenstein“ où se reposent tous les ans des milliers de voyageurs et de bêtes de somme. Près de là, de la fente d'un rocher, sort la source froide et abondante de Pulpugnia qui se jette peu après dans de petits lacs où se trouvent de célèbres et très délicates truites. C'est de ces lacs que sort le cours d'eau du district de Bergün, l'Albula, torrent sauvage qui suit la vallée rapidement se dirigeant vers le nord.

La route encore inachevée, mais qui dans quelques années sera praticable pour les voitures de toute espèce, descend d'abord le long de la rive droite de l'Albula qu'elle traverse plusieurs fois ensuite. Des deux côtés se montrent des vallons étroits et incultes parmi lesquels se

trouvent le val Tisch et le val Tuors riches en minéraux et intéressants pour le naturaliste. Dans le dernier l'on voit deux petits lacs de glaciers, aux eaux tranquilles, et dont la surface est presque toute l'année couverte d'une couche de glace. La vallée de l'Albula a la forme d'un large entonnoir entouré de hauteurs et de coteaux couverts de pâturages et rempli sans doute originairement par un immense lac dont les eaux ne se seraient écoulées qu'après l'ouverture des rochers du Bergünstein. Voici dans une ravissante contrée le chef-lieu de la vallée supérieure de l'Albula, le village de Bergün, en roman Bergogn, assez grosse localité aux maisons de pierre imposantes et comptant environ 400 habitants qui parlent roman et sont protestants. Elle a donné son nom au district qui est riche en pâturages mais dans lequel on ne trouve que quelques endroits habités où l'on puisse cultiver l'orge et le seigle à cause de la gelée et des terribles orages de neige. Les ressources des habitants leur viennent principalement de l'élevé des bestiaux et de la laiterie; toutefois ils font aussi le commerce du bois et le transport de marchandises leur procure maint joli bénéfice. L'industrie minière en revanche, autrefois importante, a été peu-à-peu abandonnée bien qu'on rencontre dans la partie orientale de l'Albula de riches filons bien connus, et les mines délaissées totalement après des frais considérables se voient en grand nombre dans les vallées latérales. Ça et là des bois étendus offrent une retraite à l'ours. Bergün, Latsch, Stuls et les villages plus bas situés de Filisur et de Jennisberg formaient autrefois la belle seigneurie de Greifenstein, qui appartenait aux nobles de ce nom et qui, après l'extinction de leur famille, échut à l'évêché de Coire qui la garda jusqu'en 1537, après la réformation, époque à laquelle ces communes, faisant comme beaucoup d'autres, s'affranchirent des drois seigneuriaux au moyen d'une somme de 2,300 florins. Le village de Bergün est connu dans l'histoire par le synode qui y fut tenu en 1517 et que suivirent de longues et sanglantes dissensions intérieures. Un chemin en zig-zag conduit, 700 pieds plus haut, à Laatsch, hameau isolé habité par des pâtres et se trouvant sur le versant oriental à environ 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Immédiatement au-dessous de Bergün la vallée paraît se fermer. L'énorme Bergünstein sur les pentes duquel s'est placé le village de Stuls, barre le chemin à la rivière qui peu-à-peu s'y est creusé un chemin, une crevasse, dans laquelle elle pénètre mugissante et écumeuse. Autrefois le route s'élevait ici sur un sommet qu'elle devait surmonter pour redescendre la vallée, mais en 1696 la pauvre paroisse de Bergün accomplit une œuvre qui lui fera toujours à honneur. Elle fit tailler dans le roc à 500 pieds au-dessus de la rivière et dans le défilé même, au bord du précipice



L. Rohrbach del.

G.M. Kurz sculp.

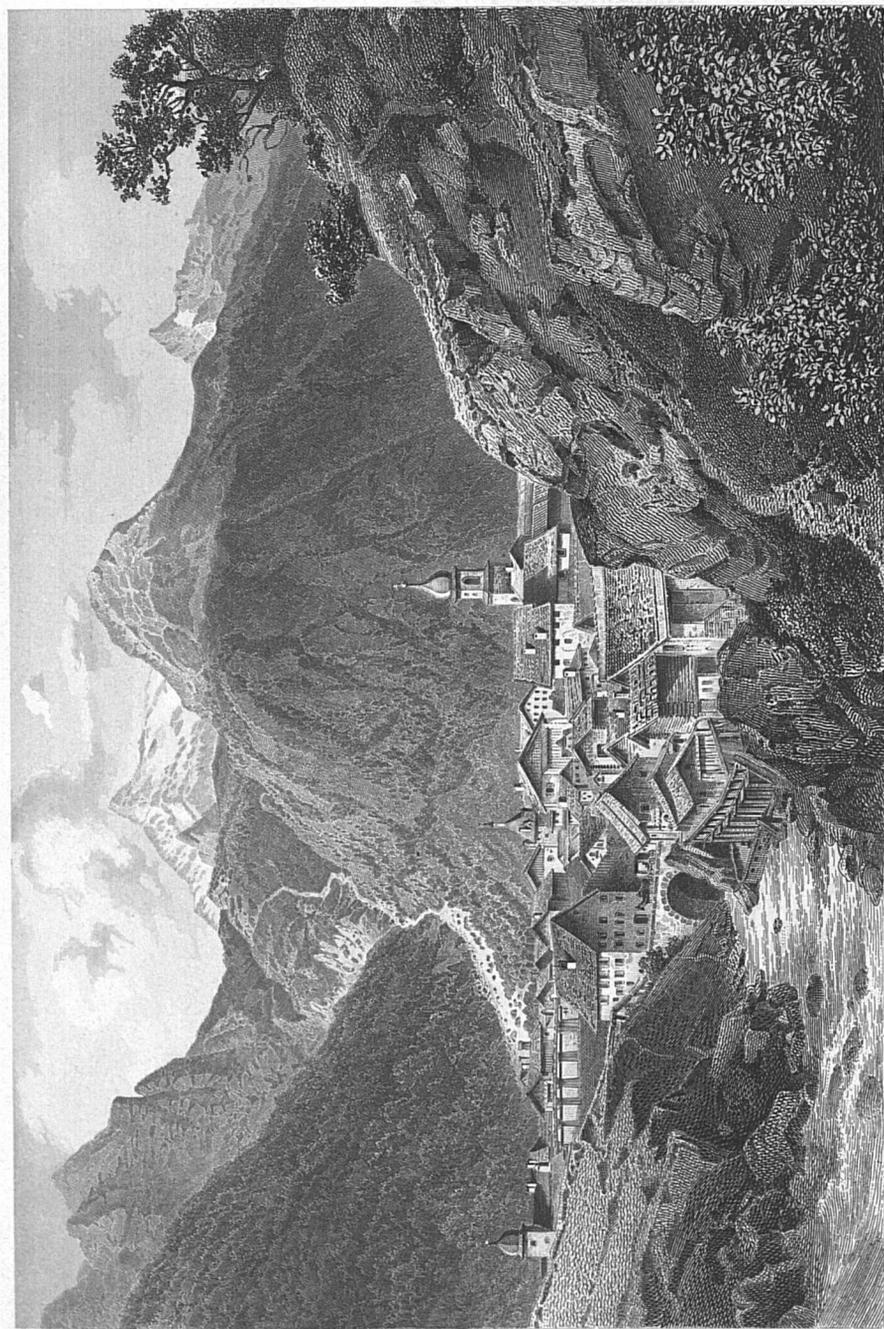
DAS ALBUARTHAL. VALLE DE L'ALBULA.

(Bündten.)

(Canton des Grisons)

Druck & Verlaß von G. G. Lange in Darmstadt.

306



L. Rohbeck del.

J. Richter sculpt.

B E R G U N .
(Bänden)

Druck & Verlag von C. Lange in Darmstadt.

306

béant, une route praticable en tout temps, qui améliorée plusieurs fois depuis, a été utilisée jusqu'à présent. Protégée du côté du torrent par un ouvrage en maçonnerie, elle offre en toute saison au voyageur qui monte ou descend un abri sûr ainsi que maints aspects beaux et romantiques bien que ne pouvant lutter avec ceux qu'offrent les défilés plus importants de la Via Mala et de la Roffla.

Nous avons passé le défilé et suivant la rive droite de l'Albula nous touchons aux forges abandonnées de Bellaluna où se travaillait le minerai provenant des vals de Tisch et de Tuors. Il est assez extraordinaire que leur nom leur vienne du dicton populaire „Ball all'una“ qui signifie danse d'une heure, parce qu'après minuit les sorcières auraient eu l'habitude de s'assembler là pour y danser. Le village que nous rencontrons ensuite est Filisur, que le célèbre naturaliste Scheuchzer avait nommé „vallis aurea“ val d'or, parce qu'il se trouve dans la voisinage de filons d'or, ou comme le peuple le prétend, une source d'or. Sis dans un bas-fond, à 3200 pieds au-dessus du niveau de la mer, il compte environ soixante maisons et deux cents habitants que nourrit le transport des marchandises. Près de lui se trouve la mine d'argent abandonnée de Bonacelsa. Le climat, quoique par moments encore rude, est déjà ici plus doux, et les céréales, le lin et le chauvre croissent dans les champs qu'arrose le torrent. Un des plus gracieux ornements de Filisur est le château ruiné de Greifenstein, sis à 500 pieds au-dessus du village sur un rocher abrupte et dont les débris luttent par l'étrangeté et l'originalité des formes avec les roches qui les entourent. Quelques-unes de ces roches ont leur nom: là comme en cent autres endroits de la montagne se trouve une chaire où prêchait autrefois un mauvais esprit quelconque. C'est à Greifenstein que résidaient les anciens seigneurs du pays dont le dernier, Rodolphe de Greifenstein, tua à Reams (en 1123) l'évêque de Coire, Berthold, et dut pour pénitence faire un pèlerinage en terre sainte. Son riche patrimoine resta à l'évêché qui pendant des siècles maintint ses baillis dans la forteresse. Après leur départ le château inhabité fut livré à la dent rongeuse du temps qui s'exerce encore sur lui et n'en laissera peut-être bientôt plus de traces.

Au-dessous de Filisur, le cours d'eau de Davos se jette dans l'Albula; mais avant de le remonter nous le traversons et nous nous dirigeons à l'ouest vers le village d'Alveneu, situé à une demi-lieue de l'Albula au milieu de prés et de champs sur une terrasse à talus rapides assez élevée et éclairée par le soleil, et comptant près de 250 habitants catholiques. Les curiosités sont: la jolie église, son autel orné de belles sculptures et la bizarre peinture qui orne le tablier de l'orgue; les intéressantes archives; les hauteurs de la chapelle de Saint-Antoine qui offrent un joli point de vue sur le

vallon de l'Albula et les sommets et les pics du massif du même nom. Au pied de la terrasse, dans un riant et pittoresque paysage, est situé l'établissement des bains d'Alvencu, fréquenté dès une époque très-éloignée, et particulièrement au 18^e siècle, quand les hommes les plus distingués de la Suisse et de l'étranger venaient y chercher la santé et la distraction. Les sources sont sulfureuses et très-abondantes: les bâtimens bien disposés peuvent recevoir environ cent visiteurs. De ravissantes promenades s'offrent de tous côtés et de fréquentes excursions dans le haut et dans le bas de la vallée, vers Bergün et Oberhalbstein, dans les vals d'Arosa et de Davos amènent chaque jour les hôtes d'Alvencu dans le bas pays, à la belle chute d'eau qu'on rencontre à l'entrée du val boisé de Schaf et sur les hauteurs à l'aspect tantôt riant et doux, tantôt dur, crevassé et sauvage, où ils peuvent largement jouir des plaisirs de toute espèce que leur offre la nature.

Quittant la route de Brienz, de Thusis et de Coire, nous arrivons par un petit vallon qu'arrose un ruisseau au village de Schmitten dont les habitants catholiques parlent le roman. Son église est construite sur un coteau isolé près duquel s'offre une belle vue. De là nous montons, puis nous descendons la montagne, tout en allant vers la source de la Davoser Landwasser et nous laissons derrière nous les puits de mine qui appartenaient aux Wertemati, de Plurs dans la vallée de Bergell. On dit que les seigneurs de Plurs y avaient trouvé un grand trésor consistant en métaux précieux, mais l'éboulement de montagnes qui détruisit leur ville engloutit en un seul jour toutes les richesses qu'ils avaient mis plusieurs dizaines d'années à amasser. Après leur ruine les mines et les puits qui se trouvaient à Schmitten et en Churwalden tombèrent également en décadence et personne n'a osé tenter de les exploiter à nouveau, le peuple prétendant qu'une malédiction pèse sur eux. A travers des vallons crevassés et des bois épais et obscurs nous arrivons au village réformé de Wiesen où prospèrent encore les céréales à une hauteur de 4 500 pieds, en conséquence de la situation des terres abritées contre les vents du nord. Les habitations construites sur une pente dominant le défilé profond et étroit dans lequel coule en tournoyant la Davoser Landwasser, dans la direction du joli petit hameau de Jennisberg. A mille pieds au-dessous de Wiesen on peut voir le remarquable pont de bois d'une seule arche haute de 240 pieds et large de 74 qui traverse le défilé. Il existe depuis de longues années mais a été restauré en 1858 et en partie modifié. Le coup-d'œil qu'on peut jeter de là dans les profondeurs de la vallée et sur les villages qui, dans le haut, garnissent ses deux côtés n'attire pas il est vrai les touristes, mais rivalise pourtant avec beaucoup d'autres points de vue très recherchés et fait facilement oublier la peine qu'on a prise pour en jouir.

Immédiatement après Wiesen commence l'intéressant district de Davos, la terre „Dahinten“ (là derrière), comme la nommèrent les chasseurs du baron de Batz qui la découvrirent, dit-on, au treizième siècle, dans une de leurs incursions. Ce district a bien pu dans l'antiquité être habité par des Celtes et des Rhétiens, mais il paraît avoir été au moyen-âge aussi désert que d'autres hautes vallées des Grisons. Ces chasseurs du seigneur de Batz venaient, d'après le tradition, du Haut-Valais; désignés dans les chroniques sous le nom de compagnons d'Amman Wilhelm, ils s'établirent avec leurs parents et leurs amis dans la vallée supérieure de la Davoser Landwasser. Douze demeures furent construites à l'origine pour les recevoir et on montre encore sur la place de Davos, le chef-lieu, une méchante cabane qui leur aurait appartenu. Ils avaient, il est vrai, à fournir au seigneur de la terre, le baron de Batz, de l'argent et des corvées; mais ils étaient pourtant, comme les habitants du Rheinwald, des hommes libres (freie deutsche Walserleute), et jamais fort ne fut élevé dans le haut de la vallée. En 1289, les comtes de Werdenberg et de Batz reconnurent expressément leur liberté, et le 3. juin 1436 ils jurèrent avec les hommes de la Prättigau la ligue perpétuelle qui a existé jusqu'à ces derniers temps comme ligue des dix juridictions et dont les chefs se réunissaient tous les trois ans dans la maison commune.

L'étranger ne visite que rarement le district de Davos bien qu'il soit excessivement intéressant. Entre la chaîne orientale des Alpes qui se détache du Septimer et relie les groupes sauvages de Scaletta et de Flüela à la chaîne du Silvretta et le massif isolé triangulaire qui forme le terrain d'entre la Davoser Landwasser, le Rhin et le Landquart, se trouve la haute vallée ouverte, lumineuse, presque plane et longue de cinq lieues dont les villages sont construits à 4800 pieds de hauteur. C'est ce qu'on appelle dans le langage du pays une „Alpenwilde“, où l'on ne trouve que des alpes, des prairies et des arbres à aiguilles, rarement du blé et de l'orge et encore en petite quantité et où le sol est complètement dénué de champs cultivés et de bois à arbres feuillus. Dans la partie supérieure s'étend ce qu'on nomme „le grand lac“ à l'aspect riant, d'une demi-lieue de long et d'un quart de lieue de large que peuplent les truites dorées et argentées. Il donne naissance à la Landwasser dans laquelle par les fortes pluies se rendent comme des torrents sauvages les ruisseaux qui sortent gonflés de neuf vallons étroits. De belles et riantes prairies, parées en été des plus belles fleurs, entourent le joli lac de leur fraîche verdure; des habitations et des fermes dispersés çà et là à la mode allemande s'élèvent dans les bas-fonds ou sur les douces pentes; ailleurs un village s'est construit autour d'une vieille et sombre

chapelle ou d'une église; nulle part ne se montrent ces roches nues et abruptes ou ces amas de débris dont la bonne nature ou le travail des hommes ne peuvent rien tirer. Sur les hauteurs et dans les quatre vallées latérales qui montent jusqu'aux pics neigeux et aux mers de glace, les nombreuses alpes sur lesquelles paissent de six à sept mille têtes de beau bétail sont couvertes de magnifiques et rares plantes alpines, et l'on voit encore sur les versants des premiers contreforts, malgré les ravages qu'a faits aussi ici la main des hommes, de grandes et belles forêts de vieux sapins d'où cette même main a, il est vrai, chassé les renards et les ours qui les peuplaient autrefois en grand nombre. Partout où l'on regarde apparaît un riant paysage entouré d'un cadre romantique et sauvage.

Toutefois ce beau tableau ne se voit qu'en été dans la vallée de Davos et encore à cette époque arrive-t-il souvent qu'une nuit de froid rigoureux couvre les vertes prairies d'un épais et blanc manteau de neige ou que le vent du nord tue les fleurs et les plantes en train de grandir. Le printemps et l'automne sont très courts; par contre l'hiver dure six mois. Pendant ce dernier temps les six lacs du district sont couverts d'une couche de glace solide et épaisse et la neige se maintient souvent pendant des mois à une hauteur de plusieurs pieds même dans la vallée principale plus tempérée. Il n'y a qu'une petite population vigoureuse et bien constituée qui puisse résider dans ces contrées: aussi les Romains n'ont-ils pu y prendre solidement pied. Les deux mille quatre cents habitants du val Davos sont tous de pure race allemande; ils ont les cheveux blonds et sans être d'une grande taille sont très-forts, bien constitués, sobres, travailleurs et bons à tout. Toute leur personne respire la simplicité et le naturel et rend témoignage de la pureté de leur caractère. D'un esprit éveillé, ils savent s'assurer partout la place qui leur convient: les savants remarquables, les hommes d'état et les capitaines le plus distingués des Grisons sont sortis de leurs rangs, et mainte grande famille de l'Allemagne tient à honneur de remonter à un homme libre de Davos. Dès l'origine de la réformation, ils adoptèrent la religion protestante et y sont encore aujourd'hui fermement attachés. Il trouvent dans l'élevage du bétail et la laiterie leurs principales ressources: le commerce autrefois florissant du vin de la Valteline et des bois sculptés a beaucoup diminué dans ces derniers temps, et le service militaire à l'étranger a perdu ses partisans depuis qu'il ne rapporte ni honneur ni argent.

Deux chemins faciles conduisent dans la vallée de Davos: l'un vient de la Prättigau, l'autre remonte la Landwasser; il existe toutefois encore quelques passes praticables aux bêtes de somme et aux voyageurs à pied

dans la haute chaîne qui ceint la vallée de l'Inn. Partis de Wiesen nous arrivons dans une gorge profonde de 1200 pieds, aux parois escarpées, dans laquelle bruit la Landwasser ; des lits d'avalanches, des chemins tracés pour faire glisser les pierres ou diriger les eaux sillonnent ses flancs nus et lui ont fait donner le nom de Züge ou Züga sous lequel il a acquis mauvaise renommée dans le canton. En réalité le route qui suit le versant oriental présente souvent assez de dangers. A une horrible profondeur au-dessous de soi on aperçoit les bâtiments de Schmelzboden et plus loin, sur la hauteur, Jennisberg et le riant village de Monstein dans le petit vallon du même nom. On passe encore sur les hauteurs boisées de la rive droite de la Landwasser et l'on arrive bientôt au premier village, Glaris, situé dans une localité tempérée et derrière lequel montent vers les hauteurs du Schalficker les sauvages et sombres défilés de Bärenobel et de Kummersberg. De l'autre côté de la rivière s'ouvre la vallée inhabitée mais pittoresque et fertile de Sertig, entourée de hautes montagnes d'où l'on domine les groupes du Scaletta et du Flüela, les monts de Davos et les hauteurs de Casaner. Dans une partie éloignée, le val Dunkaner, le cours d'eau de la vallée forme une magnifique cascade qui peut lutter avec les plus célèbres de la Suisse. Une lieue de plus le long de la Landwasser nous amène à l'église „Frauenkirch“ autrefois la seule et maintenant encore la principale église de la vallée, construite sur un joli plateau de verdure ainsi que les maisons éparses qui l'entourent et qui forment le village de Frauenkirch. Encore une lieue de montée et nous sommes au chef-lieu du district, „Davos am Platz“ ou „St. Johann am Platz.“ Là se trouve la vieille maison commune dans laquelle se tenaient tous les trois ans les „Jours“ de la ligue des dix Juridictions. Quand même elle ne frapperait pas par son respectable extérieur et la longue rangée de têtes d'ours et de renards dont elle est garnie, elle recevrait encore la visite de tous les touristes, car c'est la principale auberge du district de Davos et le vin de la Valteline et les truites dorées invitent à prendre un repas. On y regarde comme principales curiosités la grande salle des séances ornée de vieilles peintures sur verre, plusieurs drapeaux et bannières de la ligue, en partie conquis, et le filet autrefois souvent employé qui servait dans les chasses au loup générales du district.

De Davos am Platz partent de mauvais sentiers qui, par la Strela, conduisent dans la val de Schalsick et à Coire, et par le Kummerberg dans le tranquille vallon de Crosa ; plus important est le sentier praticable seulement pour les piétons qui mène à Sulsanna, Scafnis et Zernetz en Engadine en passant par le val Dischma et le Scaletta. En le suivant on arrive

à travers des pentes boisées, d'abord à l'auberge isolée de Dürrenboden, puis laissant derrière soi un petit lac et montant sur les pâturages auxquels succèdent des amas de débris et des restes d'éboulement, à la passe elle-même élevée de 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Du côté du nord-est on a le splendide Schwarzhorn haut de 10,000 pieds, d'où l'on aperçoit la majeure partie des Alpes rhétiques et même une partie des montagnes Eyrol et du Montafun. Le chemin, praticable aux bêtes de somme, qui conduit à Sûs par le val et la passe de Flüela, est meilleur. A l'entrée de ce dernier vallon étroit et inculte s'élève le Sechorn et le chemin, courant dans de verts pâturages et de beaux et pittoresques bois de sapins, monte en suivant la rive gauche du ruisseau rapide jusqu'à l'auberge de Tschuggen où quelques vieux cembres desséchés portent encore témoignage des bois étendus qui se trouvaient là autrefois. Plus haut on rencontre des pâturages arides, des amas de roches et un petit lac. Au sommet de la passe, où l'on trouve une médiocre maison de refuge en pierres, la vue est peu étendue, mais on a pourtant d'assez beaux aspects du neigeux Schwarzhorn et du magnifique Flessershorn.

Le village suivant dans la vallée principale se nomme Dörfli. Avant d'y arriver, on voit à côté de la route la demeure du colonel George Jenatsch qui joua un rôle important dans les guerres du commencement du 17^e siècle. A la tête des „Guthertzigen“, qui cependant n'avaient aucun droit de porter ce nom, il lutta contre le parti espagnol, et de concert avec d'autres patriotes, affranchit sa patrie du joug de l'étranger tout en tachant en même temps sa réputation par des violences répétées. Immédiatement derrière le romantique hameau de Dörfli se développe le joli et grand lac dont la route suit la rive occidentale en se rendant aux hameaux d'Ober et d'Unter-Laret. Après ces villages on passe le contrefort boisé du Stütz qui, se reliant à la chaîne du Flüela, conduit aux sommets nus et incultes des Alpes de Casamer, et forme à la fois la ligne de partage des eaux de la vallée du Landquart et la frontière du district de Davos. De là, une route qui descend le long du noir et sombre lac mène en une heure dans la longue vallée de la Prättigau, aux pâturages abondants.

Le val de Davos mériterait bien que nous le décrivissions avec plus de détails, mais ce tranquille, solitaire et rêveur petit coin de terre est encore trop éloigné du monde et des routes que le voyageur a l'habitude de prendre pour nous y arrêter plus longtemps. S'il possédait, comme l'Engadine, des établissements de bains célèbres, des milliers de personnes fréquenteraient ses jolis villages, mais le petit établissement de Spinabod au pied de la Riberalp, dans la commune de Glaris, est encore trop peu

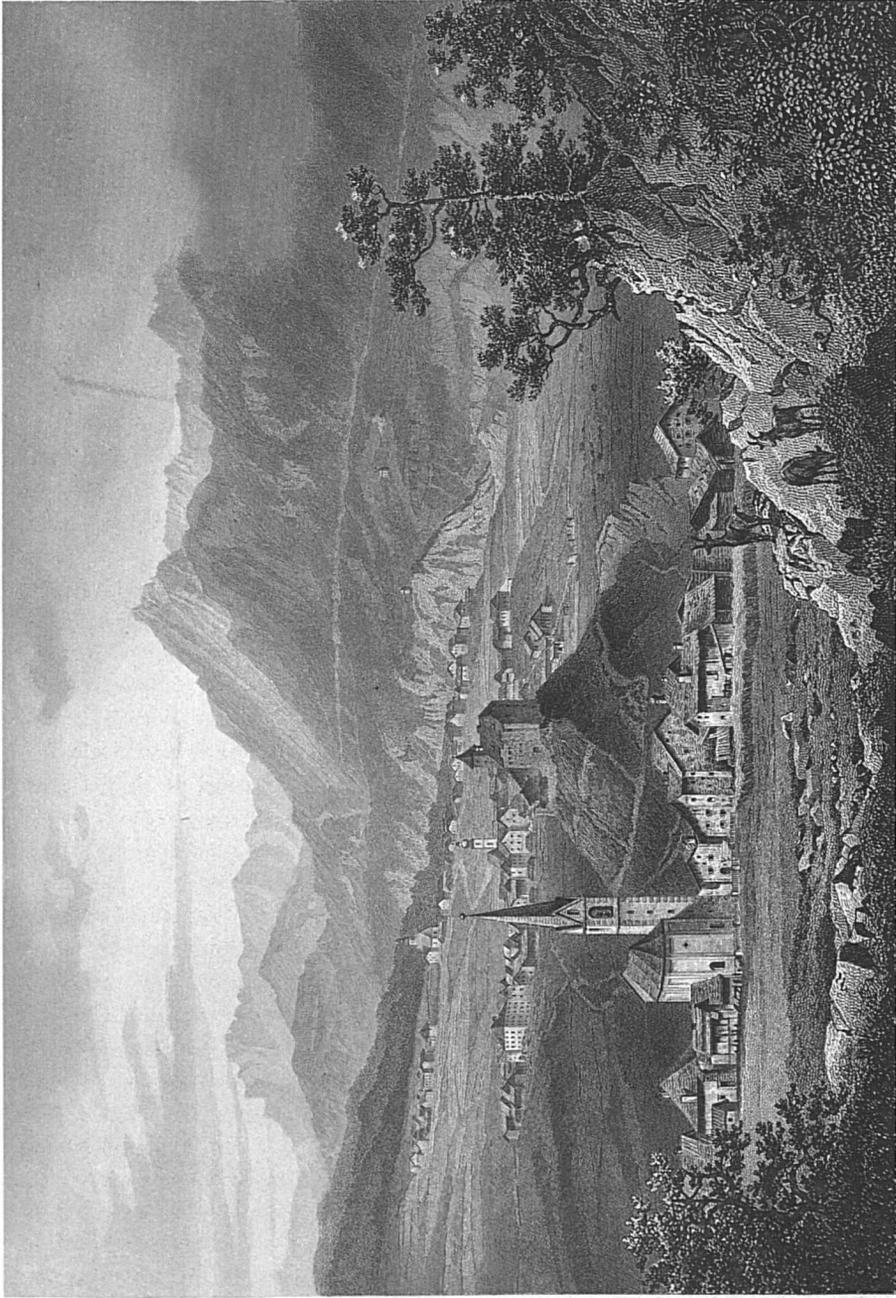
connu malgré ses eaux sulfureuses efficaces, son air excellent, sa belle situation, sa magnifique vue sur le val de Davos, les montagnes qui l'entourent et la tête neigeuse du Tinzenhorn pour exercer un grand pouvoir d'attraction. Mais tôt ou tard, comme le célèbre balnéologue Dr. Meyer-Ahrens le prédit avec raison, Davos acquerra une grande importance et peut-être une célébrité européenne comme lieu de guérison sous le rapport climatérique, principalement pour les enfants scrofuleux, car l'air qu'on y respire est si pur et si bon pour la santé qu'il n'en est peut-être pas de semblable dans les autres hautes vallées habitées de la Suisse.

Revenus de Davos à Alvneu nous descendons sur la rive droite de l'Albula, passant auprès des ruines étendues du fort de Belfort détruit en 1499 pendant la guerre de Souabe. Appartenant au baron de Batz, ce château servait en temps de guerre aux libres Walsler de forteresse et de maison commune, et la célèbre famille des Beeli, originaire de Davos et qui ne s'est éteinte qu'en 1836, se nommait orgueilleusement de Belfort parcequ'elle en avait possédé autrefois le bailliage. Le château mérite certainement son nom (belfort, beau fort). Construit sur un rocher difficilement abordable, entouré de bois de sapins et de gorges profondes, il est encore beau dans sa décadence, et par son corps de logis encore haut de plusieurs étages et ses tours à demi-ruinées, il est l'un des châteaux détruits les plus remarquables du canton où l'on en rencontre cependant non moins de 160. Au-dessous de lui, dans un pays sauvage et non loin de l'Albula, se trouve le village de Surava qui dépend de la paroisse catholique voisine de Brienz. Ce dernier village s'élève majestueusement ainsi que la Porta-Thurm en ruines sur une colline doucement arrondie au milieu de vertes prairies et de groupes d'arbres. Un sentier conduit de là à la vieille ferme de Vazerol où fut jurée en 1471 la réunion des trois ligues rhétiques. C'est là, dans ce lieu tranquille et sans apparence, que se rassemblèrent alors les chefs et les représentants des juridictions isolées ainsi que les puissants seigneurs laïques et ecclésiastiques du pays, qui tous jurèrent d'un bon accord la ligue éternelle qui, malgré de rudes attaques, a duré déjà quatre cents ans. Aucun monument n'indique, il est vrai, ce lieu historique, mais le peuple reconnaissant conserve les traditions qui lui racontent et lui raconteront encore longtemps les actions du passé et celles des bons patriotes amoureux de leur liberté.

En quittant Brienz la route monte au petit village de Lenz près duquel se trouve une colline d'où l'on jouit d'une belle et pittoresque perspective. Dans un bas-fond apparaît le hameau d'Alvaschein, et plus loin, au-delà de l'Albula, qui après avoir passé le haut pont de Solisbrücke

s'enfonce dans la gorge obscure de Schynpass, Tiefenkasten. A droite la vue s'étend jusqu'aux jolis villages du riant Heinzenberg et à l'opposite se montrent sur de douces pentes les hameaux de Mutten et de Mons et se développe la haute vallée d'Oberhalbstein, tandis que plus loin, au sud, les pics couverts de neige, entre le Septimer et l'Albula, s'élancent vers le ciel. De Lenz une route de première classe conduit à Coire par le district de Churwalden. Si on la prend elle vous mène par une vallée déserte et uniforme, formée par des contreforts montagneux, à la stérile Lenzerheide, dangereuse en hiver malgré son peu d'élévation et où se trouve le tranquille lac de Vatzler avec sa bordure d'agglomérat. Plus loin on arrive au petit village de Parpan sis dans une solitude montagnaise, mais connu comme résidence d'été à cause de sa saine situation et placé près du Parpauer Rothhorn, montagne sauvagement crevassée, mais riche en minéraux autrefois exploités. Les Wertemati de Plurs possédaient encore ici des mines dont le produit devait être considérable car la tradition parle de trésors immenses qu'ils emportaient tous les ans dans leur ville natale. Comme à Bellaluna, il aurait existé au Rothhorn une source qui aurait fourni chaque jour une quantité d'or pur. Parpan est la localité la plus élevée du petit district de Churwalden qui s'étend du sud au nord entre le Rothhorn et le Malixer et renferme environ douze cents habitants, pour la plupart réformés allemands, que nourrit l'éleve du bétail, l'agriculture et le transport des marchandises en Engadine et en Italie. L'amateur de beaux points de vue peut visiter à Parpan le Joch, d'où l'on voit le val de Schanfig, la ville de Coire, leur voisin le Galanda et beaucoup de grandes montagnes, et le moins agréable mais encore intéressant Gürgeletsch.

En descendant sur l'autre versant de la montagne et sur le côté de la vallée que le soleil rend fertile, on aperçoit la paroisse de Churwalden, chef-lieu du district, et les remarquables restes du monastère autrefois riche et puissant d'Aschera, dont la fondation remonte au 12^e siècle. Là se trouve le tombeau du célèbre baron Donat de Vatz, le dernier de sa race. Fort et énergique, il a pu ne pas épargner ses nombreux ennemis, particulièrement les partisans de l'évêque de Coire, contre lesquels il combattit et qu'il vainquit souvent, mais il n'est point coupable, comme de nouvelles recherches l'ont péremptoirement prouvé, des inhumaines cruautés que les écrivains ecclésiastiques lui attribuent, et il vivra éternellement dans la mémoire de ses compatriotes parce qu'il a combattu pour leur liberté et a été le plus ardent promoteur de la ligue. Au-delà de la sauvage Rabiosa (le torrent furieux), se montre sur un coteau dénudé la tour brisée



L. Kofbook delit

A. Fenza sculpsit

DAS OBER-ALBSTÄDTER THAL.

Conters. Reams. Präsanv.
(Bünden)

VALLEE D'OBER-ALBSTÄDTER.

Conters. Reams. Präsanv.
(Canton des Grisons)

Druck & Verlag von C. C. Lange in Darmstadt.

du vieux château de Strassberg, dont les seigneurs disparurent dès le 14^e siècle. Comme beaucoup d'autres, ce château fut détruit pendant la guerre de Souabe.

A peine avons-nous quitté Churwalden depuis une demi-heure que nous nous trouvons à Malix adossé au riant Malixer. Sur ce dernier s'élève un sommet qui porte le nom de Dreibündtnerstein (pierre des trois ligues), où se rencontrent les frontières des trois ligues. Il paraît avoir été anciennement souvent visité quand avaient lieu des réunions pendant lesquelles chaque ligue voulait rester sur son territoire. Du moins la tradition parle d'événements semblables qui auraient eu lieu à cette place comme à d'autres. Près de Malix coule la Rabiosa qui, tandis que la route d'où l'on aperçoit la jolie ville de Coire longe à ciel ouvert le pied du mont Razoekel, se jette dans la Plessur par une profonde crevasse et, réunie à celle-ci, se rend dans le Rhin déjà devenu puissant.

En même temps que de Lenz une route se dirige vers le nord par Churwalden, une autre qui parcourt la vallée transversale d'Oberhalbstein pour pénétrer par le Julier en Engadine et par le Septimer en Bergell, prend la direction du sud. Déjà praticable et même établie avec grande habileté au temps des Romains, elle continua d'être parcourue au moyen-âge, et il n'y avait alors sur ses bords rien moins que treize châteaux pour la protéger. En quittant Lenz cette route descend dans la vallée, passe la rapide Albula et arrive à un bas-fond où est située la paroisse catholique de Tiefenkasten, plus correctement Tiefenkastell, où les Romains possédaient un fort qui occupait la place de l'église actuelle et où existaient également des fortifications du moyen-âge près du pont de pierre protégé par une tour. Là se trouve le confluent dans l'Albula d'un nouveau tributaire du Rhin, le torrentueux Rhin Oberhalbsteiner, qui prend sa source au Julier. A peine avons-nous quitté, en montant la route, Tiefenkasten, que nous sommes auprès d'une masse de roches verticales nommée Stein, d'où le territoire supérieur a tiré son nom d'Oberhalbstein (au-dessus de Stein), en roman „sur seissa“ (supra saxum). La rivière coule en écumant sur des roches aigües, tout en traversant une gorge profonde obscure dont la route suit le côté droit. Nous sommes à mille pieds plus haut et nous nous trouvons à Conters sur une gracieuse terrasse, à pentes douces, et ornée de jolis hameaux. A la ferme de Burwein, qui est proche et que nous traversons, ont été découvertes en 1786 des antiquités romaines qui ont occupé beaucoup les antiquaires. Au-delà de la rivière se montrent, dominés par le pic Curver, les villages de Mons et de Salux avec leurs ruines isolées, et, plus haut, la chapelle solitaire,

souvent visitée par les pèlerins des Grisons et de l'Italie, de Zitail, avec son miraculeux portrait de la vierge. La légende dit que cette chapelle a été élevée à la place où la mère de Dieu apparut un jour à un pieux berger et laissa sur une pierre, comme preuve de sa présence, trois gouttes de sang. Les autres localités du côté occidental sont Präsanz et Rheams, cette dernière remarquable par le château servant aujourd'hui de prison qu'aurait construit à une époque antique presque mythique, Rhätus, le colonisateur de la haute Rhétie.

A partir de Conters la route qui suit continuellement la rive droite du Rhin Oberhalbsteiner monte à Schweiningen, en roman Savognin, près duquel se trouve la tour isolée du château de Padnal et vient de l'ouest s'ouvrir le val Nandro, puis arrive à Tinzen, vraisemblablement le roman Tinnetone, que l'itinéraire d'Antonin désigne déjà comme une station routière. Jusque là le pays est joli et attrayant, mais à partir de cet endroit, les chaînes de montagnes connues depuis deux siècles pour leur richesse en minéraux, se rapprochent, et la route devenue plus raide monte sur une terrasse plus froide et moins riante sur laquelle se trouvent les différents villages de Roffna, dans un agréable encaissement, de Molins avec sa tour, de Splüdatzsch et de Suur.

Des forêts primitives et sombres se montrent ici sur le penchant des montagnes. La vallée s'est rétrécie de nouveau derrière Molins et c'est après avoir traversé des bois et laissé derrière nous d'antiques ruines que nous arrivons au troisième échelon de la vallée, qui revêt un caractère tout alpin, et aux misérables hameaux de Cresta et de Marmels, ce dernier plus élevé que le premier et avoisiné par les ruines du château patrimonial de la famille noble mais pillarde des Marmels, château qui dès le douzième siècle menaçait du haut de ses rochers le voyageur qui parcourait les routes. Là finit le district d'Oberhalbstein, habité par des catholiques parlant la langue romane, et commence le petit et haut district de Stalla dont les habitants protestants parlent un italien corrompu. Ainsi se mêlent langues et religions. Dès l'époque romaine ils existait à Stalla, le chef-lieu, sis dans un désert de montagnes froid et dénudé à 5630 pieds de hauteur, une station routière et ce village est encore un lieu de halte pour les voyageurs qui traversent la chaîne d'entre la Bergaglia et l'Engadine, en se dirigeant soit au sud-ouest vers la passe moins fréquentée du Septimer, soit à l'est vers celle de Julier. La route par un pays couvert de débris, désert, où les plantes sont rares, conduit à la passe où se trouvent les colonnes si connues, à propos desquelles on a tant discuté et dont on n'a pourtant pas encore éclairci suffisamment l'origine,

nommées colonnes de Julier. Monument élevé à Jules César ou à un des premiers empereurs romains d'après les uns, autel du dieu du soleil qu'adoraient les Celtes selon les autres, et ne portant aucun inscription, elles laisseront encore longtemps les critiques dans le doute. Ce qui augmente encore l'embarras de ces derniers c'est que de vieux écrivains ne mentionnent qu'une colonne et que personne ne peut dire ni quand la seconde a apparue ni par qui elle a été élevée. Des rois des Romains, se rendant en toute hâte à Rome, ont souvent passé par ici accompagnés d'une suite nombreuse et brillante, pour arriver par Silvaplana et par la passe moins élevée et commode de Maloja dans ces belles campagnes d'Italie trop désirées par eux au grand désavantage de l'Allemagne.

Du haut de la passe de Julier nous redescendons dans la vallée de l'Albula pour atteindre par Tiefenkasten le village d'Alvaschein d'où un sentier traversant de belles prairies et un val profond conduit à la passe de Schyn ou de Müras. Avant d'y arriver on a, d'une haute chapelle qu'avoisine un ancien lieu d'exécutions capitales, une magnifique perspective tant de la sombre gorge de l'Albula aux parois boisées que du charmant Heinzenberg que dore le soleil, des villages et des hameaux qui bordent le fleuve et du modeste Solis avec son église construite sur un rocher escarpé et son pont élevé de 280 pieds au-dessus des eaux, ce dernier le plus haut et autrefois le plus célèbre de la Suisse. La route suivant la rive droite de l'Albula pénètre bientôt dans le défilé de Schyn. Marchant à une grande hauteur au-dessus des eaux de la rivière et exposés sans merci aux ardents rayons du soleil que réfléchissent les parois calcaires blanches et dépouillées de la végétation qui les couvrait, nous n'apprécions que peu les points de vue pittoresques, souvent romantiques et effrayants, qui s'offrent à nos yeux, et à peine sortis du défilé, c'est avec une ardeur et un plaisir tout nouveaux que nous nous tournons vers les nombreuses jouissances que nous offre la belle nature dans le Domleschg. Bientôt s'offre à nous, entouré de belles prairies et d'énormes noyers, Scharans et son auberge construite sur l'emplacement d'un vieux château d'où l'on n'aperçoit pas moins de vingt villages et autant de châteaux soit ruinés soit encore debout. Puis apparaissent bientôt Fürstenau avec son château autrefois épiscopal et une belle résidence de la famille Planta, le manoir patrimonial du réformateur Campell, le château de Baldenstein sur un rocher escarpé, Sils et les ruines d'Ehrenfels, enfin bien haut dans la montagne le vieux burg de Rhétus Hoch-Rhealt.

Un mauvais sentier conduit non loin de Scharans au confluent de l'Albula et du Rhin d'où l'on a une belle vue de la gorge de Schyn.

De là, en une demi-heure de marche à travers sable et décombres, nous arrivons à Thusis, en roman Fosana, qui tire son nom du ruissant bruyant (tosend) qui l'arrose, et nous voilà de nouveau sur la route du Splügen non loin de la Via Mala.

Thusis qui, d'après la tradition, a été la ville principale des Tusques qui s'étaient établis dans le pays sous Rhétus, est situé sur des terres et des rochers éboulés au pied du mont Heinzenberg dont des hameaux couvrent le versant, et est un bourg fort animé qui appartenait d'abord aux barons de Vatz, puis aux évêques de Coire. Des jugements horribles, suivis de nombreuses exécutions, y furent rendus au temps des guerres de parti: on n'y voit plus maintenant que la circulation des voyageurs et des marchandises. Au sud-ouest le Piz Severin lance vers le ciel sa tête couverte de nuages sur laquelle éclatent souvent les orages, et dans la direction de la Via Mala sortent de la montagne les eaux noires et furieuses de la Nolla, qui chaque année fait les mêmes ravages. Le Rhin est ici parsemé d'amas sablonneux nus et grisâtres dont on n'a pas encore su tirer parti.

Thusis est la localité la plus importante du Domleschg ou val Tomliasca qui forme le plus bas échelon, se dirigeant du nord au sud sur une largeur d'une lieue, de la vallée du Rhin postérieur. D'une apparence aussi belle que douce et attrayante, cette vallée possède ici, indépendamment des îlots et des plaines de sable dont le lit du Rhin est semé, de riants côteaux, des bois charmants, de jolis villages, des ruines et des églises pittoresques: ses montagnes et ses rochers même prennent un agréable aspect. Ajoutez à tout cela un climat presque méridional, un air des plus purs et des plus sains, une population généralement intelligente et vous vous demanderez qui ne séjournerait pas volontiers dans le Domleschg. Ce vallon a été cultivé de bonne heure, aussi les hameaux y sont-ils rapprochés. Ils sont habités par des Allemands et des Romans, ici protestants, là catholiques; toutefois la majorité est romane et catholique.

Quittant Thusis et descendant la jolie route en vue du côté droit du Rhin qui est assez intéressant, nous nous dirigeons en laissant derrière nous les ruines du château de Schauenstein vers le village de Katzis, sis dans une fertile contrée au milieu de beaux arbres à fruit et où se trouve un ancien couvent de dominicains fondé au huitième siècle, par conséquent il y a plus de mille ans. En continuant d'avancer nous distinguons de l'autre côté du fleuve Rotels et ses champs fertiles, Alt Sins, St. Victor, St. Lorenz, Paspels et les ruines d'Ortenstein, Tomils, et tous les châteaux, manoirs et églises qui s'élèvent à l'est de la vallée sur les pentes



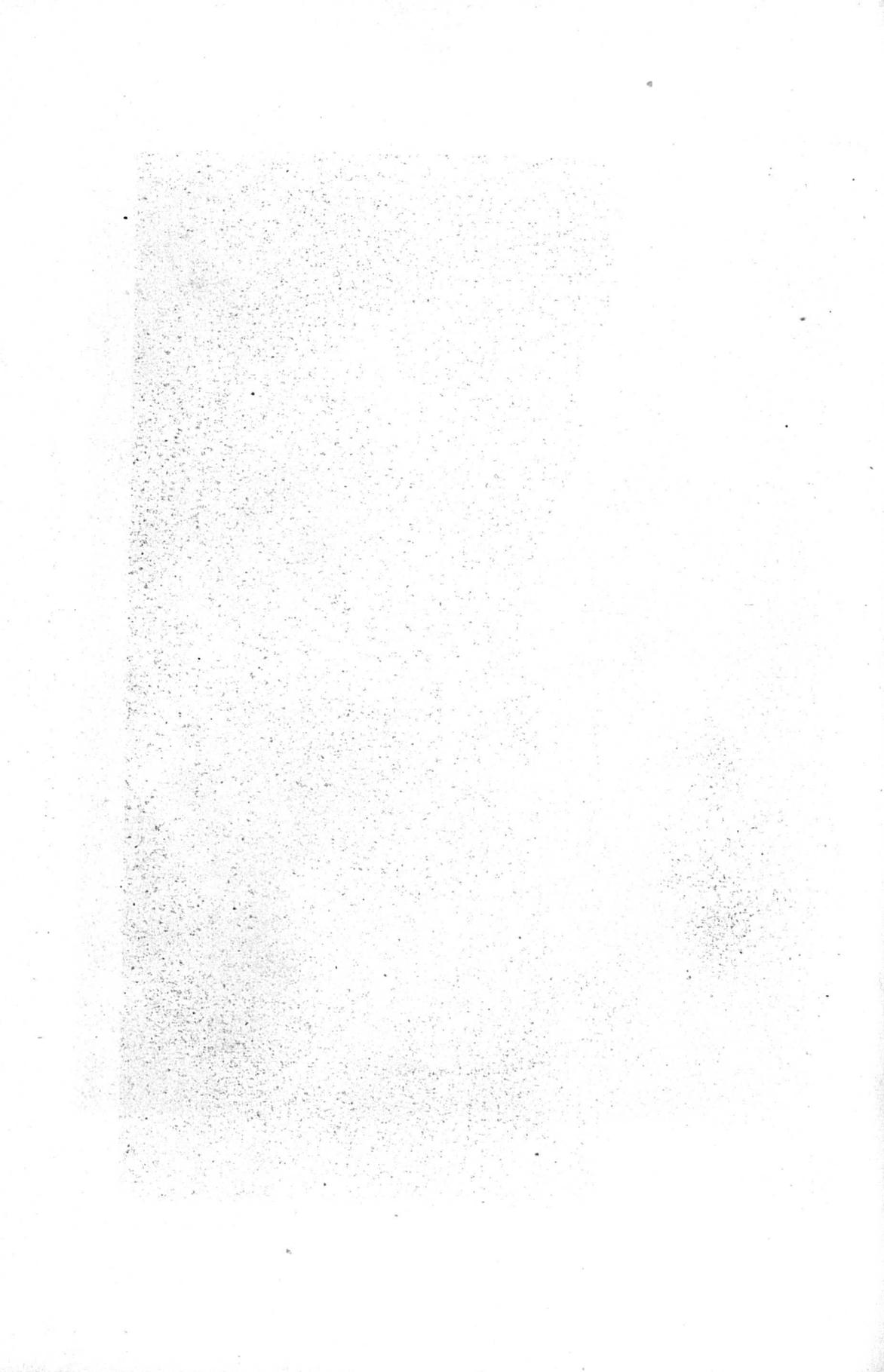
L. Rohbock del.

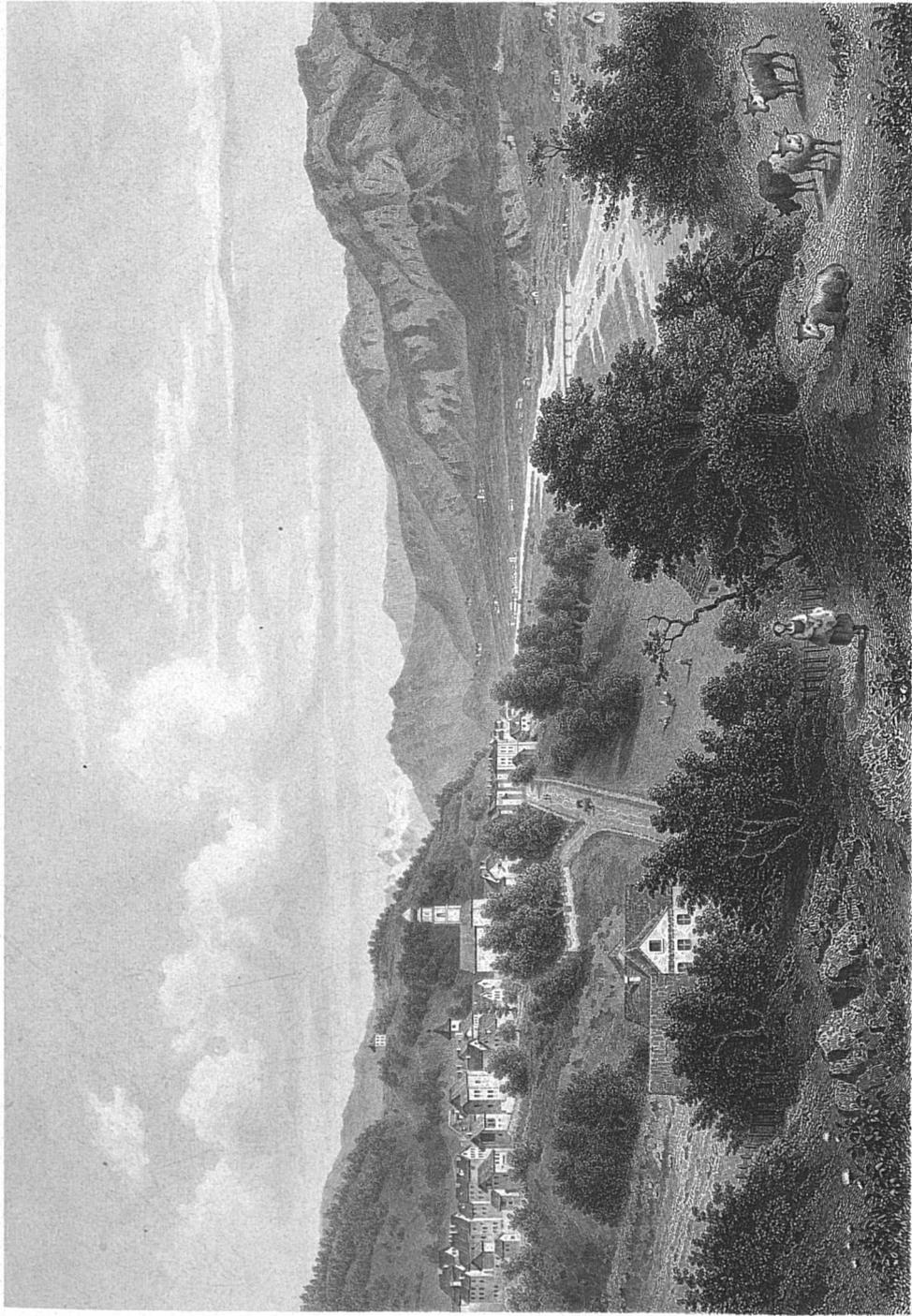
C. Gunkel sculp.

VIA MALA, HOHENBREITL UND THUSIS.

(Bündten)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.



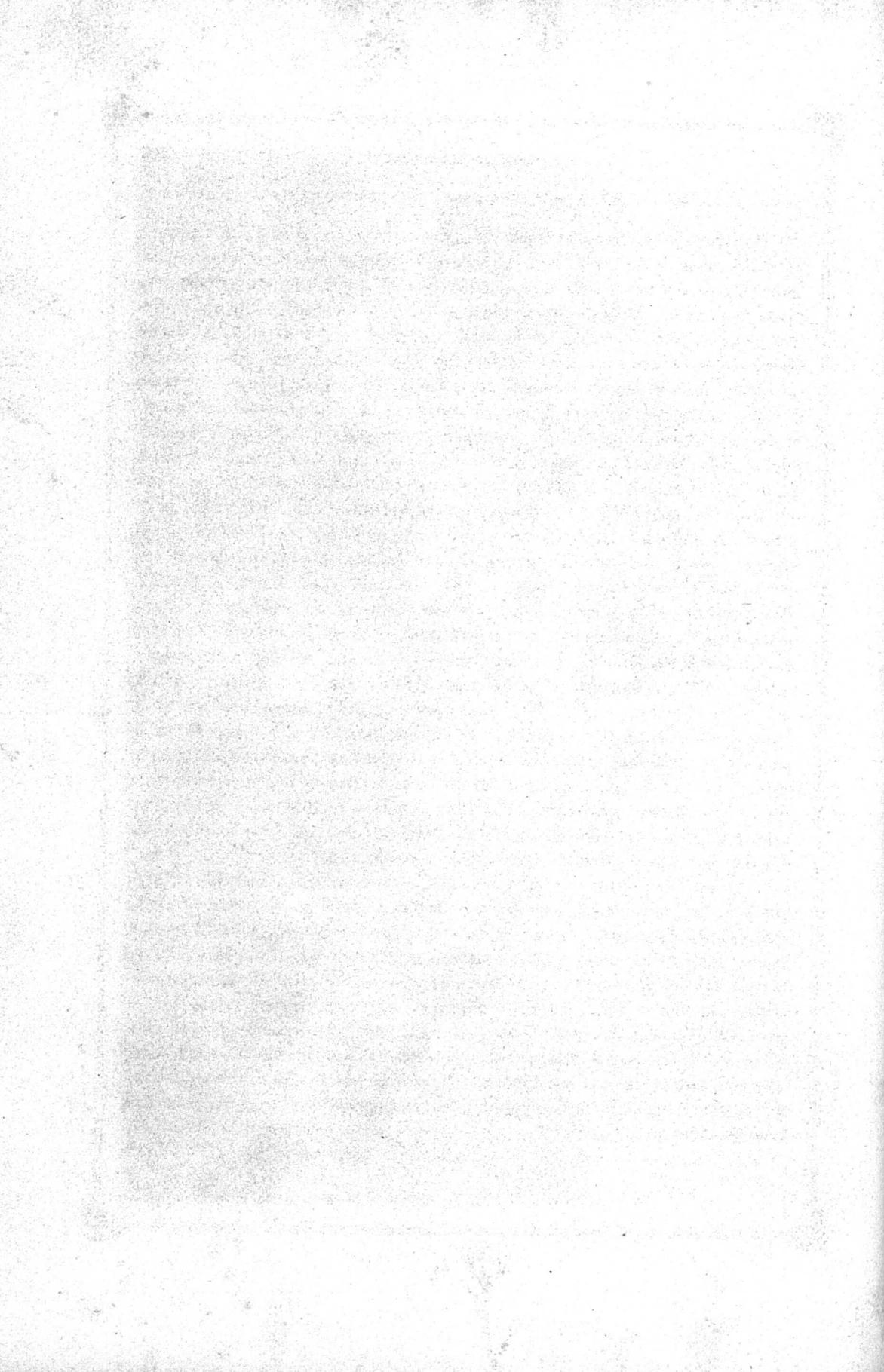


L. Robock del.

J. Umbach sculp.

STREUTIS UND DAS DOMLINGSGEFTELAL.
(Bänden.)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



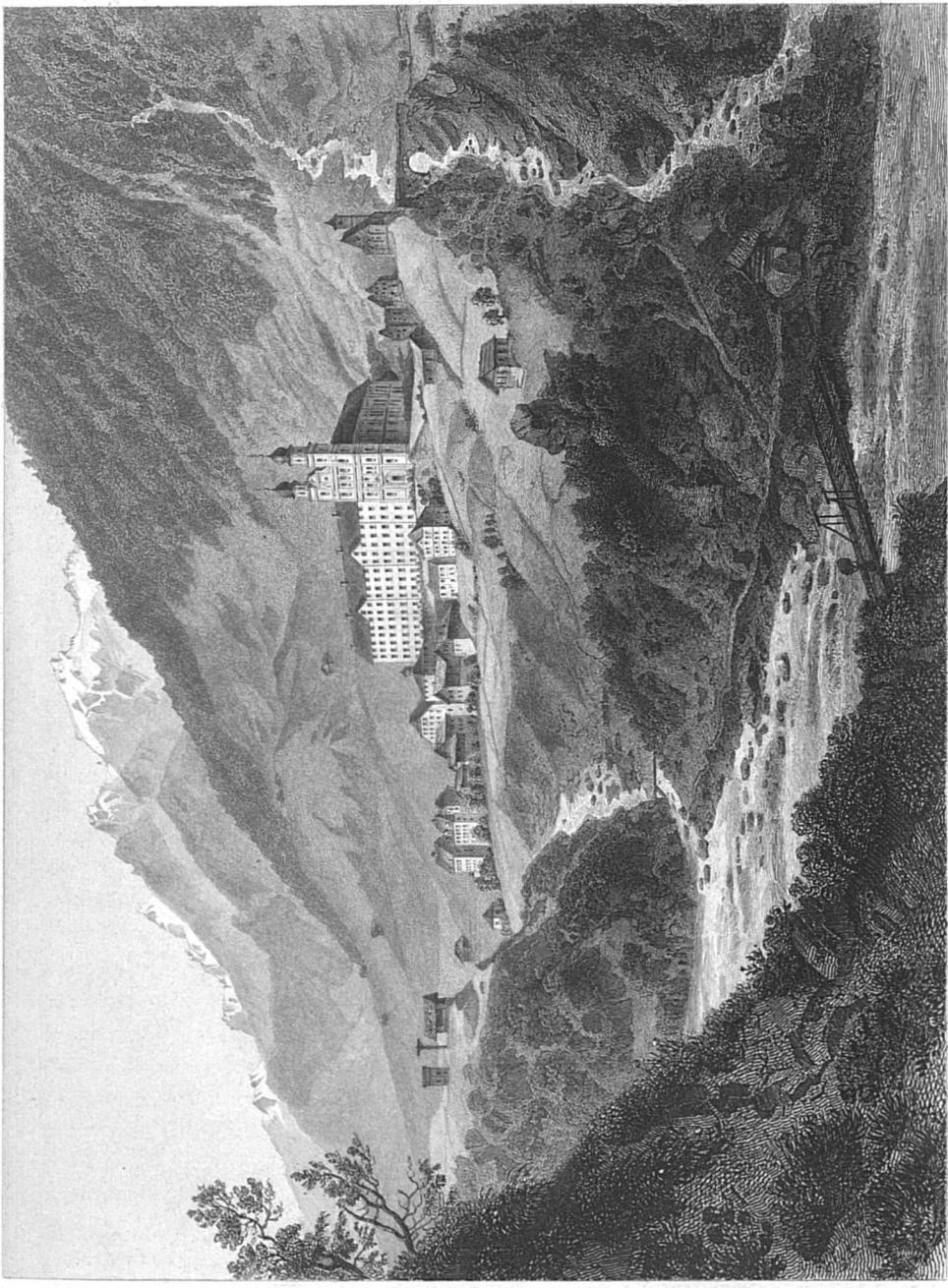
du Malixberg, tandis que nous atteignons de notre côté l'emplacement d'où l'on jouit d'une belle vue de Nieder Rhealt et que, touchant en passant près du pont au village, au manoir et au Kurhaus de Rothenbrunnen, nous continuons notre route à travers de fraîches prairies et de riches vergers. Il n'est pas trop tôt toutefois que nous arrivions à la limite du vallon, riche quoique sans ramifications, de la Tomiliasca, car aucun village ne nous invite à nous reposer et les habitations isolées même sont rares le long de la route. Nous nous retournons pour jeter un dernier coup-d'œil sur le riant district que dominant de puissantes montagnes qui s'élèvent vers le ciel, puis nous accélérons le pas qui s'était un peu ralenti jusqu'ici. Nous voici bientôt à la paroisse catholique de Rhäzüns et au château du même nom, des fenêtres duquel on a une vue remarquable des villages de la vallée inférieure du Rhin ainsi que du Domleschg qui s'étend vers le sud, et des chaînes, tantôt jolies, tantôt grandioses, qui bordent ces deux vallées. Nous sommes ici déjà dans le district de Vorder Rhein quoique nous n'ayons pas encore atteint le second des principaux bras du beau fleuve. Nous trouvons à peu de distance de Rhäzüns la paroisse catholique de Bonaduz que sa construction, ses maisons aux sombres fenêtres de pierre et ses rues étroites désignent comme habitée par une population romane. Nommée en bas latin „Bonum dulce“, ce qui paraît difficilement acceptable, on dit maintenant, sans plus de vraisemblance, que son nom vient de Pan-a-Töts (pain pour tous), parce que l'on trouve dans son territoire de beaux champs cultivés, à l'angle formé par le Rhin postérieur et le Rhin antérieur. Il n'a de remarquable que son nom, car le château de Wackenau qui s'y voyait autrefois est depuis longtemps tombé en ruines et a disparu.

A une demi-heure et au-dessous de Bonaduz, à Reichenau, l'Hinterrhein et le Vorderrhein se réunissent en un puissant cours d'eau; la route qui jusque là courait vers le nord se dirige à l'ouest, vers Coire; en même temps les montagnes s'écartent et laissent place à de vastes et beaux terrains à l'arrière plan desquels s'élève au pied de hautes montagnes la vieille ville de Coire. Mais avant de suivre dans sa course précipitée le fleuve principal des Grisons, nous allons nous diriger vers le massif du Saint-Gothardt d'où sort la source du deuxième bras du Rhin, et vers cette intéressante vallée que le chemin de fer du Lukmanier traversera vraisemblablement dans une dizaine d'années et rendra l'une des plus animées des Alpes.

Un chemin trottable, que nous avons déjà parcouru d'Andermatt au haut de la passe, conduit du canton d'Uri par l'Oberalp dans les Grisons: des centaines de travailleurs sont actuellement occupés à le transformer en bonne route carrossable. Après avoir passé d'énormes blocs de marbre blanc, le chemin, encore pénible et abrupte, descend en faisant des zigzags à travers des pentes verdoyantes dans la solitaire „Gämertal“ animée seulement par ses troupeaux, puis se dirige vers le joli hameau de Crispausa, dont le nom signifie colline du repos, et de là à Ruïras dans le val Tavetsch. C'est sur le chemin d'hiver, au sud de celui d'été, que sont situés les plus hauts villages de ce dernier vallon, Chiamut et Selva, ce dernier exposé aux avalanches par sa situation au pied du Runnatsch et avoisiné par les ruines de Pultmenga. Le val Tavetsch est beau, fertile et bordé à droite et à gauche par de hautes montagnes abruptes renommées à cause des échantillons minéralogiques rares qu'elles contiennent. Au nord s'élève le Crispalt et le pic Cocen ou Rothspitz, à l'est le splendide Badus, couvert de ses neiges éternelles, le Six Madun et d'autres montagnes à beau panorama. Le val dans sa partie supérieure se ramifie en cinq petites branches: vers la passe de Kreuzli se trouve le triste val Strimser, vers l'Oberalp le val Gämér, et plus au sud montent vers les hauteurs le val Chiamut et son lac de Toma aux eaux tranquilles et d'un vert noirâtre qu'entourent de sombres rochers et qui est l'une des sources du Rhin les plus connues et les plus importantes, le val Cornura et celui de Nalps, un peu plus long que les précédents. De tous ces vallons sortent de petits torrents aux eaux rapides et écumeuses qui, se réunissant, forment le Rhin Tavetscher, sur les bords duquel on rencontre treize villages environ habités par un peu plus d'un millier d'hommes, beaux, forts et intelligents.

Le val Tavetsch étant formé par des montagnes primitives offre toutes les merveilles que peut présenter la nature alpine dans sa romantique sauvage. On y voit côte à côte, variant sans cesse le paysage, de majestueuses montagnes à perspective étendue et grandiose, des rochers d'un pittoresque remarquable, des déserts d'une nudité et d'une stérilité effrayantes, de magnifiques pâturages, de belles sources limpides, des lacs d'une tranquillité aussi attrayante que mystérieuse.

Descendant la vallée sur un joli sentier qui circule sur les hauteurs bordant à gauche le Rhin naissant, nous passons de village à village, de Saruns et Camitscholas à Sedrun, le chef-lieu du val Tavetsch. Situé à l'entrée du vallon sauvage de Strimser, il n'a de remarquable que la



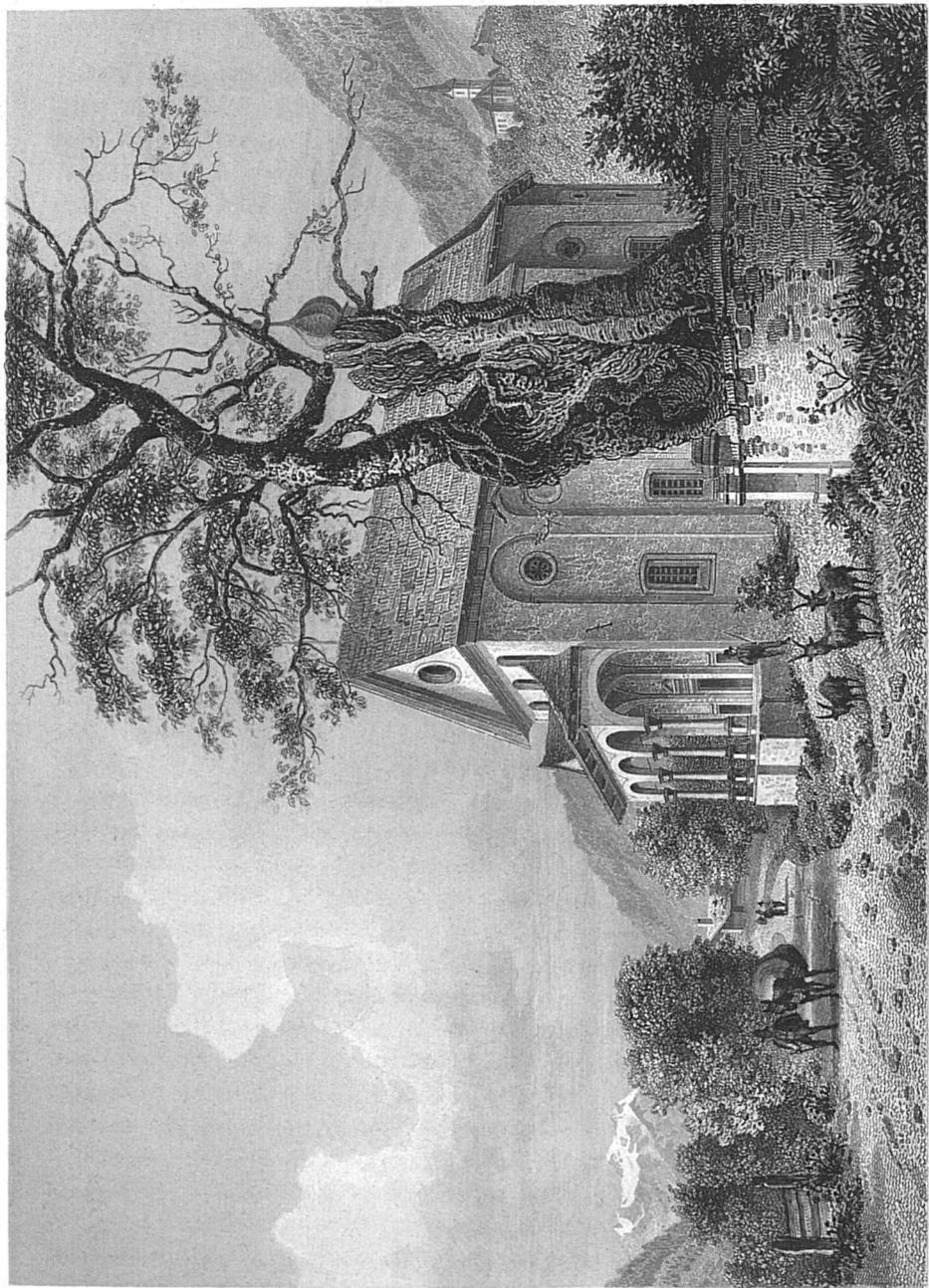
INDUSTRIEN.
 (Eisenbahn)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

1852

riques, il n'en est pas de même du célèbre Truns ou Trons qui s'élève dans une jolie et attrayante situation au pied du mont escarpé de Mundaun. C'est là en effet qu'en mars 1424 l'abbé de Disentis, les seigneurs de Rhäzuns, les comtes de Sax et de Werdenberg et les représentants des juridictions de la vallée du Rhin antérieur ou Oberland Grisonnais fondèrent la ligue Grise ou supérieure; c'est là que jusqu'en 1778 eurent lieu les assemblées de la Diète. Sous un érable, près de la petite chapelle à plein cintre qui se trouve à Trons, les confédérés ont pour la première fois prêté serment dans une assemblée solennelle. Malheureusement le vieil arbre historique auquel se rattachait cette tradition est desséché depuis plusieurs années et son jeune remplaçant ne saurait en tenir lieu, quelque vert qu'il puisse être. Le conseil local a, en 1836, fait peindre à nouveau dans la chapelle le serment primitif et ceux qui étaient prêtés tous le dix ans et que le temps avait effacés; de vieux vers expliquent les peintures, mais plus belles et plus significatives sont encore les paroles qu'on lit sur la voûte du porche: „In libertatem vocati estis. Ubi spiritus Domini, ibi libertas. In te speraverunt patres. Speraverunt et liberasti eos.“ (Vous êtes créés libres. Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. Nos ancêtres ont espéré en toi. Ils ont espéré et tu les as délivrés.) En fait de curiosités il n'y a guère que l'église avec son tableau d'autel de l'école italienne peint d'une façon particulière et l'hôtel de ville appartenant au cloître de Disentis où, dans une salle garnie des écus de juges provinciaux, se tenaient les assemblées de la ligue. Dans les environs se montrent sur les hauteurs les ruines des trois manoirs de Freiberg, Crestatsch et Rinckenberg. De jolis sentiers conduisent de Trons dans le vals de Pontaljas, de Frisal et de Gronda, ainsi que dans la vallée de la Linth par le Sandferin et le Kirstengrat et à Glaris par la passe de Panixer que peuvent traverser les bêtes de somme.

Une belle route qui parcourra bientôt toute la vallée du Rhin part de Trons en descendant la vallée et traverse à Tavanasa le Rhin qui fait souvent là de grands ravages. Le paysage qui jusque là était beau, grandiose, devient ici, dans les terres plus basses, plus joli et plus attrayant: aux bois de sapins et de mélèzes qui s'élèvent plus haut viennent se joindre des sorbiers et même des châtaigniers, et les parvis des rochers se couvrent comme leurs débris d'une fraîche et verte mousse. Les habitations ne se concentrent pas dans les parties basses du vallon et l'on en voit sur les hauteurs de gauche auxquelles on arrive par des chemins plus ou moins bons. C'est là que se trouvent en effet la paroisse réformée de Waltensburg avec les ruines étendues du manoir de Georgenberg sur leur



L. Hochbeck del.

G.M. Kurz sculp.

KAPELLE BEI TRONIS.
(Bürnten)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

10304

terrasse abrupte, Schlans, le pittoresque Brigels et sa romantique „Erisalthal“, Danis, Andest, Panix etc., et dans le voisinage de ces hameaux nombre de manoirs en partie détruits, en partie tombés en ruines. Passant de nouveau le fleuve, nous arrivons sur la rive gauche à Ruvis, construit sur le versant de la montagne, et de là au point où le Glenner, dans le vaste et beau bassin de Gruob se jette dans le Rhin, et où un pont de bois nous mène à la petite ville d'Ilanz, en roman Elion.

Ilanz est une localité très-ancienne: citée déjà dans des documents du huitième siècle, elle existait peut-être plusieurs siècles auparavant; résidence du tribunal supérieur du Gruob, les archives y sont déposées, maint conseil important y a été tenu et mainte condamnation prononcée au temps des sanglantes dissensions. Assez laide à l'intérieur, elle paraît d'autant plus belle à l'extérieur, située qu'elle est dans un bas-fond charmant et entourée d'une ceinture de gracieux hameaux. Une grande quantité de seigneurs habitaient autrefois dans le voisinage et les ruines des manoirs de Bruneck de Löwenstein et de Grüneck en témoignent. Avec les deux hameaux qui en dépendent, Ilanz n'a guère plus de cinq cents habitants: pourtant elle est fière de ses avantages, car elle est la ville la plus rapprochée des sources du grand fleuve, celle qu'il arrose avant toutes les autres. Aussi porte-t-elle dans ses armes une couronne à travers laquelle passe une masse d'eau. On met de trois à quatre heures, sans se fatiguer, pour monter d'Ilanz au sommet, haut de 6503 pieds, du Piz Mundaun, ascension qu'on fait très-souvent à cause de la vue splendide qu'on y a sur les montagnes et les vallées de l'Oberland Grisonnais et en particulier sur le Tödi qui s'élève précisément à l'opposite. Le territoire d'Ilanz confine au beau district d'Obersachsen qui occupe une gracieuse terrasse de la rive droite du Rhin et renferme environ vingt groupes de maisons, entr'autres Rinkenbergr et Tavanasa, et mille habitants parlant pour la plupart allemand quoique étant catholiques. Son chef-lieu est Obersaxen, localité toute allemande près de laquelle se trouvaient autrefois non moins de quatre manoirs appartenant aux barons de Rhäzüns.

A Ilanz débouche du côté sud la vallée latérale la plus importante du Rhin antérieur, celle de Lugnetz ou Longnaza qu'arrose le torrentueux Glenner. En remontant le cours d'eau sur une longueur de trois lieues on arrive à l'endroit où, près de Surcasti, une chaîne montant du midi au nord divise la vallée en deux bras qui forment l'un, au sud-est, la vallée proprement dite de Lugnetz ou de Brin, l'autre, au sud-ouest celle plus longue de Walser ou de Saint-Pierre. Ces deux vallons forment une haute juridiction peuplée de 4500 âmes; mais tandis que dans celui de

Lugnetz les habitants sont des Romains qui se vantent en partie de descendre de noblesse étrusque, on ne rencontre dans celui de Vals que des Allemands, des Walsers, qui ont dû venir du Valais comme ceux des vals de Rheinwald de Davos et d'Avers. Les deux vallées se subdivisent en approchant des hautes montagnes en plusieurs petits vallons. De celle de Brin on peut se rendre à Olivone, dans le canton du Tessin, en traversant l'alpe de Disrut d'où l'on a la meilleure vue du splendide glacier de Medels, et de celle de Vals on peut passer à Hinterrhein et à Splügen dans le Rheinwald. Toutes deux sont jolies, souvent attrayantes: les belles prairies, les champs cultivés et les pacages apparaissent plus souvent sur les pentes que les rochers sombres et sauvages; çà et là auprès des villages les ruines des châteaux et des manoirs si nombreux autrefois semblent du haut de leurs terrasses rocheuses regarder dans la vallée; des glaciers se détachent des crevasses des hauteurs méridionales qui touchent au Piz Val Rhein, au Zapporthorn et à d'autres pics géants; enfin la branche du Glenner de Vals, et à un moindre degré celle de Lugnetz, sont riches en belles et même splendides chutes d'eau. Les souvenirs historiques ne manquent pas non plus ici. A l'entrée assez resserrée de Savallée se trouvent les débris grisâtres du château de Castelberg dont les seigneurs se battirent et moururent pour la patrie; une porte de pierre désigne la place où, en 1355, pendant que les hommes luttaient à une autre place, les femmes de la vallée de Lugnetz repoussèrent au moyen de pierres lancées des hauteurs dans la ravine une bande ennemie de Werdenberg et acquirent ainsi l'honneur d'occuper la droite de l'église cathédrale de Pleif; d'autres localités portent témoignage de familles anciennes et remarquables, qui se distinguèrent dans l'État ou dans l'église, et toute la population fait remonter son origine aux temps les plus reculés. Nous sommes dans un petit pays que l'explorateur trouvera à chaque pas, après chaque recherche, plus attrayant et plus intéressant; mais il est situé dans une vallée latérale isolée que ne traverse aucune route fréquentée et il sera par suite encore longtemps moins connu que maint autre avec lequel il pourrait rivaliser.

Deux routes conduisent d'Ilanz dans le bas de la vallée: l'une suit la gauche du fleuve en montant vers les hauteurs, l'autre la droite. Nous prenons d'abord cette dernière qui est plus courte et nous mène en peu de temps à la paroisse réformée de Cästris où l'on parle allemand et près de laquelle existaient autrefois deux des innombrables châteaux de la vallée du Rhin antérieur. Plus loin vers l'est se trouvent le village allemand de Vallendas, avec les chétives ruines du château du même

nom qui fut habité très-tard et s'élevait sur un vert coteau couvert de mélèzes, et ceux de Carera et de Versam, ce dernier dans un sombre et effrayant ravin dans lequel un pont remarquable long de 200 pieds et haut de 232 traverse le cours d'eau du val Savien, la Rabiosa, comme sa violence l'a fait nommer. Ici débouche la dernière vallée latérale importante du Rhin antérieur, celle de Savien, aussi nommée Stussaira, qui riche en pâturages et longue de sept lieues, monte vers le sud jusqu'au Löchliberg et contient environ mille habitants parlant allemand et professant la religion réformée. Son entrée du côté de la vallée du Rhin est boisée et sombre, mais le bassin s'élargit bientôt et l'on voit apparaître les premières habitations, quarante fermes environ, dispersées çà et là d'après la vieille coutume allemande et appartenant à trois paroisses. La laiterie est l'élève du bétail sur plus de vingt grands estivages sont ici aussi la ressource principale des habitants mais dans les bas-fonds de la vallée on voit croître çà et là l'orge, le seigle, le lin et les pommes de terre. La plus grande et la plus belle alpe de la vallée et peut-être de tout le canton, celle de Camana, riche en plantes rares, est située au milieu du vallon, derrière la paroisse d'Am Platz, vis-à-vis de laquelle un ruisseau qui descend des hauteurs du Piz Beverin forme une belle cascade. D'après la tradition il aurait existé autrefois dans le val Savien une route que les Allemands transportés là par les Hohenstaufen auraient été chargés de porter.

Au-delà du „Versam-Tobel“ la route se rapproche du fleuve et entre bientôt dans la vallée de l'Hinterrhein (Rhin postérieur) où elle touche à Bonaduz et à la chaussée de Tuisis à Reichenau et Coire. L'autre route, qui d'Ilanz se dirige vers l'est, aboutit également à Reichenau et à celle du Splügen. En quittant Ilanz elle s'éloigne lentement du fleuve et montant doucement à travers prairies, champs de blé et beaux vignobles, elle arrive au village de Schlenis où se trouve, parmi d'autres, la manoir encore bien entretenu et habité de Loewenberg, résidence de la vieille et remarquable famille des de Mont. Près de là se voit Ruschein et les ruines couvertes de broussailles du vieux fort de Frundsberg, première résidence patrimoniale de la famille de ce nom plus tard établie en Souabe et à laquelle appartenait le brave George de Frundsberg, chef des lansquenets, qui prit Rome d'assaut en 1517. Plus loin la route touche à Sageno, d'où l'on a un beau coup-d'œil sur les bas-fonds, au vallon du même nom et au village catholique de Laax, puis elle se dirige presque en droite ligne vers l'auberge de Waldhäusern qu'elle laisse derrière elle et près de laquelle, dans un terrain boisé, brillent trois petits lacs d'un vert sombre et atteint

enfin une terrasse assez étendue couverte de prairies et de pâturages. A côté de la route se trouve Flims avec ses sources nombreuses et son „Flimsenstein“ îlot de rochers isolé. De Flims dépend Fidaz petite localité qui n'est remarquable qu'à cause des ruines, regardant tristement dans la vallée du haut de leurs rochers escarpés, du château de Belmont, d'où sont sortis les barons du même nom, qui, très considérés non seulement dans les Grisons mais encore en Allemagne sous le nom de Schönberg, ont occupé à diverses reprises les sièges épiscopaux de Trèves, de Worms et de Coire. Un autre monoir très-ancien, Hohentrins, domine du haut des rochers le village de Trins; devenu la propriété des barons de Heewen, il aurait été construit par Pépin le Franc.

La route de ce côté de Trins avance de plus en plus vers l'est: déjà des ruines du château de Bowix nous pouvons apercevoir dans le fond le beau val de Domleschg et Bonaduz, son premier village; le territoire devient plus fertile; nous approchons de Trins même, où l'on professe le culte réformé mais où l'on parle roman et, montant à partir de ce village, nous atteignons le village allemand de Tamins dont l'église placée isolément sur un sommet rocheux nous offre une vue magnifique sur Rhaeziuns et Inwalta dans la vallée de l'Hinterrhein. En une demi-heure nous sommes à Reichenau où nous retrouvons le Rhin antérieur que nous avons quitté à Ilanz.

Reichenau est ancien: de très-bonne heure il y eut sur son emplacement un pont qui fit donner le nom de Punct à la tour élevée au confluent du Rhin antérieur et postérieur. Plus tard un évêque de Coire de la famille des Heewen y fit construire un château après que celui qu'il possédait à Hohentrins eut été détruit par les flammes en 1410 et le nomma Reichenau en souvenir de l'île et de l'abbaye de Reichenau du lac de Constance. Le village prit alors le nom du château. En 1792 le comte de Buol-Schauenstein qui était possesseur de ce dernier, le vendit à M. M. Bavier et de Tschärner qui y transportèrent l'établissement d'éducation qu'ils avaient fondé à Jenins. Ce fut là que pendant huit mois de l'année 1793, Louis-Philippe, depuis roi des Français, mais qui n'était alors que duc de Chartres et connu seulement des directeurs, enseigna, sous le nom de Chaband, le français et les mathématiques et échappa ainsi aux recherches de ses ennemis qui n'auraient point pensé le trouver dans le poste modeste de professeur. Plus récemment, en 1819, le château de Reichenau est tombé entre les mains du colonel Ulrich de Planta qui a fait construire de nouveaux bâtiments et établir de beaux et gracieux jardins remplis de plantes et d'arbustes rares. Le coup-d'œil qu'on a de

ces jardins sur le confluent des deux cours d'eau est splendide: l'Hinterrhein, aux eaux troubles et torrentueuses débouche en mugissant du sud et plus puissant que le Vorderrhein repousse contre la rive gauche, après une courte lutte, les eaux claires de ce dernier. Un pont, sur lequel passe la route du Splügen, traverse le Rhin antérieur tandis qu'un autre est jeté sur les eaux réunies des deux cours d'eau et, construit au commencement de ce siècle par un citoyen des environs, se fait remarquer par sa courbe hardie et sa construction solide. Son arche a 220 pieds de développement et s'élève de 80 pieds au-dessus du niveau des eaux. Un chemin trottable mène de Reichenau à Pfäfers et à Ragatz par la passe de Kunkels. Les jolis côteaux à pente douce du voisinage offrent de jolis points d'arrêt et des vues nombreuses et variées autant que belles soit vers les hauteurs sur Tamins et sur les glaciers du Haustock derrière Flims, soit dans la vallée du Rhin postérieur sur Rhaezüns, Bonaduz, et plus loin encore dans le beau val de Domleschg.

De Reichenau la belle route nous conduit à Coire en suivant la rive droite du Rhin à travers une belle et fertile plaine couverte de bois et nous amène à la grosse paroisse catholique d'Ems près de laquelle se trouvent les débris du vieux château d'Ober-Ems. Cette paroisse possède deux églises: l'une d'elles s'élève sur l'un des 21 monticules que l'on rencontre, tantôt isolés, tantôt groupés, entre Reichenau et Coire. Dans la croyance populaire, ces monticules sont des tombes, non de guerriers illustres mais de chevaux abattus, ce qui les a fait nommer par les habitants romans d'Ems „Tombels de Chiavals“; des savants ont par contre essayé de démontrer que les restes des premiers habitants du pays s'y trouvaient enterrés ou encore que c'étaient là les traces d'anciennes fortifications romaines. Formés de gravier, de sable et de débris de pierre d'espèces très-différentes, ces monticules ne paraissent être réellement que les restes des courants de vase considérables ou des dépôts des glaciers qui s'avançaient autrefois fort loin dans les vallées du Rhin et de la Limmat; en tout cas ils ne sont aucunement l'ouvrage des hommes.

En suivant dans la large vallée la route que n'ornent que rarement de jolis environs, nous apercevons au-delà du Rhin au pied d'un amas de débris et autour des côtes abruptes du mont Galanda le village de Felsberg que les souscriptions ouvertes en sa faveur ont fait connaître dans toute l'Europe. La population est allemande: dans le voisinage s'élevait autrefois le beau château maintenant détruit de Felsberg. Il y a déjà des siècles que des blocs de rochers et des masses de débris se détachaient des hauteurs et roulaient sur les terres environ-

nantes qui en sont toutes couvertes: mais depuis quelques années le village lui-même était menacé par un ébatement de rochers d'une destruction semblable à celle qu'a subie autrefois Tauretunum ou plus récemment encore, dans notre siècle, Goldau. Au moyen des dons qui ont abondé de toutes les parties de l'Europe, on a transposé près du Rhin, dans un endroit plus abrité, une grande partie du village mais ce n'est qu'avec peine qu'on a pu décider une partie des habitants à abandonner leur vieilles et chères demeures, quoique dangereuses, et à occuper les nouvelles, plus en sûreté il est vrai, mais d'une construction peu commode. On exploitait des mines il y a une quarantaine d'années dans le voisinage de Felsberg, et il n'était pas rare de rencontrer des morceaux d'or natif du poids de plusieurs demi-onces: pourtant le revenu ne couvrait pas les dépenses et les travaux ont dû par suite être bientôt suspendus.

Non loin de Felsberg le Rhin, suivant la chaîne des monts de Galanda, décrit un arc de cercle et se dirige vers le nord tandis que la route se prolonge vers l'est. Depuis longtemps déjà Coire, le chef-lieu des Grisons, si bien situé, est en vue avec tous ses bâtiments, ses tours et sa résidence épiscopale construite sur la hauteur. Nous y arrivons bientôt et après avoir passé le sauvage Plessur, nous entrons dans la ville qui depuis plus de quinze cents ans est le siège des différentes formes de gouvernement qui ont gouverné et administré la terre rhétique.

L'époque de la fondation de Coire est inconnue: avant les Romains les habitants du pays paraissent avoir établi à cette place avantageuse qui domine la vallée du Rhin une solide citadelle, peut-être même aussi une cour de justice. Quand les Romains sous les ordres de Drusus et de Tibère eurent, l'an 15 avant Jésus-Christ soumis les Rhétins et se furent établis dans le pays, ils fondèrent, sur la même élévation où se trouve la résidence épiscopale, un castel dont une tour, celle de Marseille, au nord, construite de gros blocs de pierres, existe encore tandis qu'une autre, celle de Spinoil, n'a laissé que quelques restes. Coire n'apparaît dans aucun écrit ou document romain: par contre il est cité sous le nom de Curia Rhætorum dans l'itinéraire d'Antonin et dans les tables de Peutinger. Le castel devait sans doute servir à retenir sous le joug les populations disposées à la révolte mais il servait aussi de station commerciale et de centre administratif où residait le chef de l'administration ou Præses. Au castel vint se juxtaposer un village qui occupait sans doute l'emplacement au bord de la Plessur du gaulois Dörffi dont les restes ont complètement disparu. A Coire se réunissaient les routes venant de Zurich et du lac de Constance pour pé-

nétrer de là en Italie par les passes du Lukmanier, de la Greina, du St. Bernard, du Splügen, de Septimer et de Julier. Le christianisme paraît s'être établi là de bonne heure: le premier évêque, dont l'histoire a conservé le nom, est St. Asimo qui vota en 451 les décisions du concile de Chalcédoine. Tout ce que la légende raconte du fils du roi breton Lucius et de sa sœur Emerita qui auraient traversé le pays en apôtres à l'époque de l'empereur Marcus Antonius n'est rien moins que douteux. La Rhétie, et Coire avec elle, lutta longtemps contre les Allemands envahisseurs, mais elle dut finalement se soumettre à l'énergie des races germaniques et tomba au commencement du sixième siècle aux mains de l'ostrogoth Théodebert, elle appartint dès lors à l'Alemannie et fut gouvernée par un prévôt qui pendant deux cents ans fut pris dans la famille distinguée des Victorides qui donna aussi plusieurs évêques au pays. Durant cette période et jusqu'à l'époque romaine, la population du pays, bien que la race romano-rhétique s'y fut maintenue, avait fort diminué et elle ne put se relever que lentement, car particulièrement après la mort de Charlemagne, sous la domination des ducs de Souabe, la contrée souffrit beaucoup par suite des guerres et des invasions étrangères, de celle des Sarrasins entr'autres que nous avons déjà citée. Lorsque la tête de Conrad de Souabe tomba à Naples en 1268 sous la hache du bourreau, la Rhétie devint domaine impérial; mais elle ne gagna rien à ce changement car les démêlés continuèrent sans interruption entre les petits et les grands seigneurs parmi lesquels étaient les évêques de Coire. La ligue de la maison de Dieu paraît s'être constituée de bonne heure dans l'intérêt de la protection mutuelle; Coire s'y rallia. Comme chef-lieu des trois liges, elle vit tenir tous les trois ans dans ses murs, l'assemblée générale de la Rhétie qui avait lieu alternativement à Ilanz, à Davos et à Coire. Ses libertés étaient assez grandes et le plus grand pouvoir appartenait aux corps de métiers qui prenaient à la majorité toutes les décisions importantes et choisissaient le grand Conseil qui nommait à son tour le petit conseil d'administration. Pendant longtemps le bourgmestre de Coire fut le président-né de la ligue de la maison de Dieu à la tête de laquelle la ville sut peu-à-peu se placer. Comme dans toutes les résidences épiscopales, les évêques avides de pouvoir cherchèrent aussi là à diminuer et à affaiblir les droits municipaux, mais ils ne purent réussir et même, en 1422, les bourgeois attaquèrent l'évêque dans sa résidence et le forcèrent à renoncer à ses injustes prétentions et à faire une concession favorable à la ville. Coire obtint plus tard le droit de battre monnaie et la préfecture impériale, puis, quand la réformation commença, elle secoua com-

plètement le joug de l'évêque en adoptant le protestantisme. A l'époque des guerres de partis elle fut témoin de plusieurs de ces sanglantes exécutions qui furent malheureusement si nombreuses dans les Grisons, et elle souffrit beaucoup par suite des guerres contre les Autrichiens envahisseurs de Baldiron, en 1621, et aussi des pestes et des tremblements de terre fréquents qui vinrent frapper la Suisse et particulièrement la Rhétie.

Coire possède actuellement environ six cents maisons et plus de six mille habitants, pour la plupart protestants. Depuis trois cents ans la population a toujours été en augmentant et elle s'est particulièrement accrue dans les dernières dix années par suite de l'augmentation de la circulation et de l'industrie et de l'achèvement des chemins de fer des lacs de Wallenstaedt et de Constance. Au siècle dernier Coire ressemblait encore aux villes impériales: de hauts murs bordés de fossés profonds fermaient la ville; les rues étaient étroites, sombres, humides; on se sentait oppressé dans les maisons grises, percées de petites fenêtres et irrégulièrement construites. Mais depuis cette époque les fossés ont été en majeure partie comblés, les murs abattus; à leur place on voit de jolis jardins et de belles promenades et mainte maison moderne s'est élevée dans la ville tandis que ses environs se garnissent sans cesse de villas et de maisons de campagne. Les vieilles portes seules témoignent encore clairement du passé mais elles disparaîtront elles-mêmes peu-à-peu dès qu'elles ne mériteront plus d'être conservées comme monuments historiques. Toutefois l'intérieur de la ville arrivera difficilement à être beau: il faudrait le pouvoir illimité d'un Napoléon III pour faire disparaître les rues étroites, souvent boueuses.

Parmi les édifices, le vieil hôtel de ville, irrégulièrement construit sur l'emplacement d'un château de la famille Planaterra, mérite l'attention. L'entrepôt en occupe le rez-de-chaussée et l'immense toit est un chef-d'œuvre de suspension qu'on pouvait, disait-on autrefois, démolir d'un seul coup par le retrait d'un piton que l'administrateur en chef de la commune devait seul connaître. L'école cantonale, construite en 1809, et l'arsenal qui ne date que de trente ans sont des monuments de plus de goût et qui plaisent davantage. Il n'existe aucun autre édifice remarquable à l'exception de quelques clochers: quelques vieilles maisons particulières possèdent toutefois encore les avant-corps à trois angles généralement répandus autrefois et l'on trouve de temps en temps dans leur intérieur ces étroits escaliers tournants à toits et parois sculptés et ces énormes poêles décorés de diverses peintures qui pour la plupart datent du dix-septième siècle.

Coire est une ville allemande, mais ce n'est pas sans raison qu'on a prétendu qu'elle avait un certain caractère cosmopolite. Le nombre des gens instruits y est relativement assez grand: beaucoup plus de personnes qu'on ne le croirait parlent les langues étrangères, spécialement le français et l'italien. La ville possède tout ce qui est nécessaire à une ville de commerce et l'industrie elle-même finira par s'y développer bien que les mains manquent encore.

Vue du dehors, Coire présente un très-joli et très-attractif aspect. Il s'élève à l'angle formé par la vallée du Rhin (qui s'étendant jusque là vers l'est pour remonter alors vers le nord au point même où le mont des „Treibündtner“ la chaîne du Parpaner et le „Hochwang“ se rencontrent et où la Plessur sort en écumant sur les rochers d'un ravin étroit et sauvage) sur les dernières hauteurs du Mittenberg et du Bazokelberg parmi lesquelles domine le „Parpaner Joch“ et la cime du Gürgeletsch. Placés vers Ems, dans la vallée du Rhin, nous avons sur le premier plan de belles maisons de campagne et de jolies promenades; la ville sombre, appuyée sur le coteau, nous paraît encore plus sombre avec ses combles à pignons forme moyen-âge et ses clochers noircis par le temps et au dessus d'elle s'élève la vaste résidence épiscopale que domine encore, touchant aux vertes prairies et aux bois épais du Mittenberg, le séminaire de Saint-Luc aux murs éclatants. Le tout forme une vue de ville assez rare, vue qui varie quand on se déplace mais reste toujours attrayante et belle. Une ancienne tradition raconte que Saint-Lucius a habité la chapelle qui porte son nom; on la voit sortir du bois obscur sur le haut du Mittenberg. Ce saint était en grand honneur auprès du peuple: il prêchait, dit-on, d'une voix si puissante qu'on l'entendait à plusieurs lieues de distance, voire même à Truns et à Disentis.

Avant de quitter Coire, il nous faut visiter sa partie la plus intéressante, la résidence épiscopale. Nous y arrivons du sud après avoir monté plusieurs rues et traversé la tour de Mësmerei, anciennement Amburg, construction du moyen-âge occupée par une modeste mais bonne auberge. Le vieux château romain couvrait un espace triangulaire d'environ mille perches carrées que bordent de deux côtés des pentes abruptes et que protège sur le troisième, vers la montagne, un fossé profond: c'est sur ce même terrain que se trouve actuellement la résidence de l'évêque, des chanoines et de quelques capucins ainsi que l'église cathédrale et de Marsoil. La résidence de l'évêque, bien que vieille, n'est pas sans apparence quoiqu'elle soit bien au-dessous de la splendeur de plus riches évêchés. En fait de curiosités elle renferme les restes d'une grisaille

peinte al fresco et représentant une danse des morts, de précieuses tapisseries des Gobelins qui ornent la salle à manger, de nombreux portraits d'évêques et de Grisonnais célèbres décédés, des archives malheureusement d'un accès difficile, mais riches en vieux documents, et quelques vieux tableaux, particulièrement une Madone d'une grande valeur qui était autrefois à Saint-Maurice dans la chapelle du prince-évêque. Près de la résidence épiscopale s'élève la tour romaine nommée Marsail qui, haute de 87 pieds, occupe une superficie de trente cinq pieds carrés : elle est formée d'assises irrégulières de blocs solides et presque bruts de pierre calcaire hauts de 6 à 12 pouces et longs de un à 12 pieds et couverte d'un beau lierre dans sa partie inférieure. Les chambres qui s'y trouvent, quoique sombres pour la plupart, sont encore utilisées aujourd'hui. Cette tour s'est si bien conservée qu'elle peut encore durer un millier d'années si la main des hommes ne hâte pas sa destruction tandis que dans le même espace de temps tous les édifices environnants et l'église elle-même disparaîtront sans doute comme les constructions qui les avaient précédés.

D'après la tradition, il existait autrefois sur l'emplacement de la cathédrale un temple païen qui aurait disparu au 3^e siècle, mais jusqu'à présent on n'a découvert nul reste de ce dernier et beaucoup des pierres taillées de l'édifice actuel qui ont passé pour en être datent d'une époque plus récente. On ignore totalement à quelle époque la première église chrétienne a été construite là : quelques parties peu importantes des bâtiments actuels peuvent être très-vieilles mais il est évident que l'œuvre principale n'a été construite, vraisemblablement par des architectes italiens, qu'aux 12^e et 13^e siècles. Le style est roman mélangé de gothique. Il n'y a guère de moderne que les clochers dont les assises pourraient être anciennes. Nous dirigeant vers l'entrée principale nous arrivons à un singulier portail suivi d'un petit espace ceint de murs : il consiste en deux piliers contre lesquels, debout sur des lions, s'appuient deux apôtres supportant d'autres lions sur leurs têtes. On n'a pu expliquer jusqu'à présent ce que signifient les figures et les piliers : M. Burkhardt de Bâle, le professeur et l'amateur bien connu des beaux arts est d'avis qu'ils formaient au 13^e siècle le piédestal de la chaire. En tout cas ils doivent être compris parmi les ouvrages d'art les plus intéressants de l'église. Au-dessous du portail à plein-cintre un peu écarté qui a été sans doute achevé assez tard, se voit une haute fenêtre également à plein cintre. Pénétrons ensuite dans l'intérieur de cette vieille basilique qu'animaient autrefois, surtout aux jours de fête les habitants venus de

tous les points du canton : le plus profond silence y règne ; de massives colonnes accouplées aux chapiteaux ornés d'antiques sculptures souvent curieuses séparent la nef haute de 60 pieds et longue de 110 des bas-côtés moins élevés ; devant nous se montre le chœur placé en surélévations dont le magnifique maître-autel sculpté par Holbein père attire tout d'abord les regards. L'aspect de l'ensemble, sans être grandiose, est imposant : la sensation que les sanctuaires font éprouver ne s'évanouit pas ici comme dans beaucoup d'églises modernes trop ornées et une autre vient même s'y joindre, celle plus pénible que font naître les traces d'une splendeur qui va s'éteignant pour faire peu-à-peu place à la ruine. L'intérieur est d'un grand intérêt pour l'amateur par ses particularités. Beaucoup d'irrégularités et de finesses se présentent dans l'architecture et l'ornementation et elles méritent d'être examinées des près. Dans la crypte se trouve depuis quelques années un ouvrage remarquable qui n'est autre qu'un pavé en mosaïque trouvé sur la pente du Mittenberg derrière l'école cantonale, ayant peut-être appartenu à la chapelle détruite de Saint-Etienne dans le monastère de Saint-Luzi et datant certainement du 7^e siècle s'il n'est même de la pure époque romaine. Plusieurs débris artistiques de la même époque existent encore là. Comme belle œuvre d'art on peut encore citer le tombeau de l'évêque Ortlieb de Brandis, construit vers l'an 1500 et consistant en un splendide sarcophage recouvert par une bonne statue couchée du défunt en beau marbre sanguin des Grisons. La tête est franchement sculptée et le corps n'est qu'indiqué. D'autres curiosités se rencontrent dispersées dans l'église ou placées dans la sacristie.

Après avoir visité dans nos pérégrinations les nombreuses vallées écartées et peu peuplées qui aboutissent aux deux côtés de celle du Rhin plus animée qu'elles, nous avons encore à parcourir en quittant Coire celle qu'arrosent les eaux souvent rapidement et dangereusement gonflées de la Plessur. En suivant la route qui longeant les hauteurs traverse la vallée solitaire de Schavfigg ou de Schallfigg, on laisse derrière soi la cathédrale et le séminaire tout en restant en vue de la route de Churwald, on arrive en une heure à peine après avoir traversé un bel et épais bois de mélèzes au joli hameau de Maladars qu'entourent de vertes prairies. Dans le voisinage existait autrefois le vieux château de Bramberg dont les ruines ont disparu depuis le seizième siècle sans laisser de traces ; près du village jaillit du rocher une petite source d'eau minérale, plus utilisée autrefois qu'à présent, et qui porte le nom de Wilhelmsbad. Au-delà du profond ravin dans lequel

la Plessur mugit sur des blocs de rochers apparaissent dans une riante situation les hamaux de Vorder Prada et d'Hinter Prada, connus dans tout le canton pour leurs magnifiques cerises. Au-delà de Maladers la route devient plus mavaise: après avoir laissé derrière nous plusieurs solitudes, un ravin profond et un chemin d'avalanches partant du Mont Lü, nous atteignons le village de Calfreisen près duquel s'élève sur des rochers couverts de mousse et à pic sur l'un des côtés, la tour délabrée du vieux château de Bernegg. Couronnée de jeunes pins et de sapins, elle possède une mauvaise entrée à demi-détruite qui n'est à rien moins qu'à vingt pieds au-dessus du sol. Le manoir a appartenu à la célèbre famille des Sprecher dont une branche, d'où sont issus des hommes d'état et des guerriers illustres ainsi que l'historien Fortun et Sprecher, se nommait Sprecher de Bernegg. Cette famille existe encore dans les Grisons; un de ses membres résidant à Coire, M. A. Sprecher de Bernegg, est l'un des maîtres en l'art héraldique les plus connus de la Suisse. On jouit de Bernegg d'une belle et intéressante vue sur les rochers déchiquetés qui s'élèvent presque à pic du lit du fleuve ainsi que sur les jolies terrasses et les maisonnettes des villages de Prada et de Tschierschen, les sombres bois de sapins qui couronnent les hauteurs, les verts pâturages du mont Malixer et les pics qui s'élèvent du Rothhorn jusqu'aux sommets lointains et neigeux du Tödi sur la frontière du canton de Glaris. Au-dessous de Tschierschen débouche le petit et solitaire val d'Urden qui était, dit-on, autrefois un fertile et beau pays dans lequel la vengeance céleste aurait fait apparaître le lac silencieux et tranquille qu'on y voit. Il était, dit-on, toujours possédé par un berger dur et avare qui faisait subir divers mauvais traitements aux pèlerins se rendant du val d'Erosa à l'église d'Obervatz. Ce berger ayant un jour volontairement offert à une femme âgée du lait empoisonné et celle-ci étant par suite tombée morte à peu de distance du pâturage, un orage effrayant survint pendant lequel la terre trembla, le chalet s'écroula, et le lac profond d'Urden se forma. Sur les eaux de ce dernier on peut voir apparaître tous les sept ans, criant et gémissant, le spectre du criminel.

A quelques minutes de Calfreisen nous rencontrons le petit hameau pittoresquement situé de Castiel que sépare du premier un val désert et plat. Plus bas est situé Lüen près duquel existait autrefois le château maintenant complètement disparu de Saint-Görgen ou Chisstelg. Au-delà de Castiel, le versant de la montagne se sillonne d'effrayantes crevasses et le chemin traverse fréquemment de petits torrents. Le village suivant est Saint-Peter, chef-lieu de la vallée, renfermant à peine cent cinquante

âmes. Près de Lüen, plus haut dans la montagne, s'élevait anciennement le château-fort de Summerau, résidence patrimoniale de la famille Souabe des ballis de Summerau et de Strassburg à laquelle appartinrent deux évêques de Constance, et près de la Plessur se trouve Molines. La localité suivante, un peu plus importante, mais malsaine, quoique située sur un joli versant, est Peist qui paraît avoir reçu son nom de la peste qui y aurait autrefois exercé ses ravages. Là aussi, malgré l'éloignement des routes fréquentées, existait au moyen-âge un château fort (le nom d'Unterwegen paraît définir la destination) qui était la protection de la route allant de Coire dans le val Davos.

Derrière le profond ravin qui avoisine Peist commence la montagnieuse solitude de Langwies dont l'église ainsi que les quelques maisons désignées sous le nom „Am Platz“ se trouvent à l'entrée du val du Fandey. Tout le petit district que forment les pentes douces en montant vers les hauteurs est couvert d'alpes et de prairies magnifiques où n'apparaissent que rarement quelques jolis groupes d'arbres. Dispersées çà et là, les mauvaises petites demeures des habitants paraissent sortir de la verdure. Un petit et sauvage cours d'eau, l'Erosa, qui provient de la romantique vallée d'Erosa ou Arosa, se jette à Am Platz dans la Plessur. Au milieu de cette vallée, à 4200 pieds de hauteur environ, on peut voir deux petits lacs aux eaux claires et poissonneuses près desquels se trouve le hameau d'Erosa qui ne compte que cent âmes mais présente un aspect d'une beauté rare. De mauvais sentiers conduisent de ce point à Jennisberg, sur les bords de la Davoser Landwasser et à Parpan; un mauvais sentier conduit en outre sur le sommet arrondi du Weisshorn qui s'élève de la chaîne séparant Erosa du Scauffig proprement dit et de Tschierschen. Le dos de la montagne est couvert de serpentine calcinée, de masses pierreuses et de calcaire fendillé et éboulé: de sa pointe la plus élevée s'ouvre un magnifique panorama sur le Scauffig et les environs plus ou moins éloignés. A nos pieds le district de Scauffig avec ses vallons déchirés et ses ravins obscurs monte en serpentant jusqu'à Erosa et à la chaîne du Rothhorn qui sépare le val d'Erosa de la lande de Lenzer; à l'ouest la double cime de Calanda s'élance vers le col dominant les clochers de Coire et le ruban argentin que forme le Rhin, et au-delà de la couronne de montagnes qui entoure le bassin de la Plessur, le regard se porte sur des groupes à l'aspect sévère et sur le sommet du Rhätikon ainsi que sur l'inextricable et sauvage pêle-mêle des cimes qui dans la chaîne des alpes rhétiques, se développent en rangées demi-circulaires jusqu'au massif central du Saint-Gothard.

La partie supérieure du Schaufigg paraît avoir été peuplée, comme toutes les hautes vallées des Grisons, par des Walsers parlant allemand; la partie inférieure par contre est habitée par des Romans qui peu-à-peu ont adopté la langue de leurs voisins. Le dialecte employé actuellement renferme beaucoup de particularités très-curieuses pour le linguiste. La vallée comprend sept paroisses réformées comptant environ trois mille habitants qui se livrent de préférence à l'élevé du bétail et à la laiterie mais pratiquent aussi l'agriculture et fabriquent avec le beau et tendre bois de sapin des ustensiles domestiques. On ne récolte des fruits que dans quelques petits districts. Le climat de la vallée est très sain: nulle part on n'y rencontre de crétins, ces êtres malheureux et idiots. De tous les valons du pays, celui de Schaufigg est certainement le plus déchiré et le plus entrecoupé de ravins: son cours d'eau principal, qui prend naissance au-dessus de Sapün à la passe du Strela et reçoit plusieurs ruisseaux torrentueux, se creuse en courant de l'est à l'ouest un lit étroit et profond souvent raviné dans les dures roches à travers lesquelles, lorsqu'il est gonflé par la fonte des neiges ou les grandes pluies, il entraîne mugissant et écumeux de grandes masses de décombres et de débris dans la vallée du Rhin.

Du val Schaufigg nous revenons à Coire pour descendre jusqu'à la frontière de Saint-Gall, la vallée du Rhin devenue plus large. Il n'y a que dix ans qu'une seule route se dirigeait vers le nord en suivant la rive droite du Rhin: maintenant la locomotive siffle chaque jour plusieurs fois en traversant les amas de galats qui bordent le cours du fleuve. Après avoir laissé derrière nous de jolies et élégantes maisons de campagne ainsi que des belles vignes et de beaux vergers, nous arrivons dans la fertile contrée où se trouve le village de Malsans qui paraît avoir tiré son nom des valétudinaires (malesani) qui au moyen-âge y auraient été transportés dans un établissement. De l'autre côté du Rhin, à l'ouest de la vallée élargie, s'élève comme une puissante muraille de rochers jusqu'à huit mille pieds de hauteur, le mont grisâtre et escarpé de Galanda. Du groupe du Tödi à la vallée de Coire, en suivant la frontière du canton de Glaris, s'étend sur la gauche du Rhin un immense mur de roches dont le Galanda est le contrefort septentrional séparé du groupe principal, entre Reichenau et Pfäfers, par le passe de Kunkel. Couvert de prairies et de fermes sur son versant oriental, il arrive, à l'ouest, directement sur le Rhin et montre là des couches immenses de rochers s'étendant parallèlement les unes au-dessous des autres et s'abaissant peu-à-peu des hauteurs vers le

fleuve. Ses deux plus hauts sommets portent les noms de Galanda de Coire et Galanda d'Haldenstein ou ceux moins usités de Männersattel et de Weibersattel (selle d'homme et selle de femme); le dernier domine le premier de près de 400 pieds. De tous les deux on jouit d'une vue magnifique, dont la splendeur et l'étendue ne se rencontrent que rarement, même dans les Grisons; on arrive à chacun d'eux d'Haldenstein en six heures. Vers le nord-ouest nos regards plongent presque verticalement dans les hauts vallons solitaires de la passe de Kunkel par-delà Pfäfers, vallons arrosés par les petits ruisseaux qui forment la torrentueuse Tamina et bordés par les pics de calcaire grisâtre dont les glaciers et les champs de neige couvrent les pentes; au nord apparaissent les monts de Toggenburg et d'Appenzell, les sept Kurfürsten au nord du lac de Walensee, l'Altmann et plus loin le Sentis; à l'est trône le groupe sauvagement découpé d'une nudité affreuse du Rhätikon dont se détache le Falkniss; au sud s'élève derrière les premiers échelons qui bordent la Plessur et l'Albula la toute puissante chaîne des Alpes centrales avec ses innombrables cimes neigeuses, du fabuleux Fermunt au Lukmanier et au Saint-Gothard; à l'ouest enfin apparaissent les principales cimes des monts de Glaris, le Crispalt, le Tödi, le Selbsanft, le Biferten Stock et tutti quanti. C'est un magnifique pêle-mêle, presque inextricable, qui réunit des certaines de sommets, et presque tout le canton des Grisons apparaît là aux yeux du voyageur étonné qui n'a encore rencontré nulle part pareille réunion des formes diverses des montagnes.

Sur le versant méridional du mont Galanda se montre sur la hauteur et dominant le Rhin une ligne de vieux châteaux pour la plupart d'une architecture particulière et méritant par suite d'être visités, si ce n'est par les touristes, du moins par les amateurs de l'architecture du moyen-âge. En premier lieu apparaît suspendu sur des roches colossales le vieux château de Haldenstein qui, construit au 12^e siècle, était encore habité au 18^e par les seigneurs de Schauenstein. Dans son voisinage se trouvait le vieux château de Lichtenstein en forme de carré long. Plus haut encore se trouvait près d'une grotte Krottenstein, résidence de la famille noble peu connue qui porte ce nom.

De Malans, où nous sommes revenus, nous suivons la route vers le nord. Nous laissons à droite la paroisse de Trimmis dont les habitants sont en majorité catholiques.

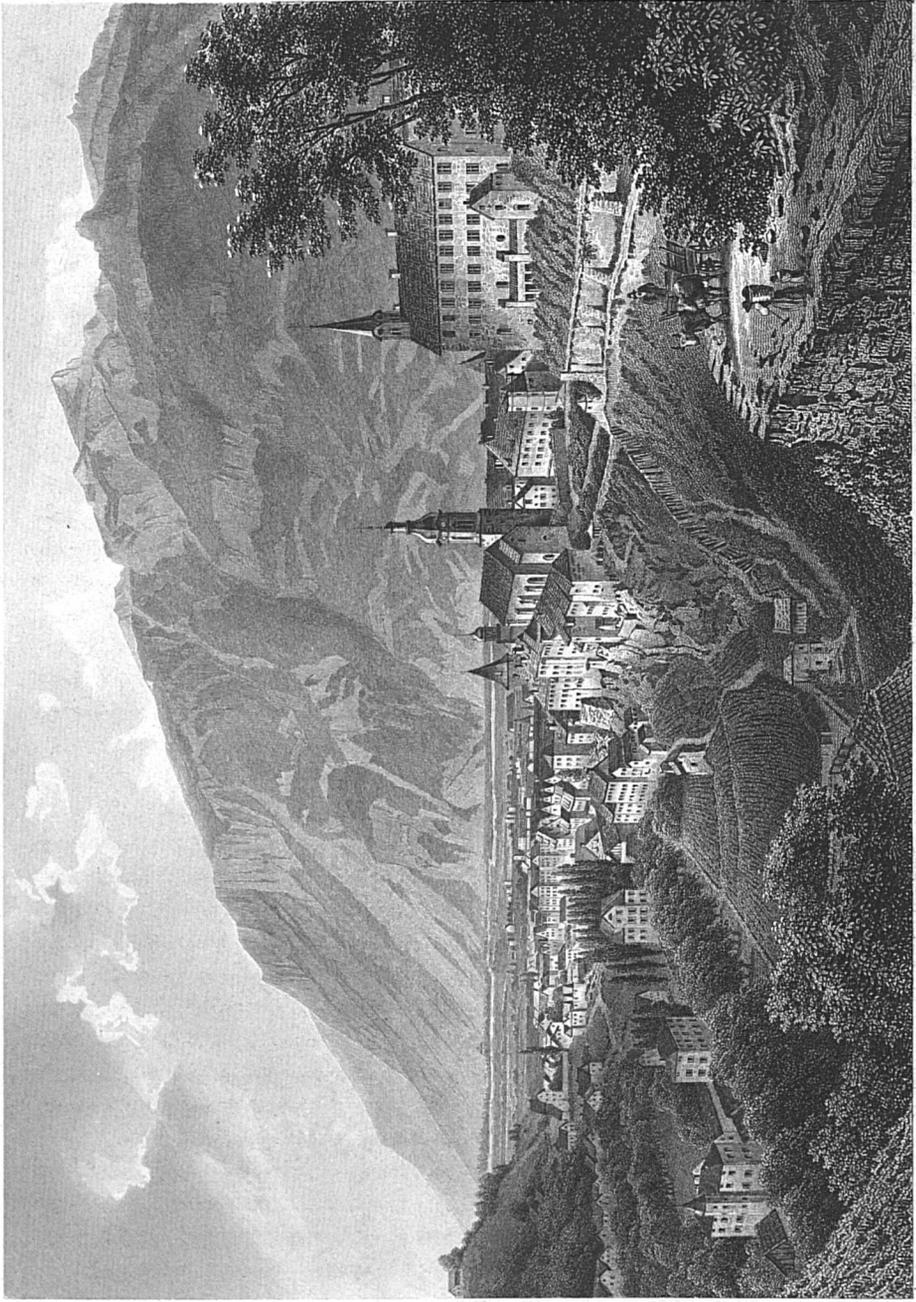
Le prochain village est Zizers, chef-lieu de la juridiction des quatre villages dans laquelle nous nous trouvons. Il est agréablement situé dans

des champs fertiles sur un terrain de sédiment et compte environ 1000 habitants.

Non loin de Zizers, dans un petit bois d'arbres fruitiers, s'élève sur une pente douce Igis avec sa vieille église et les restes du fort Focklastein épars sur un rocher. A une faible distance de là se trouve le château historique de Marschlins au pied du Hochwang.

Le district de Prettigau, appelé dans les vieux documents Pratingonia, le val aux près, et par les Romains Val Partenz, se dirige des bords du Rhin jusqu'aux vallées élevées, solitaires, couvertes de neige et de glace du massif Selvretta. Fermé d'un côté par les montagnes du Rhätikon et de l'autre par le Hochwang, il a 9 lieues de long et renferme 16 paroisses, formant autrefois trois juridictions, avec 1000 âmes. Sans aucun doute les habitants appartenaient à la tribu romane; les noms des différents endroits, ceux des châteaux exceptés, sont d'origine romane et les légendes populaires sont puisées dans les traditions des possesseurs primitifs de la vallée. De nos jours cependant la langue allemande est la seule que parle la petite peuplade du val aux près, et partout se retrouvent les mœurs et coutumes de cette souche d'hommes robustes aux cheveux blonds. Le Prettigauois aussi s'occupe principalement de l'élevage du bétail et passe la plus grande partie de sa vie sur les alpes; des milliers des plus belles bêtes à cornes traversent chaque année en troupeaux nombreux les passages des Alpes et vont remplir les marchés des villes d'Italie où elles trouvent de faciles acheteurs.

Du Rhin le sentier conduit par le Schlossbrück (pont du château) dans une étroite gorge de rochers, la Klus, longue d'un quart de lieue au travers de laquelle la Lanquart dévastatrice s'est frayé un chemin. Cette gorge était autrefois dominée par le château de Fragstein ou Ferporta (porte de fer) dont les ruines montrent encore qu'un mur s'abaissait jusqu'à la Lanquart et que la vallée pouvait être entièrement fermée. D'après une tradition, le dernier bailli de Fragstein fut tué par la flèche d'un chasseur dont il avait dérobé la fiancée. C'est depuis ce temps que les jeunes filles de la contrée portent dans leurs cheveux une flèche d'argent. Plus haut est situé la résidence d'une branche connue de la maison de Salis, le village de Seewis, agréable endroit avec environ 800 habitants. Là reposent les cendres du poète Jean Gaudenz de Salis. Au nord de Seewis s'élève la chaîne du Rhätikon qui avec ses cornes grises et ses arêtes déchirées forme un mur gigantesque entre les Grisons libres et le Voralberg. Sa cime la plus prononcée atteint une hauteur de 9200 pieds. Peu de sommets du domaine des Alpes offrent

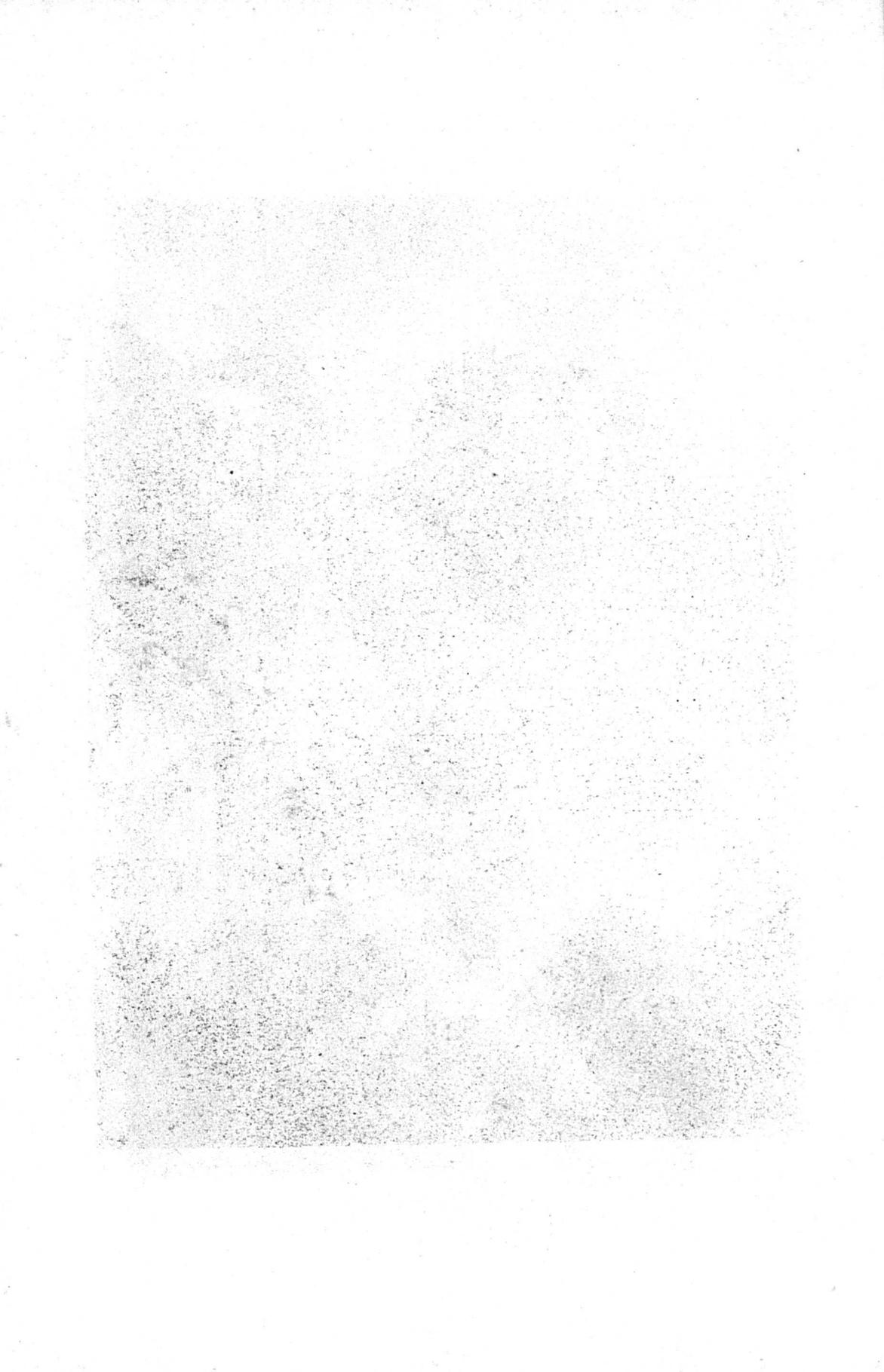


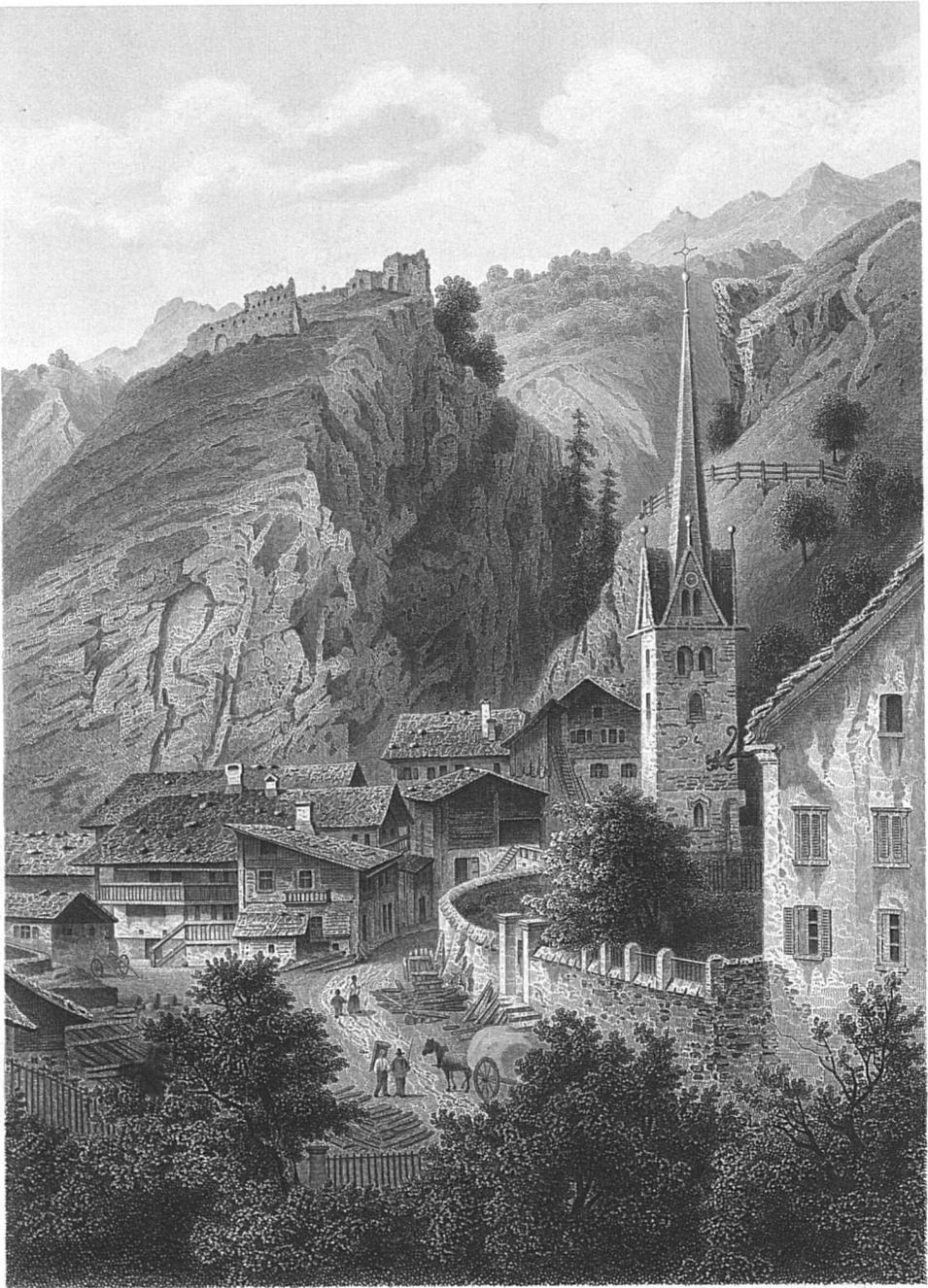
Stich, Druck & Verlag von Gustav Georg Lange in Darmstadt.

CHEUR.

Gustav Lange

GOETHE.





L. Böhbeck delit

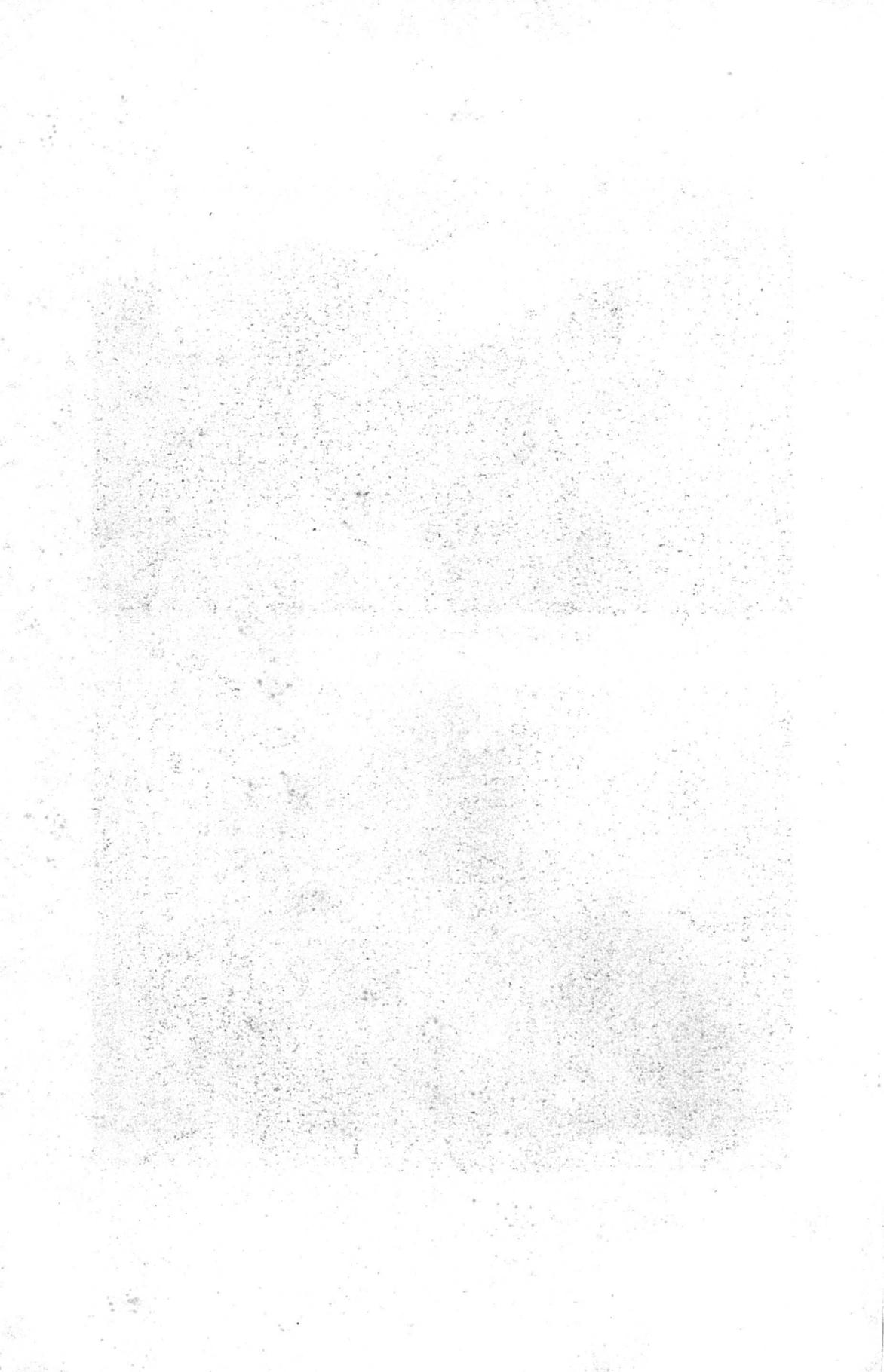
J. Umbach sculpit

GRÜSCH UND RUINE SOLAVERS.

(Bündten)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

341



une vue si étendue, si grandiose et en même temps si variée que la Seesaplana.

D'ici la vue plane sur la plus grande partie de la Suisse septentrionale du Jura jusqu'au lac de Constance et au Rhin, sur les vallées du Voralberg et de Montafun, sur quantité de villages des Grisons; même les motagnes du Tyrol, de Salzbourg et de Kärnthen sont reconnaissables dans le lointain. De l'Utli près de Zürich on aperçoit, quand le ciel est clair, derrière les Alpes de Glaris, la cime neigeuse de la fière Seesaplana près de laquelle croissent des plantes alpines rares et repose, entouré de roches calcaires grisâtres, le mystérieux lac de Sürner. Du reste, il n'appartient plus au domaine de la Suisse.

Vis-à-vis de Pardisla s'étend, arrosée par le Schwadenbach, la solitaire vallée de Valzeina à l'entrée de laquelle trônait autrefois l'ancien château de Castellon. Nous pénétrons plus avant dans la vallée, traversons Schmitten et Grüsch avec sa rivière qui descend de la vallée de Ganey. La contrée autour de Lanquart est stérile et déserte, de larges surfaces couvertes de sable qui disparaissent souvent sous les débordements du torrent, s'étendent des deux côtés de ce dernier. Des ruisseaux sauvages viennent l'alimenter, p. e. la rivière de la vallée de Drus. Un sentier conduit au village de Schuders, et se dirige d'un côté vers le passage, dit le Schweizerthor (porte Suisse) et de l'autre vers le Drususthor (porte Drusus nom qu'elle tient, dit-on, du fils de l'empereur romain de ce nom) pour prendre la direction de la vallée de Montafun. Plus loin, au pied du mont Busarein, suit la fertile contrée de Lunden et en-delà de la Lanquart le pittoresque village de Jenaz, dont les champs cultivés, les jolis vergers, les prés verdoyants et les agréables maisons présentent un coup d'œil bienfaisant. Une source ferrugineuse coule dans le voisinage. Les bains de Federis sont à une lieue de la grande route. Le chemin qui y conduit est à peine praticable pour de très légères voitures et longe des précipices assez dangereux. Composés de deux grands bâtiments et de dépendances, ces bains sont dans un entonnoir plus sauvage que pittoresque, et ils ne présentent aucun intérêt à l'étranger. En revanche, l'efficacité des eaux y attire en foule des hôtes de tous les cantons voisins. L'organisation des bains est très bourgeoise, même rustique; mais la table est saine, abondante et les prix sont modérés.

En face du village de Fideris, de l'autre côté de la gorge, mais sur la rive gauche de la Lanquart se trouvent les ruines du petit château de Strahlegg. Plus au nord, sur la rive droite, on voit sur un haut rocher les restes de l'ancien château-fort de Castels, longtemps la résidence des

baillis autrichens, gouverneurs des huit juridictions; il fut emporté d'assaut en 1622 par les paysans et rasé 27 années plus tard.

Le plus proche village est le riant Luzier avec l'emplacement du château féodal des nobles seigneurs de Stadion. Là s'ouvre vers le nord la sombre et étroite vallée de St.-Antönien, formée par les hauteurs du Rhätikon, avec son cours d'eau, le bruyant Dalfago, et la paroisse de St.-Antönien dont les maisons sont dispersées sur les penchants du Rhätikon. Dans ces montagnes calcaires, aux pentes rapides, il y a plusieurs grottes fort remarquables, en partie inaccessibles dont les parois sont garnies de grosses stalactites et de lait de lune; un magnifique écho, trois petits lacs souvent couverts de glace, plusieurs sources minérales, des points de vue enchanteurs et de nombreux troupeaux de chamois attirent les montagnards et les voyageurs. Plus que tout autre endroit des Grisons, St. Antönien est exposé à la chute des avalanches qui réclament chaque année leurs victimes au printemps, malgré la solidité des maisons que protègent des murs épais et des levées de terre cunéiformes.

A Luzeris nous traversons la rivière de la vallée Antönien et atteignons bientôt le village de Küblis avec ses deux châteaux en ruines et de là Saas sis sur une hauteur. Lorsqu'en 1622 les troupes autrichiennes, avides de pillage, ravagèrent le Prettigau, ils épargnèrent Küblis, grâce à la statue colossale de St. Christophe placée à l'entrée de l'église, le conservateur d'une morte subite, qu'ils prirent probablement pour leur propre patron. En-delà de Lanquart, sur une hauteur et sur le penchant d'une colline, au milieu de prés fertiles, le village Conters et tout près Dorf et les bains de Sernens avec leurs riches eaux minérales sulfureuses frappent la vue.

Derrière Saas et Mezzaselva avec sa jolie cascade commence le charmant district de Klosters. La vallée s'élargit et se couvre de luxuriantes prairies et de champsensemencés; la Lanquart aux eaux rapides serpente à travers cette riante contrée; les collines sont couronnées de bois de hêtres, d'érables, de bouleaux, d'ormes et les hauteurs de sombres forêts de sapins. Autrefois il s'élevait en cet endroit le couvent (Kloster) St. Jacob, de l'ordre des prémontrés, dont le dernier prieur fit passer tous les biens à la commune, embrassa le protestantisme et sa maria. Le village tire, selon toute vraisemblance, son nom du couvent.

De Klosters le chemin conduit en deux heures par la Stutz à Davos; d'autres sentiers plus pénibles et moins praticables traversent la neige et la glace pour se diriger dans la vallée de Montafun et à droite dans celle de l'Engadine. Plus haut, dans la vallée, est situé le petit



DORF FIDERIS.



L. Rohbock del.

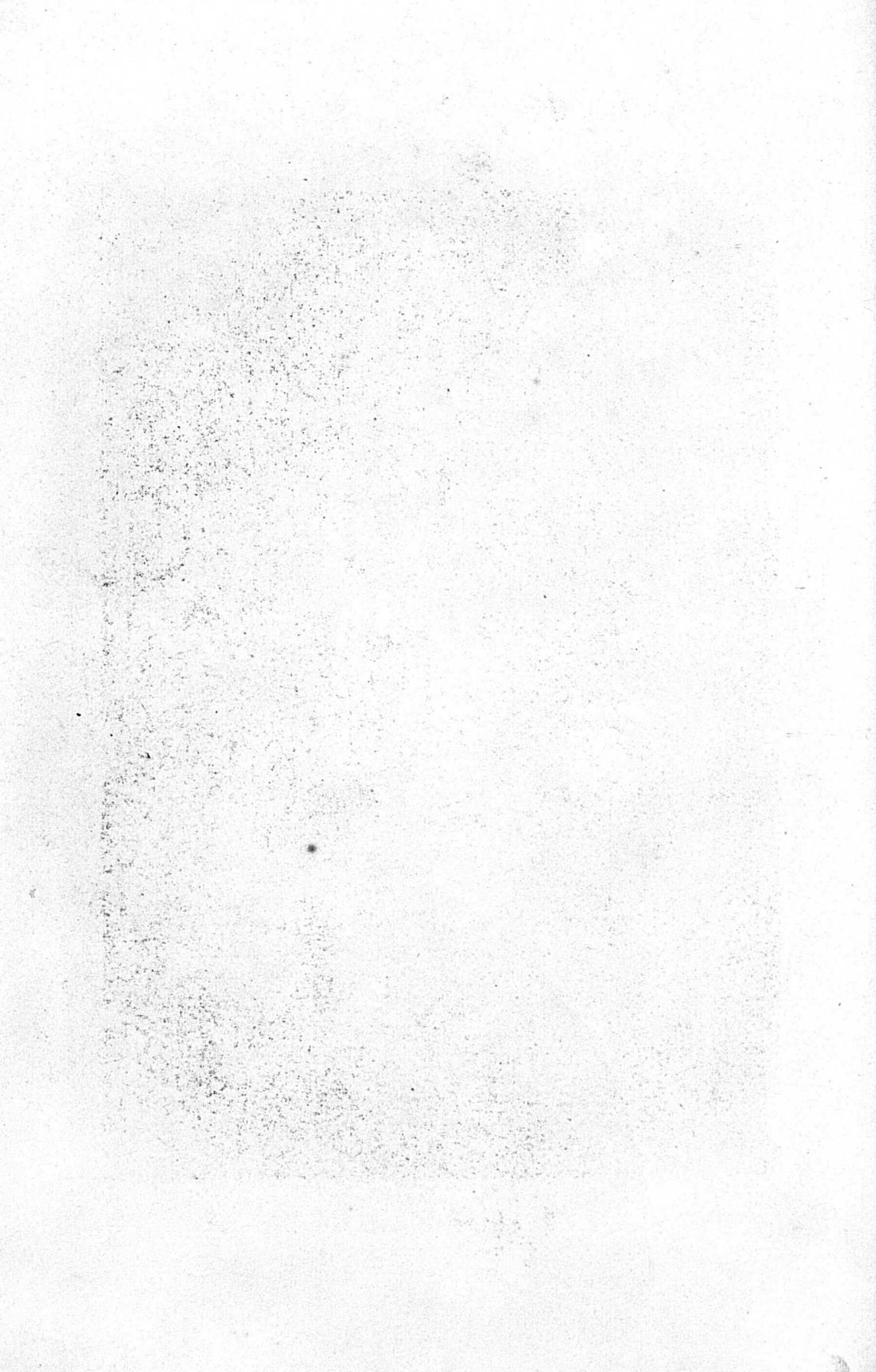
L. Rohbock sculp.

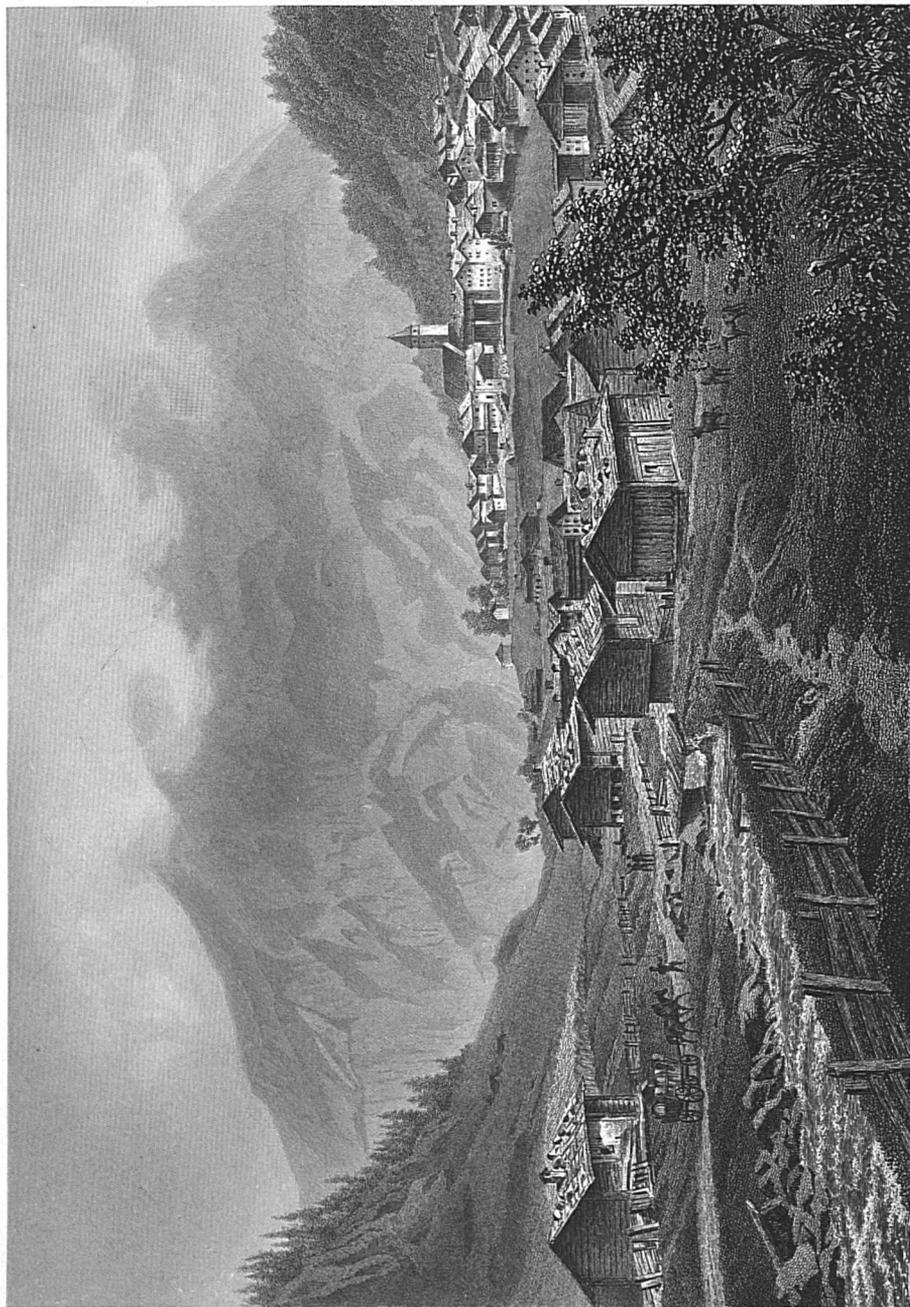
BAD FIDERIS.

(Südtien)

Verlag von G.C. Lange in Darmstadt.

341





Stich, Druck & Verlaß von Gustav Georg Lange in Darmstadt.

K L O S T E R S .

IM PRÄTIGAU, GRAUBÜNDEN - GRISONS.

2110

hameau de Mombiel ou Montbell et derrière celui-ci l'Alpe Patenn (Partenn) qui n'est inconnue à aucun Prettigauois.

Sur le Partenn se réunissent les deux sources de la Lanquart; l'une sort de la vallée de Sardaska, l'autre de celle de Vereina. Toutes deux se trouvent dans le domaine du Selvretta, montagne isolée et âpre, aux aiguilles élevées et solitaires, riche en puissants champs de neige et de glace, en rochers arides, en moraines étendues et en aimables pâturages. Des gorges s'ouvrent de ces deux vallées dans toutes les directions, principalement dans les vallées du Tyrol, Montafun, Kloster, Jam Pial et dans l'Engadine. Les alpes sont très nombreuses dans ces districts; l'une d'elles, la Stutzalp, est connue au loin, car, au dire des rochers, un petit vieillard, courbé par l'âge, en costume antique et en chapeau à larges bords y paraît quand le temps porte à la pluie et essaie, mais en vain, de rassembler toutes les bêtes qu'il trouve sans gardiens. Plus haut la vallée de Vereina se partage en deux autres plus petites et plus étroites, la Fremdvereina et la Verenela. Au point de séparation se trouve, dans un puissant massif de rochers, une caverne profonde, la Baretto-Balma, toujours bien nettoyée et propre car, dit la légende, des mains invisibles emportent régulièrement le moindre brin d'herbe et ne laissent pas la plus légère trace de poussière.

Retournons des cimes glacées du Selvretta à l'embouchure du Lanquart, et dirigeons nos pas vers le nord, vers les frontières du canton. Un grand pont enjambe le Rhin, le Tardisbrücke qui, construit en 1529, établissait pendant bien des siècles la communication entre l'Italie et l'Allemagne et servait au transport des marchandises de ces deux pays. A côté de la route de Feldkirch, vers la Klus de Prettigau, la jolie et riante bourgade Malano est sise sur le penchant de l'Augstenberg. C'est au château Bodmer qu'est né en 1762 le poète de Salis; il aimait à passer ses loisirs dans les contrées riantes et paisibles de son endroit natal et son unique désir fut d'être enseveli dans le cimetière de Seewis, sur le flanc oriental de la montagne à une demi-lieue de Grisch.

De Malano nous atteignons en moins d'une heure le dernier endroit important du canton, l'ancienne petite ville de Maienfeld. On ne saurait dire quand elle a été fondée; car quoique beaucoup lui reconnaissent une origine romaine et veulent bien la baptiser du nom de Lupinum on n'a trouvé jusqu'à présent aucune construction romaine; la vieille tour que l'on attribue à tort, tantôt à Constantin, tantôt à Valentinien est d'origine plus récente. Plus tard, à l'époque franque elle doit avoir servi de champ de mai; mais aussi là les preuves manquent et le nom seul peut avoir fait

naître cette supposition. Quant aux bâtiments du moyen-âge, on trouve l'ancien château des comtes de Toggenbourg qui est encore habité aujourd'hui et une vieille porte; les Sprecher de Bernegg, dont nous avons fait mention en parlant de Schaufigg, y avaient aussi une belle propriété munie de tours. La riche contrée autour de la ville fournit du blé et de bon vin. Au nord de Maienfeld nous arrivons enfin au Luziensteig, défilé entre le Fläscherberg et la Guscheralp, par lequel passe la route. Cet endroit, fortifié de bonne heure, devint en 1499, pendant la guerre de Souabe le théâtre d'un sanglant combat entre une petite troupe de Confédérés et les guerriers de l'empereur Maximilien qui furent mis en fuite.

Près de la fontaine de Catherine nous sommes sur les frontières des Grisons; en-delà est le sol allemand, la petite principauté de Lichtenstein. Nous prenons congé du Canton pour longer une dernière fois ses frontières septentrionales en passant par St. Gall et Glaris. Avec la Rhétie nous quittons en même temps les parties sud-est de la Suisse, le domaine principal des Alpes, pour nous engager dans un pays plus uni qui étonne par la civilisation et la culture bien plus que par les merveilles naturelles mais qui nous rappelle toujours des contrées qui nous sont devenues si chères. Un dernier adieu, à toi, vieille, libre Rhétie et à ton fidèle peuple!

